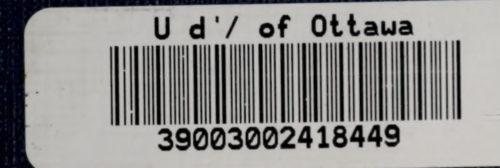
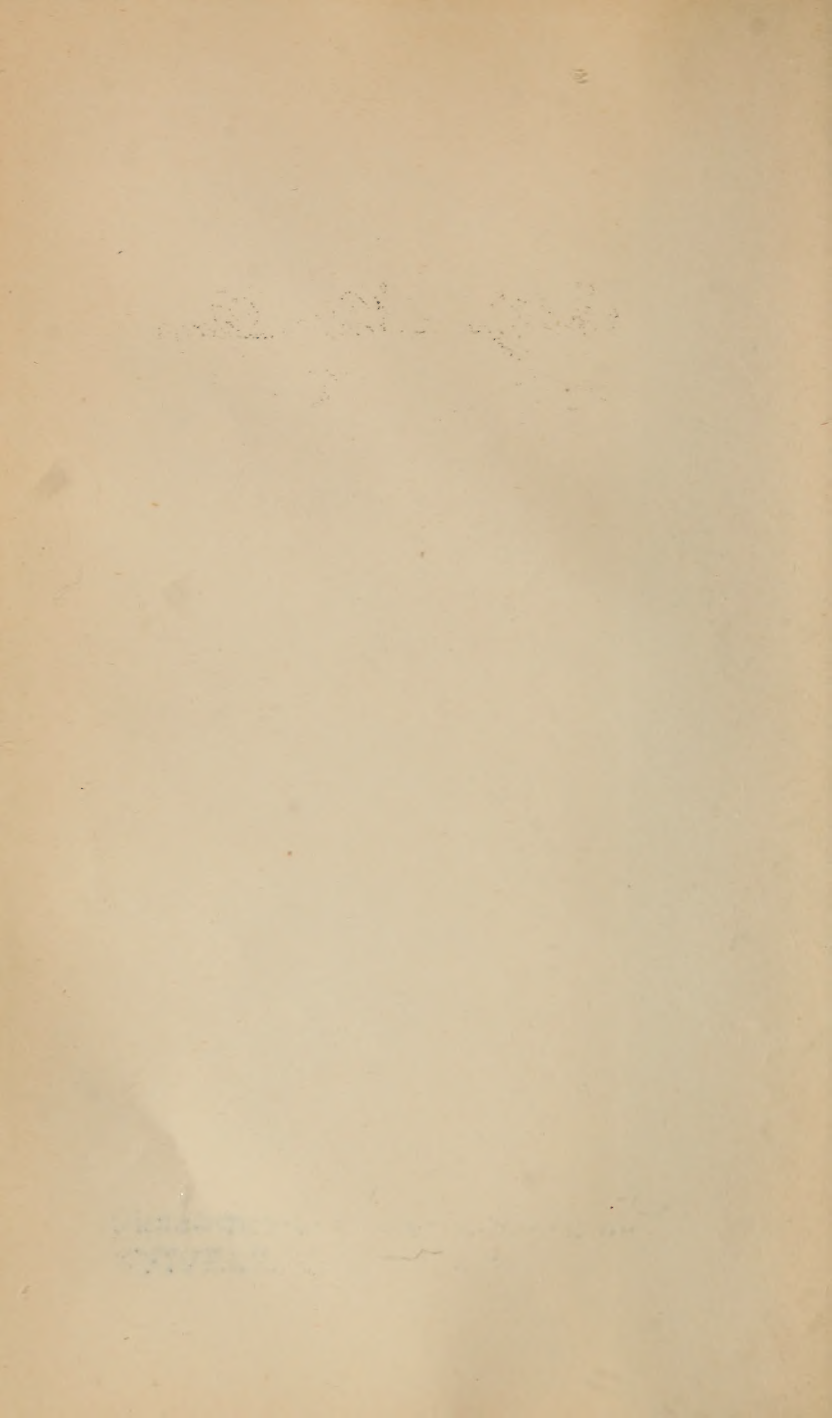




PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Mme de Staël

Coulommiers. — Imprimerie Paul BRODARD. — 383-1902.

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Mme de Staël

Avec une Introduction par S. ROCHEBLAVE

PARIS

Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières, 5

1902

AVANT-PROPOS

Les *Pages choisies de Mme de Staël* complètent, dans notre pensée, la série que nous avions ouverte avec les pages choisies de *J.-J. Rousseau*, de *Chateaubriand*, de *George Sand*. Ces quatre volumes résument les origines intellectuelles et sentimentales du XIXe siècle littéraire, en ce qui concerne la prose. On y trouve dépeintes la pensée et l'imagination françaises à la veille de la Révolution, pendant la Révolution, puis à l'aurore du romantisme, et enfin au lendemain de 1830.

Rousseau avait été le maître, l'initiateur; les autres, à des titres divers, sont ses disciples, qui devinrent maîtres et initiateurs à leur tour. Mais Chateaubriand, G. Sand, ont été surtout écrivains de sentiment, et artistes. Mme de Staël, elle, est essentiellement un esprit penseur. Après Jean-Jacques, elle est l'auteur le plus viril du groupe. A son tour, un peu tardivement (ne l'a-t-on pas partout négligée outre mesure?), nous la faisons entrer dans le cycle, qu'elle complète.

Ce choix s'adresse, comme les précédents, à toutes sortes de lecteurs. Nous l'avons accompagné d'une *Notice* assez développée, car la personne de Mme de Staël est aussi intéressante que ses œuvres, et sert beaucoup à les expliquer.

Pour connaître la femme, la ressource nous manquait cette fois de ces mémoires ou confessions, que Rousseau, Chateaubriand et George Sand ont rédigés d'une main parfois prodigue. Les lettres imprimées de Mme de Staël sont elles-mêmes assez rares, bien qu'elle ait écrit à toute l'Europe, et que toute l'Europe lui ait écrit.

Nous avons pu obvier, dans une mesure appréciable, à cet inconvénient, de deux façons : d'abord, en empruntant à sa cousine, Mme Necker de Saussure, qui fut le témoin de sa vie, quelques-unes des pages si délicates où elle a peint l'auteur de *Corinne* dans l'intimité. Ces pages, toutefois, pour éviter au lecteur toute confusion, sont composées en caractères spéciaux, et ne peuvent, même pour un œil distrait, être prises pour des morceaux de Mme de Staël.

Le second moyen a été mis gracieusement à notre disposition à la fois par M. le comte d'Haussonville et par la maison d'édition Calmann-Lévy : c'est l'emprunt direct fait à un charmant livre [1] qui contient des fragments de lettres et de journaux intimes, dont la lecture est indispensable pour quiconque

1. Le salon de madame Necker, *d'après des documents tirés des archives de Coppet*, par le vicomte d'Haussonville. — Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, 2 vol. in-12, 1885. — Nous signalons, au cours de nos *Pages choisies*, le détail de nos emprunts.

veut connaître l'éducation et la jeunesse de Mme de Staël. C'est pour nous un plaisir en même temps qu'un devoir d'exprimer à l'auteur comme aux éditeurs notre vive gratitude pour cette précieuse libéralité.

Est-il besoin d'ajouter que dans le choix de ces pages, tracées par une femme dont la plume fut partout si digne et si fière, non seulement nous n'avons pas exclusivement pensé au public masculin, mais qu'assez souvent nous nous sommes laissé diriger par la préoccupation de l'autre?

S. R.

LA VIE

ET

L'ŒUVRE DE MADAME DE STAËL

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

I. — Famille. Enfance. Éducation (1766-1786).

Mme de Staël a toujours dû beaucoup plus à la nature qu'à l'étude. Elle a pourtant beaucoup étudié. Mais elle est de cette famille d'esprits féminins, particulière à notre race, qui, de Mme de Sévigné à George Sand, eurent d'abord le don; le reste n'est que de surcroît. Ces sortes d'écrivains auraient pu à la rigueur ignorer ce qui s'apprend, parce qu'ils possédaient de naissance ce qui ne s'apprend point. Ce qu'ils surent le mieux exprimer, personne ne le leur enseigna; car ce qu'ils exprimèrent ainsi, c'est eux-mêmes. C'est là, d'ailleurs, un bénéfice du sexe. L'identité, en effet, entre le caractère et le talent, est toujours plus naturellement prononcée chez la femme auteur que chez l'homme : style, esprit, cœur, chez elle, ne font aisément qu'un. L'homme sent davantage son école; « l'acquis » joue chez lui un rôle beaucoup plus important, et ce qu'il est, en tant qu'homme, se dérobe bien plus aisément derrière ce qu'il sait. La femme, en revanche, subit peut-être plus profondément que lui l'influence des milieux. Elle est, bien plus souvent que l'homme, déterminée par son « ambiance ». C'est le cas pour Mme de Staël. Avant d'imprimer sa marque personnelle à son temps, elle a commencé par en recevoir l'empreinte. Sa famille n'a pas eu moins de prise sur sa riche organisation. Enfin cette nature avait ses vertus propres, ce que nous avons appelé le don. Tout

cela réuni a formé Mme de Staël. Sa pénétrante biographe, Mme Necker de Saussure, à laquelle il faut toujours en revenir (tant son portrait, si délicatement flatté soit-il, a de justesse ou d'ingénieuse vraisemblance), l'a bien observé : « Dans toutes les situations, elle eût été très remarquable. Toutefois, il est également vrai qu'un rare concours de causes extérieures a favorisé les premiers développements de son esprit[1]. » Ce n'est pas impunément, en effet, que l'on reçoit l'éducation d'un Necker et d'une Mme Necker ; ce n'est pas impunément que l'on passe sa jeunesse entre les dernières années de Rousseau et les premières de la Révolution. Or Mme de Staël a été d'abord la fille de sa mère et surtout de son père, avant de devenir, comme on l'a justement appelée, la fille de Rousseau, ou la fille de la Révolution. Elle n'a d'ailleurs été ceci que parce qu'elle avait été cela, tant ces différents termes s'appellent deux à deux, tant la nature concentrée et passionnée de Mme Necker fait songer à une Julie sans la faute, tant la droite et quelque peu chimérique nature du financier genevois, de l'auteur du *Compte-Rendu*, évoque l'esprit généreux de la Révolution sans ses excès.

Française et même Parisienne par sa naissance (elle naquit rue Michel-le-Comte, au Marais, dans l'hôtel occupé par la banque Thélusson et Necker, le 22 avril 1766), Germaine Necker était d'origine suisse par son père et par sa mère. Elle était de religion protestante et de race bourgeoise. Sa mère, Suzanne Curchod[2], née en 1737 dans un presbytère vaudois, tenait de son père, pasteur à Crassier, une instruction solide, variée, d'où l'agrément même n'était pas exclu. Elle savait du latin ; elle aimait les vers, les compositions en prose, les allégories. Elle

1. *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël*, p. XVII. — Cette *Notice*, qui n'a pas moins de 372 pages, compose à elle seule les trois quarts du premier volume des *Œuvres complètes* de Mme de Staël (édit. Treuttel et Wurtz, 17 vol. in-8, 1820). — Nous annonçons ici, une fois pour toutes, que nous lui ferons de fréquents emprunts.

2. Sa vie et son caractère nous sont bien connus grâce au très attachant ouvrage de M. le comte d'Haussonville, *Le Salon de Mme Necker*, d'après les archives de Coppet (2 vol. in-12, Calmann-Lévy, 1885). Nous y avons aussi beaucoup puisé.

sacrifiait volontiers à toutes ces bagatelles, dans la petite académie romande qu'elle avait fondée sur les rives du Léman. Belle, bien disante, parlant peut-être un peu trop comme un livre, et ne se sauvant de la coquetterie que par une nuance de pédantisme, elle annonçait bien, dès sa vingtième année, la femme de société littéraire, et la « présidente » de salon qu'elle devait être, sur un théâtre plus vaste. Une aventure de cœur avec l'écrivain anglais Gibbon, où celui-ci joua le plus piteux des rôles, assouplit légèrement une raideur qu'elle tenait de sa religion non moins que de son caractère, et l'initia à la souffrance. Elle destinait déjà sa vie brisée aux regrets, quand le hasard lui fit rencontrer à Paris son compatriote Necker. Celui-ci s'en éprit, l'épousa, vit son affection partagée. Rarement union fut mieux assortie, bonheur domestique plus complet. Les lettres de Mme Necker à ses amis de Suisse sont intarissables sur ce sujet. Le Paris mondain et frivole s'étonna d'une telle félicité trouvée dans le mariage; d'aucuns sourirent; mais le respect peu à peu s'imposa. Le ton de la maison resta décent sans austérité; Diderot, après quelques écarts de parole, dut modifier le sien. L'éloge de Mme Necker tient dans ce changement significatif. A mesure que le nouveau salon littéraire attirait un plus grand nombre d'écrivains et de hauts personnages, la carrière de Necker s'élargissait comme sa fortune, et le train de maison allait croissant. Après le partage de l'habitation Thélusson, au Marais, c'était le bel hôtel Leblanc, rue de Cléry; bientôt viendra l'établissement au Contrôle Général, avec le magnifique château de Saint-Ouen pour villégiature.

Necker, de son côté, qui a d'abord mené de front ses affaires et celles de la Suisse, est conduit peu à peu à celles de la France, qu'il prend à cœur comme celles de sa propre patrie. D'abord ministre de Genève à Paris peu après son mariage (1768), il obtient chez nous la naturalisation littéraire avec son *Éloge de Colbert*, que couronne l'Académie française. L'*Essai sur le commerce des grains*, qui prépare déjà sa popularité, révèle ses aptitudes économiques et le signale au gouvernement. Mais fallait-il introduire dans les conseils du roi un étranger, un religionnaire? Necker étant reconnu nécessaire, ces obstacles furent tournés pour lui, comme ils l'avaient été, trente

ans auparavant, pour un Maurice de Saxe. Coup sur coup conseiller des Finances, directeur du Trésor Royal, puis directeur général des Finances (1777), Necker se montrait égal à toutes les tâches, et il élevait, avec le *Compte-Rendu* (1781), l'espoir de la France à une telle hauteur, qu'il semblait que l'avenir d'un grand État dépendît de ses combinaisons financières. Fortune de fermier général, honorablement acquise; succès d'auteur, popularité, faveur grandissante du pouvoir, tout signalait à l'extérieur le bonheur de Necker, tandis qu'à l'intérieur la haute sagesse de sa femme, l'éclat discret de son salon, lui faisaient une réputation non moins enviable. La félicité d'un homme déjà si heureux ne connut plus de bornes lorsqu'il vit grandir à son foyer, déjà tout pénétré de tendresse, une enfant dont les qualités précoces firent bientôt toute sa fierté.

L'éducation de Germaine, fille unique, ne pouvait manquer d'être la grande affaire du ménage Necker. Mais le père et la mère y apportèrent des dispositions très différentes. Le père, optimiste et pondéré, indulgent pour la riche nature de sa fille, dont il observait les élans d'un œil attendri, aurait volontiers tempéré la pédagogie d'un sourire, voire d'une plaisanterie. Sous un air endormi, qu'il savait rendre haut à l'occasion, il cachait en effet beaucoup de bonhomie, de sens et de malice aimable. Il y avait en lui du Philinte. Ennemi de tous les excès, il était en éducation pour la raison modérée, comme en politique pour la monarchie tempérée. Tout autre était Mme Necker. Un singulier mélange de raison et de passion troubla toujours cette âme, qui sut tirer de son bonheur même de quoi se rendre malheureuse. Nature inquiète, austère, impérieuse avec douceur, fière avec humilité, exaltée et concentrée à la fois, elle brûlait pour la vertu, pour la morale, comme d'autres brûlent pour le vice et le crime. Incapable de goûter les joies de la vie dans leur plénitude, ou la paix du cœur dans sa sérénité, elle était ingénieuse à se forger des doutes, des craintes, des remords; elle multipliait les examens de conscience, s'imposait des règles, se forgeait des jougs. L'amour conjugal, qui aurait dû être l'ancre de repos d'une telle nature, lui fut une source d'agitation, sans que la jalousie y eût pourtant la moindre part. Le sentiment de son

bonheur, et la crainte de le perdre, suffisaient à la ballotter de la joie lyrique au désespoir. Tantôt c'étaient des transports, des effusions de reconnaissance envers Dieu; tantôt des abattements d'autant plus douloureux qu'ils étaient muets, et, qui pis est, écrits, confidentiellement écrits[1]. Car cette passionnée ne s'épanchait à l'aise que sur le papier. La maladie, il est vrai, jouait son rôle dans ses orages intérieurs. Souvent aussi fléchissait le ressort qui maintenait son frêle corps debout, face au monde et à ses multiples devoirs. Le placide Necker et sa fille, trop tôt formée aux émotions, connurent alors des heures cruelles, où se dressa pour eux le cauchemar de la mort. Mme Necker faisait ses adieux, ordonnait sa pompe funèbre, prescrivait son tombeau. Telle était, dans la vie intime, la mère de celle qui devait écrire *Delphine* et *Corinne*. N'est-ce point expliquer d'avance certaines pages de ces ouvrages célèbres, non point celles qui brillent d'un éclat lumineux, mais celles qu'assombrit une couleur funèbre?

Forte, joyeuse, l'enfant s'ouvrait à la vie avec toute l'ardeur d'une belle santé. Sa mère, lectrice d'*Émile*, avait voulu la nourrir elle-même. Dès le premier âge, Germaine exerça sur son entourage un ascendant enfantin. Elle avait de grands yeux bleus, un teint éclatant. L'intelligence pétillait dans toute sa physionomie. Jolie, si jamais elle le fut, c'est sans doute durant ces années où il existe pour l'enfance une grâce d'état.

Son esprit fut toujours au-dessus de son âge. Il est peu probable que cette fillette ait eu le goût de la poupée. Sa mère, d'ailleurs, aurait-elle souffert des jeux aussi puérils? Elle crut plus sage pour sa fille, et probablement plus digne d'elle-même, d'associer son enfant, si enfant qu'elle fût encore, à sa vie officielle et littéraire, et d'en faire un personnage de son salon. Ce salon comptait, aux environs de 1775, tout ce qui tenait une place dans la littérature française et dans la politique étrangère. Les réceptions ouvertes du vendredi, les réunions plus intimes du mardi, les dîners et les promenades de Saint-Ouen assemblaient autour de la correcte châtelaine et du financier-ministre l'élite des lettres, de la noblesse, et des ambassades. A défaut de Voltaire, confiné à Ferney,

1. Voir plus loin, p. 15, un extrait de son *Journal*.

et de Rousseau, demi-fou, perdu de misère à cette date, Suard, Saint-Lambert, Gentil-Bernard figuraient parmi les invités; les habitués s'appelaient Marmontel, d'Alembert, Grimm, Diderot, Morellet, Raynal; Thomas était un intime; quant à Buffon, au patriarche de la science française en ce grand siècle, il vouait à Mme Necker une affection paternelle; c'est presque entre ses bras qu'il mourut. Les fonctions de Necker attiraient naturellement dans son hôtel hospitalier un milord Stormont, ambassadeur d'Angleterre; le marquis Caraccioli, l'envoyé de Naples; celui de Suède, le comte de Creutz, et tant d'autres diplomates mondains (parmi lesquels il chercha plus tard un gendre), sans parler de ce folâtre abbé Galiani, qui, même bridé par la maîtresse de la maison, allumait le rire aux quatre coins du salon par l'imprévu de ses saillies.

Quelle école intellectuelle furent pour l'enfant les dialogues du salon Necker, on le devine. Pédagogie hasardeuse, pour ne rien dire de plus. Grâce aux dons extraordinaires de Germaine, les résultats de cette éducation, qui auraient pu être déplorables, furent merveilleux. Ils lui imposèrent, en quelque sorte, la vocation, nouvelle à coup sûr, de « femme de lettres ». Comment n'y être point prédestinée, dans une maison où certain soir, parmi dix-sept littérateurs présents, Grimm lança l'idée de la statue de Voltaire[1]? où, un autre soir, un auteur, encore inconnu, vint donner lecture de l'idylle attendrissante qui demeure le chef-d'œuvre de la littérature Louis XVI, *Paul et Virginie*[2]? A ne lui point venir des livres, mais de la conversation; à être non pas difficilement épelées sur de froides pages, mais cueillies toutes vives sur les lèvres de leurs auteurs, les idées, les émotions cheminaient de façon autrement directe dans l'esprit et le cœur de Germaine, qui était là tout yeux et tout oreilles. Jamais la littérature, non point la littérature en forme, mais la littérature parlée, vivante, agissante, insaisissable comme l'esprit, brûlante comme la flamme, ne s'empara plus profondément d'une organisation qui la respirait comme l'air même. Force est

1. D'Haussonville, ouv. cité, t. I, 149.
2. *Id.*, p. 195.

donc de traiter déjà cette enfant, qui n'eut jamais son âge, à la fois comme le prodige d'une éducation spéciale, et comme le futur auteur de livres qui ne devront ressembler à nuls autres, à la fois féminins et virils.

Ses jeux furent donc des jeux littéraires. Marmontel s'amusait à lui faire des vers, qu'il lui faisait chanter tantôt sur l'air : *Je suis Lindor*, tantôt sur *Malbrouck*. Célébrée de bonne heure sur le mode mi-sérieux, mi-badin, elle recevait des noms poétiques, choisis parmi ceux que l'on trouvait « touchants » à l'époque Marie-Antoinette : « Louise, Mélanie, Aglaé. » A onze ans, elle est dressée. Une compagne de son enfance [1] en a retracé ce souvenir : « A côté du fauteuil de Mme Necker était un petit tabouret de bois où s'asseyait sa fille, obligée de se tenir bien droite. A peine eut-elle pris sa place accoutumée, que trois ou quatre vieux personnages s'approchèrent d'elle, lui parlèrent avec le plus tendre intérêt : l'un d'eux, qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains dans les siennes, où il les retint longtemps, et se mit à faire la conversation avec elle comme si elle avait eu vingt-cinq ans. Cet homme était l'abbé Raynal; les autres étaient MM. Thomas, Marmontel, le marquis de Pesay et le baron Grimm. »

Même réduite à la société d'une amie de son âge, elle n'imagine, pour distractions, que des exercices littéraires. « Nous ne jouâmes point comme des enfants; elle me demanda tout de suite quelles étaient mes leçons, si je savais quelques langues étrangères, si j'allais souvent au spectacle. Quand je lui dis que je n'y avais été que trois ou quatre fois, elle se récria, me promit que nous irions souvent ensemble à la comédie; ajoutant qu'au retour il faudrait écrire le sujet de ces pièces, et ce qui nous aurait frappé; que c'était son habitude... Ensuite, me dit-elle encore, nous nous écrirons tous les matins [2]. »

Si l'on ajoute à ces traits les « transports » de Germaine à l'idée d'avoir une compagne, et « les promesses qu'elle lui fit de la chérir éternellement », il semble bien que

1. Mlle Huber, plus tard Mme Rilliet. — Voir ce morceau (conservé par Mme Necker de Saussure dans sa *Notice*), plus loin, p. 31.

2. Même morceau.

l'on voie déjà, dans ce petit être de onze ans, un raccourci de Mme de Staël. Les goûts dominants s'accusent, ceux dont elle devait souffrir et jouir tout ensemble : curiosité des langues étrangères; amour immodéré du spectacle, nécessaire à une âme aussi encline au drame qu'à la joie [1]; besoin irrésistible d'écrire et de « rédiger »; préférence pour la forme épistolaire, plus favorable à l'épanchement, enfin élan excessif des mouvements de l'âme, et besoin de croire à leur éternité.

Dans cette éducation de sa fille par le monde et par la conversation, Mme Necker réussissait donc au-delà de toute prévision. Bientôt son succès l'alarmera elle-même. Mais elle réussit moins dans les soins privés qu'elle lui donna. Car cette mère scrupuleuse consacra à sa fille des soins infinis, d'un zèle et d'une minutie extrêmes. Là commencèrent à s'accuser les différences profondes de leur nature, que l'âge devait aggraver. Autant l'une avait de méthode, de sévérité, d'exigence, taxant de fautes les plus légers manquements de style comme ceux de tenue ou de conduite, autant elle manquait d'abandon et de souplesse (Marmontel n'a-t-il pas écrit, d'ailleurs très injustement, qu'en elle tout « était fabriqué »?), autant l'autre était primesautière, vive, indulgente à elle-même, négligente des détails, exubérante en paroles comme en actions, et offrait par le perpétuel jaillissement de son esprit le plus parfait contraste avec sa mère. Désireuse de lui complaire, mais incapable de maîtriser sa nature, elle était rebelle jusque dans ses soumissions. De là des froissements intimes. Passionnées l'une et l'autre, et même passionnées pour les mêmes objets, c'étaient moins leurs âmes que leurs tempéraments qui se heurtaient. L'une concentrait au fond de soi tout ce qui faisait explosion chez l'autre; l'une enfermait tout au dedans, l'autre projetait tout au dehors. De là des excès, des incartades, que des réprimandes trop froidement sagaces punissaient douloureusement sans les corriger. Mme Necker reprochait notamment à Germaine de donner

1. On peut voir dans un curieux passage de *Delphine* (IIe partie, lettre XIV), quelle impression poignante avait faite sur elle une scène de *Tancrède*, et quel parti mélodramatique elle en a tiré.

à l'expression de ses sentiments une exagération démesurée. Et elle recommandait, à cette enfant de treize ans, « de faire sa cour à cette bonne raison qui sert à tout et ne nuit à rien ».

Cette « cour à la raison », la fille de Mme Necker ne devait jamais la faire. Et Mme Necker s'attristait. Elle s'attrista davantage quand elle vit son mari, l'objet de son adoration jalouse, témoigner d'une certaine indulgence pour les prétendus écarts de Germaine, et l'intimité grandir à mesure entre sa fille et lui. Le malentendu entre la mère et la fille se doublait d'une sorte d'accord tacite entre la fille et le père. La jalousie fit-elle sentir sa pointe amère à ce cœur très noble, mais aussi très exclusif? Y eut-il, dès lors ou plus tard, jalousie d'autre sorte quand les succès mondains de sa fille partagèrent les hommages que Mme Necker avait coutume de recevoir? Quoi qu'il en soit de ce point délicat, on voit déjà clairement que ces deux femmes, si dignes l'une de l'autre, et qui tenaient tant de choses l'une de l'autre, avaient à la fois de quoi s'aimer et de quoi se faire mutuellement souffrir.

Mais le défaut le plus grave d'une telle éducation était sans doute de traiter l'élève en esprit pur. Moins robuste, Germaine eût succombé au régime. La nature, violentée, se révolta. Une crise très grave se déclara, au cours de la quatorzième année. Justement alarmés, les parents mandèrent le fameux Tronchin. Son ordonnance prescrivit, naturellement, un changement complet d'existence : nul travail, point de vie de société, la liberté, l'oisiveté, les ébats à la campagne. On rendit à Germaine la compagne de ses onze ans, Mlle Huber; on l'envoya à Saint-Ouen. Là, dans sa vie de poulain échappé, elle ruminait encore littérature. « Elle parcourait les bosquets de Saint-Ouen avec son amie, et les deux jeunes filles, vêtues en nymphes ou en muses, déclamaient des vers, composaient des poèmes, des drames de toute espèce, qu'elles représentaient aussitôt[1]. »

Ainsi, grâce à Tronchin, allait se fortifier et se compléter cette nature originale, soustraite en grande partie à la pédagogie maternelle. Mme Necker s'en désolait.

1. D'Haussonville, ouvr. cité, t. II, p. 44.

Quand on la complimentait sur sa fille : « Ce n'est rien, disait-elle en soupirant, auprès de ce que j'aurais voulu en faire. » Elle sentait désormais son impuissance. Germaine, cependant, se livrait à des effusions redoublées de tendresse. Surtout, elle n'omettait aucune occasion d'écrire, et déjà, dans chacune de ses lettres, sous l'enfant on sent l'auteur. Celles qu'elle adresse à ses parents, et qu'elle signe « Minette Necker », sont trop « écrites », ressemblent trop à des pages de livre. Et, bien qu'il semble étrange de reprocher à une femme qui devait tant imprimer d'avoir trop tôt écrit comme un livre, la critique n'en porte pas moins sur ses livres que sur sa correspondance. A quinze ans, après l'apparition du *Compte-Rendu*, elle écrit à son père, sur ce sujet, une lettre anonyme, très remarquable, paraît-il, où Necker reconnut le style de sa fille. A la même date, elle faisait des extraits de l'*Esprit des Lois* avec des commentaires; elle écrivait des portraits, des éloges. Puis ce seront des morceaux de fantaisie, des saynètes, de la morale, de la critique. Jusqu'à vingt ans, elle est « essayiste » en tous genres. Dès dix-neuf ans, elle tient son journal. Une fois même, plume en main, elle rivalise avec sa mère. Il s'agissait du « portrait » de Necker, qu'inspirèrent à la fois aux deux femmes l'amour conjugal et l'amour filial. Dangereux concours littéraire! Plus dangereux jugement pour le nouveau Pâris, obligé de décider entre sa femme et sa fille. Aussi refusa-t-il de se prononcer. Et Germaine de noter dans son *Journal* : « Il admire beaucoup celui de maman; mais le mien le flatte davantage[1]. »

Necker, cependant, craignait l'abus. Il plaisantait volontiers sa fille sur toute cette littérature. Il l'appelait, vainement, *mademoiselle de Sainte-Ecritoire*. Le sort était jeté. Germaine Necker ne pouvait être désormais qu'une femme auteur. Son entourage lui devenait une cour, lui suggérait des gestes, lui préparait une attitude. D'instinct, il l'acheminait au Capitole, et lui tressait par avance les couronnes du triomphe. Quoi de plus significatif qu'un portrait allégorique de M[lle] Necker à vingt ans, dû au charmant M. de Guibert, portrait où se marient les grâces idylliques de Bernardin aux grâces archéologiques de l'abbé

1. D'Haussonville, ouvr. cité, t. II, p. 50.

Barthélemy? Ici la jeune Grecque, prêtresse d'Apollon, porte le nom oriental de Zulmé : « Zulmé n'a que vingt ans, et elle est la prêtresse la plus célèbre d'Apollon... Ses grands yeux noirs étincellent de génie; ses cheveux, de couleur d'ébène, retombaient sur ses épaules en boucles ondoyantes; ses traits étaient plutôt prononcés que délicats; on y sentait quelque chose au-dessus de la destinée de son sexe. Telle il faudrait peindre ou la muse de la poésie, ou Clio, ou Melpomène! La voilà, la voilà! s'écria-t-on quand elle parut, et on ne respira plus[1]. » N'est-ce point dans cette page, où elle est plus idéalisée que peinte, que Mme de Staël a pris l'idée de sa Corinne au cap Misène? de cette Corinne qui est encore son portrait, mais tracé cette fois de sa propre main?

II. — Mariage (1786). — La Révolution. — Mme de Staël jusqu'au 18 brumaire (9 nov. 1799).

Prêtresse ou Muse, Germaine n'en devait pas moins se marier, comme une simple mortelle, et son établissement était plutôt malaisé. Necker rêvait une haute situation pour sa fille; d'autre part, il ne voulait pour son gendre qu'un calviniste. Un instant on pensa au jeune William Pitt, le second fils de lord Chatham. Ce projet flattait surtout l'orgueil maternel. On se heurta à la répugnance de Germaine, qui paraît avoir eu ce jour-là le pressentiment de l'avenir. Quelle eût été sa vie, mariée à celui qui allait être l'ennemi intraitable de la France et de la Révolution, ces deux objets de son culte? Un parti moins brillant, mais encore assez assorti aux vœux de Necker, se présenta sur ces entrefaites. L'attaché de Suède, baron de Staël-Holstein, se mit sur les rangs. Il était jeune[2],

1. Mme Necker de Saussure, *Notice*, XL.

2. (Né en 1749). Une erreur, peut-être accréditée par Lamartine (*Souvenirs et portraits*, t. I, étude sur Mme de Staël), en fait un vieux mari. — Ce point-là, comme bien d'autres, est rectifié dans le grand ouvrage de Lady Blennerhassett, *Mme de Staël et son temps* (3 vol. gr. in-8, 1890). — Voir t. I, p. 230 et suivantes.

agréable, spirituel, portait perruque poudrée, habit de velours noir à revers gris, et la clef de chambellan de la reine de Suède passée au ceinturon de son épée. Gustave III, pour complaire à Necker, promettait, en cas de mariage, d'élever son attaché au grade d'ambassadeur, et de le fixer à Paris. C'était compter sans la Révolution. Mais qui comptait alors avec elle? Eric-Magnus de Staël évinça donc facilement un autre prétendant, le prince de Mecklembourg, frère du duc régnant, qui ne comptait à son actif, il est vrai, que quarante ans bien sonnés et de lourdes dettes. Le mariage fut célébré le 14 janvier 1786, dans la chapelle de l'ambassade suédoise. Au contrat avaient signé Louis XVI, Marie-Antoinette, et tous les princes. Les jours qui suivirent furent passés, suivant l'usage, chez les Necker, alors établis rue Bergère. Puis la jeune femme alla s'installer rue du Bac, à l'ambassade de Suède. Le 31 janvier 1786, la baronne de Staël était officiellement présentée à la cour. La reine fit à son trouble [1] un accueil affable qu'elle n'oublia jamais. Voilà l' « ambassadrice » lancée, adulée rue du Bac, trônant peu à peu rue Bergère, et menant fort grand train. Si grand train, que le luxe de ses réceptions lui valut, en ces années où la richesse risquait déjà à se trop étaler, un avertissement amical de la reine.

Ainsi on faisait d'assez mauvaises finances chez le baron de Staël, dont l'administration fut toujours déplorable. Mais on faisait de très bonne politique chez sa femme. Le passage insensible de la littérature à la politique, chez un esprit si apte à les comprendre toutes deux également, est le fait saillant de cette période. Si prompt est cet esprit, que les « dépêches » de M. de Staël en Suède, à la veille de 1789, semblent le résumé des conversations politiques présidées par sa femme, si tant est qu'elle ne les ait point rédigées elle-même. La politique, aliment nouveau de son activité, sert d'abord de dérivatif au sentiment chez Mme de Staël, et lui fait illusion sur ce qui lui manque. Un mariage de froide convenance ne pouvait longtemps suffire à ce cœur passionné, surtout après l'exemple de bonheur domestique qu'elle

1. Elle déchira sa robe et manqua ses révérences. (Lady Blennerhassett, t. I, 243-244.)

avait eu sous les yeux. Tous les troubles, tous les écarts, tous les désespoirs de sa vie intime naîtront plus tard de cette faute initiale, qui fut peut-être elle-même une sorte de nécessité. Et, plus malheureuse à mesure qu'elle deviendra plus célèbre, elle sera la démonstration vivante de sa propre parole : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. »

Cependant les événements se précipitaient.

Désigné par le vœu de la France, qui se débattait dans une crise financière sans issue, mais sourdement miné en haut lieu par des successeurs incapables, haï follement par le propre frère du roi, le comte d'Artois, Necker allait être en deux ans par deux fois rappelé au pouvoir, par deux fois renvoyé. Les violents soubresauts de sa fortune sont le prélude de ceux qui vont emporter la royauté et bouleverser la nation.

En 1787, à la suite de ses difficultés avec Calonne, il est exilé à quarante lieues de Paris. L'émoi du public fut tel, que Louis XVI donnait deux mois après mainlevée de la lettre de cachet. Necker rentrait ministre, en 1788. La joie fut universelle. On espérait des États généraux, l'année suivante, la fin de la crise. Necker déçut tous les partis en abordant les États généraux sans plan à leur soumettre. Il manqua là de décision. Le 12 juillet 1789, il reçut pour la seconde fois une lettre d'exil. Il avait à peine gagné la Belgique et Bâle, que le courrier suivant le rappelait, tant l'exaspération du public se faisait redoutable. Necker, toujours docile, revint d'exil une seconde fois, accueilli par des feux de joie, béni par le peuple, salué des noms de sauveur et de père. La Bastille venait d'être prise, l'ère nouvelle s'ouvrait. Necker, après d'impuissants efforts, n'en dut pas moins s'éloigner une troisième fois, en septembre 1790. Départ peu semblable au précédent, enveloppé de rancune populaire et de soupçon. Arrêté un instant comme « emportant la fortune du peuple », puis enfin élargi, Necker cette fois gagnait l'asile qu'il s'était réservé depuis quelques années pour sa vieillesse. Il s'enfermait dans sa terre de Coppet, sur les bords du Léman, pour n'en plus sortir. Laissant en gage deux millions de valeurs dans les caisses publiques, qu'il eut la délicatesse de ne pas réclamer à la

France, abandonnant Saint-Ouen qui fut vendu comme bien national, il allait désormais suivre les mouvements de cette Révolution qu'il aimait en la redoutant, méditer sur les graves problèmes de la religion et de la morale[1], défendre la liberté, prêcher la modération; puis, réduit par la force des choses à l'inaction complète, se souvenir, prévoir, et mourir. Sa mort survint au printemps de 1804. Mme Necker l'avait devancé de dix ans. Elle mourut à Coppet en 1794.

Durant les cinq premières années de la Révolution, les plus cruelles, le cœur de Mme de Staël fut douloureusement partagé. Son amour pour son père allait jusqu'à l'adoration; d'autre part, elle était épouse et mère. Un premier enfant lui était né en 1787, au lendemain du premier exil de Necker[2]. A peine relevée, elle allait rejoindre ses parents. Rentrée avec eux en France, elle s'était aussi dirigée vers Coppet en 1790, quand les événements la rappelèrent auprès de son mari. Le baron de Staël, un instant menacé dans sa situation, avait dû partir pour la Suède. Sa femme ne le rejoignit point; elle s'obstina à demeurer à Paris, fascinée par le tragique spectacle de cette Révolution qu'elle peindra un peu plus tard, fixée aussi par le plus généreux des sentiments : mettre au service d'innocents le crédit dont elle disposait encore. Elle comptait tant d'amis en France et à l'étranger, elle avait tant d'obligés dans tous les partis! Sa bonté, son dévouement, son courage, dès 1792, sont d'autant plus admirables, qu'elle joua souvent sa tête à vouloir sauver celle des autres. Son premier projet fut de sauver le roi, en qui elle ne voyait qu'une malheureuse victime; mais elle se heurta au parti-pris aveugle de la reine. Elle n'hésita pas alors à écrire une *Défense de la Reine*, éloquent appel à l'humanité des juges en faveur

1. Il avait déjà écrit son livre sur l'*Importance des idées religieuses* (1788); il préparait son *Cours de morale religieuse* (paru en 1800), et commençait un grand ouvrage, *De la religion*, qui ne vit le jour que sous la Restauration

2. Cet enfant mourut en bas-âge. Mme de Staël eut ensuite deux fils, Auguste (né en 1790) et Albert (né en 1792), et une fille, Albertine (la future duchesse Albert de Broglie), qui naquit en 1797. — Elle eut aussi, en 1812, un fils de son mariage secret avec M. de Rocca. Voir page XLV.

d'une femme et d'une mère. Son *Épître au malheur* la montre encore chevaleresque, virile, plaidant la clémence, invoquant l'esprit magnanime de 1789. Dès lors, elle dispute ses amis à la proscription. Elle sauve Lally, Jaucourt, ne lâche pied qu'aux massacres de septembre, court alors se réfugier à Coppet, dirige de là un véritable office de sauvetage, sauve encore Mathieu de Montmorency de la mort [1], et suit, haletante, les progrès du mal. Bientôt sa sécurité lui pèse comme un remords. La tranquillité de Coppet lui arrache des cris. Elle maudit cette « vie paisible et champêtre », dont elle se trouve « affublée », pendant que le sang coule. La Terreur lui fait horreur. Pourtant, rien n'altère en elle l'amour de la France, la foi dans le triomphe final du bien par la liberté. Les heures sombres de cette mémorable époque lui inspirent seulement ce mélancolique dilemme : « S'opposer aux progrès des lumières, c'est se perdre; s'y prêter, c'est mettre son nom à la tête d'une histoire de sang et de malheur. » Mais son choix est fait à jamais. Résolue à réduire par tous les moyens « le sang et le malheur », elle n'hésitera pas, fille digne de son père, à mettre, elle aussi, son nom à la tête de cette histoire.

Mais Robespierre tombe; le 9 thermidor rouvre les cachots. L'espérance renaît. Et dès lors, chez Mme de Staël, les variations réfléchies de sa pensée politique sont gouvernées par une crainte : celle « d'avoir à retraverser une seconde fois le fleuve de sang ».

L'année 1794 marque ses débuts dans la politique effective. Elle était femme (que de fois ne l'a-t-elle pas déploré!); certains moyens d'action lui étaient donc refusés. Il lui restait les autres, qui étaient nombreux : la plume, et l'on sait combien cette plume était déjà persuasive; la parole, et Mme de Staël était sans rivale dans la discussion parlée; un salon à Paris, qui va bientôt se rouvrir, terrain propice aux transactions, aux ententes; enfin une influence personnelle, faite en grande partie de l'autorité encore grande du nom de Necker. Fidèle aux principes de la Révolution, mais auparavant loyale jus-

1. Au moyen de passeports suisses, sous un nom supposé. C'est le parti qu'elle adoptait d'ordinaire. Mais elle courait gros risque à ce jeu.

qu'au bout avec l'ancienne monarchie tant qu'elle avait cru la monarchie possible, elle réalisait véritablement en son esprit l'accord de l'ancien esprit avec le nouveau, et cherchait sincèrement un régime de liberté qui, répudiant les vieilles haines, fût habitable pour tous les Français de bonne volonté [1]. Sa politique était toute de conciliation et de tolérance. Ses principes, si nets qu'ils fussent, cédaient pourtant quelque chose aux nécessités de la vie d'une nation; et c'est parce que cette politique était pratique qu'elle parut alors chimérique. L'évolution politique de Mme de Staël, partie de la monarchie constitutionnelle en 1791, aboutissait, trois ans après, à la république libérale. L'idéal américain s'était substitué chez elle, après 1793, à l'idéal anglais. Mais, pour asseoir un gouvernement libéral, il fallait faire cesser la guerre étrangère, rassurer l'Europe sur les intentions de la France, mettre fin à la dictature révolutionnaire, travailler à l'éducation politique de tous les partis. C'est à cette tâche qu'elle va s'adonner avec ardeur, sans s'inquiéter assez des passions jacobines ou des arrière-pensées des monarchistes impénitents, courant le risque d'être Gibeline aux Guelfes et Guelfe aux Gibelins. Ce n'était point une bonne époque pour « siéger au plafond », comme dira Lamartine, que les années qui s'écoulèrent entre le 9 Thermidor et le coup d'État de Brumaire. D'autant plus que, si Mme de Staël elle-même échappait relativement aux partis, il n'en allait pas ainsi de l'homme qui venait d'entrer dans sa vie [2], et grâce auquel elle allait connaître, avec les agitations politiques, de pires agitations. Benjamin Constant était, certes, par son esprit, digne de Mme de Staël; il l'était moins par son caractère; et, en tout cas, sa marche politique, sujette à de capricieux retours, engagea toujours, parfois plus gravement que lui-même, une femme dont l'indépendance était difficilement tolérée, et dont la liberté, la sécurité, étaient à la merci du pouvoir [3].

1. Sur l'évolution politique de Mme de Staël, voir surtout Albert Sorel, *Mme de Staël*, p. 52 et suiv.

2. C'est en 1794 que Benjamin Constant et Mme de Staël se connurent.

3. Sans parler de certaines contradictions entre les écrits publics et les démarches secrètes de Mme de Staël, contradic-

Imprudentes ou simplement clairvoyantes, certaines paroles de Mme de Staël, dès 1794-1795, n'en prophétisaient pas moins l'avenir. Dans ses *Réflexions sur la paix* (1794), adressées « à M. Pitt et aux Français », elle pressent le reflux de la Révolution en Europe, et fait entendre un double appel : « Français, tout vous cède, hors l'*immuable nature des choses*, qui ne vous permet pas de fonder un gouvernement sur des principes désorganisateurs... Cessez de vaincre, organisez... » Et vous, Européens, cessez de « disputer le terrain que le volcan menace d'engloutir ». Sa crainte, à cette heure, c'est que la France, emportée par sa furie de propagande armée, ne « brave la nature », ou ne se voue, par l'excès même de ses conquêtes, au despotisme militaire. Un an après, cette crainte se change en certitude. La France, à ses yeux, ne peut plus aboutir à un gouvernement modéré « sans passer par le despotisme militaire[1] ». C'était dénoncer le mal avant même qu'on ne le soupçonnât; c'était aussi s'engager d'avance à le combattre; bref, c'était, sitôt Bonaparte paru à l'horizon, — et son astre commençait à poindre, — condamner sa propre destinée.

Au mois de mai 1795, Mme de Staël rentrait à Paris. Son mari était rétabli dans son poste d'ambassadeur. Le salon de la rue du Bac se rouvrit. Pas longtemps. C'était, à vrai dire, un nouveau salon. Les éléments, après cette longue tourmente, en étaient étrangement mêlés. Des « ci-devant », des modérés, des femmes d'ancien régime, des journalistes, des diplomates, quelques timides jacobins que l'on tâchait d'apprivoiser, tel fut le public devant lequel l'ironique Benjamin Constant, l'oracle changeant du lieu, fit vibrer toutes les flèches de son esprit. Bientôt suspecte, dénoncée au Comité du salut public, Mme de Staël crut à propos de s'éloigner. Elle rentra à Coppet, et tenta une autre voie. Elle écrivit le livre des *Passions*.

Ce livre, son premier grand ouvrage, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, parut d'abord à Lausanne dans l'automne de 1796. Sous ce titre

tions momentanées qui ne s'expliquent que par la préoccupation d'assurer l'avenir politique de Benjamin Constant.

1. *Réflexions sur la paix intérieure*, été de 1795.

assez vague se développait une doctrine non moins vague. Ennemies par nature de la vertu, de la raison, et même de la liberté, les passions sont un obstacle au bonheur des individus, et nuisent aussi aux nations. Néanmoins une distinction, d'après l'auteur, s'impose. Les passions étant indestructibles dans les nations, l'art du législateur doit s'attacher non à les supprimer, mais à leur laisser le degré d'activité utile. Les individus, au contraire, doivent combattre en eux les passions sous toutes leurs formes. Étrange antithèse, et théorie sans fondement solide. En réalité Mme de Staël, bien qu'elle se pose au début en philosophe et en moraliste, avait surtout à cœur de se faire connaître telle qu'elle était : « Condamnée à la célébrité sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire juger par mes écrits... » Elle ne désirait pas moins, elle, la suspecte de tous les partis, dénoncer tous les déguisements que revêt la passion chez l'individu, aux époques troublées, pour confondre dans son esprit la justice avec la vengeance, l'ambition personnelle avec le zèle du bien public. Aussi, des deux parties qu'annonçait son plan, une seule, la partie relative aux individus, est-elle traitée. L'autre partie, sur le rôle des gouvernements, manque et, dit un historien [1], on ne peut le regretter.

En dépit du philosophisme inconsistant qui en remplit les principaux chapitres, le livre des *Passions* n'en est pas moins un livre généreux, qui contient des pages remarquables. Même sous une forme générale, abstraite, il y avait courage à démasquer l'aveuglement politique dans le chapitre sur l'*Esprit de parti*; à stigmatiser la férocité humaine dans le chapitre sur le *Crime*, etc. Quant aux remèdes qu'exigent les passions, si l'ordonnance en est rédigée d'une main assez molle, et pour cause (Mme de Staël éprouvait justement à cette heure toute la force de la passion, et il y paraît dans son livre), du moins les palliatifs qu'elle prescrit, l'étude, la bienfaisance, et même, chose assez nouvelle, la *mélancolie*, nous montrent une âme douce, aimante, engagée déjà sur la route que suivra Chateaubriand, avec un tempérament tout autre. Un voile de résignation, répandu sur certaines

1. A. Sorel, ouv. cité.

parties de l'ouvrage, laisse entrevoir l'idéaliste inassouvie qui « a renoncé au bonheur ».

Si elle avait cru désarmer ses ennemis par un tel livre, — mais le crut-elle? — Mme de Staël fut bien trompée. Les soupçons redoublèrent contre l'incorrigible modérantiste. Sans doute, elle devait conspirer. Son langage habile (de l'habileté chez Mme de Staël!) en était la preuve. Sa rentrée en France lui eût alors valu une arrestation. Cependant son mari dissipait sa fortune; l'inquiétude la minait à Coppet; et puis, elle avait la nostalgie de Paris.

Enfin, la roue tourna. Talleyrand, son ancien obligé, arrivait au pouvoir, et Benjamin Constant avec lui. Elle rentrait à Paris en avril 1797, reprenait dîners et réceptions. Autre moment, autre monde. Les hommes du Directoire se montrent chez elle. Les frères du héros d'Arcole sont ses familiers. Lucien et Joseph Bonaparte lui vouent une amitié véritable. Son ambition politique s'accroît à mesure. N'a-t-elle pas l'oreille de certains gouvernants? Ne pourrait-elle devenir l'Egérie du pouvoir nouveau? Tel fut assurément son rêve. Benjamin Constant, chose significative, donne sur ces entrefaites son adhésion au coup d'État de Fructidor. Elle-même n'a pas, en principe, désavoué Brumaire, tant elle faisait fond sur le républicanisme de Bonaparte, et sans doute sur l'influence qu'elle et ses amis pourraient prendre autour de lui[1]. Le rêve fut court, et brutalement dissipé.

III. — Mme de Staël et Bonaparte. — La « Littérature » (1800). — « Delphine » (1803).

Depuis les exécutions de Fructidor, Mme de Staël avait pressenti un changement de maîtres. Elle le désirait même, mais légal. Le besoin d'une autorité se faisait trop sentir pour qu'elle ne souhaitât point l'introduction d'une main ferme dans les actes du pouvoir. Mais laquelle?

1. Nous devons cette indication précise, ainsi que plusieurs autres, à M. Paul Gautier, dont le livre *Madame de Staël et Napoléon*, actuellement sous presse, éclaircira ou renouvellera sur beaucoup de points l'évolution politique de Mme de Staël.

celle de Moreau? de Bernadotte? Elle n'hésitait que sur un choix possible, lorsqu'elle s'éloigna de Paris pour faire ses couches. Sa fille Albertine (plus tard duchesse de Broglie) naquit à Coppet le 13 octobre 1797. Mme de Staël rentrant à Paris le plus tôt qu'il lui fut loisible, arriva rue du Bac le soir du 18 Brumaire. L'acte était accompli. Elle en jugea les formes un peu vives; quant au fait, elle ne l'a point incriminé en lui-même, vu certaines nécessités. Néanmoins, comme toujours, son cœur sera avec les victimes. Et, désormais, le maître ayant paru, c'est avec lui qu'elle devra compter.

Non qu'elle l'ait abordé avec une animosité préconçue. Tout prouve même qu'elle débuta avec lui par l'enthousiasme. Trop éprise de gloire, trop Française pour ne pas chérir les lauriers d'Égypte et d'Italie, son regard admiratif s'attacha sur le masque pâle du jeune général, qu'elle scrutait comme un sphinx, pour en pénétrer l'énigme Une arrière-pensée de le séduire, et peut-être de le dominer, la guidait dans cette approche; mais le sphinx gardait son secret, l'homme était rebelle à la séduction. Mis en garde contre les femmes par un peu de sauvagerie et beaucoup de mépris, il entendait rester seul maître de sa destinée. D'ailleurs, cette destinée, la connaissait-il à cette heure? Son regard d'acier n'en fouillait-il pas encore les ténèbres? Froid, muet, tel fut son accueil. Mme de Staël le sentit hostile. Un sentiment inconnu s'empara d'elle, la peur. En présence de Bonaparte, la femme célèbre par sa conversation ne trouva plus ses mots; l'auteur ne trouva plus ses idées. Battue sans combat, et dépitée, elle observa le monstre. Celui-ci fit bientôt sentir griffes et dents. Mme de Staël fit la défense qu'elle pouvait faire, par la langue, par la plume. L'hostilité instinctive s'envenima. Mme de Staël comprit vite que son rôle politique était fini, que sa liberté était menacée. Vaillante, elle lutta : plutôt être écrasée que se taire. Et Bonaparte, méthodiquement, l'écrasa.

Les raisons de son aversion pour une femme de génie, qui était à cette date le seul grand écrivain dont s'honorât la France, sont trop connues pour comporter ici de grands détails. Elles tiennent à la fois au système politique de Bonaparte et à son caractère privé. Son système ne souffrait pas plus d'initiative dans l'ordre de la pensée

que dans l'ordre de l'action; toute liberté était bannie de son programme. Son mot d'ordre était discipline; la littérature devait être réglée comme une manœuvre, et l'État tout entier présenter l'image d'un camp. Ce qu'il ne permettait pas au plus illustre de ses lieutenants, comment l'eût-il enduré d'une femme, si célèbre fût-elle, justement parce qu'elle était célèbre? L'exemple n'en partait que de plus haut. Il devait d'autant moins la ménager que celle-ci, toute brillante d'une réputation qui ne devait rien à Bonaparte, le gênait par ce seul fait. Ce talent, formé en dehors de lui, avant lui, et déjà en possession de cette force qui s'appelle l'opinion, il n'était pas en son pouvoir d'y ajouter ou d'y retrancher quelque chose. Aussi, dès que l'esprit lui en parut à bon droit suspect, le détesta-t-il. Encore eût-il légèrement désarmé devant une flatterie indirecte. Non seulement il souhaita celle-ci, mais il paraît certain qu'il la provoqua [1]. Tout étant calcul en lui, il ne lui plaisait de jouer son rôle d'ogre envers une femme sans défense qu'à bon escient. Mais il fut bientôt fixé. Repoussé, il frappa sur cette « idéologue » à coups redoublés, voulant obtenir de la terreur ce que l'on refusait à ses prétendus ménagements. Il devait échouer, comme il échoua avec Chateaubriand, comme échouera toujours la tyrannie aux prises avec cette énergie supérieure, avec laquelle elle oublie généralement de compter : le caractère.

Autre d'ailleurs était le cas de Chateaubriand. S'il rompit avec Napoléon, il avait commencé par marcher d'accord avec Bonaparte. Malgré son retentissant éclat, il fut toujours l'objet de certains ménagements. Entre l'empereur et lui, il y avait toujours la dédicace du *Génie du Christianisme* [2]. Chacun des deux, — naïveté chez l'un ou habileté de part et d'autre, — avait profité de la gloire de l'autre et l'avait utilisée. Ce gentilhomme breton, cet ancien émigré rentré en grâce, et lançant l'apologie du christianisme à l'heure précise où le Concordat relevait l'autel, était un coup de fortune pour Bonaparte; comme ce premier Consul, en quête de jeunes talents qui lui

1. Voir plus loin, p. 59.

2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 279.

devraient leur consécration en collaborant à son œuvre, était un coup de fortune pour Chateaubriand. Si vivement que Chateaubriand eût jeté sa démission d'ambassadeur après l'attentat de Vincennes, quelque chose de l'ancienne entente subsistait. On le vit bien à l'affaire des prix décennaux, et même lors de l'élection à l'Académie, faite à l'instigation de l'Empereur. Le nouvel académicien fut ensuite empêché de prononcer son discours, — ce qui s'explique très aisément, — mais il n'eut à souffrir d'aucune autre violence. Mme de Staël, elle, fut réellement persécutée. Elle le fut jalousement, durement, mesquinement. Aussi comprend-on l'amertume des pages qu'elle a consacrées, à diverses reprises, à son persécuteur. S'il s'y mêle quelque parti-pris de passion, du moins ne peut-on l'accuser d'avoir vu faux. C'est sa vengeance, d'avoir, la première, percé à jour Bonaparte. Son œil, d'abord trop fasciné pour lire sur le masque de Bonaparte, s'arme ensuite d'une acuité singulière pour lire à distance dans ses actions.

Pour elle, donc, Bonaparte est, par-dessus tout, un homme dénué de sens moral. Là est le secret de sa force. « Il ne croit à la sincérité des opinions de personne ; *il considère la morale en tout genre comme une formule*[1]. Bonaparte croit que lorsque quelqu'un dit qu'il aime la liberté, qu'il croit en Dieu, qu'il préfère sa conscience à son intérêt, c'est un homme qui se conforme à l'usage, qui suit la manière reçue pour expliquer ses prétentions ambitieuses, ou ses calculs égoïstes. Bonaparte considère de tels hommes comme des niais ou comme des marchands qui surfont, c'est-à-dire qui veulent se vendre trop cher. Aussi ne s'est-il jamais trompé en ce monde que sur les honnêtes gens, soit comme individus, soit surtout comme nations[2]. »

Il savait par où blesser Mme de Staël. Il espérait toujours la contraindre à baisser pavillon, en agitant à ses yeux le spectre de l'exil. « J'étais vulnérable par mon

1. Noter l'antithèse de cette phrase avec la pensée dont Mme de Staël s'est inspirée dans tous ses écrits politiques, pensée qu'on peut formuler ainsi : « La morale, c'est la nature des choses. »

2. *Dix années d'exil*, chap. I, fin

goût pour la société... Le fantôme de l'ennui m'a toujours poursuivie; c'est par la terreur qu'il me cause que j'aurais été capable de plier devant la tyrannie, si l'exemple de mon père, et son sang qui coule dans mes veines, ne l'emportaient pas sur cette faiblesse. Quoi qu'il en soit, Bonaparte la connaissait très bien; il discerne promptement le mauvais côté de chacun; car c'est par leurs défauts qu'il soumet les hommes à son empire[1]. » Mais Mme de Staël n'était point femme à se rapprocher de Bonaparte au prix d'une bassesse.

Néanmoins, les hostilités ouvertes n'éclatèrent pas avant 1800. Après les premiers contacts, très désagréables, les deux adversaires s'observent. Ils se rencontrent dans le monde. Un soir, chez Berthier, Mme de Staël avait préparé à l'avance les diverses réponses fières ou piquantes qu'elle pourrait faire « aux choses grossières que Bonaparte se plaisait souvent à dire aux femmes ». Ce fut précaution inutile. Bonaparte ne lui dit rien. Durant cette période, il feignit plutôt de l'ignorer. Il se rattrapa, dès le moment où Benjamin Constant, qu'il avait placé lui-même dans le Tribunat, prononça le fameux discours où il « signalait l'aurore de la tyrannie ». Dans cette circonstance, Mme de Staël brûla ses vaisseaux.

La veille, un groupe brillant d'hommes politiques, gouvernants d'hier ou de demain, animait son salon. « Benjamin Constant s'approche de moi et me dit : « Voilà votre salon rempli de personnes qui vous plai-« sent : si je parle, demain il sera désert; pensez-y. — Il faut suivre sa conviction », lui répondis-je. L'exaltation m'inspira cette réponse, mais, je l'avoue, si j'avais prévu ce que j'ai souffert à dater de ce jour, je n'aurais pas eu la force de refuser l'offre que M. Constant me faisait de renoncer à se mettre en évidence pour ne pas me compromettre[2]. » Le lendemain, après la séance, il devait y avoir réception intime chez elle; à cinq heures, elle avait reçu dix billets d'excuse. La prédiction de Ben-

1. *Dix années d'exil*, chap. II. — Plus loin : « Si dans ce moment (en 1800) il m'avait fait dire qu'il se raccommodait avec moi, j'en aurais eu plutôt de la joie; mais il ne peut jamais se rapprocher de quelqu'un sans en exiger une bassesse. »

2. *Id.*, chap. II.

jamin Constant se réalisait. Et, désormais, l'œil de Bonaparte fut ouvert sur ce salon, où l'opposition tenait son quartier général.

Le livre *De la Littérature* (1800), si éloigné qu'il fût en apparence des choses de la politique, ne raccommoda point les affaires de Mme de Staël. L'auteur y traitait *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Au fond, c'était une énergique défense des droits de l'esprit contre le despotisme naissant. Mme de Staël avait eu la vision d'un avenir que nul ne soupçonnait. La clairvoyance est le trait distinctif de son génie. « Elle voyait clair, et toujours clair, » dit Mme Necker de Saussure. Pour elle, la lutte se dessinait déjà entre le militarisme et la pensée. Elle voulait empêcher la prescription de la liberté de penser, et par celle-ci, de la liberté tout court. Elle s'avisait, la première, de tout ce que la littérature avait perdu, « depuis que la Terreur a moissonné les hommes, les caractères, les sentiments et les idées ». Elle admettait bien qu'il fût dans la nature même d'une révolution d'arrêter quelques années le progrès des lumières, mais « pour leur donner ensuite une impulsion nouvelle [1] ». Or, rien autour d'elle ne paraissait favorable à cette impulsion. Pourtant, ce « progrès des lumières » n'était point à ses yeux un vain mot. Il se tournait en théorie sous sa plume, devenait la « perfectibilité », et fournissait, sous cette forme nouvelle, un plaidoyer chaleureux, où l'histoire des mœurs politiques jouait un rôle capital, en faveur du développement moral et intellectuel des nations. L'écrivain, et surtout l'écrivain philosophe, devenait donc aussi indispensable à l'État, aussi digne d'encouragements et d'applaudissements que le conquérant. Tous deux avaient des titres à la gloire ; mais la gloire du conquérant était de sa nature stérile ; celle de l'écrivain seule était féconde. En tout cas, pire malheur ne pouvait arriver à une république que d'étouffer la voix de la pensée, c'est-à-dire de la conscience, sous la voix du canon. Perte de dignité, avilissement, voilà de quel prix se paierait la gloire d'un despote. « Il faut opprimer lorsqu'on ne sait pas convaincre : dans toutes les relations politiques des gouvernements et des

1. *De la Littérature*, 2e partie, chap. I.

gouvernés, une qualité de moins exige une usurpation de plus[1]. »

Mme de Staël rêve donc, dans un gouvernement républicain, issu d'une révolution populaire, le contrepoids de la pensée libre et désintéressée. Toute la littérature s'en ressentirait. « Quelle force le talent n'acquerrait-il pas dans un gouvernement où l'esprit serait une véritable puissance? » Sans cela, le caractère moral de la nation tomberait encore au-dessous de ce qu'il est devenu depuis la Terreur, et les pires maux seraient à redouter. « Si le pouvoir militaire dominait seul dans un État, et dédaignait les lettres et la philosophie, il ferait rétrograder les lumières, à quelque degré d'influence qu'elles fussent parvenues; il s'associerait quelques vils talents chargés de commenter la force, quelques hommes qui se diraient penseurs pour s'arroger le droit de prostituer la pensée : mais la raison se changerait en sophisme, et les esprits deviendraient d'autant plus subtils que les caractères seraient plus avilis[2]. »

Telle est la portée politique d'un ouvrage dont nous dirons un peu plus loin la portée littéraire. Comment Bonaparte n'en eût-il pas voulu à l'auteur, de se sentir dénoncé avant même de s'être trahi? C'était en effet, suivant les expressions de Mme de Staël, le moment où « les institutions monarchiques s'avançaient à l'ombre de la république. On organisait une garde prétorienne; les diamants de la couronne servaient d'ornement à l'épée du premier Consul, et l'on voyait dans sa parure, comme dans la situation politique du jour, un mélange de l'ancien et du nouveau régime[3] ».

Aussi le livre *De la Littérature* fut-il aigrement critiqué dans l'entourage immédiat de Bonaparte. Fontanes, toujours équitable et poli quand il n'avait pas son maître à défendre, écrivit cette fois, d'ailleurs faussement : « Ce livre présente la chimère d'une perfection qu'on cherche maintenant à opposer à ce qui est. » Chateaubriand, devancé dans plus d'une page de la *Littérature*, et comme supplanté dans le rôle qu'il comptait jouer avec son

1. *De la Littérature, Discours préliminaire.*
2. *Id.*, 2e partie, chap. III.
3. *Dix années d'exil*, chap. VIII.

Génie du Christianisme, alors à peu près achevé, persifla et la théorie et l'auteur avec une âpreté qui sentait le rival plus que le gentilhomme. On regrette pour lui certaines lignes perfides qu'il adressa à Fontanes, sur Mme de Staël : « Elle a bien l'air de ne pas aimer le gouvernement actuel, et de regretter les jours d'une plus grande liberté [1]. » La parfaite bonne grâce de Mme de Staël, dans sa réponse, et toute sa conduite envers Chateaubriand, par la suite, montrent la supériorité de son caractère.

Le livre n'en fit pas moins grand bruit. « Le succès qu'il obtint me rendit tout à fait en faveur dans la société. Mon salon redevint peuplé, et je retrouvai ce plaisir de causer, et de causer à Paris [2]... » Nous sommes en 1802. C'est le moment du plus grand éclat de Mme de Staël. A ses réunions célèbres s'empressent Mme Récamier, son amie la plus fidèle; Mme de Beaumont, Mme de Tessé; parmi les hommes distingués de la politique ou des lettres, outre Benjamin Constant, c'est Camille Jordan, le « disciple »; c'est l'aimable de Gérando, voyageur et conteur; c'est Fauriel, érudit sagace, véritable inventeur des littératures méridionales; c'est enfin tout ce qui brille sans relever du pouvoir. Mme de Staël, improvisatrice éblouissante, lance la conversation sur tous les sujets, de préférence les plus dangereux. Plus d'une imprudence est commise. Bonaparte, qui a déjà sa police secrète, se promet de faire payer cher des épigrammes.

Sur ces entrefaites Mme de Staël perd son mari (9 mai 1802) [3]. Si peu que celui-ci comptât (elle vivait presque complètement séparée de lui depuis 1798), il pouvait importer à la sécurité de sa femme qu'il vécût. Quand Mme de Staël, à deux ans de là, perdra son père, elle n'aura plus aucun recours, ni moral ni matériel, contre la haine de Bonaparte. Le hasard voulut que tout,

1. *Lettre au citoyen Fontanes*, portant pour signature *l'auteur du « Génie du Christianisme »* (ce livre n'avait pas encore paru), et insérée dans le *Mercure de France* de nivôse an IX.

2. *Dix années d'exil*, chap. III.

3. Il mourut à Poligny, dans une auberge. Mme de Staël était avec lui. Elle le conduisait aux eaux d'Aix. Le malade mourut en route. M. de Staël fut inhumé à Coppet, dans le cimetière de la paroisse.

dans ces années 1802-1803, se présentât de façon à lui aliéner encore le premier Consul. Son père, présageant sans doute une fin prochaine, publiait son dernier écrit, son testament d'ancien ministre : *Dernières vues de politique et de finances*. Le républicain sincère, qui avait combattu la tyrannie de la multitude, s'élevait dans ces pages contre la tyrannie d'un seul. Bonaparte, furieux, accusa Mme de Staël d'avoir animé son père contre sa personne. Il ne se trompait d'ailleurs qu'à demi. Dans cet ouvrage, Necker ne défendait pas seulement les convictions de toute sa vie; il visait nettement l'ennemi commun. Dernière imprudence, que sa fille paya.

Déjà mise à l'index, souffrant de se savoir espionnée, craintive au sujet de ses enfants et de son père, elle crut faire diversion au danger et soulager ses douleurs du même coup en composant une sorte de roman où son caractère est à peine déguisé sous celui de l'héroïne. *Delphine* (parue en 1803) s'annonçait d'ailleurs en quelque façon dans une page de la *Littérature* : « S'il existait une femme séduite par la célébrité de l'esprit, et qui voulût chercher à l'obtenir, combien il serait aisé de l'en détourner, s'il en était temps encore! On lui montrerait à quelle affreuse destinée elle serait prête à se condamner. Examinez l'ordre social, lui dirait-on, et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes[1]. »

Cette « affreuse destinée » de la femme supérieure (ici c'est simplement une femme de la société; dans *Corinne*, ce sera une femme à talents) est exposée en détail dans le long et quelque peu interminable roman de *Delphine*. Œuvre étrange, qui abonde en analyses fines, aisées, d'une saisissante justesse, et où pourtant une imagination souvent débridée a semé l'invraisemblable, le mélodramatique, le romanesque. Tout y trahit, à côté de facultés remarquables, l'exaltation et l'exaspération de douleurs intimes, une lutte au-dessus des forces ordinaires d'une femme. L'auteur ne s'y faisait d'ailleurs pas faute de ces belles déclamations passionnées, où elle excelle, en faveur des idées qui lui étaient chères. Et, bien que l'ouvrage

1. *De la Littérature*, 2e partie, chap. IV.

portât pour épigraphe cette ligne : « Un homme doit braver l'opinion, une femme doit s'y soumettre, » les malintentionnés pouvaient trouver de quoi épiloguer sur le sens de l'ouvrage. Bonaparte ne laissa point passer une si belle occasion de taxer l'auteur de folie. Il voulut mettre fin à ce « désordre d'esprit ». Plus d'une fois déjà, il avait exprimé tout haut son mécontentement de ce que « cette étrangère », ainsi qu'il l'appelait, s'obstinait à demeurer en France. Il disait « qu'on sortait toujours de chez elle moins attaché à lui qu'on n'y était entré ». Le grand nombre d'étrangers de marque qui lui rendaient visite l'irritait. Quand c'était un prince, sa colère allait jusqu'à la fureur. Il eût sans doute déjà sévi ; Fouché, qui « avait déjà pour système de faire le moins de mal possible, la nécessité du but admise [1] », était porté à plus de ménagements. Mais le moment venait qu'il ne pourrait plus rien empêcher. Durant l'hiver de 1802-1803, Bonaparte avait dit tout haut à ses familiers que Mme de Staël ferait mieux de ne pas revenir à Paris. Mme de Staël fit la sourde oreille. Elle rentra de Coppet, comme d'habitude, en automne, en tâchant toutefois de n'attirer point l'attention du premier Consul, tout occupé alors du projet de descente en Angleterre [2]. Mais elle eut beau demeurer à la campagne, une femme la dénonça ; menacée d'exil, elle s'effraya, employa Joseph et Lucien Bonaparte, demeurés ses amis dévoués, et crut à l'efficacité de leurs démarches. Trop tôt rassurée, elle rend visite à Mme Récamier, à Saint-Brice, puis va dans sa maison de campagne ; l'orage lui semblait passé. C'est de là qu'elle fut expulsée par le commandant de la gendarmerie de Versailles (sept. 1803). Ordre de s'éloigner à quarante lieues de Paris ; pour délai, vingt-quatre heures. Plutôt que de s'enterrer en province, Mme de Staël décide de voyager. En décembre 1803, elle partait pour l'Allemagne avec ses enfants. C'était le commencement d'une longue disgrâce, qui allait durer autant que Bonaparte lui-même, — dix années.

1. (Mme de Staël).

2. Mot méprisant de Mme de Staël à ce sujet : « Ce fut pendant l'été de 1803 que commença la grande farce de la descente. » C'est le plus vif que l'on relève dans le livre de *Dix années d'exil* (chap. XI).

IV. — Gloire et revers. — « Corinne ». — « L'Allemagne ». — Dix ans d'exil (1804-1814).

L'asile de Coppet était toujours ouvert à l'exilée. Mais là, dans un site admirable, Mme de Staël souffrait de l'inaction autant que Joseph de Maistre, vers la même date, parmi les rochers de Cagliari, « écrasé, anéanti sous l'énorme poids du rien ». Necker lui-même conseilla à sa fille de passer l'hiver en Allemagne. Encore fallait-il que Bonaparte n'en prît pas ombrage. Les soins de Joseph lui assurèrent heureusement papiers et recommandations. Elle partit, avec l'arrière-pensée, bien féminine, d'une revanche. « J'avais le désir de me relever, par la bonne réception qu'on me promettait en Allemagne, de l'outrage que me faisait le premier consul, et je voulais opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France [1]. » En réalité, la gloriole n'est là que l'accessoire. Le principal but de Mme de Staël (et ici nous retrouvons sa haute intelligence) était de s'initier tout à fait à la langue, à la littérature, aux mœurs des peuples allemands. A travers les conversations de son salon cosmopolite, elle avait vu là tout un monde d'idées et de sentiments à découvrir. Et, avec sa vive et généreuse nature, elle allait de l'avant, cherchant à son ardente curiosité une pâture nouvelle. Rien, en effet, ne peut se comparer à l'avidité de cet esprit, à sa faculté de réception. Il se fût alors fort aisément tourné vers l'Angleterre, dont la langue et les écrivains étaient connus de Mme de Staël. Les projets de Bonaparte contre cette nation étaient un obstacle. Mais les ouvrages de Mme de Staël attestent sa connaissance du peuple anglais, de son histoire politique, et surtout son goût pour le caractère anglais, goût hérité de son maître Jean-Jacques, et qui se traduit avec une vivacité qu'on pourrait trouver parfois excessive, si les circonstances ne l'expliquaient. L'Angleterre apparaissait alors à Mme de Staël comme la terre de la liberté. Mais l'Allemagne l'attirait davantage encore, comme le

1. *Dix années d'exil*, chap. XII.

sanctuaire de la poésie et de la pensée. Elle en avait déjà deviné l'âme sans la bien connaître. Dans le livre de la *Littérature*, elle en parlait déjà, brièvement, et un peu au jugé, puisqu'elle ignorait encore la langue, mais avec un pressentiment d'une singulière justesse. Son meilleur passeport auprès des cours allemandes n'était-il pas ce chapitre[1] si plein où, la première en France, elle donnait le signalement sommaire d'une littérature chez nous profondément ignorée? Mme de Staël n'avait donc point tort de compter sur leur accueil, et il n'y avait aucune illusion dans cette « moisson d'idées » qu'elle comptait rapporter d'outre-Rhin. Là encore, pour rappeler le mot de son biographe, elle voyait « clair, toujours clair ».

Après un arrêt à Francfort, où sa fille, alors âgée de cinq ans, fut dangereusement malade, elle arriva à Weimar. Ici, nous suivrons sa relation et le résumé de son fils d'aussi près que possible[2].

« J'arrivai à Weimar, où je repris courage, en voyant, à travers les difficultés de la langue, d'immenses richesses intellectuelles hors de France. J'appris à lire l'allemand; j'écoutai Gœthe et Wieland, qui, heureusement pour moi, parlaient très bien français. Je compris l'âme et le génie de Schiller, malgré sa difficulté à s'exprimer dans une langue étrangère. La société du duc et de la duchesse de Weimar me plaisait extrêmement, et je passai là trois mois, pendant lesquels l'étude de la littérature allemande donnait à mon esprit tout le mouvement dont il a besoin pour ne pas me dévorer moi-même. »

De Weimar, elle gagna Berlin. Elle s'établit sur le quai de la Sprée et demeura là six semaines, jouissant de la familiarité du prince Louis-Ferdinand, suivant avec un intérêt qu'augmentait le sentiment très nouveau de sa sécurité les événements de France, la conspiration de Moreau et de Pichegru, l'assassinat du duc d'Enghien,

1. 1re partie, chap. XVII, *De la littérature allemande.* — Les chapitres consacrés spécialement à la littérature anglaise sont au nombre de quatre. — Plusieurs autres touchent à l'esprit allemand et anglais à la fois, à propos des littératures du nord en général.

2. *Dix années d'exil*, fin de la 1re partie (1803-1804). *Avertissement* de l'éditeur (son fils, Auguste de Staël), entre la 1re et la 2e partie (1805-1810) et toute la seconde partie (1810 à 1812).

et tous les pronostics de l'Empire. Un dernier coup l'atteignit au cœur, la mort de son père. Elle partit précipitamment de Berlin, croyant, sur des nouvelles volontairement atténuées, qu'il lui restait encore une espérance. Elle perdit cette espérance en route. Son père était mort après une maladie de neuf jours, durant laquelle il n'avait cessé de s'alarmer sur le sort de sa fille, à ce point qu'il écrivit, d'une main tremblante de fièvre, pour affirmer au premier Consul que celle-ci n'était pour rien dans son dernier ouvrage. Touchante démarche d'un mourant, qui resta vaine. Au désespoir de M[me] de Staël se mêla une inexprimable terreur. « La douleur, qui est le plus grand des prophètes, m'annonça que désormais je ne serais plus heureuse par le cœur, comme je l'avais été quand cet homme tout-puissant en sensibilité veillait sur mon sort; et il ne s'est pas écoulé un jour, depuis le mois d'avril 1804, dans lequel je n'aie rattaché toutes mes peines à celles-là. Tant que mon père vivait, je ne souffrais que par l'imagination; car, dans les choses réelles, il trouvait toujours le moyen de me faire du bien : après sa perte, j'eus affaire directement à la destinée. »

Arrivée à Coppet, elle s'abandonna d'abord à toute sa douleur. Puis elle y chercha un adoucissement pieux : elle entreprit la publication des manuscrits de son père. Elle en consacra mieux encore la mémoire en retraçant la vie de M. Necker dans une biographie assez développée, chapitre d'histoire apologétique très éloquent, et chef-d'œuvre d'amour filial. Cette simple notice [1] suffirait à faire connaître le père et la fille, et à les préserver tous deux de l'oubli. La vraie M[me] de Staël s'y montre, avec son vrai génie, c'est-à-dire sa puissance d'aimer, sa puissance de sentir, sa puissance de souffrir.

Elle consacra à ces divers soins l'automne de 1804. Sa santé s'affaiblissait cependant; son marasme moral était profond. Il fallait qu'elle y succombât, ou qu'elle s'imposât une diversion violente. Ce n'est pas aux brouillards de la Sprée qu'elle demandera la guérison, mais aux pays du soleil. La lumineuse Italie, dont elle ne connaît rien, éblouira ses yeux, enchantera son imagination, séchera ses larmes, ou du moins espacera ses accès de douleur,

1. Titre : *Sur le caractère de M. Necker et sur sa vie privée.*

et donnera à cette douleur même une secrète douceur, en y mêlant sa poésie. La tristesse, aveugle et muette ailleurs, sait regarder, parler, chanter en Italie. Elle s'exhale harmonieusement, elle se soulage en s'exhalant, grâce à l'art. L'art, ce magicien de l'âme, allait accomplir sur le cœur endolori de la voyageuse une cure souveraine. Dans ce domaine de la Beauté pure, jusque-là clos à son imagination, elle reconnaîtra le domaine de ses rêves, et la réalité, pour une fois, sera supérieure à ce qu'elle a rêvé. A l'automne de la vie, cette femme glorieuse et malheureuse, brutalisée par un despote, meurtrie dans sa tendresse, blessée dans sa fierté, paralysée dans ses élans vers le vrai et le noble, cet esprit viril, ce caractère féminin, trouvaient à point nommé, dans cette rencontre décisive avec l'Italie, de quoi s'élever, s'épurer, s'ennoblir encore, fondre leurs constrastes, et emprunter à l'art un rayon de sa bienfaisance éternelle. Pareille fortune advint, quelque trente ans après, à une femme de rare talent, Mme d'Agoult, lorsque, après de graves vicissitudes, l'Italie vint se révéler à elle et la compléter.

De là vient *Corinne*. Corinne, comme Delphine, c'est encore Mme de Staël, mais à une autre époque de sa vie. Sans doute l'invention y est romanesque, et d'un romanesque particulier, qui est le romanesque lyrique. Sans doute aussi l'affabulation (le mariage projeté, puis rompu entre la passionnée Corinne et le spleenetique Oswald) est de pure fantaisie. Mais que de confidences à peine voilées, que de choses réelles et vécues dans les scènes de ce drame impossible! Les talents de Corinne, les douleurs morales de Corinne, sont les talents et les douleurs de Mme de Staël idéalisés, transposés, et placés dans d'autres cadres. Ces cadres, à leur tour, attachent l'esprit par eux-mêmes. Les tableaux qui s'y peignent sont fixés à jamais dans l'imagination du lecteur, tant le choix en est heureux, tant l'exécution, si surannée qu'elle puisse paraître aujourd'hui, a gardé sa marque véhémente. La révélation qu'apporta l'Italie à Mme de Staël, le livre de *Corinne* l'apporta aux lecteurs. De tels ouvrages, en dépit de leurs défauts, peuvent vieillir; ils ne peuvent périr. En tous sens, ils datent. N'en restât-il que l'évocation de certaines scènes, comment oublier Corinne au Capitole, Corinne au cap Misène, les chapitres sur les Statues

et les Tombeaux, Naples et l'Ermitage de Saint-Salvador, le Vésuve? Que l'on mette en regard des chapitres essentiels de *Corinne*, le *Voyage en Italie* de Gœthe, on verra de quel côté fut le grand coup d'œil [1], et l'on dira s'il ne faut pas plaindre Gœthe de s'être montré disciple de Lessing plus que de Winckelmann, esthéticien plutôt qu'artiste, et juge olympien plutôt qu'enthousiaste admirateur? La postérité des deux livres ferait encore mieux ressortir cette différence.

Revenue d'Italie pendant l'été de 1805, Mme de Staël passa une année entière à Coppet ou à Genève, et commença à écrire *Corinne*. En 1806, attirée en France par un secret désir, d'ailleurs préoccupée des études de son fils aîné, qui voulait entrer à l'École Polytechnique, elle se rapprocha de Paris jusqu'à la distance permise, et s'établit à Auxerre. Elle passa de là à Rouen, abrégeant de quelques lieues son exil, avec la connivence de Fouché. Celui-ci lui permit même de s'établir à douze lieues de Paris seulement, chez M. de Castellane. C'est là qu'elle termina *Corinne* et qu'elle en surveilla l'impression. Elle commençait à se rassurer, et s'interdisait la moindre imprudence. Mais l'apparition de *Corinne*, l'enthousiasme prodigieux qu'excita ce livre d'une illustre exilée, n'était-ce pas là l'imprudence majeure? Bonaparte, devenu Napoléon, n'entendait pas seulement que le salon de Mme de Staël demeurât fermé à Paris et qu'elle ne s'occupât point de politique dans ses livres; il voulait qu'elle se tût. Or elle parlait, et faisait parler d'elle. Les rigueurs reprirent de plus belle [2]. Le 9 avril 1807, jour anniversaire de la mort de son père, elle reçut un nouvel ordre d'exil. Et l'exode de la malheureuse femme recommença.

Elle rentre à Coppet le cœur navré, à peine distraite

1. Loin de nous l'étrange pensée de vouloir établir une comparaison entre un roman d'amour et un recueil de notes. Nous parlons de l'esprit qui anime le *Voyage* de Gœthe, et des ouvrages qu'il exécuta plus tard dans cet esprit, plutôt que de la forme même donnée à sa relation de voyage.

2. « *Cette femme est un corbeau!...* » (Lettre de Napoléon à Fouché, mai 1807); « qu'elle s'en aille sur son Léman;... sinon... je la ferai mettre à l'ordre de la gendarmerie. » (A. Sorel, ouvr. cité, p. 126). Voir aussi H. Welschinger, *la Censure sous le premier Empire*, chap. IV, et *Appendice*.

par l'immense applaudissement que soulève *Corinne*. Elle y reçoit quelques amis, notamment le prince Auguste de Prusse. Bientôt elle recommence à se ronger. Elle projette alors de reprendre ses études sur la littérature et la philosophie allemandes. Elle ne les avait d'ailleurs jamais abandonnées. Car le savant Auguste Schlegel, qui fut (avec Sismondi, Bonstetten et d'autres) l'un de ses plus précieux *cicerone* en Italie, n'avait cessé de l'instruire en même temps de la littérature de son pays. La culture « européenne » de Mme de Staël, vers sa quarantième année, était donc presque achevée. Elle voulut y mettre le sceau par un second et plus long séjour dans les pays allemands. Déjà il lui souriait de prendre la mesure d'un sujet immense, et de révéler l'Allemagne non seulement à la France, mais à l'Allemagne elle-même. Pleine de ce généreux dessein, elle partit de Coppet durant l'hiver de 1807.

C'est à Vienne, cette fois, qu'elle s'établit. Vienne lui était un asile plus sûr que Berlin. Mme de Staël y passa l'année la plus calme de son exil. Outre la faculté qu'elle y avait de poursuivre en paix ses études, elle retrouva là quelques-uns de ces plaisirs de société qu'elle mettait à si haut prix. La conversation d'un prince de Ligne, l'urbanité de la maréchale Lubomirska, lui rappelèrent quelque chose des beaux jours d'autrefois. Enfin, ses portefeuilles pleins de notes, elle rentra en Suisse. Elle portait dans sa tête le livre de l'*Allemagne*.

Durant les deux années suivantes, elle s'occupa de l'écrire, tout entière à cette grande tâche, à peine interrompue par la visite de plus en plus rare de quelques amis. Car la tyrannie impériale avait encore grandi; l'universelle servitude rendait la fidélité chaque jour plus impraticable. Mme de Staël se distrayait de son mieux, en composant et en jouant elle-même de petites pièces sur le théâtre de Coppet[1].

Enfin, au commencement de l'été de 1810, ayant achevé les trois volumes de l'*Allemagne*, elle voulut aller en surveiller l'impression à quarante lieues de Paris, distance

1. Ces pièces, d'ailleurs peu remarquables, ont été recueillies dans le 16e volume de ses Œuvres, sous le titre d'*Essais dramatiques*.

qui lui était encore permise. On peut s'étonner qu'elle conservât encore quelque illusion sur le sort qui attendait l'*Allemagne*, après la colère que *Corinne* avait excitée chez Napoléon. Mais elle ne pouvait croire à la durée illimitée des haines. D'ailleurs, elle agissait dans l'exercice de son droit strict, et elle espérait quelque chose de la loyauté de ses démarches, et de la spontanéité de certaines concessions. Elle fut vite détrompée. Ce fut la plus cruelle déconvenue de sa vie, comme aussi l'un des actes les plus odieux de Napoléon.

Elle s'était établie d'abord près de Blois, dans le château historique de Chaumont-sur-Loire. Le retour inopiné des maîtres du château l'obligeant à changer de résidence, elle accepta provisoirement l'hospitalité de M. de Salaberry, dans sa terre de Fossé, non loin de là. Son ambition n'allait qu'à assurer la publication de son livre, à passer modestement l'hiver (on était en septembre) à Vendôme, et prendre, au printemps suivant, la voie d'Amérique pour se rendre en Angleterre; car le voyage direct vers l'Angleterre, objet de ses désirs depuis des années, lui était refusé par la police de l'Empire. Le 23 septembre 1810, elle corrigeait les dernières épreuves de son livre, et se livrait à une joie naïve, après avoir écrit le mot *fin*. N'avait-elle pas souscrit d'avance aux observations de la censure, consenti d'avance à toutes les suppressions, obtenu le visa nécessaire, trouvé enfin un libraire qui prît la responsabilité de l'édition? Elle se croyait désormais en règle. Elle comptait sans un petit article perfide, très récemment édicté en matière de presse, et qui semble bien n'avoir été conçu qu'en vue de cette circonstance. L'article portait que « lorsque les censeurs auraient examiné un ouvrage et permis sa publication, les libraires seraient en effet autorisés à l'imprimer, mais que le ministre de la police aurait alors le droit de le supprimer tout entier, s'il le jugeait convenable ». Armé de ce décret, à la fois cynique et monstrueux, le ministre de la police (alors Savary, duc de Rovigo), instrumenta.

Subitement, Mme de Staël apprit que Savary avait envoyé ses agents pour mettre en pièces les dix mille exemplaires déjà tirés de son ouvrage, qu'elle-même était recherchée par les autorités pour avoir à livrer le

manuscrit original, et qu'elle était sommée de quitter la France dans les trois jours. Outrée d'un aussi indigne abus de pouvoir, elle demanda des explications à Savary. Celui-ci lui répondit, en style de fourrier : « Votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est point français[1]... »

A défaut de politesse, le style de Savary avait le mérite de la clarté. On y voit ce qui dans l'*Allemagne* avait blessé le vainqueur de l'Allemagne. Dès la première page, l'Allemagne y était désignée comme la « patrie de la pensée ». Partout, là comme dans la *Littérature*, le génie des lettres et la gloire des armes étaient mis de pair. La France, comparée à sa voisine sous le rapport de l'instruction, s'y révélait inférieure : « On ne saurait s'imaginer en France à quel point les lumières sont répandues en Allemagne. » Enfin, l'analyse du génie national allemand, l'appel énergique fait à la dignité du peuple vaincu, la proclamation de ses droits à la vie, si brutalement niés par le triomphateur, tout tendait à cette conclusion qu'elle formula plus tard, dans une ligne lapidaire de la Préface : « La soumission d'un peuple à un autre est contre nature. » Tel est « l'esprit » dont se plaignait Savary; et nul esprit, en effet, n'était plus opposé à celui de son maître. Les suppressions exigées par la censure et consenties par Mme de Staël ne pouvaient donc suffire. Elle avait eu beau biffer cette phrase : « Nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer, » la même intolérance qui faisait biffer la phrase devait, en bonne logique, biffer le livre entier. Quant aux assertions de Savary, taxant le livre d'être anti-français, outre

1. Lettre du 3 octobre 1810 (*In extenso* dans *Dix années d'exil*, p. 146-148, et dans la préface de l'*Allemagne*). — M. Welschinger, dans un très curieux appendice de son ouvrage *La Censure sous le Premier Empire*, a reproduit les documents de police relatifs à cette affaire (p. 346 à 366).

qu'on peut répondre que l'*Allemagne* est le plus français des livres parce qu'il en est le plus généreux, Mme de Staël avait d'avance rétorqué l'objection par cette phrase décisive : « La véritable force d'un pays, c'est son caractère national; et l'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme [1]. »

Ruinée dans ses dernières espérances, tandis que son libraire Nicole l'était dans sa fortune, il ne restait à Mme de Staël qu'à profiter des « sept à huit jours » que la magnanimité de Savary lui avait enfin octroyés. Elle se prépara à cet exil comme à une mort, augurant, non sans raison, toutes sortes de souffrances nouvelles. C'était le troisième, ce fut le plus long, le plus fécond en persécutions et en tortures. Nous résumons en quelque lignes cette suprême et douloureuse odyssée.

On ne lui avait permis l'option qu'entre Coppet et l'Amérique. Elle choisit Coppet. Il lui fut enjoint « d'y demeurer ». Interdiction de publier, de recevoir, de s'éloigner à plus de quatre lieues. L'asile patrimonial lui fut bientôt un cercle de l'enfer. Ce cordon sanitaire, maintenu autour d'elle par la gendarmerie, était-il rompu par quelque ami dévoué, la griffe du despote s'abattait sur lui, implacable : n'était-il pas en Suisse comme chez lui, la police de l'Europe n'était-elle pas sa police? Schlegel est expulsé; Mathieu de Montmorency, l'ami de vingt années, exilé; Mme Récamier, coupable d'une visite, bannie. Traitée en « pestiférée », le désespoir s'empara de Mme de Staël. Elle écrit contre le suicide, afin de ne pas succomber à une tentation affreuse. L'isolement et l'épouvante risquent de la tuer, lorsque, pour se sauver de l'un et de l'autre, elle cède aux instances d'un jeune homme, épris de sa gloire et de ses malheurs, et l'épouse. Cette union, véritable folie aux yeux du monde (Rocca n'avait que vingt-trois ans [2]), fut l'acte du naufragé qui se cramponne à une dernière espérance.

1. *De l'Allemagne,* 1re partie, chap. IX.

2. Albert de Rocca, officier appartenant à l'aristocratie genevoise, était officier, mis en congé à la suite de blessures graves reçues en Espagne. Caractère chevaleresque, doux et ardent, il avait du mérite et du charme. Il a écrit agréablement un récit de ses campagnes. Il fut d'une correction parfaite dans son rôle, plutôt délicat, de mari de Mme de Staël.

Le mariage demeura secret. La fille de Necker s'appela toujours officiellement Mme de Staël. Mme Rocca eut un fils, qu'elle cacha dans le Jura Bernois, tandis qu'un danger toujours plus imminent lui imposait une course éperdue en Europe. Elle fuyait, maintenant, sur la route suivie par les armées de l'Empereur. Nous sommes en 1812.

Elle court à Vienne, naguère son refuge. Mais toutes les chancelleries sont bouleversées, les cours dépravées, d'ailleurs affolées. Les recors de Metternich lui font redouter le séjour en Autriche. Elle s'enfuit en Pologne, et de là en Russie. Elle y arrive le 14 juillet 1812. Un ukase, spécialement destiné à sa personne, lui assure un accueil flatteur. Alexandre la reçoit, s'entretient bienveillamment avec elle. Elle rassemble enfin ses esprits, profite d'un instant de sécurité pour jeter sur la civilisation russe son regard profond, qui atteint du premier coup jusqu'à l'âme slave. Elle rencontre à Pétersbourg, — tragique ironie de sort, — un autre déporté de génie, Joseph de Maistre, le premier qui « considéra » la Révolution à son origine, et au livre duquel elle opposera bientôt des *Considérations* d'un tout autre esprit. Enfin, sur les froides rives de la Baltique, elle aperçoit la mer, la mer « libre ». Un cri de délivrance lui échappe. C'est le blocus rompu, ce blocus dont la défense va attirer Napoléon en Russie. La grande armée accourt, et Mme de Staël recommence à fuir. Elle s'embarque à Riga en septembre 1812, et gagne Stockholm. La Suède, patrie de M. de Staël, et gouvernée par le Français Bernadotte, lui réserve un grand accueil. Elle reprend la plume, écrit la seconde partie de *Dix années d'exil*, entame son ouvrage sur la Révolution française, passe enfin en Angleterre (juin 1813). Là elle imprime l'*Allemagne*. Le succès européen du livre coïncidait avec les épiques désastres de la Grande Armée et les tristesses de la retraite de Russie. Après dix années de ce formidable duel entre la pensée et la force, Mme de Staël tenait sa revanche. Hélas! elle ne la tenait que trop. Son grand cœur, si patriote, allait souffrir de sa victoire autant que de sa défaite. Tandis qu'elle approfondissait les institutions politiques de l'Angleterre, reprise par son ancien rêve d'abriter les conquêtes de la Révolution sous une constitution parlementaire, l'Europe traquait à son tour son ancien vainqueur. C'était la bar-

rière du Rhin franchie, la France noyée d'envahisseurs. Mme de Staël souffre. Sa haine de Napoléon n'enlève rien à son amour de la France. La haine de l'étranger pour son pays lui ouvre les yeux sur le danger d'une mutilation. Ce n'est plus contre Napoléon qu'elle plaide maintenant, c'est pour la France : « Il ne faut pas parler mal des Français quand les Russes sont à Langres. Dieu m'exile à jamais de la France, plutôt que je doive mon retour aux étrangers... Je suis comme Gustave Wasa, j'ai attaqué Christiern, mais on a placé ma mère sur le rempart [1]. »

Elle ne s'en retrouvait pas moins, dès le mois de mai 1814, dans son salon de la rue du Bac. Trois ans avant sa mort, elle recouvrait enfin la liberté.

V. — Les dernières années. — La mort (1817). — La femme et l'écrivain.

Elle n'avait point souhaité le retour des Bourbons; elle s'y résigna. Ce fut pour elle un pis-aller politique, dont elle tâcha par la suite de tirer le meilleur parti. Mais avant d'y souscrire, elle se débattit dans de cruelles alternatives, et fit entendre de magnanimes protestations.

Le versatile Benjamin Constant ayant écrit un mémoire injurieux pour la France, et comptant sur son amie pour le propager, s'attira une réplique indignée : « J'ai lu votre mémoire; Dieu me garde de le montrer! Je ne ferai rien contre la France, je ne tournerai contre elle dans son malheur ni la réputation que je lui dois, ni le nom de mon père, qu'elle a aimé : ces villages brûlés sont sur la route où les femmes se jetaient à genoux pour le voir passer. *Vous n'êtes pas Français, Benjamin!* Vous n'avez pas sur cette terre de France tous les souvenirs de votre enfance; de là la différence entre vous et moi [2]. » Long-

1. Lettre à Benjamin Constant, 23 janvier 1814 (Lady Blennerhassett, *Mme de Staël et son temps*, t. III, p. 580-581).

2. Lady Blennerhassett, *ibid.*, p. 584. — Benjamin Constant (Constant de Rebecque) était en effet Suisse, et par sa naissance et par ses parents (né à Lausanne en 1767, mort à Paris en 1830).

temps elle attendit une solution meilleure, soit que la nation séparât nettement sa cause de celle de Bonaparte, soit que le hasard des combats fît mourir l'Empereur en pleine victoire. « La France n'a-t-elle donc pas deux bras, l'un pour repousser les étrangers, et l'autre pour renverser la tyrannie ? » Cependant l'Empereur n'était pas « victorieux et tué », suivant son vœu, mais vaincu et vivant. Dans l'universelle déroute des convictions et des partis, Mme de Staël reconnut, après les autres, que le retour de l'ancienne famille royale était peut-être une conséquence inévitable du retour de la France aux limites de 1792; elle l'accepta donc, presque sans y croire. Au surplus, la surprise du principal intéressé, Louis XVIII, autorisait la sienne. Par une coïncidence historique, la Déclaration de Saint-Ouen, qui précéda l'entrée du roi dans la capitale, avait été signée dans l'ancienne résidence de son père (3 mai 1814).

Aussitôt, la réaction royaliste éclatait. Les Bourbons prouvaient qu'ils rentraient, suivant le mot du tsar Alexandre, « non corrigés et incorrigibles ». Leur entourage surtout était scandaleux. Mme de Staël fut promptement dégoûtée des intrigues, des bassesses, des rapacités qui se déchaînèrent de tous côtés. Clergé intolérant et fanatique, officiers de proie, politiciens de hasard, aigrefins de cour et d'antichambre, tout ce « royalisme » d'étalage qui recouvrait tant de palinodies, l'écœura. Par-dessus tout, elle plaignait la France, le seul objet digne d'intérêt dans ce bouleversement, le seul dont le gouvernement n'eût cure : « Est-ce ainsi que l'on doit traiter vingt-cinq millions de Français, qui naguère ont vaincu l'Europe? »

Là-dessus le retour de l'île d'Elbe, vrai coup de foudre, disperse la volée des gouvernants dans une commune panique. D'abord disposée à se rallier au gouvernement des Cent Jours, puis de nouveau partagée, Mme de Staël résume en ce dilemme une situation inextricable : « C'en est fait de la liberté si Bonaparte triomphe, et de l'indépendance nationale s'il est battu. » Elle fuit à son tour ; la tragédie de Waterloo la ramène. Elle revient à ses idées de 1795, elle fait de nouveau appel à l'équité de l'Europe. Elle essaie de résoudre ce triple problème : assurer l'intégrité de la France, le départ immédiat des

étrangers, et l'établissement franc et sincère de la constitution anglaise. Autant de points sur lesquels la diplomatie européenne allait lui donner tort.

Résolue à l'action quand même, elle rouvre son salon rue Royale, et reprend en main la cause de la liberté modérée sous une forme nouvelle, le libéralisme doctrinaire. Il fallait enseigner à la nation le gouvernement représentatif. Il fallait défendre la monarchie contre l'opposition ultra-royaliste, et le pays contre les menaces d'une contre-Révolution. « Tous *ultra*! » s'écriait Joseph de Maistre, qui traversait Paris à la même date (1816); « jamais *juxta*! » Mme de Staël tint école, dans son salon, d'esprit « constitutionnel » : elle prêta les mains à Benjamin Constant, à Royer-Collard, et au parti nouveau des doctrinaires, si réduit au début qu'il tenait « sur un canapé ». L'homme très distingué dont elle avait fait son gendre [1] la poussait et la secondait chaleureusement dans cette voie. Dans le même temps, elle se hâtait d'avancer son grand ouvrage, les *Considérations sur la Révolution française*, sur lequel elle comptait pour aider la France dans le douloureux apprentissage de la liberté. Elle avait foi, malgré tout, au triomphe final; elle répondait toujours énergiquement, aux partisans de la monarchie despotique, aux intransigeants de l'antique légitimité : « C'est la liberté qui est ancienne, et c'est le despotisme qui est moderne. » Et pourtant son inquiétude se trahit en mainte page, ou du moins on sent qu'elle ajourne à plus tard l'espérance de voir chez nous un esprit public formé, ayant sa volonté, et capable de la suivre virilement [2]. En tout cas, l'ancienne « républicaine » de 1795, parvenue au terme de sa longue évolution, reconnaît maintenant volontiers que ce qui importe n'est pas la « forme politique » du gouvernement, mais bien l'adaptation aux circonstances des principes essentiels de la liberté. Par là, si Mme de Staël donne raison d'une part aux doctrinaires, de l'autre elle se sépare nettement de son premier maître Rousseau, pour se ranger à la suite de Montesquieu.

1. Le mariage du duc de Broglie avec Albertine de Staël fut célébré à Pise les 15 et 20 février 1816.

2. Voir notamment le chapitre intitulé : *Les Français sont-faits pour être libres?* — A coup sûr, répond-elle, mais à condition de savoir le vouloir. (*Considérations*, VIe partie.)

Elle était donc toujours une influence. Elle eût pu être une force encore, si ses jours n'eussent été comptés. Mais après tant et de si violentes secousses, dont les dernières n'étaient pas les moindres (l'état très grave de Rocca et la mort tragique de son fils Albert)[1], cette âme énergique n'était plus maîtresse du corps qu'elle animait. Maigrie, pâlie, fiévreuse, ne retrouvant le sommeil qu'à force d'opium, dévorée d'activité quand même, et se flattant de projets chimériques, — un voyage en Terre-Sainte, une épopée en prose sur Richard Cœur de Lion, — elle fut tout à coup trahie par ses forces physiques et s'abattit. Frappée en plein bal, chez le duc Decazes, un soir de février 1817, d'une attaque qui paralysa peu à peu tous ses organes avant d'atteindre le cerveau, elle connut l'atroce souffrance de se voir mourir en détail. Elle aimait tant la vie, que ces premiers temps de maladie se passèrent pour elle en incessantes terreurs. Puis elle se résigna. Et dès lors ses pensées, ses préoccupations, ses démarches, ne trahirent que calme de l'esprit et noblesse du cœur. Elle se fit transporter rue Neuve-des-Mathurins, n° 9, dans une maison où elle pouvait jouir de la vue d'un jardin. Il fallut, pour lui complaire, continuer ses habitudes hospitalières. Au sortir de table, les invités étaient appelés auprès de son lit. Sa pensée allait des vivants qu'elle aimait à ceux qu'elle avait perdus. Le souvenir de son père ne la quittait pas. « Mon père m'attend sur l'autre bord, » répétait-elle souvent. La veille de sa mort, elle se faisait traîner en fauteuil au jardin, pour distribuer des roses à quelques intimes. Chateaubriand, revenu d'anciens préjugés à son égard, lui faisait des visites où sans doute entrait-il quelque idée de réparation. Elle accueillait, un bon sourire aux lèvres, *my dear Francis*. Ce fut à lui qu'elle dit cette parole, qui résume si bien sa vie : « J'ai toujours été la même, vive et triste. J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté. »

C'est à l'anniversaire d'un matin de liberté, le 14 juillet 1817, qu'elle rendit l'âme. Benjamin Constant veilla son corps une nuit entière. « Puis ses enfants et Guill. Schlégel

1. Il fut tué en duel par un officier de cosaques, en juillet 1813. Il était officier au service de la Suède, et avait suivi son colonel qui était resté au service de la Russie.

accompagnèrent ses restes à Coppet, où les attendaient Bonstetten et Sismondi. Le duc de Broglie les fit déposer dans la chambre sépulcrale où étaient étendus l'un près de l'autre, dans une cuve de marbre noir, le visage découvert, le corps de Necker et de sa femme [1]. »

Quelques mois après paraissaient, par les soins pieux d'Auguste de Staël et du duc de Broglie, les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, l'ouvrage que l'illustre écrivain laissait inachevé. Soixante mille exemplaires s'enlevaient en quelques jours. Ce beau livre, où l'auteur se proposait un triple but : — justifier la politique de Necker, commenter l'histoire de la France depuis 1789, tracer le programme de l'avenir, — mit le sceau à sa gloire. Il a, comme tous les ouvrages de Mme de Staël, un caractère complexe : à la fois œuvre de dévouement filial, étude historique d'une lucidité admirable, et plaidoyer prodigieusement fécond et généreusement passionné en faveur d'idées très nobles et très désintéressées. Il complète, en les précisant, tous les titres qu'a Mme de Staël à la sympathie du lecteur français : chez elle la femme vaut l'auteur, et la pensée est digne du caractère.

Ce caractère s'est assez peint dans les circonstances capitales de sa vie, rapportées au cours de cette étude, pour qu'il soit inutile d'y insister. La femme qui n'a jamais écrit une ligne dont elle ait pu rougir; qui n'a jamais abaissé sa dignité ni devant la tyrannie des foules, ni devant la tyrannie d'un maître; qui seule, malade, exposée dans sa liberté et dans l'avenir de ses enfants, a préféré la persécution, l'exil, la fuite, au déshonneur d'écrire une phrase que son cœur eût désavouée, une telle femme n'avait de la femme que le sexe; son caractère s'est montré plus viril que celui de beaucoup d'hommes de son temps. Les ressorts moraux d'une organisation si vigoureusement trempée ne sont pas moins admirables : ici le culte d'un père, véritable source de son *Credo* politique; là, une passion invincible de liberté, et une foi inébranlable en l'avènement de temps nou-

1. Lady Blennerhassett, t. III, p. 676. — Rocca, alors moribond, acheva de mourir à Hyères six mois après, le 29 janvier 1818, le jour où il entrait dans sa trente-neuvième année.

veaux; par-dessus tout, l'amour de la France, confondu pour elle avec celui de l'humanité. Aucun écrivain français n'avait encore écrit de la France sur ce ton et dans cet esprit. Mme de Staël à la fois la plaint et la chérit, l'aime et l'admire. Elle la vénère dans son passé, la console et l'assiste dans les tristesses de l'heure présente, l'applaudit et la couronne d'avance dans son œuvre d'avenir. La France est vraiment pour elle la « personne morale », digne d'amour, que nous peint Michelet. Dans quelques-unes de ses plus éloquentes pages, Michelet n'aura guère qu'à se souvenir de Mme de Staël pour évoquer ses belles visions. En tout cas c'est à elle, à n'en pas douter, qu'il doit cette passion de la justice et cette morale infuse qui circulent à travers son œuvre comme le sang dans les veines d'un corps. Fidèle à l'héritage paternel, Mme de Staël a hautement proclamé l'*identité de la morale et de la politique*. C'est parce que 89 lui paraissait une aspiration sublime vers cette identité qu'elle a embrassé la Révolution d'enthousiasme. Et, dès lors, c'est à noter les déviations, à multiplier les rappels vers la voie perdue, c'est enfin à « restaurer » à nouveaux frais ce noble effort d'autrefois que s'est employé son grand talent, son vaillant cœur. Tous les autres titres de Mme de Staël (et ils sont nombreux) paraissent chétifs à côté de celui-là. Et c'est à son caractère, plus encore qu'à son esprit, qu'il convient d'en faire honneur. D'autres eurent l'intelligence politique poussée jusqu'au génie : tel Benjamin Constant; tel même, à de certaines heures, Chateaubriand. Pourtant, ni chez l'un ni chez l'autre l'œuvre politique ne se détache nette, pure, lumineuse, harmonieuse dans son unité, et cela par la faute de leur caractère. Il leur manquait à tous deux une simple petite chose : l'absolu désintéressement.

Désintéressée, bienveillante et bienfaisante, Mme de Staël ne le fut point dans ses livres seulement. Tout ce que nous savons de sa vie privée prouve sa bonté foncière. Au reste ses livres abondent en confidences à peine voilées, que nous font ses héros et ses héroïnes de roman. L'on écrirait, avec *Corinne* et *Delphine*, mais surtout avec *Delphine*, un portrait de Mme de Staël, ou plutôt plusieurs portraits d'elle, tous très détaillés, tous légèrement flattés et parfaitement ressemblants. Il n'y manquerait

pas même le célèbre turban (déguisé pour la circonstance en coiffure grecque) et la harpe. Nous verrions ainsi comment cet être si viril par certains côtés n'en a pas moins été une femme, et même, au sens où l'entendaient les romantiques, une « faible femme ». Au lieu d'imposer, maintenant elle nous touche, elle nous émeut, elle nous inspire même compassion. Cette prétendue femme philosophe a un cœur très sensible, trop sensible; elle souffre facilement, parce qu'elle aime facilement. Donner et se donner, telle était sa joie. Déçue, rebutée, mais incapable de rancune, elle revenait sans cesse à son optimisme incorrigible, sûre de souffrir de nouveau, et non moins sûre que là était sa destinée. « Si vous entendiez par philosophie la force qui rend inaccessible aux peines de la vie, certes je n'aurais mérité ni cette injure ni cette louange; et *vous savez bien que je suis une femme,* avec les qualités et les défauts que cette destinée faible et dépendante peut entraîner [1]. »

Au reste, n'a-t-elle point, parmi sa vie si brillante, beaucoup de secrètes douleurs? La célébrité d'une femme est-elle sans venin pour celle qui se l'attire? « Je le répète à vous, madame, qui êtes encore dans les premières années de la jeunesse, mon exemple ne doit entraîner personne à m'imiter. C'est un grand hasard à courir pour une femme que de braver l'opinion; il faut, pour l'oser, se sentir, suivant la comparaison d'un poète, un triple airain autour du cœur, se rendre inaccessible aux traits de la calomnie... [2] » N'excitât-elle ni calomnie ni envie, la célébrité ne console jamais une femme de la perte du bonheur domestique. Là était la plaie incurable de Mme de Staël. Le rêve de sa vie, c'était l'amour dans le mariage; ce rêve, elle l'avait vu réalisé sous ses yeux, dans le ménage de ses parents. Le besoin d'un tel bonheur n'en était que plus poignant à son cœur passionné. Ce fantôme de bonheur perdu la poursuivra jusqu'à l'âge mûr, où elle croira s'en saisir par un mariage dont la candeur sauve à peine le ridicule. *Delphine* jette sur cet état d'âme la plus vive lumière. « Que faut-il donc faire, quand une cause, inconnue ou méritée, vous

1. *Delphine*, Ire partie, lettre III.
2. *Ibid.*, IIe partie, lettre VII.

a ravi le bien suprême, l'amour dans le mariage?... » — « La société, la Providence même, peut-être, n'a permis qu'un seul bonheur aux femmes, l'amour dans le mariage; et, quand on en est privé, il est aussi impossible de réparer cette perte que de retrouver la jeunesse, la beauté, la vie, tous les dons immédiats de la nature, et dont elle dispose seule [1]. » Ces derniers mots, bien qu'ils respirent une sorte de fatalisme, ne sont pourtant chez Mme de Staël que l'indice d'une mélancolique résignation. Elle souffrira donc, puisqu'il est dans sa destinée d'être malheureuse. Son train de penser en sera souvent assombri; mais l'illusion, le rêve, tout-puissant sur sa nature imaginative, reprendront toujours le dessus. Et c'est ainsi que, clairvoyante pour les autres, elle sera souvent aveugle pour elle-même, « ne se servant jamais de son esprit pour éclairer ses sentiments, de peur peut-être qu'il ne détruise les illusions dont elle a besoin [2] ». De là des fautes, des folies peut-être, mais qui n'ont jamais été nuisibles qu'à elle-même. « Ma tête est exaltée; je n'observe point, je crois voir ce que j'imagine; mon cœur est sensible, mais il se donne à qui veut le déchirer [3]. » Armée pour les luttes de la pensée, Mme de Staël était désarmée pour les luttes du sentiment. Elle était d'autant plus désarmée que jamais femme ne fut plus vraie. Sa sincérité en tout était entière. « Je n'ai point appris à me contraindre, » pouvait-elle dire comme sa Delphine. Et, comme une autre de ses héroïnes, elle aurait pu, avant de mourir, se rendre ce témoignage d'avoir vécu « de la vraie destinée pour laquelle les femmes sont faites, aimer, encore aimer, et rendre enfin au Dieu qui l'a donnée une âme que les affections sensibles auront seules occupée [4] ».

Mme de Staël est donc, avant tout, une femme de sentiment. Ce trait dominant de son caractère est aussi le trait dominant de ses écrits. Quoiqu'elle soit, en effet, un des « esprits penseurs » du XIXe siècle, l'entraînement du cœur est encore ce qu'il y a de plus marqué dans sa

1. *Delphine*, II, II, et III, X.
2. *Ibid.*, I, XIII.
3. *Ibid.*, II, XXIV.
4. *Ibid.*, II, VII.

pensée. Chose singulière, cette vivacité d'âme est peut-être ce qui l'a empêchée d'être non pas un grand auteur (cela y a même beaucoup aidé), mais un excellent écrivain, sobre et pur. Elle a toujours ignoré le travail du style. Les lenteurs de la lime la rebutaient. Qui les lui eût apprises, d'ailleurs? Elle écrivait, comme elle « causait », de naissance, facilement, intarissablement. Non point qu'elle fût incapable de mettre plusieurs fois un ouvrage sur le métier. Tous ses livres ont passé par deux ou trois états. Ses manuscrits en font foi. Mais ses remaniements portaient sur l'ordre et la valeur des pensées; le style était son dernier souci. Elle récrivait, mais ne châtiait pas. *Corinne*, le plus travaillé de ses livres, n'est pas exempt de ses défauts coutumiers. Il a pourtant plus d'art que les autres en sa conduite; c'est celui où l'auteur s'est le plus souvenu du mot de La Bruyère : « C'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule. » En général, elle a royalement ignoré ce « métier ». Tout favorisait, autour d'elle et en elle, cette ignorance. Ses premiers ouvrages naquirent durant le long interrègne de la critique littéraire. Le goût avait perdu ses droits, avant que Chateaubriand n'en retrouvât une partie, la meilleure. La nature de Mme de Staël, son talent merveilleux de conversation, sa vie de société, tout la portait à écrire de prime-saut, comme elle sentait, et surtout *comme elle parlait*. Écrire comme on parle, même quand on parle très bien, n'est une condition pour bien écrire que dans un siècle d'absolue politesse et de naturel parfait. Or il n'en allait pas sous Louis XVI, à cet égard, ni sous le Directoire, ni sous l'Empire, comme sous Louis XIV. Les Sévigné ne se recommencent pas, ni même les Mme de La Fayette.

Les livres de Mme de Staël abondent donc en défauts très voyants, qui tiennent tous soit au décousu de la composition, soit à l'abus des procédés de la conversation. La conversation de Mme de Staël, particulièrement animée et sincère, où se satisfait un *moi* fort noble, mais parfois envahissant, a donné à son style deux traits bien reconnaissables : la diffusion et l'effusion. Ces deux sortes d'intempérance, l'une de mots, l'autre de sentiments, expliquent les défauts secondaires, les fréquentes impropriétés, les redondances, le style lâché, la tendance

à l'emphase ou à la déclamation. Ajoutons que l'imagination de Mme de Staël avait plus de fougue que de distinction : sa plume, en ces occurrences, est ardente et banale. Dans les passages pittoresques, elle rappelle Rousseau moins sa grâce et sa fraîcheur. Certains mots, d'une langue plus suisse que française (comme le mot *inconvenable*), font tache dans ses pages. Enfin, il lui arrive d'écrire tout simplement mal, et même très mal. Nous ne savons à quelle langue appartient une phrase de ce genre : « Je n'ai jamais pris à ces opinions d'autre part que celle qui résulte de la conversation [1]. »

Une observation analogue pourrait être faite sur les moyens qu'elle emploie pour passionner l'intrigue de ses romans. Son âme agitée a volontiers confondu drame et mélodrame. L'époque révolutionnaire, l'époque impériale, portaient en elles-mêmes de l'un et de l'autre, et en usaient également dans la fiction. Néanmoins, Mme de Staël a fait au mélodrame plus que la commune mesure. L'un de ses deux romans nous en présente une véritable débauche, et ce roman n'est pas *Corinne*. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué que dans *Delphine* se trouvaient accumulées par avance, comme dans une sorte de répertoire, touts les « effets » du théâtre romantique. Coups de poignard, duels mortels, scène tragique de

1. *Delphine*, IVe partie, lettre XXIII. — Elle écrit encore : « Mme de Vernon était *blessée contre* sa fille » ; — les veilles « ont *abîmé sa poitrine* » ; — « Si vous m'ôtez l'*émulation de vous plaire* » ; — « elle ne sera point *ombrageuse en jalousie* » ; — « *j'ai de l'attrait pour* Delphine » ; — « des pensées *agitantes* » ; etc. — On relève des phrases de ce tour : « La jeunesse ne prodiguerait pas tous ses charmes à votre taille ravissante, que j'éprouverais encore pour vous le sentiment le plus tendre » ; — « il m'est impossible de discuter avec elle jusqu'au fond de mes pensées » ; etc. — Voici, enfin, du Rousseau alourdi : « La solitude, en hiver, *ne consiste pas seulement dans l'absence des hommes*, mais aussi dans le silence de la nature. Pendant les autres saisons de l'année, le chant des oiseaux, l'activité de la végétation animent la campagne, lors même qu'on n'y voit pas d'habitants ; mais quand les arbres sont dépouillés, les eaux glacées, immobiles comme les rochers *dont elle pendent* ; quand les brouillards confondent le ciel avec le sommet des montagnes, tout rappelle l'empire de la mort... » — (*Delphine*, Ve partie, fragment v et *passim*.)

mariage à l'église (minuit, « à la clarté des flambeaux »), autre scène tragique d'une mourante se débattant entre sa fille et un confesseur, prise de voile, fuite, bal masqué, persécution de l'héroïne réfugiée au couvent, guet-apens, suicide, scène de délire, rupture de vœux, fuite à l'armée, le héros condamné à être fusillé, la bague empoisonnée de l'héroïne (« voilà donc, ô Léonce, voilà l'anneau nuptial! »), tambour, décharge de mousqueterie, mort de tous les personnages, sauf de l'homme sensible qui « va visiter leur tombeau », — rien ne manque, on le voit, à cette galerie des horreurs mélodramatiques dont se souviendront bientôt Pixérécourt, Dumas père et Bouchardy. Le goût ferait, encore ici, de justes réserves, si la singularité même de ces divers excès n'appelait une explication. Si cet état d'esprit n'était qu'accident ou bizarrerie chez Mme de Staël, peu importerait à la littérature. Mais s'il n'exprime qu'à un degré plus élevé le tempérament d'une époque, les goûts d'une génération, une critique s'inspirant seulement du bon goût serait un véritable contresens historique. Il était donc nécessaire, en un sens, de remarquer certains défauts chez Mme de Staël écrivain; toutefois rien n'est plus vain que cette remarque, si l'on n'ajoute aussitôt que ces défauts furent autant de moyens par lesquels elle exprima son âme et celle de sa génération; et, qu'à tout prendre, ses livres, du premier au dernier, portaient chacun dans ses flancs quelque germe de la littérature à venir.

On n'a rien dit non plus quand, s'attaquant au fond même de ses ouvrages, on a prononcé que la *Littérature* abonde en erreurs de faits ou en aperçus arbitraires; que *Corinne* est montée sur un ton trop lyrique pour présenter une image vraie de l'Italie et de l'art; que, dans l'*Allemagne*, nombre de jugements seraient à reviser, sans parler de cette sympathie excessive qui a tout poétisé chez le peuple allemand, jusqu'à nous le faire prendre pour naïf, — et là était la naïveté; — enfin que dans ses écrits historiques elle a trop grandi la taille de son père, et beaucoup trop rabaissé celle de Napoléon. Erreurs considérables, certes; erreurs cependant qui ne comptent pas. Car les livres de Mme de Staël valent en dépit de ces erreurs, et parfois grâce à ces erreurs mêmes. Ce qu'il y a d'exagéré, de surajouté au sentiment vif, juste, d'une vérité neuve,

peut, à de certaines époques, accréditer la vérité sans pour cela la corrompre. Tous les génies créateurs ont trop abondé dans le sens de leur originalité, sans qu'on en ait pu tirer argument contre eux. Bien au contraire, « c'est le propre du génie, dit Voltaire, et surtout du génie qui ouvre une nouvelle carrière, de faire impunément de grandes fautes ».

Les erreurs de Mme de Staël sont donc comme si elles n'étaient pas; et ses mérites sont restés. De la *Littérature* date une nouvelle ère en critique. C'était une nouveauté capitale de considérer la littérature non plus en soi, mais « dans ses rapports avec les institutions sociales »; d'en vouloir rapporter les manifestations non pas à un certain type abstrait de la beauté et du goût, mais au changement des mœurs, au développement de l'esprit, du sentiment, chez les divers peuples et à travers les divers siècles; de rétablir ainsi, parmi les beaux livres de l'humanité, une chaîne continue qui amène doucement le lecteur de l'antiquité aux temps modernes, du paganisme au christianisme, de la France monarchique à la France fille de la Révolution. C'était une noble idée que de marquer, avant tout, la fonction sociale et morale des lettres, de se demander à quoi elles servent pour le bonheur de l'humanité, et de vouloir que, si parfois elles furent un amusement d'oisifs, elles soient dorénavant un instrument de progrès moral et de bien pour la nation. La théorie de la « perfectibilité », si amèrement raillée, à la supposer une utopie, n'était-elle pas des utopies la plus généreuse? Est-elle même une utopie, et ne seraitelle point tout à la fois la démonstration ingénieuse d'un mot célèbre de Pascal [1] et la reprise, sous un autre point de vue, d'une théorie chère à tout le XVIIIe siècle? En son idée essentielle, le livre peut donc parfaitement se défendre; et, chemin faisant, il ouvre tant d'aperçus, il s'aventure si loin des allées ratissées de la critique classique, qu'il provoque à chaque pas des découvertes. Enfin, s'il était hasardeux à Mme de Staël de vouloir présumer de la littérature de demain, et de prétendre à la

1. « Toute la suite des hommes doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

guider, elle n'en avait pas moins vu la première, avec une parfaite lucidité, tout ce que la littérature française ne pouvait plus être, au lendemain de la Révolution. Et son mérite est ici double, d'une part d'avoir voulu restaurer le culte des choses de l'esprit, d'autre part d'avoir proscrit de ce culte des rites surannés, bons pour les sociétés de luxe et pour les monarchies. Chateaubriand n'a jamais eu cette netteté ni cette hardiesse.

De même pour *Corinne* et pour l'*Allemagne*. Le service qu'a rendu *Corinne* risque davantage d'être aujourd'hui méconnu, parce qu'il a été moins rendu (en quelque sorte) au titre français qu'au titre européen. Winckelmann et Lessing n'avaient révélé le sens de l'art qu'à un petit nombre d'esprits. Cette éducation ne sortait pas du cabinet, restait encore livresque, en dépit des hautes inspirations d'un Gœthe. La bienfaisance de l'art, son pouvoir social, son énergie propre, avec tout le cortège d'idées et de sentiments qu'il éveille, tout cela restait encore à démontrer, à proclamer. Où la foule demi-lettrée pouvait-elle faire l'éducation de ce sens esthétique qu'elle porte en elle comme un obscur besoin, et auquel elle ne fournit souvent que de grossières satisfactions, faute d'en connaître d'autres? Ce livre qui manquait aux classes moyennes, — et même à la classe supérieure — Mme de Staël l'a écrit en traits de feu. Les dates jouent ici une importance capitale. En 1800, on sortait à peine de dix années de barbarie; en 1807, les guerres succédaient encore aux guerres. *Corinne* évoqua l'éblouissante vision des arts de la paix; et, en les expliquant, en les transfigurant, elle les rendit chers à quiconque savait lire; elle précipita vers eux les aspirations des peuples, et contribua pour une large part au mouvement profond du romantisme.

L'*Allemagne* n'y aida pas moins. Toute la psychologie d'une race très différente de la nôtre, révélée à nos artistes, à nos écrivains, allait déterminer un courant nouveau de pensées et d'œuvres. C'était la première fois que l'on se préoccupait, en France, de la « mentalité » d'un peuple moderne; car jusque-là l'Italie ou l'Espagne, naguère très en faveur au XVIIe siècle, enfin l'Angleterre au XVIIIe, n'avaient été étudiées et imitées que par le dehors. Mme de Staël ne se contentait pas d'analyser ou de traduire Gœthe, Schiller, Klopstock, Wieland, Les-

sing, etc., ce qui était déjà énorme ; elle étudiait le génie allemand en lui-même, et l'opposait au nôtre, ce qui était d'une autre conséquence. En nous initiant à la connaissance d'autrui, elle nous initiait à nous-mêmes. Elle projetait ainsi, sur les sources de la production littéraire, des lumières inattendues, qui faisaient s'évanouir les derniers fantômes de la superstition classique. Rien de plus décisif, de plus magistral parfois, que ces jugements[1] qui ont vaincu les derniers scrupules du romantisme naissant et affermi ses premiers pas dans la carrière. Là encore, il importe de noter que Mme de Staël ne préconise pas une littérature nouvelle pour le plaisir de la nouveauté, mais pour la correspondance naturelle qui doit exister entre l'âme d'un temps et son langage.

Que si maintenant on cherche où est l'unité de l'œuvre si variée de Mme de Staël, peut-être la trouvera-t-on dans sa conviction profonde que les nations sont des êtres collectifs soumis aux mêmes lois morales que les individus, et qui, pour valoir quelque chose, ont besoin, comme les individus, de jouir des mêmes droits et de pratiquer les mêmes devoirs. Le droit primordial, c'est la liberté. Quiconque la refuse ou la marchande commet un crime contre l'humanité. En regard de ce droit, voici les devoirs : devoirs pour le gouvernant, devoirs pour le gouverné. Respect de la personne humaine, lequel doit toujours accompagner l'octroi de la liberté : pas de pouvoir tentateur, point de marchés faits avec la conscience des subordonnés, pas de prime immorale marquée d'avance à l'ambition sans scrupule, voilà pour les gouvernants. Quant aux gouvernés, ils doivent apprendre à respecter la liberté d'autrui en exerçant la leur, à fortifier en eux des sentiments d'obéissance à la justice, de dignité, de désintéressement, de sincérité par-dessus tout. Le libéralisme du souverain fait la noblesse d'une nation ; l'honneur est leur force commune. A cette condition seulement la littérature, la philosophie, les arts accompliront leur rôle, qui est la recherche libre de la beauté, et de la pensée *socialement la meilleure* ; la politique sera *identique à la morale*, et les peuples marcheront dans la voie du

1. *De la poésie classique et de la poésie romantique* (IIe partie, ch. XI).

bonheur. L'essentiel est là. Le reste, révolutions passagères de la littérature ou de l'art, variations même du régime politique en sa forme, tout cela est secondaire et ne doit pas troubler l'esprit. Une seule chose est indispensable, la même pour les peuples que pour les individus, l'obéissance à une loi morale.

Mais quelle loi? La simple et éternelle loi qui a pour elle la consécration des siècles, celle des cités antiques, celle de Socrate, de Sénèque et de Cicéron, celle des moralistes modernes, des penseurs-citoyens [1], celle des La Boétie, des Montaigne, des Montesquieu, des Prévost-Paradol. Pour mieux asseoir cette loi dans tous les cœurs, sans doute il serait meilleur qu'une foi commune, une unité de croyances, l'y consolidât. Mais où prendre cette foi? Mme de Staël est là-dessus hésitante. Elle a bien senti que le problème social, ou moral (au fond le même), se complique d'un problème religieux. Et sur ce point, spiritualiste elle-même, mais de pensée fort libre, elle ne s'est jamais complètement expliquée. L'état dernier de sa pensée, nous ne le connaissons pas. Aussi s'est-elle volontiers réfugiée dans le vague, dans ce que l'on a appelé, non sans ironie parfois, la « religion de l'enthousiasme ». Ce vague est d'ailleurs relatif. On entendait très bien, vers 1810, tout ce qu'abritait ce beau pavillon de l'enthousiasme, aujourd'hui si défraîchi. Napoléon l'entendait surtout mieux que personne. De là ses rigueurs envers l' « idéologue », — encore un mot vague qui en disait fort long. — Ne serait-ce point que ces grands problèmes d'avenir comportaient, pour être nettement posés, des éléments de connaissance qui ne se dégageaient pas encore avec une netteté suffisante? Mme de Staël a eu tous les pressentiments de l'âge qui s'ouvrait; cela suffit à sa gloire. « Elle restera, » disait d'elle Napoléon à Sainte-Hélène. Sur l'auteur de l'*Allemagne*, on peut en croire le jugement de son formidable ennemi.

S. ROCHEBLAVE.

Saint-Quay, septembre 1901.

1. « Je suis un bon citoyen, écrit Montesquieu; mais, dans quelque pays que je fusse né, je l'aurais été tout de même. » (*Œuvres posthumes.*)

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE MADAME DE STAËL

1788. — *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau.*

1794. — *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français* (brochure).

1795. — *Réflexions sur la paix intérieure* (*idem*).

1796. — *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.*

1800. — *De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

1803. — *Delphine.*

1804. — *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée.*

1807. — *Corinne,* ou l'*Italie.*

1810-1813. — *De l'Allemagne*; imprimé à Paris en 1810, mais non publié (saisi et détruit); — publié à Londres en 1813 et à Paris en 1814.

1814. — *Préface pour la traduction d'un ouvrage de M. Wilberforce sur la traite des nègres.*

1814. — *Appel aux souverains réunis à Paris, pour en obtenir l'abolition de la traite des nègres* (brochure).

1818. — *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, écrites de 1813 à 1817 (ouvrage posthume, édité par M. le duc de Broglie et Auguste de Staël).

1821. — *Dix années d'exil* (ouvrage posthume inachevé, publié par Auguste de Staël, t. XV des *Œuvres complètes*, édition de 1821, sous ce titre : *Dix années d'exil*, fragments d'un ouvrage inédit composé dans les années 1810 à 1813.)

Ouvrages à consulter :

— *Lady Blennerhassett*, Mme DE STAËL ET SON TEMPS (trad. Aug. Dietrich), 3 vol. in-8°, Paris, Westhausser, 1890.

— *Comte d'Haussonville*, LE SALON DE Mme NECKER, 2 vol. in-12°, Paris, Calmann Lévy, 1885.

— *Albert Sorel*, Mme DE STAËL, 1 vol. in-12°, Paris, Hachette, 1890.

— *Émile Faguet*, XIXe SIÈCLE, ÉTUDES LITTÉRAIRES, Paris, 1 vol. in-12°, Lecène et Oudin.

— *Sainte-Beuve*, PORTRAITS DE FEMMES ; — NOUVEAUX LUNDIS, t. II, XII, etc. (Voir l'article *Staël* à la Table). CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE.

— *Mme Récamier*, SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE, 2 vol. in-12°, Calmann Lévy, 1887.

— COPPET ET WEIMAR : Mme DE STAËL ET LA GRANDE-DUCHESSE LOUISE, par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier*, 1 vol. in-8°, Michel Lévy, 1862.

— *Ch. Dejob*, Mme DE STAËL ET L'ITALIE, 1 vol. in-12°, Paris, Colin, 1890.

— *A. Vinet*, ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE, t. Ier, Paris, 2 vol. in-12°, 1857.

— *H. Welschinger*, LA CENSURE SOUS LE PREMIER EMPIRE, 1 vol. in-8°, Paris, Perrin, 1887.

— *Paul Gautier*, Mme DE STAËL ET LA RÉPUBLIQUE EN 1798 (*Revue des Deux Mondes* du 1er nov. 1899).

— *Paul Gautier*, Mme DE STAËL ET NAPOLÉON, 1 vol. in-8°, Paris, Plon, 1903.

PAGES CHOISIES
DE MADAME DE STAËL

PREMIÈRE PARTIE

MADAME DE STAËL, SA FAMILLE ET SES AMIS

I

Jeunesse de Necker. — Mariage. — Premières charges.

[On ne saurait comprendre la nature de Mme de Staël sans connaître auparavant ses parents, et les exemples que ceux-ci lui donnèrent. Elle a tracé elle-même de son père un portrait qui doit beaucoup à son enthousiasme filial, mais qui est toutefois plutôt embelli qu'imaginaire. Mme de Staël jugeait et sentait son père à travers elle-même. C'est donc déjà connaître Mme de Staël que de lire les pages consacrées à Necker :]

C'est à l'âge de quinze ans que mon père est arrivé seul à Paris, avec une fortune très bornée, que ses parents désiraient qu'il augmentât par le commerce. Depuis cette époque, non seulement il s'est guidé seul dans le monde, mais il a fondé la fortune sur laquelle sa famille entière a subsisté; car tous tant que nous sommes, nous n'avons rien que par lui; bonheur, fortune, renommée, ces brillants avantages dont mes

premiers ans ont été environnés, c'est à mon père seul que je les dois.

A peu près vingt ans se sont passés depuis son arrivée à Paris jusqu'à son mariage, et pendant ces années un travail habituel l'a tellement absorbé, qu'il n'a joui d'aucun des plaisirs de la vie. Quelquefois, en causant avec moi dans sa retraite, il repassait ce temps de sa vie, dont le souvenir m'attendrissait profondément; ce temps où je me le représentais si jeune, si aimable, si seul! ce temps où nos destinées auraient pu s'unir pour toujours, si le sort nous avait créés contemporains [1]. L'étude et l'occupation du commerce avaient développé dans M. Necker les facultés et les connaissances nécessaires pour les grandes places qu'il a depuis remplies; mais le talent d'écrivain, qu'il possédait au suprême degré, n'était certes pas préparé par le genre de vie qu'il a mené pendant vingt-cinq ans.

Ce fut dans les séances de la Compagnie des Indes que la supériorité du génie de M. Necker se fit d'abord connaître; il improvisa plusieurs fois avec un grand succès; et, dans cette occasion comme dans plusieurs autres, on a pu remarquer qu'il parlait à merveille, toutes les fois qu'il était vivement intéressé, quand une pensée forte, et plus encore un sentiment élevé l'animait : mais jusqu'à la fin même de sa vie, je lui ai vu souvent beaucoup de timidité. [....]

Il se maria environ vingt ans après son arrivée à Paris; il choisit pour femme une personne d'une vertu parfaite, d'un esprit extrêmement cultivé, née de parents respectables à tous égards, mais que la révocation de l'édit de Nantes avait privés de tous les biens que possédait leur famille. Ainsi mon père créa tout une seconde fois autour de lui. Depuis le moment

1. Cette réflexion, au premier abord singulière, éclaire toute la vie intime de Mme de Staël. M. de Staël eut, entre autres défauts, celui de ne pas assez ressembler à cet idéal qu'était M. Necker aux yeux de sa fille.

où il s'est marié jusqu'à sa mort, la pensée de ma mère a dominé sa vie : ce n'était point à la manière des hommes qu'il s'occupait du bonheur de sa femme; ce n'était point par quelques actions éparses qui doivent suffire, dit-on, à la destinée subordonnée des femmes, c'était par l'expression continuelle du sentiment le plus tendre et le plus délicat. Ma mère, dont toutes les affections étaient passionnées, aurait été très malheureuse si elle n'avait fait que ce qu'on appelle communément un excellent mariage; si elle avait été liée à un homme seulement bon, seulement généreux. Il lui fallait trouver dans le cœur de son premier ami cette sensibilité sublime qui n'appartient qu'aux esprits supérieurs[1], et que l'esprit supérieur détruit presque toujours, parce qu'il inspire d'autres désirs, d'autres penchants que la vie domestique. Il lui fallait l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé sa vie avec lui; Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre[2] : paix et respect à sa cendre! Elle a plus mérité que moi d'être heureuse.

Peu de temps après le mariage de mon père, il fut nommé ministre de la République de Genève à Paris. En acceptant cet emploi, il refusa les appointements qui y étaient attachés. Il paraît que dès lors il avait pris pour système de ne jamais recevoir aucun genre d'émoluments pour les places qu'il remplissait. Lorsqu'il fut ministre d'État, on l'accusa d'orgueil, parce qu'il était le premier exemple d'un ministre en France, et peut-être partout ailleurs, qui refusât les grands appointements attachés à cette place, et consumât une portion de son capital[3] pour subvenir à la représentation qu'elle exigeait. Ce n'est point par un mouvement

1. On reconnaît ici l'influence et jusqu'aux termes de J.-J. Rousseau.

2. Ces pages sont écrites au lendemain de la mort de Necker, au plus fort de la douleur de sa fille (1804).

3. M. Necker était sûrement le meilleur père qui ait jamais existé, et cependant il fut forcé de se constituer cent mille

d'orgueil que mon père adopta cette résolution; mais appelé par son esprit d'ordre, et par le mauvais état des finances de France, à supprimer beaucoup d'emplois, à réduire beaucoup d'émoluments, il ne pouvait supporter l'idée qu'un de ceux dont il diminuait la fortune mettrait peut-être en comparaison les appointements du ministre avec la perte que ce même ministre faisait subir aux autres : il se sentait plus de force pour réformer les abus en ayant donné lui-même l'exemple du sacrifice entier de ce qui lui était personnel. Ce motif délicat, mais simple, a été la seule cause d'une renonciation qu'on pourrait trouver extraordinaire.

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, ŒUVRES DE Mme DE STAEL, édit. de 1821, t. XVII, p. 6-12, *passim*.)

II

Difficultés. — Premier exil, premier rappel.

M. Necker, protestant et Genevois, rencontrait des obstacles pour arriver aux premières places de la monarchie française; mais sa réputation et le talent qu'il avait de captiver ceux à qui il voulait plaire, lui obtinrent la distinction, sans exemple pour un étranger et un protestant, d'être nommé d'abord ministre, et d'entrer ensuite, à son rappel, dans le conseil du roi. L'*Éloge de Colbert* [1], et l'ouvrage sur la Législation et le Commerce des grains, avaient donné une grande idée des talents de M. Necker en administration, et M. de Maurepas, qui, dans ses entretiens avec lui,

livres de rentes viagères sur l'État, pour suffire, avec son revenu, aux dépenses de sa place. (*Note de Mme de Staël.*)

1. 1773. — L'Académie française couronna cet ouvrage, qui mit Necker en évidence comme écrivain.

avait été frappé de sa supériorité, le fit nommer directeur du trésor royal en 1777, dans un moment où les finances de France forçaient déjà à sortir de la routine des choix, pour chercher le secours du génie. [...]

Les administrations provinciales établies par M. Necker préparaient tous les ordres de l'État à la connaissance de l'administration. La suppression du droit de mainmorte, la publicité de l'état des finances, le peuple soulagé de la plupart des impôts qui pesaient particulièrement sur la classe pauvre, toutes ces vues bienfaisantes réalisées pour la première fois, pénétraient d'admiration et de reconnaissance la classe éclairée et la classe souffrante, celle qui aimait le bien public et celle qui en ressentait les effets. Cependant les intérêts personnels blessés, la jalousie de M. de Maurepas, l'avidité de quelques courtisans, excitaient secrètement des libelles odieux contre M. Necker. [...]

Mon père ne demandait point qu'on en punît les auteurs; il y en avait même plusieurs parmi eux qui possédaient des places dans sa dépendance, et à qui il les avait conservées; mais il désirait, pour lutter avec succès contre des ennemis toujours croissants, une marque éclatante de la satisfaction du roi, telle que l'entrée dans le Conseil, qui depuis lui fut accordée. Cette demande amena des discussions que les ennemis de M. Necker trouvèrent l'art d'envenimer; il offrit sa démission, et elle fut acceptée. [...]

Il écrivit dans sa retraite cet ouvrage sur l'Administration des finances[1], qui fit la fortune de trois ou quatre libraires, s'imprima à cent mille exemplaires, et qui est considéré maintenant presque comme le seul livre classique en France sur les objets d'administration.

M. de Calonne, en 1787, convoqua l'assemblée des notables, et dans son discours d'ouverture il attaqua la véracité du Compte rendu au roi par M. Necker. Il

1. *Le Compte-Rendu.*

est aisé de supposer qu'un homme du caractère de M. Necker devait repousser une assertion si injurieuse; il envoya un mémoire au roi avec des pièces justificatives qui prouvaient victorieusement l'exactitude du *Compte-Rendu*. Le roi, après l'avoir lu, voulut le garder pour lui seul, et désira qu'il ne fût point connu. Ceux des amis de mon père qui approchaient alors le roi l'assurèrent que, s'il voulait faire le sacrifice de la publicité de ce livre, le roi était décidé à le rappeler au ministère dans peu de temps. [...]

Mais mon père crut son honneur compromis par l'insulte qui lui avait été faite publiquement par le discours imprimé de M. de Calonne; et plus la publication de sa réponse exigeait des sacrifices d'ambition, plus il croyait sa délicatesse engagée à cette publication. Je l'ai déjà dit, le sentiment le plus vif qui attachait mon père aux intérêts du monde, c'était l'amour de la considération et de la gloire; il pouvait sacrifier ce sentiment à la vertu, mais jamais à des considérations d'un autre genre.

Dès que le roi eut appris que la réponse de M. Necker au discours de M. de Calonne était imprimée, il l'exila par une lettre de cachet, à quarante lieues de Paris. J'étais bien jeune alors; une lettre de cachet, un exil, me paraissaient l'acte le plus cruel [1] qui pût être commis; je jetai des cris de désespoir en l'apprenant; je n'avais pas l'idée d'un plus grand malheur. Toute la société de Paris, que des mœurs douces et une longue période de paix n'avaient point accoutumée à voir souffrir, vint en foule chez mon père, et s'exprimait publiquement avec indignation contre son exil. Mon père seul jugeait le roi, dans cette circonstance, comme il méritait d'être jugé; il répétait qu'il avait dû être mécontent de ce qu'il ne s'était pas soumis à ses désirs, et depuis il m'a souvent donné comme une

1. Cette impression ne s'affaiblit jamais par la suite chez Mme de Staël, au contraire.

preuve de la bonté de Louis XVI ce dernier terme de sa colère. Un exil à quarante lieues de Paris avait été l'effet de son premier mouvement, et quatre mois après il mit un terme à cet exil, et peu de temps après, le 25 août 1788, il rappela M. Necker au ministère.

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, Œuvres, t. XVII, p. 19-36, *passim.*)

III

Second ministère Necker. — Second exil.

M. Necker dit au roi, en prenant le timon des affaires, que si le gouvernement se trouvait jamais dans des circonstances qui parussent exiger la volonté sévère et violente d'un Richelieu, il n'était pas l'homme qui lui convenait pour ministre; mais que si la raison et la morale suffisaient, il se croyait en état de lui rendre encore de bons services. [...]

L'on savait que dans le conseil M. Necker s'était opposé à l'ordre qui avait été donné, de faire arriver à Versailles et à Paris des troupes allemandes et françaises; on savait qu'il avait été d'avis d'un accommodement raisonnable avec les communes, qui, en ne mettant pas dans le cas de recourir à la force, n'eût pas révélé le secret des dispositions insurrectionnelles des troupes, et n'eût point anéanti l'autorité royale, en apprenant au peuple que l'armée n'était plus dans sa main; mais un parti que la confiance a constamment perdu, et qui s'en est pris toujours à quelques hommes des difficultés qui consistaient dans l'ensemble des choses; ce parti, dis-je, persuada au roi qu'il suffisait de changer de ministre pour aplanir toutes les difficultés; et cette mesure inconsidérée, cet acte véhément, sans force réelle, sans résolution de caractère pour le soutenir, amena

le 14 juillet, et par le 14 juillet le renversement de l'autorité royale.

Le 11 juillet, au moment où mon père allait se mettre à table avec un assez grand nombre de personnes, le ministre de la marine vint chez lui, le prit à part, et lui apporta une lettre du roi, qui lui ordonnait de donner sa démission, et de se retirer hors de France *sans bruit*. Tout consistait dans ces mots, *sans bruit*. En effet, les esprits étaient alors si exaltés, que si mon père avait laissé pénétrer qu'il était exilé pour la cause populaire, il n'y a aucun doute que dans ce moment la nation ne l'eût élevé à un degré de puissance très éminent. S'il avait nourri dans son âme la plus faible étincelle de l'esprit d'un factieux, s'il avait seulement permis à des sentiments bien naturels de le trahir un instant, son renvoi était découvert, on l'empêchait de partir, on l'amenait en triomphe à Paris, et tout ce que l'ambition des hommes peut désirer, il l'obtenait. La première cocarde qui fut portée à Paris, même pendant son absence, était verte, parce que c'était la couleur de sa livrée : deux cent mille hommes armés répétaient le nom de M. Necker dans toutes les rues de Paris, tandis que lui fuyait l'enthousiasme populaire avec plus de soin que n'en met un criminel à se dérober à l'échafaud. Son frère, moi, ses plus intimes amis, personne ne fut informé de sa résolution. Ma mère, qui était d'une santé très faible, ne prit aucune femme avec elle, aucun habit de voyage, de peur de faire soupçonner son départ. Ils montèrent tous les deux dans la voiture qui leur servait pour se promener le soir; ils allèrent jour et nuit jusqu'à Bruxelles, et quand je les y rejoignis, trois jours après, ils portaient encore ce même habit de parure dont ils étaient revêtus lorsque, après un dîner nombreux, et pendant lequel personne ne se douta seulement qu'ils fussent agités, ils s'étaient éloignés en silence de la France, de leur maison, de leurs amis et du pouvoir. Cet habit tout couvert de poussière, ce nom étranger que mon

père avait pris pour n'être pas reconnu en France, et par conséquent retenu par l'amour qu'il y inspirait alors, toutes ces circonstances me pénétrèrent d'un sentiment de respect qui me fit me prosterner devant lui, en entrant dans la salle de l'auberge où je parvins à le découvrir.

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, ŒUVRES, t. XVII, p. 40-55, *passim*.)

IV

Retour triomphal.

Mon père partit seul avec M. de Staël [1], pour aller à Bâle par l'Allemagne : nous le suivîmes un peu plus lentement, ma mère et moi, et nous fûmes atteintes à Francfort par l'envoyé qui portait les lettres du roi et de l'Assemblée nationale. Ces lettres rappelaient M. Necker, pour la troisième fois, au ministère. Il semblait alors que nous touchions au faîte des prospérités : c'est à Francfort que j'appris cette nouvelle, à ce même Francfort où une destinée bien différente devait m'appeler quatorze années après [2].

Ma mère, loin d'être éblouie par tous ces succès, n'avait point envie que mon père acceptât son rappel : nous nous réunîmes à lui à Bâle, et c'est là qu'il se décida. [...]

Quel moment de bonheur, que cette route de Bâle à Paris, telle que nous l'avons faite, lorsque mon père se fut décidé à revenir! Je ne crois pas que rien de pareil soit jamais arrivé à un homme qui n'était pas le souverain du pays. La nation française, si animée

1. Mme de Staël était mariée depuis trois ans.

2. En 1803, lors de l'exil qui suivit la publication de *Delphine*.

dans l'expression de ses sentiments, se livrait pour la première fois à un espoir tout nouveau pour elle, et dont rien encore ne lui avait appris les bornes. La liberté n'était connue de la classe éclairée que par les sentiments nobles qu'elle rappelle, et du peuple que par des idées analogues à ses besoins et à ses peines. M. Necker paraissait alors le précurseur de ce bien tant attendu. Les acclamations les plus vives l'accompagnaient à chaque pas, les femmes se mettaient à genoux, de loin, dans les champs, quand sa voiture passait; les premiers citoyens des lieux que nous traversions prenaient la place des postillons pour conduire nos chevaux sur la route, et dans les villes, les habitants les dételaient pour traîner eux-mêmes la voiture. L'un des généraux de l'armée française, renommé brave entre les braves [1], fut blessé par la foule, dans l'une des entrées triomphales; enfin, aucun homme, parmi ceux qui ne sont pas sur le trône, n'a joui à ce point de l'affection du peuple. [...]

A dix lieues de Paris, on vint nous dire que le baron de Besenval [2], l'un des hommes les plus menacés par la fureur populaire, était ramené prisonnier à Paris, ce qui l'aurait infailliblement fait massacrer dans les rues. On arrêta notre voiture au milieu de la route, pour demander à mon père d'écrire aux autorités qui conduisaient à Paris le baron de Besenval, qu'il prenait sur lui de les engager à suspendre l'exécution de l'ordre qu'elles avaient reçu de la commune de Paris, et à garder le baron de Besenval où il était. C'était beaucoup hasarder que de faire une telle demande, et mon père n'ignorait pas à quel point la faveur qu'on tient de la popularité est aisément détruite; c'est une sorte de puissance dont il faut jouir sans en user. Il

1. Le général Junod. (*Note de Mme de Staël.*)

2. Pierre-Victor, baron de Besenval, général suisse, né à Soleure en 1722, mort en 1791. En 1789, il avait le commandement des troupes de Paris. De là son impopularité. — Il a laissé des *Mémoires* intéressants.

écrivit cependant à l'instant même sur ses genoux, dans sa voiture; le moindre délai pouvait coûter la vie au baron de Besenval, et jamais mon père ne se serait pardonné de n'avoir pas empêché la mort d'un homme, quand il le pouvait. Je ne sais ce qu'on peut dire politiquement de ce profond respect pour la vie des hommes; mais il me semble cependant que l'espèce humaine n'est pas intéressée à le dénigrer.

Arrivé à Versailles, il fallait que mon père allât à la commune de Paris, pour lui exposer sa conduite dans l'affaire de M. de Besenval; il s'y rendit, et ma mère et moi nous le suivîmes. Tous les habitants de Paris étaient dans les rues, aux fenêtres et sur les toits : tous criaient : *Vive M. Necker!* Mon père entra à l'Hôtel de Ville au milieu de ces acclamations; il y prononça un discours qui avait pour unique but de demander la grâce de M. de Besenval, et que l'amnistie fût étendue à toutes les personnes de son opinion. Ce discours entraîna les nombreux auditeurs qui l'écoutaient; un sentiment de pur enthousiasme pour la vertu et la bonté, un sentiment qui n'était excité par aucun intérêt ni par aucune opinion politique, s'empara de près de deux cent mille Français qui se trouvaient rassemblés, soit dans l'Hôtel de Ville, soit sur la place qui l'environne. Ah! qui n'aurait pas en ce moment aimé la nation française avec passion? Jamais elle ne se montra plus grande que ce jour où elle ne songea qu'à être généreuse; jamais elle ne se montra plus aimable que ce jour où son impétuosité naturelle prenait un libre essor vers le bien. Quinze ans se sont passés depuis ce jour, et rien n'a pu affaiblir cette impression, la plus vive de ma vie. [...]

Il existe un bien petit nombre de femmes qui aient eu le bonheur d'entendre répéter à tout un peuple le nom de l'objet de leur tendresse; mais celles-là ne me démentiront pas, quand je dirai que rien ne peut égaler l'émotion que font alors éprouver les acclamations de la multitude. Tous ces regards qui semblent

un moment animés par le même sentiment que vous, ces voix sans nombre qui retentissent toutes à votre cœur, ce nom qui s'élève dans les airs, et semble vous revenir du ciel après avoir passé par les hommages de la terre; cette électricité tout à fait inconcevable, que les hommes se communiquent les uns aux autres par les sentiments vrais qu'ils éprouvent ensemble; tous ces mystères de la nature et de la société viennent ajouter encore au plus grand de tous les mystères, à l'amour, à l'amour filial ou maternel, mais enfin à l'amour; et notre âme succombe à des émotions plus puissantes qu'elle. Quand je revins à moi, je sentis que j'avais touché aux bornes du bonheur possible. [...]

Le soir même du triomphe à l'Hôtel de Ville, M. de Mirabeau fit rétracter dans les sections l'amnistie prononcée le matin, et il ne resta de ce beau jour à mon père que le plaisir d'avoir sauvé du massacre un vieillard, le baron de Besenval[1].

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, ŒUVRES, t. XVII, p. 50-61, *passim.*)

V

Disgrâce finale. — Retraite à Coppet.

La maison de mon père, à Paris, fut menacée; ma mère craignit pour ses jours; et comme il n'avait plus aucun moyen d'être utile, il partit, en 1790, en donnant sur les assignats un Mémoire dans lequel il annonçait tout ce qui est arrivé depuis. Mais, tout en prédisant avec certitude la ruine des créanciers de l'État par le papier-monnaie, il laissa au trésor royal

1. La plupart des cantons suisses, Berne, Soleure, etc., écrivirent à M. Necker pour le remercier d'avoir sauvé la vie à un de leurs citoyens. (*Mme de Staël.*)

ses deux millions en dépôt [1]. Il possédait, cependant, un bon du roi, qui l'autorisait à les reprendre quand il le voudrait; et, comme ministre des finances, il avait encore plus de facilité que qui que ce soit pour retirer ce qui lui était dû. Quelques personnes ont trouvé ce dernier acte de générosité presque blâmable; et l'on pourrait le considérer ainsi, si l'on ne songeait pas que mon père voulait laisser un gage de son administration, et ne point détacher son sort des destinées de la France; et que, d'ailleurs, tout en ayant lieu de craindre que les intérêts ne lui fussent payés en papier-monnaie, il n'était pas dans son caractère de croire possible que jamais le fonds d'une dette aussi sacrée pût être séquestré, même au milieu des plus violentes agitations politiques.

Mon père, en retournant en Suisse, par Bâle, fut arrêté à Arcy-sur-Aube, et menacé de perdre la vie à Vesoul, par l'effet des soupçons populaires que les libelles écrits contre lui avaient excités. On l'accusait d'avoir trahi les intérêts du peuple, de s'être mis du parti des émigrés, qui, dans l'étranger, ne se montraient certes pas ses amis : c'est ainsi qu'il refit cette même route que quinze mois auparavant il avait traversée en triomphe. Cruelle vicissitude, qui aurait aigri l'âme la plus courageuse, mais qu'une conscience pure pouvait seule supporter avec douceur!

Enfin, il arriva dans sa terre de Coppet, il y a maintenant quatorze années [2], et je l'y suivis bientôt après. Je le trouvai triste, rêveur, mais sans un seul sentiment d'amertume. [...]

C'est à cette arrivée dans Coppet, dans ce lieu où il ne vit plus que par les amers regrets qui le rappellent, c'est à cette arrivée que commence l'admirable vie solitaire et résignée qui lui a concilié la vénération

1. Ces deux millions ne furent rendus qu'après 1815 à Mme de Staël.

2. C'est-à-dire en 1790.

même de ses ennemis ; c'est là qu'il a composé, sur les diverses situations politiques de la France, des ouvrages [1] qui ont obtenu successivement l'approbation de tous ceux dont l'opinion était vaincue, et le blâme de tous ceux dont l'opinion était victorieuse. C'est dans cette retraite qu'il a développé une âme céleste, un caractère tous les jours plus pur, plus noble, plus sensible : c'est là qu'il a imprimé dans le cœur de tous ceux qui l'ont vu un sentiment que chacun, selon ses forces, conservera jusqu'à la mort.

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, ŒUVRES, t. XVII, p. 69-72, *passim.*)

VI

Amour conjugal.

Je possède deux écrits de mon père, composés pour lui seul au moment de la mort de ma mère : l'un dans lequel il se retrace tous les motifs qu'il a de la regretter, et l'autre dans lequel il s'interroge sur les preuves de sentiment qu'il lui a données pendant qu'elle existait, afin de combattre en lui-même l'inconcevable crainte qu'il éprouvait de n'avoir pas assez fait pour son bonheur [2]. Il se représente toutes les circonstances possibles dans lesquelles il aurait pu l'affliger ou la rendre heureuse, et se rassure ou s'inquiète selon qu'il est satisfait ou mécontent de sa dis-

1. Principaux écrits, outre ceux mentionnés ci-dessus : *Du pouvoir exécutif dans les grands États* (1791) ; — *De l'importance des idées religieuses* (1800) ; — *Dernières vues de politique et de finances* (1802). — Ses *Œuvres complètes* (17 vol.) ont été publiées en 1822.

2. Le *Journal* de Mme Necker (voir le morceau suivant), nous offre la touchante contrepartie de ces pages intimes.

position intime; il est scrupuleux envers son imagination comme envers ses souvenirs; les actions, les paroles, la vie entière, ne lui suffisent pas; c'est dans le sanctuaire du cœur qu'il se retire, pour juger l'affection qu'il a ressentie.

Je ne connais nulle part, dans aucune histoire, dans aucun roman, une perfection de tendresse que l'on puisse comparer à cela; tous les autres hommes, quand on pense à ces écrits, semblent avoir une sensibilité superficielle, une existence vulgaire. Ces écrits révèlent, pour ainsi dire, de nouvelles facultés du cœur, un amour pur comme ce qui est divin, agité comme ce qui est terrestre ; plein de délicatesse et de passion, plein de remords sans avoir commis de fautes. Ah! de quelles années ma mère a joui! Ces amours que le temps et l'âge affaiblissent, ces amours que la conscience, l'estime, la durée, ne consacrent pas, que sont-ils à côté de cette admirable union? Une vie toujours pure, une existence identique, un même souvenir embrassant toute une destinée, sont des garants de plus de l'immortalité; il semble que tous ceux qui ont dispersé leur âme ne sauront où retrouver ce qui doit renaître en eux. Mais un regard du ciel doit suffire pour ranimer les êtres aimants et vertueux qui vécurent tout entiers pour la même pensée, le même sentiment et la même espérance.

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, ŒUVRES, t. XVII, p. 92-93.)

VII

Le journal et les lettres de Mme Necker.

[On a vu plus haut, p. 2-3, ce que Mme de Staël a écrit de sa mère. Celle-ci se fait connaître directement à nous, grâce au journal et aux lettres qu'a publiés M. d'Haussonville. Aussi lui laissons-nous la parole un instant.]

Extrait du Journal.

Dieu m'a donné vingt-quatre heures à dépenser par jour; voici le journal qui doit en régler l'emploi, car je n'ai qu'un seul but : celui de plaire au plus parfait de tous les êtres et de remplir la tâche qu'il m'a donnée. Dieu sera le mobile et la fin de toutes mes actions, la pensée dominante vers laquelle je les dirigerai toutes; mais il n'exige pas de moi de trop longues contemplations. Je suis un domestique fidèle sans cesse occupé des intérêts de mon maître, mais qui n'ose m'entretenir longtemps avec lui, sentant bien qu'il est trop élevé au-dessus de moi par ses perfections pour n'être pas importuné de mon verbiage. Je donnerai donc dix minutes le soir à implorer sa protection, et vingt minutes le matin à lui représenter l'emploi de mon temps du jour précédent, à lui demander son secours et à renouveler mes résolutions, afin que son idée me soit présente dans toute la journée. Voyons maintenant l'emploi de mon temps pour plaire à Dieu.

[Suivait une distribution de son temps, comportant sept applications, dont voici l'ordre : 1° son mari; 2° son enfant; 3° ses amis; 4° les pauvres; 5° le ménage; 6° la société; 7° la toilette. Cette comptabilité très compliquée ne put être longtemps tenue, cela va sans dire.]

Lettre à Necker durant les fiançailles.

Oh! mon Jacques, mon cher Jacques, ne me demande jamais l'expression de mes sentiments; laisse-moi jouir de mon bonheur sans y réfléchir. En le contemplant, je

crains qu'il ne s'échappe, et je ne puis penser aux douceurs de ma vie sans prévoir l'instant qui doit la finir. Le trouble de mon cœur et les images funèbres qui l'agitent devraient m'empêcher de te satisfaire. Songes au moins à l'engagement que tu vas contracter. Je crains de te rendre le plus ingrat de tous les hommes. Ah! si tu n'es pas le plus tendre, arrêtes; détourne les yeux et déchire cette lettre, elle te rendrait trop coupable. Oui, mon ami, tu es la chaîne qui m'unit à l'univers. L'instant où tu cesserais de m'aimer me rendrait étrangère à toute la nature. J'aurais vu tomber la barrière entre moi et la vie, barrière plus insurmontable que la mort même. Considère en effet quelles sont mes jouissances. N'est-ce pas le charme de ton amour qui embellit tout à mes yeux? Je trouve dans les douceurs de l'amitié une foible image de notre union, dans l'éclat de la fortune le soin que tu pris pour l'acquérir, dans les séductions de l'amour-propre l'assurance de te plaire davantage; dans les travaux de l'esprit l'espoir de fasciner ta vue et d'employer le temps à réparer les pertes qu'il me causera. Quand je m'endors, je dis : « Il m'aime! » et c'est dans cette douce sécurité que le sommeil s'empare de mes sens. Si je m'éveille, mon premier élancement est vers le ciel; mais mon âme se confond avec la tienne et tire de cette union une nouvelle ferveur. Mon cher ami, ne te rassasies jamais d'un sentiment que mon cœur rend inépuisable. Que l'instant de ma mort soit le plus haut degré de ton amour, et ce sera le plus beau jour de ma vie.

Lettre à Necker, après plusieurs années de mariage.

Il me semble, mon cher ami, que je ne t'ai jamais autant aimé que je le fais à présent. Le sentiment qui m'attache à toi pénètre mon âme tout entière; je ne sens plus mon existence que par toi; je ne pense jamais à moi qu'en second, et c'est toujours par toi qu'il faut que je passe pour venir jusqu'à moi. [...] Je te le dis ici du meilleur de mon cœur; si un ange m'assurait que tu conserverais pour moi dans un désert le même attachement que tu me témoignes à Paris, je t'y suivrais demain sans la plus légère peine et peut-être avec plaisir. J'aime-

rais à ne jouir et à ne respirer que par toi, et, par un sentiment bien différent du tien, je ne goûte qu'avec de pénibles regrets tous les plaisirs qui ne me viennent pas de toi. Voilà le fond de mon âme, et je me connais bien. Cette manière d'être est invariable; elle ne me quittera qu'à la mort. Ma devise sur la terre est : *Ou toi ou rien.*

Après cela, oses me reprocher que j'aime les lettres. Ce n'est plus, mon cher ami, qu'un reste d'habitude que je crois précieuse à conserver à cause de l'activité de mon âme et du vuide où ton absence me laisse. Mais ce reproche devient trop fréquent, et, quoique cette inquiétude te rende peut-être plus tendre, j'aime mieux, et j'ose à peine l'assurer, j'aime mieux être moins aimée, et que tu sois plus heureux. Ainsi, je viens faire mes conditions avec toi; dès l'instant que tu auras abandonné pour jamais la Compagnie des Indes [1], je te promets, si tu l'exiges, de renoncer à Fénelon [2] et même à prendre la plume sur tout autre objet, et je souhaite de toute mon âme que le sacrifice que je te demande ne te coûte pas plus que celui que je te ferai; car, mon cher ami, le bonheur dont je jouis avec toi est quelquefois légèrement obscurci par mes craintes. Ton caractère n'est pas aussi invariable que le mien. Souvent même tu te méconnais. Le monde et les affaires te sont nécessaires. Tu trouves avec moi tous les plaisirs, mais non pas tes besoins. Peut-être un jour... ma plume se refuse à le tracer. Ah! si jamais je t'étais moins chère, je ne survivrais pas un moment à la perte de ta tendresse. Pour moi, je le sens, je n'ai plus qu'une âme, et c'est la tienne. Il faut t'aimer ou mourir.

(*Le Salon de Mme Necker*, par le Vte d'HAUSSONVILLE, Calmann Lévy, éditeur, t. II, p. 5, 7-8, 9-10.)

1. Les premières grandes affaires de Necker avec la Compagnie des Indes l'absorbaient, l'inquiétaient aussi sans doute. De là le nuage de crainte qui assombrit l'horizon d'une femme d'ailleurs trop ingénieuse à se tourmenter.

2. Elle composait alors un *Éloge de Fénelon.*

VIII

Adieux de Mme Necker à son mari.

[Extrait d'une lettre que son mari devait lire après sa mort.]

Mon ami, aie pitié de ma faiblesse; je ne puis supporter l'idée de la mort qu'avec celle de ta vie. Quand je pense que tu t'occuperas encore de ton amie, l'abîme se comble, l'horreur cesse, et je ne me sens plus que dans tes bras. Aussi avec quelles délices j'ai lu ces lignes chéries que tu m'adresses! Que de grâces j'en rends à la divine Providence! Elle connaît les cœurs qu'elle a faits. Elle a jugé que le mien était trop sensible pour être seul, même dans le tombeau. Vis donc de longues années après moi pour m'ôter l'effroi de la mort et pour que cette espérance me délivre des angoisses auxquelles je suis quelquefois livrée. Prolonge mon être, cher ami; tant que tu seras sur cette terre, j'y serai encore; tu prieras Dieu avec moi; tu agiras pour moi; tu penseras avec moi, et, si tu veux te dire à toi-même que chacune de tes heures est un bienfait pour ton amie, il me semble que la vie devra t'être chère. Je n'ajoute rien de plus. Oh! que de sentiments je fais rentrer dans mon cœur, et qu'il m'en coûte, même pour te faire lire ces lignes! Mon ami, chasse toutes ces pensées; remettons-nous ensemble à la volonté du souverain être, mais soigne ma double vie, tu vois ce que j'en attends.

(*Le Salon de Mme Necker*, par le Vte D'HAUSSONVILLE, Calmann Lévy, éditeur, t. II, p. 297.)

IX

Maladie de Mme Necker. — Sa mort.

[Nous rendons ici la parole à Mme de Staël :]

C'est pendant la maladie de ma mère, et depuis sa mort surtout, il y a dix ans maintenant, que le caractère de mon père, comme homme privé, s'est encore plus fait connaître. Il lui prodigua pendant sa longue maladie des soins dont rien ne peut donner l'idée; elle avait de fréquentes insomnies, et pendant le jour elle s'endormait quelquefois, en posant sa tête sur le bras de son mari. Je l'ai vu rester immobile des heures entières, debout, dans la même position, de peur de la réveiller en faisant le moindre mouvement; et les soins dont il la comblait, ce n'était pas ceux que la vertu seule peut inspirer, c'étaient des soins pleins de tendresse et d'émotion, animés par ce rayon d'amour que les cœurs purs conservent encore à travers les souffrances et les années.

Ma mère aimait à entendre la musique pendant sa maladie, et chaque soir elle faisait venir des musiciens, afin que l'impression causée par les sons entretînt son âme dans les pensées élevées qui seules donnent à la mort un caractère de mélancolie et de paix; le dernier jour de sa vie, des instruments à vent jouaient encore dans la chambre à côté de la sienne; et je ne puis exprimer ce qu'il y avait de sombre dans ce contraste entre les différentes expressions des airs et l'uniforme sentiment de tristesse dont la mort remplissait le cœur. Une fois, pendant le cours de sa maladie, les mucisiens manquèrent, et mon père m'ordonna de jouer du piano : après avoir exécuté quelques pièces, je me mis à chanter l'air d'*Œdipe à Colone*, de Sacchini, dont les paroles rappellent les soins d'Antigone :

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins;
Son zèle dans mes maux m'a fait trouver des charmes, etc.

Mon père, en l'entendant, versa un torrent de pleurs; je fus obligée de m'arrêter, et je le vis pendant plusieurs heures, aux pieds de sa femme mourante, s'abandonner à cette émotion profonde, à cette émotion sans contrainte qui faisait d'un grand homme, d'un homme si rempli de grands intérêts et de hautes pensées, seulement un cœur sensible, seulement un cœur tout pénétré d'affection et de tendresse.

Ma mère mourut. Ce ne fut point par l'égarement du désespoir que se peignit une douleur qui devait durer autant que la vie : mon père exécuta dès le premier moment les dernières volontés de ma mère pour sa sépulture, avec une présence d'esprit qui appartenait sûrement à une sensibilité bien plus profonde que celle qui se manifesterait seulement par le trouble; à une sensibilité qui concentrait toutes les forces pour accomplir tous les devoirs.

J'entrai dans sa chambre, quelques heures après la mort de ma mère. Sa fenêtre près de Lausanne donnait sur l'un des plus magnifiques points de vue des Alpes, et les plus beaux rayons du matin les éclairaient. — Son âme plane peut-être là, me dit-il, en me montrant un nuage léger qui passait sur notre tête, — et il se tut. Ah! pourquoi n'a-t-il pas été appelé à prononcer sur moi les mêmes paroles, je n'aurais senti près de lui aucune terreur de la mort; il me représentait si bien la religion tout entière! Je la voyais sur cette terre quand il y était, et maintenant il faut accomplir seule la longue et dernière moitié de la vie [1].

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, ŒUVRES DE Mme DE STAËL, t. XVII, p. 88-91.)

1. Par la suite, elle demanda à Canova l'exécution du tombeau de Coppet, sur lequel Mme Necker de Saussure s'exprime ainsi : « Il y a de la beauté dans l'idée du bas-relief que Mme de Staël a fait placer, après la mort de Necker, sur le monument funéraire de ses parents : une figure légère et comme déjà glorifiée entraîne vers le ciel une autre figure

X

Maladie et mort de Necker.

Au printemps de cette terrible année (1804), j'étais heureuse en Allemagne [1], j'avais retrouvé de l'émulation par le séjour que j'avais fait dans un pays sincère, éclairé, enthousiaste, et qui avait daigné recevoir la fille de M. Necker, comme si c'était à l'Allemagne qu'il eût consacré sa fortune, ses vertus et son génie. Dans les lettres de recommandation que mon père m'avait données, il m'avait appelée sa *fille unique et chérie*, et de nobles âmes avaient bien pensé de celle qu'un tel homme avait honorée de ce nom. Je ne sais si la Providence voulait que ce fût au milieu du bonheur que m'atteignît la foudre; mais mon âme froissée par d'amères ingratitudes s'était relevée en recevant un accueil généreux. Je formais des plans d'ouvrages pour faire connaître l'Allemagne littéraire à la France [2]; j'avais rassemblé une foule de notes pour causer avec mon père, pour lui demander son avis sur des objets de tout genre; je m'étais amusée à calculer minutieusement sur l'almanach le jour précis de mon départ; et mon père, en se moquant de mes manies pour les dates, m'avait écrit que le même jour, à la même heure, il quitterait Genève pour revenir m'attendre à Coppet. Enfin, et c'est là, ce me

qui paraît regarder avec compassion une jeune femme voilée et prosternée sur un tombeau. Mme Necker, son époux et leur fille sont représentés sous cet emblème, qui indique aussi le passage de la vie terrestre à la vie éternelle. »

(Voir le morceau : *Coppet et le tombeau de Mme de Staël*, dans nos *Pages choisies de Chateaubriand*, p. 111-113.)

1. Autant, du moins, qu'elle pouvait l'être en exil. (Voir *Introduction*.)

2. *L'Allemagne*, écrite après son second voyage, quelques années plus tard, réalisa ce plan.

semble, ce qui doit faire peur de la destinée humaine, mon père, dans la dernière de ses lettres qui a précédé sa maladie, m'écrivait : « *Mon enfant, jouis sans inquiétude du plaisir que tu trouves dans la société de Berlin; car depuis longtemps je ne me suis senti dans un aussi bon état de santé.* » Ces paroles m'avaient pénétrée d'une sécurité tout à fait étrangère à mon caractère habituel. Jamais je n'avais porté si légèrement la vie; jamais je ne m'étais plus complètement distraite de toutes les pensées qui préparent à la douleur. Le matin du 18 avril, un homme de mes amis posa sur ma table, à Berlin, deux lettres qui m'annonçaient la maladie de mon père. Le courrier qui les apportait, la terrible nouvelle dont il était chargé, tout me fut caché. Je partis à l'instant même; mais jusqu'à Weimar l'idée qu'on m'avait trompée, l'idée qu'il n'existait plus, n'approcha pas de mon âme. [...]

Mon père, au printemps de cette année, vivait à Genève, entouré de ses amis, et particulièrement de son frère aîné, qu'il avait toujours estimé et chéri du fond du cœur; il avait encore auprès de lui sa nièce, ma plus chère amie, la fille du célèbre physicien de Saussure; c'est elle qui, comme une sœur, me remplaçait en mon absence[1]. Mme Necker de Saussure a su renfermer dans le cercle le plus régulier de la vie domestique un esprit supérieur; et son âme, profonde dans toutes les affections, m'était un garant qu'elle se serait hâtée de me rappeler, si la santé de mon

1. « J'avais eu la douloureuse satisfaction d'assister aux derniers moments de M. Necker. J'avais contemplé cette mort du juste, du chrétien, du plus tendre père; j'avais vu ses lèvres déjà pâles, ses mains toutes tremblantes, implorer le ciel pour sa fille, pour la France et pour lui; et jamais le ciel n'a reçu des vœux plus purs. Depuis ce moment, mes liens avec Mme de Staël ont été resserrés; je suis devenue la sœur de ma cousine, et un caractère plus sacré et plus intime a été imprimé à notre amitié. »

(*Notice sur Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, p. CCXXX.)

père lui avait causé de l'inquiétude. Une maladie violente et rapide l'a saisi au moment même où les médecins le croyaient tout à fait rétabli de quelques infirmités de l'hiver, au moment où il jouissait le plus de la vie, lorsque, dans toute la force de son esprit et de son âme, il aurait pu, pendant plusieurs années encore, et s'illustrer par ses écrits [1], et diriger le sort de mes enfants. J'ai retrouvé dans les notes qu'il avait écrites pour lui seul, quelques mots tout pleins de calme, de bonheur ou de tendresse : *C'est un âge agréable pour écrire*, dit-il, *que soixante-dix ans; vous n'avez point encore perdu vos forces; l'envie commence à vous laisser là, et vous entendez d'avance la douce voix de la postérité.*

Vous êtes vieux, dit-il ailleurs, *mais tout vivant d'amour pour vos enfants. Faudra-t-il déposer tout cela dans le sein de la mort?* [.....]

La maladie de mon père l'a jeté promptement dans le délire : c'est alors que son âme, sans aucune relation avec les objets extérieurs, s'est montrée dans toute son élévation et sa sensibilité. Il a sans cesse parlé de la religion avec amour et respect; il a demandé avec ardeur l'indulgence et la miséricorde de Dieu : que sommes-nous, si un tel homme croyait avoir besoin d'être pardonné? Il a béni mes trois enfants; il a béni aussi sa fille : en plaçant la main sur son cœur, il a répété plusieurs fois, avec toute la beauté de son regard, toute la force de son âme : *elle m'a beaucoup aimé*. Oh oui, sans doute, elle l'a beaucoup aimé! Il s'est inquiété vivement de mon sort à venir; plusieurs fois pendant sa fièvre, il a montré la crainte que son dernier ouvrage [2] ne m'eût nui; il m'a plainte de le perdre; des pensées toutes sensibles l'ont occupé. Il ne se souvenait plus de sa carrière publique, de sa vie

1. Necker a écrit jusqu'à la fin. Sa fille passa de longs mois à coordonner ses notes, en vue de l'édition de ses œuvres complètes.

2. *Dernières vues de politique et de finances.* (Voir *Introduction.*)

célèbre; les affections et les vertus dominaient seules en lui, dans ces instants d'abattement où les hommes vulgaires ne laissent voir que des personnalités et des faiblesses.

Son testament commence par ces paroles : *Je remercie l'Être suprême du sort qu'il m'a donné sur cette terre, et je remets avec confiance ma destinée future à sa bonté et à sa miséricorde.* Ainsi, malgré tout ce qu'il a souffert, il a été content de sa destinée, et, sans orgueil comme sans humilité, il a dû sentir qu'elle avait été illustrée, et que le temps en consacrerait la gloire.

Les dernières paroles qu'il a prononcées sont entre Dieu et lui : *Grand Dieu,* s'est-il écrié, *reçois ton serviteur qui s'avance vers la mort à grands pas.* Sans doute il a été exaucé : c'est lui qui a été protégé par le ciel, ce n'est pas sa malheureuse fille; elle n'a point entendu les derniers accents de sa voix, elle ne l'a pas soutenu dans ce terrible passage; elle jouissait en paix de la vie, à l'instant même où il périssait.

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, Œuvres, t. XVII, 112-118, *passim*, et 123-125.)

XI

Amour filial.

[Conclusion de l'ouvrage que Mme de Staël a consacré à son père :]

Sans doute on me blâmera d'avoir fait imprimer parmi les pensées que mon père a laissées celles qui contiennent quelques éloges de moi. Mais je ne crains point d'avouer que je n'ai, de rien sur cette terre, autant d'orgueil que des éloges qui m'ont été donnés par mon père. Loin de les supprimer, j'aurais voulu pouvoir réimprimer, dans ce recueil, et la note de lui

relative à moi, qui se trouve réunie aux mélanges de ma mère, et les lettres sur mon sort, qu'il a adressées l'année dernière à l'un des premiers fonctionnaires de l'État; je n'aurais point eu d'ennemis, je n'aurais rencontré que ce qui m'était dû, parce que je l'éprouvais, la bienveillance, que je me parerais encore de ce magnifique témoignage; mais à présent il est mon égide, et j'en couvrirai jusqu'à la tombe où nous serons un jour tous les trois réunis.

Je laisserai donc dire à qui se plaira dans cette observation, bien gaie à côté de la mort : *que nous sommes une famille qui nous louons les uns les autres.* Oui, nous nous sommes aimés, nous avons eu le besoin de le dire, et, dédaignant de jamais repousser les attaques de nos ennemis, de faire usage de notre talent contre eux, nous leur avons opposé un ferme sentiment d'élévation et de fierté dont je reste seule le triste mais fidèle dépositaire.

(*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée,* ŒUVRES, t. XVII, p. 121-122.)

XII

L'enfance et l'éducation de Germaine Necker.

[Née saine, forte, avec de grands yeux bleus, Germaine Necker fut ce qu'on appelle une belle enfant. Elle faisait les délices de M[me] d'Houdetot, qui en donnait des nouvelles en ces termes, à sa mère alors aux eaux :]

« J'ai été voir votre enfant. Elle est dans le meilleur état du monde. Ses beaux yeux étaient bien brillants, bien pleins de vie. Elle est encore grandie; sa chair est ferme, son teint est excellent. Il lui est tombé deux petites dents de devant, les autres poussent bien. Il y en a une qui vient un peu enfoncée, j'ai montré à sa bonne comment, en la pressant légèrement avec le doigt plusieurs

fois par jour, on peut sans autre soin lui faire reprendre sa place. J'ai prié qu'on me l'amenât quelquefois et j'irai bientôt la voir. J'ai du plaisir à l'embrasser. J'ai senti combien l'amitié rend les sentiments semblables : je croyais tenir mon enfant. »

[Sa mère, elle-même fort instruite, l'éleva avec tout le soin possible. Voici ce qu'elle en écrivait à son mari :]

« Pendant treize ans des plus belles années de ma vie, au milieu de beaucoup d'autres soins indispensables, je ne l'ai presque pas perdue de vue; je lui ai appris les langues et surtout à parler la sienne avec facilité; j'ai cultivé sa mémoire et son esprit par les meilleures lectures. Je la menais seule avec moi à la campagne pendant les voyages de Versailles et de Fontainebleau; je me promenais, je lisais avec elle, je priais avec elle. Sa santé s'altéra; mes angoisses, mes sollicitudes donnèrent un nouveau zèle à son médecin, et j'ai su même depuis qu'elle exagérait souvent des accès de toux auxquels elle était sujette pour jouir de l'excès de ma tendresse pour elle; enfin je cultivais, j'embellissais sans cesse tous les dons qu'elle avait reçus de la nature, croyant que c'était au profit de son âme, et mon amour-propre s'était transporté sur elle. »

[Le résultat de cette éducation se marque déjà dans les lettres de Germaine enfant à sa mère :]

« Ma chère maman,

« Depuis que nous vous avons quittés, j'ai été aussi heureuse qu'il est possible de l'être loin de vous. C'est un bonheur bien restreint cependant. Si quelque chose peut remplir un peu ce grand vide dans mon cœur, c'est lorsque un autre sentiment bien moins fort (la comparaison serait déraisonnable) vient me rappeler avec douceur combien je vous aime. C'est l'effet que produit sur moi toute la tendresse dont je suis susceptible pour les autres; je la rapporte à vous comme un larcin que je vous fais, n'ayant pas assez de moi-même pour vous adorer ainsi que papa.

« Mlle Huber[1] est arrivée hier au soir, comme vous voyez, ma chère maman, et restera avec moi jusqu'à demain. Samedi est encore bien loin pour ne pas vous voir jusqu'à ce terme.

« Je ne vous parle sans cesse que de votre absence; pardonnez; vous voulez que je vous dise tout ce que je pense. Loin de vous, le chagrin de ne pas vous voir m'occupe sans cesse, et quand je jouis de ce plaisir, cette seule idée m'occupe. Oui, maman, quand je vivrais mille ans pour vous contempler, si vous retourniez un instant la tête, il me semble que j'en serais encore jalouse. Adieu, ma tendre maman; au travers de toutes mes folies, daignez voir que vous êtes aimée comme... que dirai-je de plus fort que : comme vous le méritez. Permettez-moi de vous embrasser mille fois, en vous serrant contre un cœur qui est à vous seule et à mon papa.

« Je suis avec respect
« votre très humble et très obéissante fille
« Necker. »

« P.-S. — Nous vous envoyons les plus belles fleurs de notre jardin. »

[Autre lettre, de la même à la même :]

« Ma chère maman,

« Je ne me résous qu'avec peine à vous écrire. Si je me sentais digne de vous, digne de vos leçons, je jouirais avec transport du bonheur de vous faire hommage de mes progrès et de vous en remercier chaque jour; mais, lorsque je ne puis vous offrir que la honte et la confusion de retomber sans cesse dans les mêmes fautes, la plume m'échappe des mains, je m'abandonne

1. Mlle Huber, depuis Mme Rilliet, amie de Mme de Staël, a laissé de ses relations d'enfance avec elle un intéressant journal auquel Mme Necker de Saussure a fait quelques emprunts. (*D'Haussonville.*) — Voir ci-après, p. 31-32.

au découragement, à la tristesse. Oui, ma chère maman, le croiriez-vous, hier au soir même, j'ai retombé dans mon humeur ordinaire, et ce matin encore sur un autre objet. Épargnez-m'en le détail, j'ai trop de peine à parler de cet asticotage minutieux. Il me semble qu'en l'écrivant je le consacre, qu'alors il me sera impossible de le faire oublier. D'ailleurs je me défie de ma faiblesse; je craindrais qu'en écrivant, je ne voulusse retrancher un mot; je sens qu'il me serait impossible de tout dire, je rougirais de ne pouvoir vous entretenir que de mes fautes; pourquoi n'ai-je pas à vous raconter les victoires que j'aurais remportées sur moi. Ah! maman, ma chère maman, corrigez-moi.

« Il fait très beau temps, c'est ce qui m'empêche de continuer, n'ayant personne qui puisse attendre jusqu'à ce soir.

« Adieu, ma chère maman, permettez-moi de vous embrasser.

« Votre très respectueuse et très obéissante fille,

« MINETTE NECKER. »

[D'autre part, une lettre de Mme Necker à sa fille (qui n'avait alors que treize ans) donnera l'idée de la différence de ces deux natures :]

15 mai 1779.

« Je m'étais flattée, ma chère petite, d'aller te voir aujourd'hui; mais, comme tu t'intéresses à ma santé, tu ne voudrais pas que je sortisse dans un moment où l'air est pernicieux; me voilà donc enfermée pour trois jours. Je suis bien fâchée que tu commences par une solitude si absolue; mais j'espère dans ton goût pour l'étude, dans ta raison, et dans l'aimable intérêt que Mlle B... prend à tout ce que tu fais. Je te recommande de te promener beaucoup, de te livrer à tous les goûts champêtres qui rendent l'âme douce et simple. Ce n'est pas perdre son temps que travailler à sa santé et s'accoutumer à des plaisirs innocents, qui dégoûtent du

faste des villes et qui sont à la portée de tous les âges et de tous les états. Ta lettre est d'un bon enfant ; je vois que tu es contente de toi-même, et dès lors j'en suis satisfaite aussi, car je n'ai pas besoin d'autre juge entre toi et moi que ton propre cœur ; mais ton style est un peu trop monté. Ne sors point ainsi au dehors de toi pour me louer et me caresser. C'est un défaut de goût assez commun à ton âge. Quand on a plus vécu, on s'aperçoit que la véritable manière de plaire et d'intéresser est de peindre exactement sa pensée sans charge et sans emphase ; alors elle a toujours quelque chose d'original et un caractère de vérité qui se perd dans les comparaisons tirées de trop loin. Ta lettre à ton père était simple et bien.

« Adieu, mon enfant ; dis-moi que tu m'aimes bien, et prouve-le-moi en perfectionnant tous les jours ton cœur et ta raison, en faisant continuellement le sacrifice de ton caractère, en élevant ton âme par la religion, et en contribuant au bonheur de toutes les personnes qui ont des rapports avec toi, afin de contribuer au mien d'une manière essentielle. [...]

« Cette lettre était écrite, ma chère amie, quand j'ai reçu tes fleurs et ton joli billet, tu verras que j'ai été au-devant de tes tendres plaintes. Adieu, mon ange, je te remercie beaucoup de ton attention. »

10 juin 1779.

« Je tousse toujours un peu, ma petite, mais j'aimerais bien que tu n'exagérasses rien, même en matière de sentiments. Tu sais qu'il faut toujours faire sa cour à cette bonne raison que j'aime tant, qui sert à tout, et qui ne nuit à rien... »

11 juin 1779.

« Je t'écris encore un mot, ma chère petite, afin de te calmer un peu dans ta solitude. Tu donnes une tournure assez adroite à toutes les petites sottises que tu m'avais dites. Mais l'œil pénétrant de la bonne maman préfère la bonhomie d'un aveu aux subterfuges de l'amour-propre. Quoi qu'il en soit, laissons là le passé

et tâchons de ne penser qu'à l'avenir, où j'aime à me flatter que tu me donneras beaucoup de satisfaction. Au reste, si tu veux que je ne croie point les expressions de ta tendresse exagérées, tu as un moyen plus facile et plus utile pour toi que tous ceux que la langue française peut te fournir; tu n'as qu'à faire dans mon absence tout ce que mon affection me fait désirer pour ta santé physique et morale. Cet accord constant entre tes paroles et tes actions détruira tous les soupçons d'exagération, et je t'assure qu'alors tu pourras me dire les choses les plus vives et les plus douces, sans que je fasse d'autre réflexion que celle de mon bonheur. »

(*Le Salon de Mme Necker*, par le Vte d'HAUSSONVILLE, Calmann Lévy, éditeur, t. II, p. 26-27, 35-36, 38, 39-40, 41, 42, 43.)

XIII

Germaine Necker à l'âge de onze ans.

[L'extrait suivant, inséré par Mme Necker de Saussure dans sa *Notice*, complète le portrait de Germaine enfant.]

Pour donner à la fois l'idée de Mlle Necker à l'âge de onze ans, et de la maison de sa mère à cette époque, je citerai quelques passages d'un morceau sur l'enfance de Mme de Staël, écrit par une personne fort spirituelle, Mme Rilliet, alors Mlle Huber, qui a toujours été intimement liée avec elle. L'éducation soignée de Mlle Huber et d'anciennes liaisons de famille ayant fait désirer à Mme Necker qu'elle devînt l'amie de sa fille, elle raconte sa première entrevue avec Mlle Necker, les transports de celle-ci à l'idée d'avoir une compagne, les promesses qu'elle lui fit de la chérir éternellement. « Elle me parla avec une chaleur et une facilité qui étaient déjà de l'éloquence et qui me firent une grande impression... Nous ne jouâmes point comme les enfants; elle me demanda tout de suite quelles étaient mes leçons, si

je savais quelques langues étrangères, si j'allais souvent au spectacle. Quand je lui dis que je n'y avais été que trois ou quatre fois, elle se récria, me promit que nous irions souvent ensemble à la comédie; ajoutant qu'au retour il faudrait écrire le sujet des pièces, et ce qui nous aurait frappées; que c'était son habitude... Ensuite, me dit-elle encore, nous nous écrirons tous les matins...

« Nous entrâmes dans le salon. A côté du fauteuil de Mme Necker était un petit tabouret de bois où s'asseyait sa fille, obligée de se tenir bien droite. A peine eut-elle pris sa place accoutumée, que trois ou quatre vieux personnages s'approchèrent d'elle, lui parlèrent avec le plus tendre intérêt : l'un d'eux, qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains dans les siennes où il les retint longtemps, et se mit à faire la conversation avec elle comme si elle avait eu vingt-cinq ans. Cet homme était l'abbé Raynal; les autres étaient MM. Thomas, Marmontel, le marquis de Pesay et le baron de Grimm.

« On se mit à table. Il fallait voir comment Mlle Necker écoutait! Elle n'ouvrait pas la bouche, et cependant elle semblait parler à son tour, tant ses traits mobiles avaient d'expression. Ses yeux suivaient les regards et les mouvements de ceux qui causaient : on aurait dit qu'elle allait au-devant de leurs idées. Elle était au fait de tout, même des sujets politiques, qui à cette époque faisaient déjà un des grands intérêts de la conversation...

« Après le dîner, il vint beaucoup de monde. Chacun, en s'approchant de Mme Necker, disait un mot à sa fille, lui faisait un compliment ou une plaisanterie.... Elle répondait à tout avec aisance et avec grâce; on se plaisait à l'attaquer, à l'embarrasser, à exciter cette petite imagination qui se montrait déjà si brillante. Les hommes les plus marquants par leur esprit étaient ceux qui s'attachaient davantage à la faire parler. Ils lui demandaient compte de ses lectures, lui en indiquaient de nouvelles, et lui donnaient le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle savait ou de ce qu'elle ignorait. »

En conséquence du système de sa mère sur l'éducation, Mlle Necker fit à la fois de fortes études, écouta beaucoup de conversations au-dessus de la portée de

son âge, et assista à la représentation des meilleures pièces de théâtre. Ses plaisirs comme ses devoirs étaient tous des exercices d'esprit, et la nature, qui la portait déjà à les aimer, fut secondée de toutes manières. Des facultés intellectuelles très énergiques prirent, par ce moyen, un accroissement prodigieux.

(ŒUVRES, t. I, *Notice sur Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, XXIV-XXVII.)

XIV

Journal de Germaine Necker.

[En âge d'être mariée, Mlle Necker fut d'abord demandée par le second fils de lord Chatham, William Pitt. Au vif mécontentement de sa mère, elle le refusa. Il en résulta entre la mère et la fille une sorte de sourde mésintelligence, qui céda ensuite aux craintes qu'inspirait la santé de Mme Necker. De là des scènes à la fois touchantes et pénibles. En voici une :]

Ce 12 août.

J'ai éprouvé hier une peine sensible; maman passe de très mauvaises nuits depuis quelques jours. J'ai été lui demander des nouvelles de sa santé : elle m'a parlé avec un sentiment si triste et si douloureux, elle m'a montré tant d'inquiétude de l'ennui que mon père devait éprouver du spectacle continuel de ses souffrances, qu'elle m'a déchiré le cœur. Je l'ai rassurée par toutes les raisons que ma tendresse pour elle et la vérité m'ont suggérées, mais touchée jusqu'au fond de l'âme d'une horrible pensée, fausse, totalement fausse, Dieu merci ! je suis tombée à genoux : « L'être suprême, lui ai-je dit, entendra nos prières si continuelles et si vives, j'en suis sûre! j'en suis sûre! » Étouffant de larmes je fus prête à m'évanouir. « Ah !

s'écria ma mère, tu m'as rendue heureuse pour longtemps. » Je me retirai précipitamment, je ne retournai plus chez elle de la matinée, je ne lui parlai plus de ce moment. Il est des mouvements si naturels, si involontaires, qu'il semble que ce que l'on dirait d'eux leur ôterait le charme. D'ailleurs je voulais éviter de répéter une scène cruelle; le sentiment n'en est pas moins dans le cœur lorsqu'une réunion de circonstances ne forcent pas l'explosion ou qu'on sait la contenir. Elle dit à mon père : « J'ai retrouvé dans ta fille la sensibilité, la physionomie de son enfance. — Je crois, répondit mon père, qu'elle ne l'a jamais perdue. » Ah ! sans doute, quoique le caractère de maman soit bien moins analogue avec le mien que celui de mon père, je l'aime encore avec une tendresse qui pourrait passer pour un premier sentiment, s'il n'en existait pas en moi-même de plus forts. Pourquoi faut-il que cette malheureuse Angleterre ait développé contre moi la raideur et la froideur de maman! Ile maudite, source présente de mes craintes, source à venir de mes remords, pourquoi faut-il que toutes ces offres brillantes soient venues m'ôter le droit de me plaindre de mon sort et le rendre cependant plus malheureux! Faut-il qu'elles soient venues m'obliger à choisir, à vouloir ce que j'aurais tant aimé qu'on me forçât de faire [1], et me plonger dans une incertitude si terrible qu'il n'y a pas un argument qui ne soit combattu par l'autre. Je n'ai pas varié extérieurement parce qu'un mouvement du cœur m'entraîne, mais seule, agitée, effrayée.... Ah ! c'en est fait, je ne puis aller en Angleterre!

(*Le Salon de Mme Necker*, par le Vte D'HAUSSONVILLE, Calmann Lévy, éditeur, t. II, p. 59-60.)

1. L'admiration passionnée de Germaine pour son père l'éloignait du mariage, par la crainte de le quitter, et de trouver son mari inférieur.

XV

Portrait de M. de Guibert.

[M. de Guibert, soldat, écrivain, causeur brillant, académicien, ministre de la guerre (né en 1746, mort en 1789), incarnait pour Mme de Staël l'ancienne société polie. Il avait célébré le talent naissant de Germaine (voir *Introduction*); celle-ci lui avait voué de son côté une vive admiration. Il mourut prématurément, peut-être victime d'une injuste prévention. C'est pour défendre sa mémoire que Mme de Staël prit la plume. L'*Éloge de M. de Guibert*, composé en 1789, est un de ses premiers écrits. Un sentiment analogue l'avait déjà poussée (fin de 1788), à défendre la mémoire de Jean-Jacques Rousseau. On remarquera qu'une pitié chevaleresque achève de déterminer la vocation littéraire de Mme de Staël.]

La profonde admiration de M. de Guibert pour mon père, sa vénération pour ma mère, captivèrent d'abord mon intérêt; un culte commun, un âge distant du mien, me permirent de me livrer dès mon enfance à cette amitié qui, depuis huit ans, a fait d'autant plus le charme de ma vie, que je devenais plus en état d'en sentir tout le prix. Je tracerai le portrait de son caractère au moment où je l'ai connu moi-même.

M. de Guibert était violent de caractère, et impétueux d'esprit ; mais les émotions auxquelles il se laissait entraîner n'avaient rien de durable, et ses actions ou ses décisions n'en dépendaient jamais. Il avait de la mobilité dans sa sensibilité, mais de la constance dans sa bonté; il possédait éminemment cette dernière qualité; aucun ressentiment, aucun ressouvenir même ne restait dans son âme; sa douceur et surtout sa supériorité en étaient la cause. Il ne remarquait pas, il n'observait pas les torts dont se composent la plupart des inimitiés ; il ne recevait pas les coups d'assez près pour en sentir une atteinte profonde; il

était réservé à l'injustice publique de blesser une âme qui avait pardonné tout ce dont elle aurait pu se venger. Cette disposition à la bienveillance lui inspira trop d'assurance. Il se crut certain de n'être point haï, parce qu'il ne haïssait point, et pensa qu'il lui suffisait de se connaître. Il avait aussi, pourquoi le dissimuler? un extrême amour-propre, dont les formes ostensibles déplaisaient à ses amis, presque autant qu'à ses détracteurs, parce qu'il ôtait aux premiers le plaisir qu'ils auraient trouvé à le louer ; mais il n'avait conservé de ce défaut, comme de tous ceux qu'il pouvait avoir, que les inconvénients qui nuisaient à lui-même, et point aux autres. Nul dédain, nulle amertume, nulle envie n'accompagnait son amour-propre; il montrait seulement ce que les autres cachaient; il les associait à sa pensée; c'est à cette manière d'être néanmoins qu'il faut attribuer la plupart des inimitiés dont il a été l'objet. Une tête haute, un ton tranchant, révoltaient la médiocrité. Cependant ceux qui jugeaient plus avant reconnurent chez M. de Guibert la confiance prolongée de la jeunesse dans les autres comme en soi, mais non l'habitude ou la combinaison de l'orgueil.

Sa conversation était la plus variée, la plus animée, la plus féconde que j'aie jamais connue. Il n'avait pas cette finesse d'observation ou de plaisanterie qui tient au calme de l'esprit, et pour laquelle il faut attendre, plutôt que devancer les idées; mais il avait des pensées nouvelles sur chaque objet, un intérêt habituel pour tous. Dans le monde ou seul avec vous, dans quelque disposition d'âme qu'il fût ou que vous fussiez, le mouvement de son esprit ne s'arrêtait point, il le communiquait infailliblement, et si l'on ne revenait pas en le citant comme le plus aimable, on parlait toujours de la soirée qu'on avait passée avec lui comme de la plus agréable de toutes. Qui me rendra ces longues conversations où je le voyais développer tant d'imagination et d'idées !

(Œuvres, t. XVII, *Éloge de M. de Guibert*, p. 292-295.)

XVI

Enthousiasme de Mme de Staël pour Jean-Jacques Rousseau.

[Si la conversation de M. de Guibert avait contribué à former l'esprit de Mme de Staël, la méditation des livres de Jean-Jacques avait puissamment contribué à former sa pensée et son cœur. Aussi défendit-elle la mémoire de son maître; elle le défendit dans ses idées, et plaida très ingénieusement pour l'*Émile*; elle le défendit aussi dans son caractère, alors très discuté, et qui n'a pas cessé d'être très discutable.]

Le désespoir de Rousseau fut causé par cette sombre mélancolie, par ce découragement de vivre, qui peut saisir tous les hommes isolés, quelle que soit leur destinée. Son âme était flétrie par l'injustice; il était effrayé d'être seul, de n'avoir pas un cœur près du sien, de retomber sans cesse sur lui-même, de n'inspirer ni de ressentir aucun intérêt, d'être indifférent à sa gloire, lassé de son génie, tourmenté par le besoin d'aimer, et le malheur de ne pas l'être. Dans la jeunesse c'est du mouvement qu'on cherche, c'est de l'amour qu'il faut; mais vers le déclin de la vie, que ce besoin d'aimer est touchant! Qu'il prouve une âme douce et bonne, qui veut s'ouvrir et s'épancher, que la personnalité fatigue, et qui demande à se quitter pour vivre dans un autre! Rousseau était aussi tourmenté par quelques remords; il avait besoin de se sentir aimé pour ne pas se croire haïssable. Être deux dans le monde calme tant de frayeurs! Les jugements des hommes et de Dieu ne surprendront pas seuls. Rousseau s'est peut-être permis le suicide sans remords [1], il

1. Ce suicide de Rousseau, auquel on a longtemps cru, parait aujourd'hui peu admissible, sinon impossible, depuis l'exploration récente de son tombeau, dans la crypte du Panthéon.

se trouvait si peu de chose dans l'immensité de l'univers! On fait si peu de vide à ses propres yeux quand on n'occupe pas de place dans un cœur qui nous survit, qu'il est possible de compter pour rien sa vie! Quoi? l'auteur de Julie est mort pour n'avoir pas été aimé! Un jour dans ces sombres forêts, il s'est dit : Je suis isolé sur la terre, je souffre, je suis malheureux, sans que mon existence serve à personne; je puis mourir. Vous qui l'accusiez d'orgueil, sont-ce des succès qui lui manquaient? n'en pouvait-il pas acquérir chaque jour de nouveaux? mais avec qui les eût-il partagés? qui en aurait joui pour l'en faire jouir? Il avait des admirateurs; mais il n'eut pas d'amis. Ah! maintenant un inutile attendrissement se mêle à l'enthousiasme qu'il inspire. Ses ouvrages, si remplis de vertus, d'amour et d'humanité, le font aimer quand il n'est plus; et quand il vivait, la calomnie retenait éloigné de lui; elle triomphe jusqu'à la mort, et c'est tout ce qu'elle demande. Que le séjour enchanteur où sa cendre repose [1] s'accorde avec les sentiments que son souvenir inspire! Cet aspect mélancolique prépare doucement au recueillement du cœur que l'hommage qu'on va lui rendre demande. On ne lui a pas élevé en marbre un fastueux mausolée : mais la nature sombre, majestueuse et belle qui environne son tombeau, semble un nouveau genre de monument qui rappelle le caractère et le génie de Rousseau. C'est dans une île que son urne funéraire est placée; on n'en approche pas sans dessein: et le sentiment religieux qui fait traverser le lac qui l'entoure prouve que l'on est digne d'y porter son offrande. Je n'ai point jeté des fleurs sur cette triste tombe; je l'ai longtemps considérée les yeux baignés de pleurs; je l'ai quittée en silence, et je suis restée plongée dans la profondeur de la rêverie. Vous qui êtes heureux, ne venez pas insulter

1. Le parc d'Ermenonville, près Senlis. C'est là que Rousseau, recueilli par M. de Girardin, mourut de mort subite.

à son ombre. Laissez au malheur un asile où le spectacle de la félicité ne le poursuive pas. On s'empresse de montrer aux étrangers qui se promènent dans ces bois les sites que Rousseau préférait, les lieux où il se reposait longtemps, les inscriptions de ses ouvrages, d'Héloïse surtout, qu'il avait gravées sur les arbres ou sur les rochers. Les paysans de ce village se joignent à l'enthousiasme des voyageurs par des louanges sur la douceur, sur la bienfaisance de ce pauvre Rousseau. Il était bien triste, disent-ils, mais il était bien bon. Dans ce séjour qu'il a habité, dans ce séjour qui lui est consacré on dérobe à la mort tout ce que le souvenir peut lui arracher; mais l'impression de sa perte n'en est que plus terrible : on le voit presque, on l'appelle et les abîmes répondent. Ah! Rousseau, défenseur des faibles, ami des malheureux, amant passionné de la vertu, toi qui peignis tous les mouvements de l'âme, et t'attendris sur tous les genres d'infortune; digne à ton tour de ce sentiment de compassion que ton cœur sut si bien exprimer et ressentir, puisse une voix digne de toi s'élever pour te défendre! et puisque tes ouvrages ne te garantissent pas des traits de la calomnie, puisqu'ils ne suffisent pas à ta justification, puisqu'on trouve des âmes qui résistent encore aux sentiments qu'ils inspirent pour leur auteur; que l'ardeur de te louer enflamme du moins ceux qui t'admirent [1]!

(Œuvres, t. I, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*, V^e lettre, p. 113-117.)

1. G. Sand n'a pas subi moins vivement que Mme de Staël l'influence de Jean-Jacques. Voir, dans nos *Pages choisies de G. Sand*, le morceau intitulé : *J.-J. Rousseau se révèle à G. Sand* (p. 108-111).

XVII

Mariage. — Lettre d'adieu à sa mère.

[En quittant la maison paternelle, le jeudi 19 janvier 1786, cinq jours après son mariage, Mme de Staël laissait la lettre suivante à l'adresse de sa mère :]

« Ma chère maman,

« Je ne reviendrai pas ce soir chez vous. Voilà le dernier jour que je passe comme j'ai passé toute ma vie! Qu'il m'en coûte pour subir un tel changement! Je ne sais s'il y a une autre manière d'exister; je n'en ai jamais vu d'autre, et l'inconnu ajoute à ma peine. Ah! je le sais, peut-être j'ai eu des torts envers vous, maman. Dans ce moment comme à celui de la mort, toutes mes actions se présentent à moi, et je crains de ne pas laisser à votre âme le regret dont j'ai besoin. Mais daignez croire que les fantômes de l'imagination ont souvent fasciné mes yeux, que souvent aussi ils se sont placés entre vous et moi et m'ont rendue méconnaissable. Mais je sens en ce moment, à la profondeur de ma tendresse, qu'elle a toujours été la même. Elle fait partie de ma vie et je me sens tout entière ébranlée, bouleversée au moment où je vous quitte. Je reviendrai demain matin, mais cette nuit je dormirai sous un toit nouveau. Je n'aurai pas dans ma maison l'ange qui la garantissait de la foudre ou de l'incendie. Je n'aurai pas celle qui me protégerait si j'étais au moment de mourir et me couvrirait devant Dieu des rayons de sa belle âme. Je ne saurai pas à chaque instant des nouvelles de votre santé. Je prévois des regrets de toutes les minutes. Je ne veux pas vous dire, maman, à quel point ma tendresse pour vous ajoute à la force de mon cœur. La vôtre est si pure, qu'il faut

faire passer par le ciel tous les sentiments qu'on lui adresse. Je les élève vers Dieu : je lui demande d'être digne de vous; le bonheur viendra ensuite, viendra par intervalle, ne viendra jamais [1]; la fin de la vie termine tout, et vous êtes si sûre qu'il y en a une autre, si sûre, que mon cœur n'en peut douter.

« Je ne finirais pas; j'ai un sentiment qui me ferait écrire toute ma vie. Agréez, maman, ma chère maman, mon profond respect et ma tendresse sans bornes.

« Ce jeudi matin, chez vous encore. »

(*Le Salon de Mme Necker*, par le Vte D'HAUSSONVILLE, Calmann Lévy, éditeur, t. II, 77-78.)

XVIII

Une âme orageuse.

[Mme de Staël ne devait pas trouver le bonheur dans un mariage de pure convenance. Pour comprendre la suite de sa vie, il faut avoir l'explication de son caractère. Celui-ci se trouve fort bien dépeint dans cette page de Mme Necker de Saussure :]

Jamais les distinctions entre les différentes espèces d'attachement n'ont été moins marquées que chez elle. Le sentiment était dans son cœur, et il prenait la teinte prononcée de son caractère, beaucoup plus que celle des diverses relations de la vie, ou du naturel des personnes qu'elle aimait. En elle la tendresse maternelle et filiale, l'amitié, la reconnaissance, ressemblaient toutes à l'amour. Il y avait de la passion, de l'émotion du moins, dans tous ses attachements. Ils paraissaient varier d'intensité plutôt que de nature, et cette nature était expansive, ardente, impétueuse, ora-

1. Pressentiment prophétique.

geuse même; non que chez Mme de Staël les orages fussent l'effet d'aucun caprice, mais parce qu'elle se révoltait contre les obstacles que l'organisation sociale, et souvent l'inertie humaine, opposent aux jouissances du cœur. Longtemps elle n'a compris que sa propre manière d'aimer; longtemps elle s'est refusée à croire qu'il existât des sentiments sincères qui ne s'exprimaient pas comme les siens; et cette connaissance si nette qu'elle avait d'elle-même l'induisait en erreur quand elle jugeait des autres d'après elle. Mais ses reproches les plus vifs étaient aussi les plus touchants; on voyait son amour à travers sa colère. Elle n'a jamais causé de douleur que parce qu'elle en éprouvait davantage, et on avait pitié d'elle quand elle blessait.

(ŒUVRES, t. I, *Notice sur Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, CCXIV-CCXV.)

XIX

Portrait physique et moral de Mme de Staël.

[Suite du même sujet, par la même :]

Mme de Staël avait de la grâce dans tous ses mouvements; sa figure, sans satisfaire entièrement les regards, les attirait d'abord, et les retenait ensuite, parce qu'elle avait, comme un organe de l'âme, un avantage fort rare; il s'y déployait subitement une sorte de beauté, si on peut le dire, intellectuelle. Ses pensées successives se peignaient d'autant mieux sur son visage, qu'à l'exception de ses yeux, qui étaient d'une rare magnificence, aucun trait bien saillant n'en avait déterminé d'avance le caractère. Elle n'avait aucune de ces expressions permanentes qui, à la longue, ne signifient rien, et sa physionomie était, pour ainsi dire, créée sur place par son émotion. Peut-être aurait-elle même eu dans le repos les paupières un peu pesantes; mais le génie éclatait tout à coup dans ses yeux, son regard s'allumait d'un noble feu, et annonçait, comme l'éclair, la foudre de sa parole.

De même elle n'avait point, dans sa contenance ni dans ses traits, cette mobilité inquiète qui est un indice

d'esprit si trompeur. Une sorte d'indolence extérieure régnait plutôt chez elle; mais sa taille un peu forte, ses poses marquantes et bien dessinées, donnaient une grande énergie, un singulier aplomb à ses discours; il y avait quelque chose de dramatique en elle, et même sa toilette, quoique exempte de toute exagération, tenait à l'idée du pittoresque plus qu'à celle de la mode.

Lorsque Mme de Staël entrait dans un salon, sa démarche était assez grave et solennelle; un peu de timidité l'obligeait à recueillir sérieusement ses forces, quand elle allait attirer les regards. Et, comme cette nuance d'embarras ne lui avait permis de rien distinguer d'abord, il semblait que son visage s'illuminât à mesure qu'elle reconnaissait les personnes. On pouvait juger que tous les noms étaient inscrits chez elle avec bienveillance; et bientôt ces mots charmants, dont elle était si généreuse, montraient qu'elle avait présentes à la pensée les actions et les qualités les plus distinguées de chacun. Ses louanges partaient du cœur et y arrivaient, parce qu'elles étaient données avec sincérité. Elle louait sans flatter; « la politesse, selon Mme de Staël, n'étant que l'art de choisir dans ce qu'on pense. » Peut-être des yeux fins auraient-ils aperçu la borne de tous les éloges, mais elle avait un désir si réel d'obliger, qu'on ne chicanait pas ses expressions, et sa cordialité imposait silence à l'amour-propre.

(ŒUVRES, t. I, *Notice sur Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, CCLXXVIII-CCLXXX.)

XX

Mme de Staël et Bonaparte.

[De bonne heure, Mme de Staël se heurta à Bonaparte (voir *Introduction*). Aussi a-t-elle longuement parlé de ses démêlés avec lui. Deux de ses ouvrages sont même consacrés en grande partie à cet objet. Le fils de Mme de Staël, Auguste de Staël, qui fut l'éditeur de ces deux ouvrages, fait à leur sujet la remarque suivante :]

« Si l'on compare les *Dix années d'exil* avec les *Considérations sur la Révolution française*, on trouvera peut-être que

le règne de Napoléon est jugé dans le premier de ces écrits avec plus de sévérité que dans l'autre, et qu'il y est attaqué avec une éloquence qui n'est pas toujours exempte d'amertume. Cette différence est facile à expliquer : l'un de ces ouvrages a été écrit après la chute du despote avec le calme et l'impartialité d'un historien; l'autre a été inspiré par un sentiment courageux de résistance à la tyrannie : et, quand ma mère l'a composé, le pouvoir impérial était à son apogée ».

[Laissons maintenant la parole à Mme de Staël.]

Premier Malentendu.

Le plus grand grief de l'empereur Napoléon contre moi, c'est le respect dont j'ai toujours été pénétrée pour la véritable liberté. Ces sentiments m'ont été transmis comme un héritage; et je les ai adoptés dès que j'ai pu réfléchir sur les hautes pensées dont ils dérivent, et sur les belles actions qu'ils inspirent. Les scènes cruelles qui ont déshonoré la Révolution française n'étant que de la tyrannie sous des formes populaires, n'ont pu, ce me semble, faire aucun tort au culte de la liberté. L'on pourrait, tout au plus, s'en décourager pour la France; mais si ce pays avait le malheur de ne savoir posséder le plus noble des biens, il ne faudrait pas pour cela le proscrire sur la terre. Quand le soleil disparaît de l'horizon des pays du Nord, les habitants de ces contrées ne blasphèment pas ses rayons, qui luisent encore pour d'autres pays plus favorisés du ciel.

Peu de temps après le 18 brumaire, il fut rapporté à Bonaparte que j'avais parlé dans ma société contre cette oppression naissante, dont je pressentais les progrès aussi clairement que si l'avenir m'eût été révélé. Joseph Bonaparte, dont j'aimais l'esprit et la conversation, vint me voir, et me dit : « Mon frère se plaint de vous. — Pourquoi, m'a-t-il répété hier, pourquoi Mme de Staël ne s'attache-t-elle pas à mon gouver-

nement? Qu'est-ce qu'elle veut? le payement du dépôt de son père [1]? je l'ordonnerai; le séjour de Paris? je le lui permettrai. Enfin, qu'est-ce qu'elle veut? — Mon Dieu, répliquai-je, il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que je pense. » J'ignore si cette réponse lui a été rapportée, mais je suis bien sûre au moins que, s'il l'a sue, il n'y a attaché aucun sens; car il ne croit à la sincérité des opinions de personne : il considère la morale en tout genre comme une formule qui ne tire pas plus à conséquence que la fin d'une lettre; et, de même qu'après avoir assuré quelqu'un qu'on est son très humble serviteur, il ne s'ensuit pas qu'il puisse rien exiger de vous, Bonaparte croit que, lorsque quelqu'un dit qu'il aime la liberté, qu'il croit en Dieu, qu'il préfère sa conscience à son intérêt, c'est un homme qui se conforme à l'usage, qui suit la manière reçue pour expliquer ses prétentions ambitieuses, ou ses calculs égoïstes. La seule espèce des créatures humaines qu'il ne comprenne pas bien, ce sont celles qui sont sincèrement attachées à une opinion, quelles qu'en puissent être les suites; Bonaparte considère de tels hommes comme des marchands qui surfont, c'est-à-dire qui veulent se vendre trop cher. Aussi, comme on le verra par la suite, ne s'est-il jamais trompé dans ce monde que sur les honnêtes gens, soit comme individus, soit surtout comme nations.

(Œuvres, t. XV, *Dix années d'exil*, p. 2-4.)

Premier Exil de Mme de Staël (1803).

Au commencement de l'hiver de 1802 à 1803, quand je lisais dans les papiers que Paris réunissait tant d'hommes illustres de l'Angleterre à tant d'hommes spirituels de la France, j'éprouvais, je l'avoue, un vif

1. Les deux millions dont il est question plus haut, p. 12 et 13. Bonaparte faisait là une injure gratuite à Mme de Staël.

désir de me trouver au milieu d'eux. Je ne dissimule point que le séjour de Paris m'a toujours semblé le plus agréable de tous : j'y suis née, j'y ai passé mon enfance et ma première jeunesse : la génération qui a connu mon père, les amis qui ont traversé avec nous les périls de la Révolution, c'est là seulement que je puis les retrouver. Cet amour de la patrie, qui a saisi les âmes les plus fortes, s'empare plus vivement encore de nous, quand les goûts de l'esprit se trouvent réunis aux affections du cœur et aux habitudes de l'imagination. La conversation française n'existe qu'à Paris, et la conversation a été, depuis mon enfance, mon plus grand plaisir. J'éprouvais une telle douleur à la crainte d'être privée de ce séjour, que ma raison ne pouvait rien contre elle. J'étais alors dans toute la vivacité de la vie; et c'est précisément le besoin des jouissances animées qui conduit le plus souvent au désespoir, car il rend la résignation bien difficile, et sans elle on ne peut supporter les vicissitudes de l'existence. [...]

J'étais à table avec trois de mes amis, dans une salle d'où l'on voyait le grand chemin et la porte d'entrée; c'était à la fin de septembre. A quatre heures, un homme en habit gris, à cheval, s'arrête à la grille, et sonne; je fus certaine de mon sort. Il me fit demander; je le reçus dans le jardin. En avançant vers lui, le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappèrent. Les sensations qui nous viennent par les combinaisons de la société sont si différentes de celles de la nature! Cet homme me dit qu'il était le commandant de la gendarmerie de Versailles, mais qu'on lui avait ordonné de ne pas mettre son uniforme dans la crainte de m'effrayer : il me montra une lettre signée de Bonaparte, qui portait l'ordre de m'éloigner à quarante lieues de Paris, et enjoignait de me faire partir dans les vingt-quatre heures, en me traitant cependant avec tous les égards dus à une femme d'un nom connu. Il prétendait que j'étais

étrangère, et, comme telle, soumise à la police : cet égard pour la liberté individuelle ne dura pas longtemps, et bientôt après moi d'autres Français et Françaises furent exilés sans aucune forme de procès. Je répondis à l'officier de gendarmerie que partir dans vingt-quatre heures convenait à des conscrits, mais non à une femme et à des enfants, et en conséquence je lui proposai de m'accompagner à Paris, où j'avais besoin de passer trois jours pour les arrangements nécessaires à mon voyage. Je montai dans ma voiture avec mes enfants et cet officier, qu'on avait choisi comme le plus littéraire des gendarmes. En effet, il me fit des compliments sur mes écrits. « Vous voyez, lui dis-je, monsieur, où cela me mène, d'être une femme d'esprit; déconseillez-le, je vous prie, aux personnes de votre famille, si vous en avez l'occasion. » J'essayais de me monter par la fierté, mais je sentais la griffe dans mon cœur.

Je m'arrêtai quelques instants chez Mme Récamier; j'y trouvai le général Junot, qui, par dévouement pour elle, promit d'aller parler le lendemain matin au premier consul. Il le fit en effet avec la plus grande chaleur. On croirait qu'un homme si utile par son ardeur militaire à la puissance de Bonaparte devait avoir sur lui le crédit de faire épargner une femme; mais les généraux de Bonaparte, tout en obtenant de lui des grâces sans nombre pour eux-mêmes, n'ont aucun crédit. Quand ils demandent de l'argent ou des places, Bonaparte trouve cela convenable; ils sont dans le sens de son pouvoir puisqu'ils se mettent dans sa dépendance; mais si, ce qui leur arrive rarement, ils voulaient défendre des infortunés, ou s'opposer à quelque injustice, on leur ferait sentir bien vite qu'ils ne sont que des bras chargés de maintenir l'esclavage, en s'y soumettant eux-mêmes.

J'arrivai à Paris dans une maison nouvellement louée, et que je n'avais pas encore habitée; je l'avais choisie avec soin dans le quartier et l'exposition qui

me plaisaient; et déjà, dans mon imagination, je m'étais établie dans le salon avec quelques amis dont l'entretien est, selon moi, le plus grand plaisir dont l'esprit humain puisse jouir. Je n'entrais dans cette maison qu'avec la certitude d'en sortir, et je passais les nuits à parcourir ces appartements dans lesquels je regrettais encore plus de bonheur que je n'en avais espéré. Mon gendarme revenait chaque matin, comme dans le conte de Barbe-Bleue, me presser de partir le lendemain, et chaque fois j'avais la faiblesse de demander encore un jour. Mes amis venaient dîner avec moi, et quelquefois nous étions gais, comme pour épuiser la coupe de la tristesse, en nous montrant les uns pour les autres les plus aimables qu'il nous était possible, au moment de nous quitter pour si longtemps. Ils me disaient que cet homme qui venait chaque jour me sommer de partir leur rappelait ces temps de la Terreur pendant lesquels les gendarmes venaient demander leurs victimes.

On s'étonnera peut-être que je compare l'exil à la mort; mais de grands hommes de l'antiquité et des temps modernes ont succombé à cette peine. On rencontre plus de braves contre l'échafaud que contre la perte de sa patrie. Dans tous les codes de lois, le bannissement perpétuel est considéré comme une des peines les plus sévères; et le caprice d'un homme inflige en France, en se jouant, ce que des juges consciencieux n'imposent qu'à regret aux criminels. Des circonstances particulières m'offraient un asile et des ressources de fortune dans la patrie de mes parents, la Suisse; j'étais à cet égard moins à plaindre qu'un autre, et néanmoins j'ai cruellement souffert. Je ne serai donc point inutile au monde, en signalant tout ce qui doit porter à ne laisser jamais aux souverains le droit arbitraire de l'exil. Nul député, nul écrivain n'exprimera librement sa pensée, s'il peut être banni quand sa franchise aura déplu; nul homme n'osera parler avec sincérité, s'il peut lui en coûter le bonheur

de sa famille entière. Les femmes surtout, qui sont destinées à soutenir et à récompenser l'enthousiasme, tâcheront d'étouffer en elles les sentiments généreux, s'il doit en résulter, ou qu'elles soient enlevées aux objets de leur tendresse, ou qu'ils leur sacrifient leur existence en les suivant dans l'exil.

(Œuvres, t. XV, *Dix années d'exil*, p. 60-61 et 76-80.)

Mme de Staël en Allemagne.

Il fallut donc partir. Benjamin Constant eut la bonté de m'accompagner; mais comme il aimait aussi beaucoup le séjour de Paris, je souffrais du sacrifice qu'il me faisait. Chaque pas des chevaux me faisait mal, et, quand les postillons se vantaient de m'avoir menée vite, je ne pouvais m'empêcher de soupirer du triste service qu'ils me rendaient. Je fis ainsi quarante lieues sans reprendre la possession de moi-même. Enfin nous nous arrêtâmes à Châlons, et Benjamin Constant, ranimant son esprit, souleva, par son étonnante conversation, au moins pendant quelques instants, le poids qui m'accablait. Nous continuâmes, le lendemain, notre route jusqu'à Metz, où je voulais m'arrêter pour attendre des nouvelles de mon père. Là je passai quinze jours, et je rencontrai l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que puissent produire la France et l'Allemagne combinées, M. Charles Villers. Sa société me charmait, mais elle renouvelait mes regrets pour ce premier des plaisirs, un entretien où l'accord le plus parfait règne dans tout ce qu'on sent et dans tout ce qu'on dit.

A Francfort, ma fille, alors âgée de cinq ans, tomba dangereusement malade. Je ne connaissais personne dans la ville; la langue m'était étrangère, le médecin même auquel je confiai mon enfant parlait à peine français. Oh! comme mon père partageait ma peine!

quelles lettres il m'écrivait! que de consultations de médecins, copiées de sa propre main, ne m'envoya-t-il pas de Genève! On n'a jamais porté plus loin l'harmonie de la sensibilité et de la raison; on n'a jamais été, comme lui, vivement ému par les peines de ses amis, toujours actif pour les secourir, toujours prudent pour en choisir les moyens, admirable en tout enfin. C'est par le besoin du cœur que je le dis, car que lui fait maintenant la voix même de la postérité!

J'arrivai à Weimar, où je repris courage, en voyant, à travers les difficultés de la langue, d'immenses richesses intellectuelles hors de France. J'appris à lire l'allemand; j'écoutai Gœthe et Wieland, qui heureusement pour moi parlaient très bien français. Je compris l'âme et le génie de Schiller, malgré sa difficulté à s'exprimer dans une langue étrangère. La société du duc et de la duchesse de Weimar[1] me plaisait extrêmement, et je passai là trois mois, pendant lesquels l'étude de la littérature allemande donnait à mon esprit tout le mouvement dont il a besoin pour ne pas me dévorer moi-même.

(Œuvres, t. XV, *Dix années d'exil*, 83 à 86, *passim*.)

Dans quel esprit fut écrit le livre de « l'Allemagne ».

[Ce ne fut toutefois pas après son premier voyage en Allemagne, mais après le second, accompli en 1807-1808, que Mme de Staël entreprit de faire connaître l'Allemagne à la France. Dans quel état d'esprit elle l'écrivit, c'est encore Mme Necker de Saussure qui nous l'apprend le plus exactement :]

Il faut se rappeler qu'au moment où elle écrivait, la France était dans une fausse position. Tout se fondait sur la révolution, et l'on détruisait chaque jour le fruit

1. De ces rapports est sorti le livre : Coppet et Weimar, *Mme de Staël et la grande-duchesse Louise*, Paris, M. Lévy, 1862.

chèrement acheté de la révolution, l'espérance de la liberté. Une hypocrisie violente dans le gouvernement n'en imposait à personne, et, hors du gouvernement même, un vernis de légèreté et d'insouciance, ou l'orgueilleuse consolation de la victoire, servait à recouvrir un peu l'esclavage qu'on n'espérait pas cacher. De là résultaient de toutes parts des contradictions qui ne pouvaient être voilées que par des sophismes; mais l'emploi continuel de ces sophismes provoquait une irritation singulière chez les victimes de l'ordre existant. Les apologistes de l'arbitraire prenaient des armes où ils pouvaient, ils en cherchaient dans l'ancienne gloire des écrivains français, dans l'éclat du règne de Louis XIV; et, comme il n'y avait pas de littérature vivante, vu les données du moment, on évoquait des armées de morts et on se battait avec des siècles. Le parti que devait prendre Mme de Staël était indiqué; elle était nécessairement rejetée dans une espèce d'opposition, et un peu d'hostilité contre la critique française n'était que la défense naturelle de ses opinions.

Néanmoins des motifs plus grands l'ont animée. Elle savait, par expérience, qu'on double ses idées en changeant de point de vue. La littérature d'un peuple spirituel et cultivé paraît toujours former un tout complet, quand on la considère du dedans, et elle est si exactement en rapport avec l'esprit qui l'a formée et celui qu'elle forme à son tour, qu'il n'existe à son égard plus de juges. Mais, quand on sort de cette sphère, quand on vient à respirer un autre air, parmi les sensations nouvelles qu'on éprouve, il se trouve des plaisirs inconnus. De retour chez soi, on regrette ces plaisirs. Tout se montre sous un autre aspect, et l'on s'aperçoit que ce qui semblait être la nature des choses n'est souvent que la manière de sentir d'un peuple.

C'est là l'effet que veut produire Mme de Staël. Trouvant à côté de la France le pays qui offre les plus fortes oppositions avec la France même, elle puise là le secret de ces contrastes au moyen desquels on fait ressortir ce qui serait trop vague et trop indéfini, si on le présentait seul. Deux différences fondamentales s'offrent à ses regards, et ces différences, relevées dans tout son ouvrage, en font pour ainsi dire l'esprit. Elle oppose

d'une part, l'empire exercé par la société à la liberté de la pensée solitaire, et, de l'autre, l'effet de la doctrine métaphysique qui assujettit l'âme aux sensations, à celui d'un système qui donne la souveraineté à l'âme. Le premier de ces contrastes devait surtout ressortir dans la partie littéraire, le second dans la partie philosophique de l'ouvrage.

(ŒUVRES, t. I, *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, p. CL-CLIJ.)

SAISIE DE L' « ALLEMAGNE ». — SECOND EXIL.

J'étais toujours résolue à me rendre en Angleterre par l'Amérique; mais je voulais terminer l'impression de mon livre sur l'Allemagne. La saison s'avançait; nous étions déjà au 15 septembre, et j'entrevoyais que la difficulté de m'embarquer avec ma fille me retiendrait encore l'hiver dans je ne sais quelle ville à quarante lieues de Paris[1]. J'ambitionnais alors Vendôme, où je connaissais quelques gens d'esprit, et d'où la communication avec la capitale était facile. Après avoir eu jadis l'une des plus brillantes maisons de Paris, je me représentais comme une vive satisfaction de m'établir à Vendôme : le sort ne m'accorda pas ce modeste bonheur.

Le 23 septembre[2], je corrigeai la dernière épreuve de l'*Allemagne* : après six ans de travail, ce m'était une vraie joie de mettre le mot *fin* à mes trois volumes. Je fis la liste des cent personnes à qui je voulais les envoyer dans les différentes parties de la France et de l'Europe; j'attachais un grand prix à ce livre, que je croyais propre à faire connaître des idées nouvelles à la France : il me semblait qu'un sentiment élevé sans être hostile l'avait inspiré, et qu'on y trouverait un langage qu'on ne parlait plus.

1. Son exil à 40 lieues de Paris était toujours maintenu.
2. 1810.

Munie d'une lettre de mon libraire, qui m'assurait que la censure avait autorisé la publication de mon ouvrage, je crus n'avoir rien à craindre, et je partis avec mes amis dans une terre de M. Mathieu de Montmorency, qui est à cinq lieues de Blois. L'habitation de cette terre est au milieu d'une forêt : je m'y promenais avec l'homme que je respecte le plus dans le monde, depuis que j'ai perdu mon père. La beauté du temps, la magnificence de la forêt, les souvenirs historiques que retraçait ce lieu où s'est donnée la bataille de Fretteval, entre Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, tout contribuait à mettre mon âme dans la disposition la plus douce et la plus calme. Mon digne ami, qui n'est occupé sur cette terre que de mériter le ciel, dans cette conversation comme dans toutes celles que nous avions eues ensemble, ne s'occupait point des affaires du temps, et ne cherchait qu'à faire du bien à mon âme. Nous repartîmes le lendemain, et, dans ces plaines du Vendômois, où l'on ne rencontre pas une seule habitation, et qui, comme la mer, semblent offrir partout le même aspect, nous nous perdîmes complètement. Il était déjà minuit, et nous ne savions quelle route suivre, dans un pays toujours le même, et dont la fécondité est aussi monotone que pourrait l'être ailleurs la stérilité, lorsqu'un jeune homme à cheval, se doutant de notre embarras, vint nous prier de passer la nuit dans le château de ses parents [1]. Nous acceptâmes cette invitation, qui était un vrai service, et nous nous trouvâmes tout à coup au milieu du luxe de l'Asie et de l'élégance de la France. Les maîtres de la maison avaient passé beaucoup de temps dans l'Inde, et leur château était orné de tout ce qu'ils avaient apporté de leurs voyages. Ce séjour excitait ma curiosité, et je m'y trouvais à merveille [2].

1. Le château de Conan, appartenant à M. Chevalier, aujourd'hui préfet du Var. (Note d'Auguste de Staël, 1821.)

2. « Inquiet de ne pas voir arriver ma mère, j'étais monté à cheval pour aller à sa rencontre, afin d'adoucir, autant qu'il

Le lendemain, M. de Montmorency me remit un billet de mon fils, qui me pressait de revenir chez moi, parce que mon ouvrage éprouvait de nouvelles difficultés à la censure. Mes amis, qui étaient avec moi dans le château, me conjuraient de partir; je ne devinais point ce qu'ils me cachaient, et, m'en tenant à la lettre de ce que m'écrivait Auguste, je passais mon temps à examiner toutes les raretés de l'Inde, sans me douter de ce qui m'attendait. Enfin je montai en voiture, et mon brave et spirituel Vendéen, que ses propres périls n'avaient jamais ému, me serra la main les larmes aux yeux : je compris alors qu'on me faisait un mystère de quelques nouvelles persécutions, et M. de Montmorency, que j'interrogeai, m'apprit que le ministre de la police avait envoyé ses agents pour mettre en pièces les dix mille exemplaires qu'on avait tirés de mon livre, et que j'avais reçu l'ordre de quitter la France sous trois jours. Mes enfants et mes amis n'avaient pas voulu que j'apprisse une telle nouvelle chez des étrangers; mais ils avaient pris toutes les précautions possibles pour que mon manuscrit ne fût pas saisi, et ils parvinrent à le sauver quelques heures avant qu'on vînt me le demander.

Cette nouvelle douleur me prit l'âme avec une grande force. Je m'étais flattée d'un succès honorable par la publication de mon livre. Si les censeurs m'eussent refusé l'autorisation de l'imprimer, cela m'aurait paru simple; mais, après avoir subi toutes leurs observations, après avoir fait les changements qu'ils exi-

était en moi, la nouvelle qu'elle devait apprendre à son retour; mais je m'égarai comme elle dans les plaines uniformes du Vendômois, et ce ne fut qu'au milieu de la nuit, qu'un heureux hasard me conduisit à la porte du château où on lui avait donné l'hospitalité. Je fis réveiller M. de Montmorency, et, après lui avoir appris le surcroît de persécution que la police impériale dirigeait contre ma mère, je repartis pour achever de mettre ses papiers en sûreté, laissant à M. de Montmorency le soin de la préparer au nouveau coup qui la menaçait. »

(*Note d'Auguste de Staël.*)

geaient de moi, apprendre que mon livre était mis au pilon, et qu'il fallait me séparer des amis qui soutenaient mon courage, cela me fit verser des larmes. J'essayai cependant encore une fois de me surmonter, pour réfléchir à ce qu'il fallait faire dans une situation où le parti que j'allais prendre pouvait tant influer sur le sort de ma famille. En approchant de la maison que j'habitais, je donnai mon écritoire, qui renfermait encore quelques notes sur mon livre, à mon fils cadet; il sauta par-dessus un mur, pour entrer dans l'habitation par le jardin. Une Anglaise [1], mon excellente amie, vint au-devant de moi pour m'avertir de tout ce qui s'était passé; j'apercevais de loin les gendarmes qui erraient autour de ma demeure; mais il ne paraît pas qu'ils me cherchassent : ils étaient sans doute à la poursuite d'autres malheureux, de conscrits, d'exilés, de personnes en surveillance, enfin de toutes les classes d'opprimés qu'a créées le régime actuel en France.

Le préfet de Loir-et-Cher vint me demander mon manuscrit; je lui donnai, pour gagner du temps, une mauvaise copie qui me restait, et dont il se contenta. J'ai appris qu'il avait été très maltraité peu de mois après, pour le punir de m'avoir montré des égards; et le chagrin qu'il ressentit de la disgrâce de l'Empereur a, dit-on, été une des causes de la maladie qui l'a fait périr dans la force de l'âge. Malheureux pays que celui où les circonstances sont telles, qu'un homme de son esprit et de son talent succombe au chagrin d'une défaveur!

Je vis dans les papiers que des vaisseaux américains étaient arrivés dans les ports de la Manche, et je me décidai à faire usage de mon passe-port pour l'Amérique, espérant qu'il me serait possible de relâcher en Angleterre. Il me fallait quelques jours, dans tous les cas, pour me préparer à ce voyage, et je fus obligée

1. Mlle Randal.

de m'adresser au ministre de la police pour demander ce peu de jours. On a déjà vu que l'habitude du gouvernement français est d'ordonner aux femmes, comme à des soldats, de partir dans les vingt-quatre heures. Voici la réponse du ministre; il est curieux de voir ce style-là [1].

POLICE GÉNÉRALE

CABINET DU MINISTRE

Paris, 3 octobre 1810.

« J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. M. votre fils a dû vous apprendre que je ne voyais pas d'inconvénient à ce que vous retardassiez votre départ de sept à huit jours; je désire qu'ils suffisent aux arrangements qui vous restent à prendre, parce que je ne puis vous en accorder davantage.

« Il ne faut point rechercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de l'Empereur dans votre dernier ouvrage; ce serait une erreur : il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui; mais votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez.

« Votre dernier ouvrage n'est point français; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. Je regrette la perte qu'il va faire éprouver au libraire; mais il ne m'est pas possible de le laisser paraître.

« Vous savez, madame, qu'il ne vous avait été permis de sortir de Coppet que parce que vous aviez

1. Cette lettre est la même qui a été imprimée dans la préface de l'*Allemagne*. (*Note d'Auguste de Staël.*)

exprimé le désir de passer en Amérique. Si mon prédécesseur vous a laissé habiter le département de Loir-et-Cher, vous n'avez pas dû regarder cette tolérance comme une révocation des dispositions qui avaient été arrêtées à votre égard. Aujourd'hui vous m'obligez à les faire exécuter strictement; il ne faut vous en prendre qu'à vous-même.

« Je mande à M. Corbigny [1] de tenir la main à l'exécution de l'ordre que je lui ai donné, lorsque le délai que je vous accorde sera expiré.

« Je suis aux regrets, madame, que vous m'ayez contraint de commencer ma correspondance avec vous par une mesure de rigueur; il m'aurait été plus agréable de n'avoir qu'à vous offrir le témoignage de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

« Madame,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« *Signé :* Duc de Rovigo. »

« *P.-S.* — J'ai des raisons, madame, pour vous indiquer les ports de Lorient, la Rochelle, Bordeaux et Rochefort, comme étant les seuls ports dans lesquels vous pouvez vous embarquer. Je vous invite à me faire connaître celui que vous aurez choisi [2]. »

Le ton mielleux avec lequel on me dit que l'air de ce pays ne me convient pas, la dénégation de la véritable cause qui avait fait supprimer mon livre, sont dignes de remarque. En effet, le ministre de la police avait montré plus de franchise en s'exprimant verbalement sur mon affaire : il avait demandé pourquoi je ne connaissais ni l'Empereur, ni les armées, dans mon ouvrage sur l'Allemagne. « Mais, lui répondit-on,

1. Préfet du Loir-et-Cher.

2. Ce *post-scriptum* est facile à comprendre : il avait pour but de m'empêcher d'aller en Angleterre. (*Mme de Staël.*)

l'ouvrage étant purement littéraire, je ne vois pas comment un tel sujet aurait pu y être amené. — Pense-t-on, dit alors le ministre, que nous ayons fait dix-huit années la guerre en Allemagne pour qu'une personne d'un nom aussi connu imprime un livre sans parler de nous? Ce livre sera détruit et nous aurions dû mettre l'auteur à Vincennes. »

En recevant la lettre du ministre de la police, je ne fis attention qu'à une seule phrase, celle qui m'interdisait les ports de la Manche. J'avais déjà appris que, soupçonnant mon intention d'aller en Angleterre, on cherchait à m'en empêcher. Ce nouveau chagrin était vraiment au-dessus de mes forces : en quittant ma patrie naturelle, il me fallait celle de mon choix; en m'éloignant des amis de ma vie entière, il me fallait au moins trouver ces amis de tout ce qui est bon et noble [1], avec lesquels, sans les connaître personnellement, l'âme est toujours en sympathie. Je vis s'écrouler à la fois tout ce qui soutenait mon imagination : je voulus un moment encore m'embarquer sur un vaisseau chargé pour l'Amérique, dans l'espoir qu'il serait pris en route; mais j'étais trop ébranlée pour me décider à une résolution si forte; et comme on me donnait pour toute alternative l'Amérique ou Coppet, je m'arrêtai à ce dernier parti, car un sentiment profond m'attirait toujours vers Coppet, malgré les peines qu'on m'y faisait éprouver.

(ŒUVRES, t. XV, *Dix années d'exil*, p. 139-150.)

1. Nous avons dit ailleurs que Mme de Staël voyait alors dans les Anglais les défenseurs de toutes les libertés opprimées par Napoléon.

Persécutions diverses. — Départ forcé pour la Russie. — Adieux a Coppet.

[Même à Coppet, elle fut persécutée. La maison paternelle lui devint odieuse, et la fuite à travers l'Europe s'imposa.]

Enfin, au mois de mars 1811, un nouveau préfet arriva de Paris [1]. C'était un de ces hommes supérieurement adaptés au régime actuel, c'est-à-dire ayant une assez grande connaissance des faits, et une parfaite absence de principes en matière de gouvernement; appelant abstraction toute règle fixe, et plaçant sa conscience dans le dévouement au pouvoir. La première fois que je le vis, il me dit tout de suite qu'un talent comme le mien était fait pour célébrer l'Empereur, que c'était un sujet digne du genre d'enthousiasme que j'avais montré dans *Corinne.* Je lui répondis que, persécutée comme je l'étais par l'Empereur, toute louange de ma part, adressée à lui, aurait l'air d'une requête, et que j'étais persuadée que l'Empereur lui-même trouverait mes éloges ridicules dans une semblable circonstance. Il combattit avec force cette opinion; il revint plusieurs fois chez moi pour me prier, au nom de mon intérêt, disait-il, d'écrire pour l'Empereur, ne fût-ce qu'une feuille de quatre pages : cela suffirait, assurait-il, pour terminer toutes les peines que j'éprouvais [2]. Ce qu'il me disait, il le répétait à toutes les personnes que je connaissais. Enfin, un jour il vint me proposer de chanter la naissance du roi de Rome; je lui répondis en riant que je n'avais aucune idée sur ce sujet, et que je m'en tiendrais à faire des vœux pour que sa nourrice fût

1. A Genève, alors ville française. Genève était le chef-lieu du département du Mont-Blanc.

2. On ne saurait trop insister sur la facilité avec laquelle Mme de Staël aurait pu de tout temps faire sa paix avec Napoléon. Il n'en eût coûté qu'à sa dignité. Mais c'était justement là le seul prix qu'elle ne pût consentir.

bonne. Cette plaisanterie finit les négociations du préfet avec moi, sur la nécessité que j'écrivisse en faveur du gouvernement actuel.

Peu de temps après, les médecins ordonnèrent à mon fils cadet les bains d'Aix en Savoie, à vingt lieues de Coppet. Je choisis pour y aller les premiers jours de mai, époque où les eaux sont encore désertes. Je prévins le préfet de ce petit voyage, et j'allai m'enfermer dans une espèce de village où il n'y avait pas alors une seule personne de ma connaissance. A peine y avais-je passé dix jours, qu'il m'arriva un courrier du préfet de Genève pour m'ordonner de revenir. Le préfet du Mont-Blanc, où j'étais, eut peur aussi que je ne partisse d'Aix pour aller en Angleterre, disait-il, écrire contre l'Empereur ; et, bien que Londres ne fût pas très voisin d'Aix en Savoie, il fit courir ses gendarmes pour défendre qu'on me donnât des chevaux de poste sur la route. Je suis tentée de rire aujourd'hui de toute cette activité *préfectoriale* contre une aussi pauvre chose que moi ; mais alors, je mourais de peur à la vue d'un gendarme. Je craignais toujours que d'un exil si rigoureux on ne passât bientôt à la prison, ce qui était pour moi plus terrible que la mort. Je savais qu'une fois arrêtée, une fois cet esclandre bravé, l'Empereur ne se laisserait plus parler de moi, si toutefois quelqu'un en avait le courage ; ce qui n'était guère probable dans cette cour, où la terreur règne à chaque instant de la journée et pour chaque détail de la vie.

Je revins à Genève, et le préfet me signifia que non seulement il m'interdisait d'aller, sous aucun prétexte, dans les pays réunis à la France, mais qu'il me conseillait de ne point voyager en Suisse et de ne jamais m'éloigner dans aucune direction à plus de deux lieues de Coppet. Je lui objectai qu'étant domiciliée en Suisse, je ne concevais pas bien de quel droit une autorité française pouvait me défendre de voyager dans un pays étranger. Il me trouva sans doute un

peu niaise de discuter dans ce temps-ci une question de droit, et me répéta son conseil, singulièrement voisin d'un ordre. Je m'en tins à ma protestation; mais le lendemain j'appris qu'un des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne, M. Schlegel[1], qui depuis huit ans avait bien voulu se charger de l'éducation de mes fils, venait de recevoir l'ordre, non seulement de quitter Genève, mais même Coppet. Je voulus encore représenter qu'en Suisse le préfet de Genève n'avait pas d'ordre à donner; mais on me dit que, si j'aimais mieux que cet ordre passât par l'ambassadeur de France, j'en étais bien la maîtresse; que cet ambassadeur s'adresserait au landamman[2], et le landamman au canton de Vaud, qui renverrait M. Schlegel de chez moi. En faisant faire ce détour au despotisme, j'aurais gagné dix jours, mais rien de plus. Je voulus savoir pourquoi l'on m'ôtait la société de M. Schlegel, mon ami et celui de mes enfants. Le préfet, qui avait l'habitude, comme la plupart des agents de l'Empereur, de joindre des phrases doucereuses à des actes très durs, me dit que c'était par intérêt pour moi que le gouvernement éloignait de ma maison M. Schlegel, qui me rendait antifrançaise. Vraiment touchée de ce soin paternel du gouvernement, je demandai ce qu'avait fait M. Schlegel contre la France; le préfet m'objecta ses opinions littéraires, et entre autres une brochure de lui, dans laquelle, en comparant la *Phèdre* d'Euripide à celle de Racine, il avait donné la préférence à la première. C'était bien délicat pour un

1. Il s'agit ici d'Auguste Schlegel, né en 1767 à Hanovre, mort à Bonn en 1845, écrivain et professeur, que ses cours à Berlin (1801) et à Vienne (1808) ont rendu célèbre. Dans ses livres, comme dans ses leçons, il fut d'une sévérité intraitable pour nos auteurs français. Sa *Comparaison de la Phèdre de Racine et de celle d'Euripide* était tout au désavantage de Racine. Son *Cours de littérature dramatique*, où nos classiques sont si malmenés, fut traduit par Mme Necker de Saussure, en 1809.

2. *Landamman*, ou *landmann*, magistrature municipale de la Suisse, qui existe encore dans certains cantons.

monarque corse, de prendre ainsi fait et cause pour les moindres nuances de la littérature française. Mais, dans le vrai, on exilait M. Schlegel parce qu'il était mon ami, parce que sa conversation animait ma solitude, et que l'on commençait à mettre en œuvre le système qui devait se manifester, de me faire une prison de mon âme, en m'arrachant toutes les jouissances de l'esprit et de l'amitié.

Je repris la résolution de partir, à laquelle la douleur de quitter mes amis et les cendres de mes parents m'avaient si souvent fait renoncer. Mais une grande difficulté restait à résoudre : c'était le choix des moyens de départ. Le gouvernement français mettait de telles entraves au passeport pour l'Amérique, que je n'osai plus recourir à ce moyen. D'ailleurs, j'avais des raisons de craindre qu'au moment où je m'embarquerais on ne prétendît qu'on avait découvert que je voulais aller en Angleterre, et qu'on ne m'appliquât le décret qui condamnait à la prison ceux qui tentaient de s'y rendre sans l'autorisation du gouvernement. Il me paraissait donc infiniment préférable d'aller en Suède, dans cet honorable pays dont le nouveau chef[1] annonçait déjà la glorieuse conduite qu'il a su soutenir depuis. Mais par quelle route se rendre en Suède? Le préfet m'avait fait savoir de toutes les manières que partout où la France commandait je serais arrêtée; et comment arriver là où elle ne commandait pas[2]? Il fallait nécessairement passer par la Russie, puisque toute l'Allemagne était soumise à la domination française. Mais, pour arriver en Russie, il fallait traverser la Bavière et l'Autriche. Je me fiais au Tyrol, bien qu'il fût réuni à un État confédéré, à cause du courage que ses malheureux habitants avaient montré. Quant à l'Autriche, malgré le funeste

1. Bernadotte, élu par la diète réunie à Œrebro, le 21 août 1810. Il ne prit possession du trône de Suède que plusieurs mois plus tard.

2. C'est-à-dire à la Baltique.

abaissement dans lequel elle était tombée, j'estimais assez son monarque pour croire qu'il ne me livrerait pas; mais je savais aussi qu'il ne pourrait me défendre. Après avoir sacrifié l'antique honneur de sa maison, quelle force lui restait-il en aucun genre? Je passais donc ma vie à étudier la carte d'Europe pour m'enfuir, comme Napoléon l'étudiait pour s'en rendre maître; et ma campagne, ainsi que la sienne, avait toujours la Russie pour objet. Cette puissance était le dernier asile des opprimés; ce devait être celle que le dominateur de l'Europe voulait abattre. [...]

Déchirée par l'incertitude, je parcourus le parc de Coppet; je m'assis dans tous les lieux où mon père avait coutume de se reposer pour contempler la nature; je revis ces mêmes beautés des ondes et de la verdure que nous avions si souvent admirées ensemble; je leur dis adieu en me recommandant à leur douce influence. Le monument qui renferme les cendres de mon père et de ma mère, et dans lequel, si le bon Dieu le permet, les miennes doivent être déposées [1], était une des principales causes de mes regrets, en m'éloignant des lieux que j'habitais : mais je trouvais presque toujours, en m'en approchant, une sorte de force qui me semblait venir d'en haut. Je passai une heure en prière devant cette porte de fer qui s'est refermée sur les restes du plus noble des humains, et là mon âme fut convaincue de la nécessité de partir. Je me rappelai ces vers fameux de Claudien [2], dans lesquels il exprime l'espèce de doute qui s'élève dans

1. Ce vœu a été rempli. Le tombeau du parc de Coppet s'est refermé sur Mme de Staël en 1817, et n'a pas été rouvert depuis. — Sur ce tombeau, voir plus haut, p. 21 et 22, note.

2. « Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem, » etc. C'est la fameuse *Invective contre Rufin*. Le poète, frappé de l'injustice du sort, qui fait ici-bas prospérer le méchant et s'affliger l'honnête homme, feint un instant de douter de la Providence. Mais la chute éclatante de Rufin dissipe son incertitude, et le convainc de l'existence des dieux, et d'une sanction terrestre de la loi morale.

les âmes les plus religieuses, lorsqu'elles voient la terre abandonnée aux méchants et le sort des mortels comme flottant au gré du hasard. Je sentais que je n'avais plus la force d'alimenter l'enthousiasme qui développait en moi tout ce que je puis avoir de bon, et qu'il me fallait entendre parler ceux qui pensaient comme moi, pour me fier à ma propre croyance et conserver le culte que mon père m'avait inspiré. J'invoquai plusieurs fois, dans cette anxiété, la mémoire de mon père, de cet homme, le Fénelon de la politique, dont le génie était en tout l'opposé de celui de Bonaparte; et il en avait, du génie, car il en faut au moins autant pour se mettre en harmonie avec le ciel que pour évoquer à soi tous les moyens déchaînés par l'absence des lois divines et humaines. J'allai revoir le cabinet de mon père, où son fauteuil, sa table et ses papiers sont encore à la même place; j'embrassai chaque trace chérie, je pris son manteau, que jusqu'alors j'avais ordonné de laisser sur sa chaise, et je l'emportai avec moi pour m'en envelopper, si le messager de la mort s'approchait de moi. Ces adieux terminés, j'évitai le plus que je pus les autres adieux, qui me faisaient trop de mal, et j'écrivis aux amis que je quittais, en ayant pris soin que ma lettre ne leur fût remise que plusieurs jours après mon départ.

Le lendemain samedi, 23 mai 1812, à deux heures après midi, je montai dans ma voiture, en disant que je reviendrais pour dîner; je ne pris avec moi aucun paquet quelconque; j'avais mon éventail à la main, ma fille le sien, et seulement mon fils et M. Rocca[1] portaient dans leurs poches ce qu'il nous fallait pour quelques jours de voyage. En descendant l'avenue de Coppet, en quittant ainsi ce château qui était devenu pour moi comme un ancien et bon ami, je fus près de m'évanouir...

(Œuvres, t. XV, *Dix années d'exil*, 158-164.)

1. Son second mari. (Voir *Introduction*.)

XXI

La mère. — Mme de Staël éducatrice.

[Il semble que, dans une existence aussi traversée, les occupations de l'écrivain eussent pu faire tort aux devoirs de la mère. Il n'en fut cependant rien, à aucune époque de la vie de Mme de Staël. Nous avons sur ce point, outre le témoignage de ses enfants, celui de Mme Necker de Saussure, bien placée pour en juger.]

Par une confiance et une sincérité bien rares, par une vigilance singulière au milieu de tant d'occupations diverses, par un soin continuel de la moralité, du bonheur, de l'existence entière de ses enfants, Mme de Staël s'est fait adorer d'eux, en même temps qu'elle a mis de toutes parts des contre-poids à l'enthousiasme qu'elle leur inspirait. Ainsi, à côté de cette imagination, de cette sensibilité qu'ils admiraient en elle, ils trouvaient le sens moral le plus droit, un goût pur, sévère même, dans sa conversation, et cette persuasion raisonnée pour le fond, et presque superstitieuse par sa vivacité, qu'il n'est aucun malheur qui ne provienne d'une faute. Ils trouvaient surtout cette religion du cœur qui, s'unissant en elle à l'idée de son père, ajoutait aux affections du sang dans leur famille. Elle écrivait à son fils, le jour de l'anniversaire de la mort de M. Necker : « Je t'écris, cher enfant, un bien triste jour que mon départ rend encore plus solennel. J'ai pensé à toi au pied du monument que tu reverras avant moi, où tu feras ta prière. C'est aux saintes pensées dont il est l'image que j'attache mon âme dans des moments si douloureux. Crois-moi, cher ami, il n'y a qu'elles contre la vie. »

Je ne puis mieux donner l'idée de l'impression que Mme de Staël produisait sur ses enfants, qu'en citant quelques fragments d'une lettre que m'écrivait à ce sujet la duchesse de Broglie :

« Ma mère attachait une grande importance à notre

bonheur dans l'enfance et prenait une part sensible aux chagrins de notre âge. Elle avait quelquefois des conversations d'égal à égal avec moi à l'âge de douze ans, et rien ne peut donner une idée de la joie qu'on éprouvait quand on avait passé une demi-heure d'intimité avec elle. On sentait une vie nouvelle, on était placé plus haut, et cela donnait du courage pour toutes les études.

« Ses enfants l'ont toujours passionnément aimée. Dès l'âge de cinq ou six ans, nous nous disputions pour savoir celui de nous qui l'aimait le plus, et, quand elle causait tête à tête avec un de nous, c'était une récompense dont nous étions vivement jaloux. On était heureux de cœur et d'amour-propre auprès d'elle.

« Le dimanche, elle lisait toujours avec nous les sermons de mon grand-père [1]; elle n'a jamais voulu avoir de gouvernante pour moi, et elle m'a donné des leçons tous les jours dans ses plus grands chagrins. Le développement de notre esprit était une jouissance si vive pour elle, qu'il n'était aucune récompense qui pût valoir pour nous le spectacle du bonheur qu'on lui donnait.

« Elle s'est mise le plus tôt possible en relation d'égalité avec ses enfants, et leur a dit non seulement qu'elle avait besoin d'eux par le cœur, mais même qu'ils pouvaient lui prêter une sorte d'appui. Dans ses chagrins d'exil, elle les consultait souvent. Je lui ai entendu dire à Auguste : « J'ai besoin de ton approbation. » Elle me parlait de ma vie future, et de tous ses projets sur moi, avec une franchise parfaite.

« Dans de certaines circonstances, elle aurait remarqué qu'un de ses enfants avait été supérieur à elle en courage ou en décision, elle aurait témoigné du respect pour son caractère, et cependant on ne cessait jamais de la respecter, elle, et ce respect était toujours mêlé d'une sorte de crainte. Quoiqu'elle montrât la plus grande confiance, du moment qu'elle rentrait dans l'éducation, elle imposait.

« Elle poussait fort loin le scrupule à notre égard, se reprochant même nos défauts et nous disant : « Si vous

1. Les écrits de Necker sur les sujets de morale et même de religion sont nombreux.

aviez des torts, non seulement j'en serais malheureuse, mais j'en aurais des remords. » Quand elle nous blâmait en disant : « C'est ma faute, je n'ai pas pu supporter l'exil, je ne vous ai pas donné l'exemple du courage et de la résignation, » cela était déchirant. Rien ne pourra jamais donner l'idée de l'impression produite par ce mélange de dignité et de confiance, d'émotion et de réserve, qu'il y avait dans sa manière vis-à-vis de ses enfants. Ces paroles, qu'elle prononçait avec des larmes contenues, sont gravées dans leur âme, et l'idée de la souffrance qu'ils lui auraient causée en se conduisant mal, l'idée des reproches qu'elle se serait faits à elle-même, est une des barrières les plus fortes pour les retenir dans le bien.

« Personne n'a jamais eu plus qu'elle de dignité naturelle, et c'est ce qui lui a permis d'admettre ses enfants à la familiarité la plus intime, de leur inspirer même parfois de la pitié pour ses chagrins, sans qu'ils aient cessé de la révérer. Jamais une mère n'a été plus confiante et plus imposante à la fois. »

Il est curieux, pour ceux qui réfléchissent sur l'éducation, d'examiner la succession des caractères dans les familles : on peut souvent observer, entre les parents et les enfants, des formes assez opposées, jointes à une grande ressemblance de fond. Un désir d'originalité, la vue de quelques inconvénients dans certaines manières d'être, produisent des contrastes extérieurs, tandis que les sentiments se transmettent inaperçus, d'une génération à l'autre. Ainsi Mme de Staël a été une personne ardente et passionnée comme l'était réellement Mme Necker, malgré le vertueux empire qu'elle exerçait sur elle-même ; et Mme de Broglie (qui me permettra de parler d'elle, puisque je fais une remarque avantageuse pour sa mère), Mme de Broglie a pris cette élévation, cette pureté d'âme qui, à travers des singularités d'imagination, ont toujours percé chez Mme de Staël.

(Œuvres, t. I, *Notice sur Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, CCXLIX-CCLV.)

XXII

Mme de Staël intime.

[Suite des confidences de Mme Necker de Saussure :]

Je ne sais si j'ose rapporter certaines scènes trop intimes, trop familières peut-être. En voici une que je hasarde cependant, tant elle me paraît caractériser chez Mme de Staël sa grande susceptibilité d'émotion dans tout ce qui tenait à son père, et la manière dont elle cherchait à agir sur l'imagination, même quand elle s'adressait aux gens du peuple.

M. Necker, étant à Coppet avec elle, nous avait envoyé chercher à Genève, dans sa voiture, mes enfants et moi. Il était nuit quand nous partîmes, et nous versâmes en route dans un fossé. Aucun de nous ne se fit de mal; mais on perdit du temps à relever la voiture, et il était tard quand nous arrivâmes. Nous trouvâmes Mme de Staël seule dans le salon. Elle était assez inquiète de nous; mais, lorsque je commençai à lui raconter notre accident, elle m'interrompit tout à coup pour me demander : « Comment êtes-vous venus? — Dans la voiture de votre père. — Oui, je le sais; mais qui est-ce qui vous menait? — Eh mais! son cocher sans doute. — Comment! son cocher, Richel? — Oui, Richel. — Ah! bon Dieu! s'écria-t-elle, il aurait pu verser mon père! » Aussitôt elle s'élance vers la sonnette, ordonnant qu'on fasse venir Richel. Richel dételait; il fallut attendre.

Pendant ce temps, Mme de Staël, en proie à la plus vive agitation, parcourait à grands pas la chambre. « Quoi! mon père, mon pauvre père, disait-elle, on l'aurait versé! A votre âge, à celui de vos enfants, ce n'est rien; mais avec sa taille, sa grosse taille!... Dans un fossé, et il aurait pu y rester longtemps; et il aurait appelé, appelé inutilement peut-être... » Alors, vaincue par son émotion, elle était obligée de s'arrêter jusqu'à ce que la colère lui eût redonné des forces.

Enfin, Richel entre. J'étais extrêmement curieuse

d'entendre ce qu'elle lui dirait, parce que chez cette personne, ordinairement très indulgente avec les inférieurs, un sentiment si vif devait s'exhaler de la manière la plus originale. Elle s'avance sur lui avec solennité et, d'une voie d'abord étouffée, mais qui, grossissant peu à à peu, finit par de grands éclats : « Richel, vous a-t-on dit que j'avais de l'esprit? » L'homme ouvre de grands yeux. « Savez-vous que j'ai de l'esprit, vous dis-je? » L'homme reste encore muet. « Apprenez donc que j'ai de l'esprit, beaucoup d'esprit, prodigieusement d'esprit; eh bien! tout l'esprit que j'ai, je l'emploierai à vous faire passer le reste de vos jours dans un cachot, si jamais vous versez mon père. »

J'ai souvent, par la suite, essayé de l'amuser en lui peignant cette scène dans laquelle elle menaçait un cocher de son esprit. Mais elle, si facile à égayer à ses propres dépens, n'a jamais pu seulement songer à cette aventure, sans être de nouveau saisie par la colère et l'émotion. « Et de quoi, obtenais-je d'elle tout au plus, de quoi voulez-vous donc que je menace, si ce n'est de mon pauvre esprit? »

(ŒUVRES, I, *Notice sur Mme de Staël* par Mme Necker de Saussure, CCXXV-CCXXVIII.)

XXIII

Sur le caractère de Mme de Staël (*Conclusion*).

[Parmi les jugements portés sur le caractère de Mme de Staël, la première place appartient encore à celui de sa cousine :]

Le génie et la femme étaient unis intimement en elle; si l'un dominait par son ascendant, l'autre semblait s'assujettir par sa susceptibilité de souffrance, et la plus vive admiration n'était jamais envers elle sans mélange de tendre pitié. Son talent la pénétrait de toutes parts : il étincelait dans ses yeux, il colorait ses moindres paroles, il donnait à sa bonté, à sa pitié, une éloquence pathétique et victorieuse; mais il a tourmenté son existence. Cette prodigieuse émotion, ce feu, qui se commu-

niquent dans ses écrits, ne pouvaient s'amortir dans sa destinée. Son âme, qu'on me passe l'expression, était plus vivante qu'une autre [1]. Elle aimait, elle voyait, elle pensait davantage, elle était plus capable de dévouement et d'action, elle l'était parfois de jouissances : mais elle souffrait avec plus de vivacité, et l'intensité de sa douleur était horrible. Ce n'est pas son esprit qu'il faut accuser de ses peines : ses hautes lumières ne lui ont donné que des consolations ; c'est sa grande, sa dévorante imagination, cette imagination du cœur, son levier pour remuer les âmes, qui a ébranlé la sienne et troublé sa tranquillité. Et ce don, le plus sublime peut-être, ce don unique dans sa réunion avec d'autres aussi étonnants, a fait d'elle un génie audacieux et une femme malheureuse. Il y avait trop de disproportion entre elle et les autres. Elle a compris l'arrangement des choses humaines, longtemps avant de s'y résigner. Trop amère pour elle dans ses douleurs, la vie était trop monotone dans ses jouissances, et cette belle preuve de l'immortalité de l'âme, l'inégalité de nos vœux et de notre sort, prenait, en contemplant Mme de Staël, un nouveau degré d'évidence. Elle donnait l'idée d'une intelligence supérieure, qu'un destin jaloux aurait assujettie aux misères et aux illusions terrestres, et à qui de hautes prérogatives ne feraient que mieux sentir le vide et le malheur de notre vie [2].

(ŒUVRES, t. I, *Notice sur Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, XII-XV.)

1. Mme de Staël dit d'elle-même, dans la conclusion de son livre *De la Littérature* :

« D'autres bravent la malveillance, d'autres opposent à ses calomnies ou la froideur, ou le dédain ; pour moi, je ne puis me vanter de ce courage, je ne puis dire à ceux qui m'accuseraient injustement, qu'ils ne troubleraient point ma vie. Non, je ne puis le dire ; et soit que j'excite ou que je désarme l'injustice, en avouant sa puissance sur mon bonheur, je n'affecterai point une force d'âme que démentirait chacun de mes jours. Je ne sais quel caractère il a reçu du ciel, celui qui ne désire pas le suffrage des hommes, celui qu'un regard bienveillant ne remplit pas du sentiment le plus doux, et qui n'est pas contristé par la haine, longtemps avant de retrouver la force qu'il faut pour la mépriser. »

2. A côté de cet éloquent témoignage, on en peut rappeler

XXIV

Une rencontre. — Lamartine et Mme de Staël en 1815.

[Lamartine a raconté, dans une page charmante, comment il eut la vision de Mme de Staël, un jour qu'il la guettait sur la route de Coppet. Lamartine avait alors vingt-trois ans; son premier ouvrage, les *Méditations*, ne devait paraître qu'en 1820.]

« Hier, en sortant comme à l'ordinaire du château pour aller au lac, je pris la grande route de Coppet, et je me postai à l'ombre d'un saule, sur le revers du

d'autres, moins émus en général, mais non moins instructifs. — Voici d'abord la première impression que produisit Mme de Staël à Mme Récamier, qui devint par la suite son amie la plus fidèle. M. Récamier lui amène un jour, à Clichy, une dame qu'il ne nomme pas :

« Cette dame venait pour parler de la vente et de l'achat d'une maison; sa toilette était étrange; elle portait une robe du matin et un petit chapeau paré, orné de fleurs : je la pris pour une étrangère. Je fus frappée de la beauté de ses yeux et de son regard; je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais, mais il est certain que je songeais plus à la reconnaître et, pour ainsi dire, à la deviner, qu'à lui faire les premières phrases d'usage, lorsqu'elle me dit avec une grâce vive et pénétrante qu'elle était vraiment ravie de me connaître, que M. Necker, son père...

« A ces mots je reconnus Mme de Staël! Je n'entendis pas le reste de sa phrase, je rougis, mon trouble fut extrême. Je venais de lire ses *Lettres sur Rousseau*, je m'étais passionnée pour cette lecture. J'exprimai ce que j'éprouvais plus encore par mes regards que par mes paroles; elle m'intimidait et m'attirait à la fois. On sentait tout de suite en elle une personne parfaitement naturelle dans une nature supérieure. De son côté, elle fixait sur moi ses grands yeux, mais avec une curiosité pleine de bienveillance, et m'adressa sur ma figure des compliments qui eussent paru exagérés et trop directs, s'ils n'avaient pas semblé lui échapper, ce qui donnait à ses louanges une séduction irrésistible. Mon trouble ne me nuisit

fossé, au bord du chemin. J'avais emporté avec moi un volume de *Corinne*, comme pour me porter bonheur. Après avoir attendu une grande partie de la journée sans apercevoir autre chose sur la route que les petits nuages de poussière soulevés par le vent d'été, qui soufflait du lac vers les montagnes, le soleil baissait, j'allais reprendre

point; elle le comprit et m'exprima le désir de me voir beaucoup à son retour à Paris, car elle partait pour Coppet. Ce ne fut alors qu'une apparition dans ma vie, mais l'impression fut vive. Je ne pensai plus qu'à Mme de Staël, tant j'avais ressenti l'action de cette nature si ardente et si forte. »

(*Mme Récamier*, SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE, t. I, p. 24-25, Michel Lévy, éditeur.)

De son côté, l'écrivain danois Œhlenschläger écrit :

« Mme de Staël n'était pas jolie, mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible; elle possédait au plus haut degré le don de subjuguer les caractères opiniâtres et de rapprocher par son amabilité des hommes tout à fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle, mais l'âme tendre et délicate.

« Si l'on ajoute à toutes les qualités de Mme de Staël qu'elle était riche, généreuse, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vécu dans son château enchanté comme une reine ou comme une fée. » (*Coppet et Weimar*, p. 162-163, Calmann-Lévy, éditeur.)

Enfin, dans une lettre à Kœrner, datée du 4 janvier 1804, Schiller écrivait de l'illustre voyageuse :

« Voilà que le diable m'amène la philosophe française (*die franzœsische philosophinne*), qui est bien, de toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées, la plus mobile, la plus prête au combat et la plus fertile en paroles. Mais c'est aussi la plus cultivée, la plus spirituelle des femmes, et si elle n'était pas réellement intéressante, je ne me dérangerais pas pour elle.

« Tu peux, d'ailleurs, penser combien une telle apparition, un tel esprit, placé sur les sommets de la culture française tout à fait opposée à la nôtre, et qui nous arrive subitement du fond d'un autre monde, doit contraster avec la nature allemande, et combien elle diffère de la mienne. Elle éloigne de moi toute poésie, et je m'étonne de pouvoir faire encore quelque chose. Je la vois souvent, et comme, par-dessus le marché, je ne m'exprime pas facilement en français, j'ai réellement de rudes heures à passer! On est obligé pourtant d'estimer et d'honorer hautement cette femme pour sa belle intelligence, son esprit libéral et ouvert de tant de côtés. » (*Coppet et Weimar*, p. 36-37, Calmann Lévy, éditeur.)

tristement mon chemin pour rentrer à V***, quand un grand nuage de poussière et un bruit de roues attirèrent mes regards du côté de Coppet. Le cœur me battit, le livre me tomba des mains; j'avais à peine eu le temps de me rasseoir au pied de mon saule, quand deux calèches découvertes, courant au grand trot des chevaux vers Morges, défilèrent, à demi voilées par la poussière, devant moi. La première ne contenait que des jeunes gens sur le siège et des jeunes personnes dans la voiture ; elles étaient charmantes, mais ce n'était pas de la beauté que je cherchais. Dans la seconde, deux femmes d'un âge plus mûr étaient assises seules et causaient ensemble avec animation. L'une, on m'a dit le soir que c'était Mme Récamier, m'éblouit comme le plus céleste visage qui ait jamais éclairé les yeux d'un poète, trop beau, comme un éclair, pour être autre chose qu'une apparition! La seconde, un peu massive, un peu colorée, un peu virile pour une apparition, mais avec de grands yeux noirs humides qui ruisselaient de flamme et de beauté, parlait avec une vivacité et avec des gestes qui semblaient accompagner de fortes pensées; elle se soulevait en parlant, comme si elle eût voulu s'élancer de la calèche; ses cheveux, mal bouclés, s'épandaient au vent; elle tenait dans sa main une branche de saule qui lui servait d'éventail contre le soleil de juin. Je ne vis plus qu'elle. Elle m'aperçut et me montra du regard à son amie, qui se pencha à son tour pour regarder de mon côté.

« Est-ce mon costume? est-ce mon livre? est-ce l'enthousiasme involontaire exprimé par la rougeur ou la pâleur de mon visage? Me prirent-elles pour un étudiant allemand qui cherchait des fleurs dans la poussière des grands chemins, ou pour un poète italien qui rêvait un sonnet à la liberté, à l'amour, ou à la gloire de Corinne? Je ne sais, mais elles se retournèrent plusieurs fois pour regarder en arrière, et j'entendis, à travers le bruit des roues, quelques exclamations enjouées qui me firent croire qu'elles avaient reconnu en moi un admirateur timide, et qu'elles riaient de mon embuscade d'enthousiasme sur un revers de fossé. Je tremblai même un instant qu'elle ne fît arrêter la voiture pour me demander ce que j'avais à lui dire. Je serais resté confondu et muet;

car, pétrifié doublement par la beauté de l'une et par la gloire de l'autre, je ressemblais au dieu *Terme*, qui voit passer sans parole le bruit et l'éclat du temps. Voilà, mon cher V***[1], tout ce qu'il m'a été donné de voir de cette femme dont l'âme s'est si souvent répandue à la nôtre dans ses pages. Hélas! comme tout le monde, je n'ai saisi ma vision qu'au vol, et je n'ai vu l'amour ni la gloire qu'à travers la poudre d'un grand chemin! Je t'envoie quelques vers que j'écrivis tristement le soir en remontant, à travers une forêt de châtaigniers, au château de V***, où l'on se moqua un peu de ma ferveur et de ma déception; mais je me suis bien gardé de les envoyer à Mme de Staël[2] ».

(*Souvenirs et portraits*, t. I, p. 293.)

XXV

Mme de Staël écrivain.

La netteté de ses aperçus est telle qu'on oublie leur extrême finesse. Elle n'a point de vaine subtilité et ne force point ses lecteurs à discerner l'imperceptible; mais tout grandit entre ses mains. Son attention entière se porte un instant sur chaque point, et il devient si distinct pour elle, qu'aucun rapport ne lui échappe; mais elle a soin de rattacher les fils trop déliés à d'autres plus forts, dont on reconnaît l'importance. On passe ainsi facilement des détails à l'ensemble avec elle, et l'on se trouve tout à coup à la racine des idées, quand on croyait ne faire qu'en suivre les dernières ramifications.

Une des causes du plaisir qu'elle donne, c'est celui qu'elle prend à regarder toutes choses, à contempler les faces nombreuses et brillantes que lui présentent les objets. Cette personne si sensible aux découvertes des

1. Son ami Aymon de Virieu.
2. Ces vers ne nous ont pas été conservés.

autres, paraît jouir aussi des siennes. Elle produit de nouvelles impressions sur elle-même par le jeu de son propre esprit, et alors ses pensées, comme des fusées étincelantes, jaillissent de toutes parts sur la route.

Néanmoins on s'est plaint d'éprouver quelque fatigue en lisant ses ouvrages, à l'exception pourtant du premier et du dernier [1]. Une sensation est un fait sur lequel il n'y pas à disputer, et, si celle-là était assez générale pour mériter d'être comptée, il faudrait l'attribuer à deux causes : l'une, la multitude de ses idées, et l'autre, quelques défauts de style, sensibles surtout dans la seconde période de sa carrière.

La richesse des pensées est extraordinaire chez elle. Peut-être aucun écrivain ne l'a-t-il égalée sous ce rapport. Qu'on prenne au hasard trois de ses pages, et trois pages de l'auteur le plus spirituel, il est à parier que le nombre des idées originales et marquantes sera supérieur chez Mme de Staël. Ce n'est pas qu'elle affecte la concision, chaque pensée est bien revêtue des mots nécessaires; mais on n'est pas accoutumé à voir tant de pensées ensemble, et peut-être y en a-t-il trop. Peut-être certaines phrases qui ne sont que du remplissage pour le raisonnement, font-elles sur notre âme l'effet de ces morceaux de drap dans les clavecins, qui étouffent le retentissement d'une corde avant qu'on en frappe une autre. La succession des pensées est trop rapide, trop continue chez de Mme de Staël, pour le mouvement moyen des esprits; elle est la déesse de l'abondance; elle répand à pleines mains des épis, des perles, des roses, des rubans et des diadèmes. On ne veut rien laisser échapper, parce que tout a sa valeur, mais il se peut qu'on se fatigue à recueillir...

Il a manqué longtemps quelque chose aux ouvrages de Mme de Staël sous le rapport de l'art, c'est-à-dire sous le rapport de la correspondance parfaite d'une composition avec les facultés des hommes pour lesquels elle est faite. Ce n'était pas non plus en artiste qu'elle travaillait, et elle ne voyait pas ses œuvres hors d'elle-même, à part de

1. Les *Lettres sur J.-J. Rousseau* et les *Considérations sur la Révolution française*.

ses sentiments ou de ses opinions. En parlant de ses projets littéraires, elle disait toujours : « Je montrerai, je prouverai, je ferai comprendre, » et non, je composerai un morceau sur un tel sujet. Buffon, repolissant toute sa vie sa description du *Cygne*; Rousseau, recopiant de sa propre main pour Mme de Luxembourg sa *Nouvelle Héloïse* déjà imprimée, sont des peintres qui se complaisent dans l'œuvre de leurs mains. Ils s'arrêtent devant la forme qu'ils ont créée, et l'admirent. Mme de Staël ne s'occupe que de l'esprit. La parole n'est à ses yeux qu'un instrument, et quoique l'expression soit presque toujours très heureuse, son mérite tient à ce qu'elle représente, plus encore qu'à ce qu'elle est.

Dans les écrits de Mme de Staël, l'enchaînement des pensées est toujours motivé, mais il l'est par le sentiment qui les inspire : toutes marchent vers le même but, mais rangées dans l'ordre naturel de leur naissance, plutôt que disposées avec recherche. Aussi peut-on trouver ailleurs des contrastes plus habilement ménagés, des combinaisons d'effets plus savantes. Chez elle on reconnaît partout la trace d'un esprit brillant en conversation, auquel il survient des éclairs à l'improviste. Souvent un aperçu très lumineux et plus important que l'objet traité interrompt un discours léger par son ton et sa matière ; plus souvent encore une discussion abstraite est ranimée par un trait inattendu, et la femme aimable vient chasser le philosophe.

Une espèce d'insouciance sur le prix qu'on attachera à ses découvertes se fait souvent remarquer en elle. C'est le fruit de cet immense pouvoir de création qui lui donne la certitude de se renouveler sans cesse ; mais cela vient particulièrement de ce que, tout entière à son objet, elle perd de vue sa réputation littéraire. Mme de Staël veut faire avancer l'esprit humain, elle veut ranimer chez ses contemporains, chez les Français surtout, ces mêmes puissances de l'âme qui sont si actives en elle. On l'aurait vue se dévouer, s'il l'eût fallu, pour les causes qu'elle a soutenues, et elle est peut-être, hors des lettres sacrées, le seul écrivain supérieur dont le principal but ait été plus noble que la gloire.

Plus ses louables motifs se sont développés, plus aussi le mérite de ses ouvrages a été grand. Elle avait toujours

écrit d'impulsion, mais une inspiration dont l'origine est personnelle n'imprime pas au talent son caractère le plus auguste. Ce n'est pas seulement pour la manière que Mme de Staël a gagné; l'excellence toujours croissante du fond et de la forme dans ses livres semble tenir à une marche analogue dans son existence intime. Il y a eu plus d'harmonie en elle-même, et plus aussi entre elle et les autres. Sa chaleur, portée tout entière dans un beau sentiment de moralité, a vivifié une sphère plus étendue, a été en même temps plus égale et plus communicative; ses mouvements mieux réglés se sont transmis davantage au dehors. L'effervescence de la jeunesse n'augmentait pas ses forces réelles; en elle, l'ardeur de l'âme n'avait pas besoin de celle du sang.

Si aucune des productions de Mme de Staël n'est tout à fait elle, son âme est répandue dans toutes. Il sera difficile de recomposer par la pensée cet être prodigieux, mais la postérité retrouvera dispersé ce que nous avons possédé dans sa plus étonnante comme dans sa plus aimable réunion. Ceux qui veulent écrire surtout liront et reliront ses ouvrages, non pas assurément qu'ils doivent viser à imiter une originalité qui, chez eux, ne mériterait plus ce titre; mais parce qu'ils trouveront les deux éléments de la création, le mouvement et la matière. Ils pourront puiser indéfiniment dans cette mine, et sans doute, parce que tout ce qu'elle renferme n'a pas été mis en œuvre. A une seconde, à une troisième lecture, on trouve avec surprise des idées qu'on n'avait pas encore remarquées, des idées que nous croyions avoir acquises par l'effet de notre propre expérience. Ces livres, où tout semble dit, invitent encore à réfléchir; et ils ouvrent à l'esprit plus de route que celui de l'auteur n'a eu le temps d'en parcourir.

En tout, les ouvrages de Mme de Staël paraissent appartenir à des temps nouveaux. Ils annoncent, comme ils tendent à amener une autre période dans la société et dans les lettres, l'âge des pensées fortes, généreuses, vivantes, des sentiments venant du fond du cœur. Elle a donné l'idée d'une littérature en quelque sorte plus parlée qu'écrite d'un genre dans lequel l'improvisation des assemblées nationales pour la politique, l'abandon des confidences pour l'expression de la passion, et les

saillies de conversation pour l'observation de la société, nous disent quelque chose de plus intime et de plus fort que ne l'a jamais fait la rhétorique étudiée.

(Œuvres, t. I, *Notice sur Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, cci à cciv, et ccv à ccx.)

DEUXIÈME PARTIE

LES ROMANS DE Mme DE STAËL

I

Pourquoi Mlle d'Albémar vit dans la retraite.

[Mlle d'Albémar, âme tendre et corps contrefait, a fui Paris et s'est confinée dans la retraite. Elle résiste aux instances de Mme d'Albémar, sa belle-sœur (Delphine), et lui fait sa confession.]

Vous savez que j'ai l'extérieur du monde le moins agréable : ma taille est contrefaite, et ma figure n'a point de grâce; je n'ai jamais voulu me marier; quoique ma fortune attirât beaucoup de prétendants, j'ai vécu presque toujours seule, et je serais un mauvais guide pour moi-même et pour les autres au milieu des passions de la vie; mais j'en sais assez pour avoir remarqué qu'une femme disgraciée de la nature est l'être le plus malheureux lorsqu'elle ne reste pas dans la retraite. La société est arrangée de manière que pendant les vingt années de sa jeunesse, personne ne s'intéresse vivement à elle; on l'humilie à chaque instant sans le vouloir, et il n'est pas un seul des discours qui se tiennent devant elle qui ne réveille dans son âme un sentiment douloureux.

J'aurais pu jouir, il est vrai, du bonheur d'avoir

des enfants : mais que ne souffrirais-je pas si j'avais transmis à ma fille les désavantages de ma figure! si je la voyais destinée comme moi à ne jamais connaître *le bonheur suprême d'être le premier objet d'un homme sensible*! Je ne le confie qu'à vous, ma chère Delphine; mais parce que je ne suis point faite pour inspirer de l'amour, il ne s'ensuit pas que mon cœur ne soit pas susceptible des affections les plus tendres. J'ai senti, presque au sortir de l'enfance, qu'avec ma figure il était ridicule d'aimer; imaginez-vous de quels sentiments amers j'ai dû m'abreuver. Il était ridicule pour moi d'aimer, et jamais cependant la nature n'avait formé un cœur à qui ce bonheur fût plus nécessaire.

Un homme dont les défauts extérieurs seraient très marquants pourrait encore conserver les espérances les plus propres à le rendre heureux. Plusieurs ont ennobli par des lauriers les disgrâces de la nature; mais les femmes n'ont d'existence que par l'amour : l'histoire de leur vie commence et finit avec l'amour; et comment pourraient-elles inspirer ce sentiment sans quelques agréments qui puissent plaire aux yeux? La société fortifie à cet égard l'intention de la nature, au lieu d'en modifier les effets; elle rejette de son sein la femme infortunée que l'amour et la maternité ne doivent point couronner. Que de peines dévorantes n'a-t-elle point à souffrir dans le secret de son cœur!

J'ai été romanesque comme si je vous ressemblais, ma chère Delphine; mais j'ai néanmoins trop de fierté pour ne pas cacher à tous les regards le malheureux contraste de ma destinée et de mon caractère. Comment suis-je donc parvenue à supporter le cours des années qui m'étaient échues? Je me suis renfermée dans la retraite, rassemblant sur votre tête tous mes intérêts, tous mes vœux, tous mes sentiments; je me disais que j'aurais été vous, si la nature m'eût accordé vos grâces et vos charmes; et, secondant de toute mon âme l'inclination de mon frère, je l'ai conjuré

de vous laisser la portion de son bien qu'il me destinait. Qu'aurais-je fait de la richesse? J'en ai ce qu'il faut pour rendre heureux ce qui m'entoure, pour soulager l'infortune autour de moi; mais quel autre usage de l'argent pourrais-je imaginer, qui n'eût ajouté au sentiment douloureux qui pèse sur mon âme? Aurais-je embelli ma maison pour moi, mes jardins pour moi? et jamais la reconnaissance d'un être chéri ne m'aurait récompensée de mes soins! Aurais-je réuni beaucoup de monde, pour entendre plus souvent parler de ce que les autres possèdent et de ce qui me manque? Aurais-je voulu courir le risque des propositions de mariage qu'on pouvait adresser à ma fortune? et me serais-je condamnée à supporter tous les détours qu'aurait pris l'intérêt avide pour endormir ma vanité, et m'ôter jusqu'à l'estime de moi-même?

Non, non, Delphine, ma sage résignation vaut bien mieux. Il ne me restait qu'un bonheur à espérer, je l'ai goûté : je vous ai adoptée pour ma fille; j'avais manqué la vie, j'ai voulu vous donner tous les moyens d'en jouir. Je serais sans doute bien heureuse d'être près de vous, de vous voir, de vous entendre; mais avec vous seraient les plaisirs et la société brillante qui doivent vous entourer. Mon cœur, qui n'a point aimé, est encore trop jeune pour ne pas souffrir de son isolement, quand tous les objets que je verrais m'en renouvelleraient la pensée.

Les peines d'imagination dépendent presque entièrement des circonstances qui nous les retracent; elles s'effacent d'elles-mêmes lorsque l'on ne voit ni n'entend rien qui en réveille le souvenir; mais leur puissance devient terrible et profonde, quand l'esprit est forcé de combattre à chaque instant contre des impressions nouvelles. Il faut pouvoir détourner son attention d'une douleur importune, et s'en distraire avec adresse; car il faut de l'adresse vis-à-vis de soi-même, pour ne pas trop souffrir. Je ne connais guère les autres, ma chère Delphine, mais assez bien moi;

c'est le fruit de la solitude. Je suis parvenue avec assez d'efforts à me faire une existence qui me préserve des chagrins vifs; j'ai des occupations pour chaque heure, quoique rien ne remplisse mon existence entière; j'unis les jours aux jours, et cela fait un an, puis deux, puis la vie. Je n'ose changer de place, agiter mon sort ni mon âme; j'ai peur de perdre le résultat de mes réflexions et de troubler mes habitudes qui me sont encore plus nécessaires, parce qu'elles me dispensent de réflexions même, et font passer le temps sans que je m'en mêle.

Déjà cette lettre va déranger mon repos pour plusieurs jours; il ne faut pas me faire parler de moi, il ne faut presque pas que j'y pense : je vis en vous; laissez-moi vous suivre de mes vœux, vous aider de mes conseils, si j'en peux donner pour ce monde que j'ignore. Apprenez-moi successivement et régulièrement les événements qui vous intéressent, je croirai presque avoir vécu dans votre histoire; je conserverai des souvenirs; je jouirai par vous des sentiments que je n'ai pu ni inspirer ni connaître.

(*Delphine*, Ire partie, lettre VII.)

II

Portrait de M. de Serbellane.

[M. de Serbellane joue, dans *Delphine*, le rôle de l'homme « sensible » et « intéressant »; tandis que Léonce sera, lui, l'homme de la passion « fatale ». L'amour partagé de M. de Serbellane pour Thérèse d'Ervins est très ingénieusement déduit de la loi des contrastes.]

Il faut que je vous fasse connaître M. de Serbellane pour que vous conceviez comment, avec beaucoup de raison et même assez de calme dans ses affections, il a pu inspirer à Thérèse un sentiment si vif : d'abord je crois, en général, qu'un homme d'un caractère froid

se fait aimer facilement d'une âme passionnée; il captive et soutient l'intérêt en vous faisant supposer un secret au delà de ce qu'il exprime, et ce qui manque à son abandon peut, momentanément du moins, exciter davantage l'inquiétude et la sensibilité d'une femme; les liaisons ainsi fondées ne sont peut-être pas les plus heureuses et les plus durables, mais elles agitent davantage le cœur assez faible pour s'y livrer. Thérèse, solitaire, exaltée et malheureuse, a été tellement entraînée par ses propres sentiments, qu'on ne peut accuser M. de Serbellane de l'avoir séduite. Il y a beaucoup de charme et de dignité dans sa contenance; son visage a l'expression des habitants du Midi, et ses manières vous feraient croire qu'il est Anglais. Le contraste de sa figure animée avec son accent calme et sa conduite toujours mesurée a quelque chose de très piquant. Son âme est forte et sérieuse; son défaut, selon moi, c'est de ne jamais mettre complètement à l'aise ceux même qui lui sont chers; il est tellement maître de lui, qu'on trouve toujours une sorte d'inégalité dans les rapports qu'on entretient avec un homme qui n'a jamais dit à la fin du jour un seul mot involontaire. Il ne faut attribuer cette réserve à aucun sentiment de dissimulation ou de défiance, mais à l'habitude constante de se dominer lui-même et d'observer les autres.

Un grand fonds de bonté, une disposition secrète à la mélancolie rassurent ceux qui l'aiment et donnent le besoin de mériter son estime. Des mots fins et délicats font entrevoir son caractère; il me semble qu'il comprend, qu'il partage même tout bas la sensibilité des autres, et que, dans le secret de son cœur, il répond à l'émotion qu'on lui exprime; mais tout ce qu'il éprouve en ce genre vous apparaît comme derrière un nuage, et l'imagination des personnes vives n'est jamais, avec lui, ni totalement découragée, ni entièrement satisfaite.

(*Delphine,* Ire partie, lettre VIII.)

III

Portrait de M. d'Ervins.

[Le portrait du mari de Thérèse offre avec celui de M. de Serbellane un piquant contraste.]

J'arrivai chez Mme d'Ervins. Je n'avais pas encore vu son mari, et son extérieur confirma l'opinion qu'on m'avait donnée de lui. Il me reçut avec politesse, mais avec une importance qui me faisait sentir, non le prix qu'il attachait à moi, mais celui qu'il mettait à lui-même. Il m'offrit à déjeuner, et notre conversation fut contrainte et gênée, comme elle doit toujours l'être avec un homme qui n'a de sentiments vrais sur rien, et dont l'esprit ne s'exerce qu'à la défense de son amour-propre. Il me parla continuellement de lui, sans remarquer le moins du monde si mon intérêt répondait à la vivacité du sien. Quand il se croyait prêt à dire un mot spirituel, ses petits yeux brillaient à l'avance d'une joie qu'il ne pouvait réprimer; il me regardait après avoir parlé, pour juger si j'avais su l'entendre; et lorsque son émotion d'amour-propre était calmée, il reprenait un air imposant, par égard pour son propre caractère, passant tour à tour des intérêts de son esprit à ceux de sa considération, et secrètement inquiet d'avoir été trop badin pour un homme sérieux, et trop sérieux pour un homme aimable.

Après une heure consacrée au déjeuner, il se leva, et m'expliqua lentement comment des affaires indispensables, que la bonté de son cœur lui avait suscitées, des visites chez quelques ministres, qu'il ne pouvait retarder sans crainte de les offenser grièvement, l'obligeaient à me quitter. Je vis qu'il me regardait avec bienveillance, pour adoucir la peine que je devais

ressentir de son absence. J'aurais eu envie de le tranquilliser sur le chagrin qu'il me supposait; mais ne voulant pas déplaire au mari de mon amie, je lui fis la révérence avec l'air sérieux qu'il désirait, et son dernier salut me prouva qu'il en était content.

(*Delphine,* Ire partie, lettre XXII.)

IV

Portrait de Delphine.

[C'est Léonce, celui qui poursuivra Delphine de sa passion forcenée, qui écrit à son ancien précepteur.]

Je n'imaginais pas qu'il fût possible, mon cher Barton, qu'une seule personne réunît tant de grâces variées, tant de grâces qui sembleraient devoir appartenir aux manières d'être les plus différentes. Des expressions toujours choisies et un mouvement toujours naturel, de la gaieté dans l'esprit et de la mélancolie dans les sentiments, de l'exaltation et de la simplicité, de l'entraînement et de l'énergie! mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force? possédant au même degré tout ce qui peut inspirer de l'admiration aux penseurs les plus profonds, tout ce qui doit mettre à l'aise les esprits les plus ordinaires, s'ils ont de la bonté, s'ils aiment à retrouver cette qualité touchante sous les formes les plus faciles et les plus nobles, les plus séduisantes et les plus naïves.

Delphine anime la conversation en mettant de l'intérêt à ce qu'elle dit, de l'intérêt à ce qu'elle entend; nulle prétention, nulle contrainte : elle cherche à plaire, mais elle ne veut y réussir qu'en développant ses qualités naturelles. Toutes les femmes que j'ai connues s'arrangeaient plus ou moins pour faire effet sur les autres; Delphine, elle seule, est tout à la fois

assez fière et assez simple pour se croire d'autant plus aimable qu'elle se livre davantage à montrer ce qu'elle éprouve.

Avec quel enthousiasme elle parle de la vertu! Elle l'aime comme la première beauté de la nature morale; elle respire ce qui est bien, comme un air pur, comme le seul dans lequel son âme généreuse puisse vivre. Si l'étendue de son esprit lui donne de l'indépendance, son caractère a besoin d'appui; elle a dans le regard quelque chose de sensible et de tremblant qui semble invoquer un secours contre les peines de la vie, et son âme n'est pas faite pour résister seule aux orages du sort. O mon ami! qu'il sera heureux celui qu'elle choisira pour protéger sa destinée, qu'elle élèvera jusqu'à elle, et qui la défendra de la méchanceté des hommes!

(*Delphine*, Ire partie, lettre XXIV).

V

Un bal sous le premier Empire.

Quand la conversation de Mme d'Albémar avec M. de Serbellane fut terminée, elle revint dans le bal; et M. d'Orsan, ce neveu de Mme du Marset, qui a toujours besoin d'occuper de ses talents parce qu'ils lui tiennent lieu d'esprit, pria Delphine de danser une polonaise qu'un Russe leur avait apprise à tous les deux, et dont on était très curieux dans le bal. Delphine fut comme forcée de céder à son importunité, mais il y avait quelque chose de bien aimable dans les regards qu'elle m'adressa [1]; elle se plaignait à moi de l'ennui que lui causait M. d'Orsan : notre intelligence s'était établie d'elle-même; son sourire m'associait à ses observations doucement malicieuses.

Les hommes et les femmes montèrent sur les bancs

1. C'est Léonce qui parle.

pour voir danser Delphine; je sentis mon cœur battre avec une grande violence quand tous les yeux se tournèrent sur elle : je souffrais de l'accord même de toutes ces pensées avec la mienne; j'eusse été plus heureux si je l'avais regardée seul.

Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée nombreuse un effet plus extraordinaire; cette danse étrangère a un charme dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée : c'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaieté tout à fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelques pas la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête; mais bientôt, reprenant la danse vive et légère, elle s'entourait d'un châle indien qui, dessinant sa taille et retombant avec ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant.

Cette danse expressive et pour ainsi dire inspirée exerce sur l'imagination un grand pouvoir; elle vous retrace les idées et les sensations poétiques que, sous le ciel de l'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire.

Quand Delphine eut cessé de danser, de si vifs applaudissements se firent entendre, qu'on put croire pour un moment tous les hommes amoureux et toutes les femmes subjuguées.

(*Delphine,* Ire partie, lettre XXVII.)

VI

Portrait de M. de Lebensei.

[Lettre de Mme de Lebensei à Delphine. Mme de Lebensei a bravé les préjugés du monde, qui lui tient rigueur; elle s'en console aisément par les joies de l'intimité conjugale.]

Je vais peut-être vous étonner, jeune et charmante Delphine; mais ce n'est point la passion de l'amour,

telle qu'on peut la ressentir dans l'effervescence de la jeunesse, qui m'a décidée à choisir Henri pour le dépositaire de mon sort ; il y a de la raison dans mon sentiment pour lui, de cette raison qui calcule l'avenir autant que le présent, et se rend compte des qualités et des défauts qui peuvent fonder une liaison durable. On parle beaucoup des folies que l'amour fait commettre : je trouve plus de vraie sensibilité dans la sagesse du cœur que dans son égarement ; mais toute cette sagesse consiste à n'aimer, quand on est jeune, que celui qui vous sera cher également dans tous les âges de la vie. Quel doux précepte de morale et de bonheur ! Et la morale et le bonheur sont inséparables quand les combinaisons factices de la société ne viennent pas mêler leur poison à la vie naturelle.

Henri de Lebensei est certainement l'homme le plus remarquable par l'esprit qu'il soit possible de rencontrer : une éducation sérieuse et forte lui a donné sur tous les objets philosophiques des connaissances infinies, et une imagination très vive lui inspire des idées nouvelles sur tous les faits qu'il a recueillis. Il se plaît à causer avec moi, d'autant plus qu'une sorte de timidité sauvage et fière le rend souvent taciturne dans le monde; comme son esprit est animé et son caractère assez sérieux, plus le cercle se resserre, plus il déploie dans la conversation d'agréments et de ressources, et seul avec moi il est plus aimable encore qu'il ne s'est jamais montré aux autres. Il réserve pour moi des trésors de pensées et de grâce, tandis que le commun des hommes s'exalte pour les auditeurs, s'enflamme pour l'amour-propre, et se refroidit dans l'intimité : tous ceux qui aiment la solitude ou que les circonstances ont appelés à y vivre, vous diront de quel prix est, dans les jouissances habituelles, ce besoin de communiquer ses idées, de développer ses sentiments, ce goût de conversation qui jette de l'intérêt dans une vie où le calme s'achète d'ordinaire aux dépens de la variété ; et ne croyez point que cet empressement de

Henri pour mon entretien naisse seulement de son amour pour moi; ma raison m'aurait dit encore qu'il ne faut jamais compter sur les qualités que l'amour donne, ou se croire préservé des défauts dont il corrige. Ce qui me rend certaine de mon bonheur avec Henri, c'est que je connais parfaitement son caractère tel qu'il est, indépendamment de l'affection que je lui inspire, et que je suis la seule personne au monde avec laquelle il ait entièrement développé ses vertus comme ses défauts.

Henri possède un genre d'agrément et de gaieté qui ne peut se développer que dans la familiarité de sentiments intimes; ce n'est point une grâce de parure, mais une grâce d'originalité dont la parfaite aisance augmente beaucoup le charme : quand l'intimité est arrivée à ce point qui fait trouver du charme dans des jeux d'enfants, dans une plaisanterie vingt fois répétée, de petits détails sans fin auxquels personne que vous deux ne pourrait jamais rien comprendre, mille liens sont enlacés autour du cœur, et il suffirait d'un mot, d'un signe, de l'allusion la plus légère à des souvenirs si doux, pour rappeler ce qu'on aime du bout du monde. [...]

Sous des formes froides et quelquefois sévères, il est plus accessible que personne à la pitié : il cache ce secret, de peur qu'on n'en abuse; mais moi, je le sais et je m'y confie. Sans doute je serais bien malheureuse s'il n'était retenu près de moi que par la crainte de m'affliger en s'éloignant; mais tout en jouissant de l'amour que je lui inspire, je songe avec bonheur que deux vertus me répondent de son cœur, la vérité et la bonté. Nous nous faisons illusion; mais quand on observe la société, il est aisé de voir que les hommes ont bien peu besoin des femmes; tant d'intérêts divers animent leur vie, que ce n'est pas assez du goût le plus vif, de l'attrait le plus tendre, pour répondre de la durée d'une liaison : il faut encore que des principes et des qualités invariables préservent l'esprit de se

livrer à une affection nouvelle, arrêtent les caprices de l'imagination, et garantissent le cœur longtemps avant le combat, car s'il y avait combat, le triomphe même ne serait plus du bonheur.

(*Delphine,* IIe partie, lettre VII.)

VII

La confession de Mme de Vernon.

[Mme de Vernon est le caractère le plus original, le plus fouillé de *Delphine*. Nature très complexe, faite d'instinct et de calcul, elle a constamment assuré sa vie et son bonheur aux dépens de Delphine, tout en prenant le rôle de sa meilleure amie. En mourant, elle lui adresse une confession aussi dépourvue d'artifice que de remords. Toute la lucidité, toute la sécheresse du XVIIIe siècle finissant revivent en ces singulières pages.]

Je n'ai été aimée dans ma vie que par vous. Beaucoup de gens m'ont trouvée aimable, ont recherché ma société; mais vous êtes la seule personne qui m'ayez rendu service sans intérêt personnel, sans autre objet que de satisfaire votre générosité et votre amitié; et cependant vous êtes l'être du monde envers lequel j'ai eu les torts les plus graves; peut-être même n'y a-t-il que vous qui ayez véritablement le droit de me faire des reproches. Comment m'expliquer à moi-même une telle conduite? Au moins, je n'en adoucis pas les couleurs; je m'interdis, pour la première fois de ma vie, tout autre secours que celui de la vérité. C'est à votre esprit seul que je m'adresserai dans cette peinture fidèle de mon caractère, et je n'abuserai point de ma situation pour obtenir mon pardon de l'attendrissement qu'elle pourrait vous causer.

Les circonstances qui présidèrent à mon éducation ont altéré mon naturel; il était doux et flexible; on

aurait pu, je crois, le développer d'une manière plus heureuse. Personne ne s'est occupé de moi dans mon enfance, lorsqu'il eût été si facile de former mon cœur à la confiance et à l'affection. Mon père et ma mère sont morts que je n'avais pas trois ans, et ceux qui m'ont élevée ne méritaient point mon attachement. Un parent très éloigné et très insouciant fut mon tuteur; il me donnait des maîtres en tout genre, sans prendre le moindre intérêt ni à ma santé, ni à mes qualités morales; il voulait être bien pour moi, mais comme il n'était averti de rien par son cœur, sa conduite tenait au hasard de sa mémoire ou de sa disposition; il regardait d'ailleurs les femmes comme des jouets dans leur enfance, et, dans leur jeunesse, comme des maîtresses plus ou moins jolies, que l'on ne peut jamais écouter sur rien de raisonnable.

Je m'aperçus assez vite que les sentiments que j'exprimais étaient tournés en plaisanterie, et que l'on faisait taire mon esprit, comme s'il ne convenait pas à une femme d'en avoir. Je renfermai donc en moi-même tout ce que j'éprouvais; j'acquis de bonne heure ainsi l'art de la dissimulation, et j'étouffai la sensibilité que la nature m'avait donnée. Une seule de mes qualités, la fierté, échappa à mes efforts pour les contraindre toutes; quand on me surprenait dans un mensonge, je n'en donnais aucun motif; je ne cherchais point à m'excuser, je me taisais; mais je trouvais assez injuste que ceux qui comptaient les femmes pour rien, qui ne leur accordaient aucun droit et presque aucune facilité, que ceux-là même voulussent exiger d'elles les vertus de la force et de l'indépendance, la franchise et la sincérité.

Mon tuteur, assez fatigué de moi parce que je n'avais point de fortune, vint me dire un matin qu'il fallait épouser M. de Vernon. Je l'avais vu pour la première fois la veille; il m'avait souverainement déplu. Je m'abandonnai au seul mouvement involontaire que je me sois permis de montrer en ma vie; je résistai avec

assez de véhémence; mon tuteur menaça de me faire enfermer pour le reste de mes jours dans un couvent, si je refusais M. de Vernon; et, comme je ne possédais rien au monde, je n'avais point l'espoir de m'affranchir de son despotisme. J'examinai ma situation ; je vis que j'étais sans force, une lutte inutile me parut la conduite d'un enfant; j'y renonçai, mais avec un sentiment de haine contre la société qui ne prenait pas ma défense et ne me laissait d'autres ressources que la dissimulation. Depuis cette époque, mon parti fut irrévocablement pris d'y avoir recours chaque fois que je le jugerais nécessaire. Je crus fermement que le sort des femmes les condamnait à la fausseté ; je me confirmai dans l'idée conçue dès mon enfance, que j'étais par mon sexe et par le peu de fortune que je possédais, une malheureuse esclave à qui toutes les ruses étaient permises avec son tyran. Je ne réfléchis point sur la morale, je ne pensais pas qu'elle pût regarder les opprimés. Je n'étouffai point ma conscience; car, en vérité, jusqu'au jour où je vous ai trompée, elle ne m'a rien reproché.

M. de Vernon n'avait point un caractère insouciant comme mon tuteur; mais il avait, avant tout, la peur d'être gouverné, et néanmoins une si grande disposition à être dupe, qu'il donnait toujours la tentation de le tromper : cela était si facile, et il y avait tant d'inconvénient à lui dire la vérité la plus innocente, qu'il aurait fallu, je vous l'atteste, une sorte de chevalerie dans le caractère, pour parler avec sincérité à un tel homme. J'ai pris pendant quinze ans l'habitude de ne devoir aucun de mes plaisirs qu'à l'art de cacher mes goûts et mes penchants, et j'ai fini par me faire, pour ainsi dire, un principe de cet art même, parce que je le regardais comme le seul moyen de défense qui restât aux femmes contre l'injustice de leurs maîtres.

J'engageai M. de Vernon avec tant d'adresse à passer plusieurs années à Paris, qu'il crut y aller malgré moi : j'aimais le luxe, et je ne connais personne qui,

par son caractère, ses fantaisies et sa prodigalité, ait plus besoin que moi d'une grande fortune. M. de Vernon s'était enrichi par l'économie; je sus cependant exciter si bien son amour-propre, qu'à sa mort il était presque ruiné, et avait contracté, vous le savez, une dette assez forte avec la famille de Léonce. Je disposais de M. de Vernon, et cependant il me traitait toujours avec une grande dureté : il ne se doutait pas que j'eusse de l'ascendant sur ses actions; mais, pour mieux se prouver à lui-même qu'il était le maître, il me parlait toujours avec rudesse.

Ma fierté se révoltait souvent en secret de tout ce que j'étais obligée de faire pour alléger ma servitude; mais si je m'étais séparée de M. de Vernon, je serais retombée dans la pauvreté, et j'étais convaincue que, de toutes les humiliations, la plus difficile à supporter au milieu de la société, c'était le manque de fortune et la dépendance que cette privation entraîne. [...]

J'avais eu d'abord l'idée d'élever ma fille d'après mes idées, et de lui inspirer mon caractère; mais j'éprouvai une sorte de dégoût de former une autre à l'art de feindre : j'avais de la répugnance à donner des leçons de ma doctrine. Ma fille montrait dans son enfance assez d'attachement pour moi; je ne voulais ni lui dire le secret de mon caractère, ni la tromper. Cependant j'étais convaincue, et je le suis encore, que les femmes étant victimes de toutes les institutions de la société, elles sont dévouées au malheur si elles s'abandonnent le moins du monde à leurs sentiments, si elles perdent de quelque manière l'empire d'elles-mêmes. Je me déterminai, après y avoir bien réfléchi, à donner à Mathilde, dont le caractère, je vous l'ai dit, s'annonçait de bonne heure comme très âpre, le frein de la religion catholique; et je m'applaudis d'avoir trouvé le moyen de soumettre ma fille à tous les jougs de la destinée de femme, sans altérer sa sincérité naturelle. Vous voyez, d'après cela, que je n'aimais pas ma

manière d'être, quoique je fusse convaincue que je ne pouvais m'en passer.

M. de Vernon mourut. L'état de sa fortune me rendait impossible de rester à Paris; j'en fus très affligée : j'aime la société, ou, pour mieux dire, je n'aime pas la solitude; je n'ai pas pris l'habitude de m'occuper, et je n'ai pas assez d'imagination pour avoir dans la retraite aucun amusement, aucune variété par le secours de mes propres idées ; j'aime le monde, le jeu, etc. Tout ce qui remue au dehors me plaît, tout ce qui agite au dedans m'est odieux; je suis incapable de vives jouissances, et, par cette raison même, je déteste la peine : je l'ai évitée avec un soin constant et une volonté inébranlable.

J'allai à Montpellier; c'est alors que je vous connus, il y a six ans : vous en aviez seize, et moi près de quarante. M. d'Albémar, qui vous avait élevée, devait, quoiqu'il eût déjà soixante ans, vous épouser l'année suivante : ce mariage me déplaisait extrêmement; il m'ôtait tout espoir d'obtenir une part quelconque dans l'héritage de M. d'Albémar, et de voir finir la gêne d'argent qui m'était singulièrement odieuse. J'avais d'abord assez de prévention contre vous; mais, je vous l'atteste, et j'ai bien le droit d'être crue après tant de pénibles aveux, vous me parûtes extrêmement aimable; et dans les trois années que j'ai passées à Montpellier, je trouvais dans votre entretien un plaisir toujours nouveau.

Cependant mon âme n'était plus accessible à des sentiments assez forts pour me changer; il fallait, pour être aimée d'une personne comme vous, que je cachasse mon véritable caractère, et j'étudiais le vôtre pour y conformer en apparence le mien. Cette feinte, quoiqu'elle eût pour but de vous plaire, dénaturait extrêmement le charme de l'amitié. Votre mari mourut : je vous avais dit que je désirais achever l'éducation de ma fille à Paris, vous m'offrîtes aussitôt d'y venir avec moi et de me prêter quarante mille livres, qui m'étaient

nécessaires pour m'y établir; j'acceptai ce service, et voilà ce qui a commencé à dépraver mon attachement pour vous.

Vous étiez si jeune et si vive, que je ne vous regardais absolument que comme un plaisir dans ma vie; de ce moment, je pensai que vous pouviez m'être utile, et j'examinai votre caractère sous ce rapport. J'aperçus bientôt que vous étiez dominée par vos qualités [1], la bonté, la générosité, la confiance, comme on l'est par des passions, et qu'il vous était presque aussi difficile de résister à vos vertus, peut-être inconsidérées, qu'à d'autres de combattre leurs vices. L'indépendance de vos opinions, la tournure romanesque de votre manière de voir et d'agir, me parurent en contraste avec la société dans laquelle vos goûts, vos succès, votre rang et vos richesses devaient vous placer. Je prévis aisément que vos agréments et vos avantages inspireraient pour vous des sentiments passionnés, mais vous feraient des ennemis, et dans la lutte que vous étiez destinée à soutenir contre l'envie et l'amour, je pensai que je pourrais aisément prendre un grand ascendant sur vous.

Je n'avais alors, je vous le jure, d'autre intention que de faire servir cet ascendant à notre bonheur réciproque; mais le sentiment que vous inspirâtes à Léonce changea ma disposition. Je mettais une grande importance au mariage de ma fille avec lui [2], et je vous en ai dans le temps développé tous les motifs; ils étaient tels, que votre générosité même ne pouvait diminuer leur influence sur mon sort : je ne pouvais, sans ce mariage, être dispensée de rendre compte de la fortune de M. de Vernon, ni donner une existence

1. Cette description de Delphine ressemble de très près au vrai caractère de Mme de Staël.

2. Ce mariage se fit, grâce au manège et à la calomnie. Détrompé, mais trop tard, puis veuf, Léonce poursuivra Delphine d'une passion redoublée d'abord par l'obstacle, puis par sa suppression.

convenable à ma fille, ni conserver mon état à Paris. [...] Je vous sus mauvais gré de vouloir enlever Léonce à ma fille, après que nous étions convenues ensemble de ce mariage. Si je vous avais parlé franchement, vous vous seriez sans doute justifiée; mais j'ai une aversion particulière pour les explications : décidée à ne pas faire connaître en entier ce que je pense, je déteste les moments que l'on destine à se tout dire; je conservai donc mon ressentiment contre vous, et il devint plus amer, étant contenu. [...] Vous savez maintenant, non mon excuse, mais l'explication de ma conduite. Mon plus grand tort fut d'arracher à Léonce son consentement, et de l'entraîner à l'église avant que vous eussiez eu le temps de vous revoir : j'en ai été punie. Il n'est résulté pour moi que des peines de ce malheureux mariage : ma fille s'est éloignée de moi; elle n'a voulu se prêter à rien de ce que je souhaitais : je me suis jetée dans les distractions qui suspendent toutes les inquiétudes de l'âme; j'ai joué, j'ai veillé toutes les nuits; je sentais qu'en me conduisant ainsi j'abrégeais ma vie; cette idée m'était assez douce. [...]

Enfin je vais mourir, et toute cette vie d'efforts et de combinaisons est déjà finie; je jouis de ces derniers jours pendant lesquels mon esprit n'a plus rien à ménager. Je croyais, il y a quelque temps, que j'avais seule bien entendu la vie, et que tous ceux qui me parlaient de sentiments dévoués et de vertus exaltées étaient des charlatans ou des dupes : depuis que je vous connais, il m'est venu par intervalles d'autres idées; mais je ne sais encore si mon aride système était complètement erroné, et s'il n'est pas vrai qu'avec toute autre personne que vous, les seules relations raisonnables sont les relations calculées.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas avoir été méchante : j'avais mauvaise opinion des hommes, et je m'armais à l'avance contre leurs intentions malveillantes; mais je n'avais point d'amertume dans l'âme. J'ai rendu fort heureux tous mes inférieurs, tous ceux qui ont été

dans ma dépendance; et lorsque j'ai usé de la dissimulation envers ceux qui avaient des droits sur moi, c'était encore en leur rendant la vie plus agréable. J'ai eu tort envers vous, Delphine, envers vous qui êtes, je vous le répète, ce que j'ai le plus aimé : inconcevable bizarrerie! que ne me suis-je livrée à l'impression que vous faisiez sur moi? Mais je la combattais comme une folie, comme une faiblesse qui dérangeait une vie politiquement ordonnée, tandis que ce sentiment aurait aussi bien servi à mes intérêts que mon bonheur.

J'ai tout dit dans cette lettre ; je ne vous ai point exagéré les motifs qui pouvaient m'excuser. J'ai donné à mes sentiments pour ma fille, à mes calculs personnels, leur véritable part; croyez-moi donc sur le seul intérêt qui me reste, croyez que je meurs en vous aimant.

J'ai vécu pénétrée d'un profond mépris pour les hommes, d'une grande incrédulité sur toutes les vertus comme toutes les affections. Vous êtes la seule personne au monde que j'aie trouvée tout à la fois supérieure et naturelle, simple dans ses manières, généreuse dans ses sacrifices, constante et passionnée, spirituelle comme les plus habiles, confiante comme les meilleures; enfin un être si bon et si tendre que, malgré tant d'aveux indignes de pardon, c'est en vous seule que j'espère pour verser des larmes sur ma tombe, et conserver un souvenir de moi qui tienne encore à quelque chose de sensible.

(*Delphine,* IIe partie, lettre XLI.)

VIII

Conversations mondaines.

[Les imprudences de Mme d'Albémar, la femme supérieure, font jaser. Une soi-disant amie l'en informe charitablement.]

Ce qui importe, c'est votre existence dans le monde, et le murmure qui précède l'attaque s'est déjà fait entendre depuis quelques jours.

Avant-hier, Mme de Croisy, qui jusqu'à présent avait mis son amour-propre à vous admirer, disait avec une voix aiguë, qu'elle monte toujours d'une octave pour les discours du sentiment : « Mon Dieu, que je suis fâchée que Mme d'Albémar s'établisse à Bellerive! Personne ne sait mieux que moi que c'est son goût pour l'étude qui l'a fixée dans la retraite; mais on dira tout autre chose, et il ne fallait pas s'y exposer. » Cette maligne preuve de l'intérêt de Mme de Croisy fut le premier signal du mal qu'on essaya de dire de vous. M. de Verneuil, qui a tant de peine à pardonner à votre esprit, à vos charmes et à votre bonté, reprit : « C'est une excellente personne que Mme d'Albémar, mais j'ai peur qu'elle n'ait une mauvaise tête. Ces femmes d'esprit, je l'ai répété cinquante fois à ma pauvre sœur quand elle vivait, il leur arrive toujours quelque malheur; j'en ai plusieurs exemples dans ma famille; aussi me suis-je voué au bon sens : personne ne dit que j'ai de l'esprit, parce que je ne veux pas qu'on le dise; et cependant quelle différence entre un homme et une femme! Il y a des occasions où il peut être utile à un homme de montrer à ceux qui en sont dupes ce qu'on appelle de l'esprit; mais une femme, une femme! ah! mon Dieu, il ne lui sert qu'à faire des sottises. Quand je dis cela, ce n'est pas que je n'aime Mme d'Albémar, mais je m'attends à quelque éclat fâcheux pour son repos. Sa conversation, quant à moi, m'amuse toujours beaucoup; néanmoins il ne serait pas sage de s'attacher à elle, car je suis persuadée qu'un jour ou l'autre il lui arrivera quelques peines, et je n'ai pas envie de me trouver là pour les partager. » Mme de Tésin, dont vous connaissez la double prétention à la sagesse et à l'esprit, interrompit M. de Verneuil, et lui dit : « Ce n'est point, monsieur, l'esprit qu'il faut blâmer; on connaît des personnes qui peuvent hardiment se comparer à Mme d'Albémar sous ce rapport, mais qui ont beaucoup plus de connaissance du monde et d'habitude de se conduire. Ces

personnes ne se contentent pas de briller dans un salon, et se servent de leurs lumières pour éviter toutes les occasions de faire dire du mal d'elles. Distinguez donc, je vous en prie, monsieur, les torts de légèreté de Mme d'Albémar des inconvénients de l'esprit en général. L'esprit est ce qui distingue éminemment les femmes citées pour leur raison. » Je me préparais à exciter une dispute sur ce sujet entre Mme de Tésin et M. de Verneuil, lorsque Mme du Marset et M. de Fierville, prévoyant mon intention, cherchèrent à ramener la conversation sur vous, et le firent avec une adresse vraiment perfide. Je voulais éviter même de vous défendre, parce que je sentais que c'était constater que vous aviez été attaquée ; mais il fallut enfin arrêter leurs discours ; j'eus au moins le bonheur de persuader entièrement ceux qui nous écoutaient ; ce qui me le prouva, c'est que M. de Fierville, qui donne toujours à Mme du Marset le signal de la retraite, parce qu'il a beaucoup moins d'amertume et de persistance dans ses méchancetés, se hâta de se replier en vous donnant les plus grands éloges.

J'aurais pu lui faire sentir combien il y avait de contraste entre le commencement de sa conversation et la fin ; mais je ne voulais pas intéresser son amour-propre à se montrer conséquent. J'ai remarqué plusieurs fois dans la société que l'on fait beaucoup de mal à ses amis, même en les justifiant, quand on irrite l'amour-propre de ceux qui les ont attaqués. « Il faut encore plus veiller sur soi quand on loue que quand on blâme ; si l'on veut se faire honneur en défendant ses amis, si l'on cherche à faire remarquer son caractère en vantant le leur, on leur nuit au lieu de les servir. »

Je croyais avant-hier que tout était fini ; mais hier Mme du Marset (je suis sûre que c'est elle) a mis en avant une femme tout insignifiante, mais dont elle dispose, et s'en est servie pour parler contre vous, tandis qu'elle-même, Mme du Marset, n'aurait pas été

écoutée. Cette femme donc, après un long soupir, s'est écriée tout à coup : « La pauvre Mme de Mondoville![1] » On lui a demandé la raison de sa pitié ; elle a répondu qu'elle la croyait bien malheureuse du sentiment que Léonce avait pour vous. A l'instant M. de Fierville, que vous connaissez pour l'homme le plus insouciant de la terre, a pris un air de componction vraiment risible. Mme du Marset a levé les yeux au ciel, espérant donner ainsi à sa figure un air de bonté ; et ce qu'il y avait dans la chambre de plus frivole et de moins scrupuleux s'est empressé de débiter des maximes sévères sur les ménagements que vous deviez à Mme de Mondoville.

Quand la société de Paris se met à vouloir se montrer morale contre quelqu'un, c'est alors surtout qu'elle est redoutable. La plupart des personnes qui composent cette société sont en général très indulgentes pour leur propre conduite, et souvent même aussi pour celle des autres, lorsqu'elles n'ont pas intérêt à la blâmer ; mais si, par malheur, il leur convient de saisir le côté sévère de la question, elles ne tarissent plus sur les devoirs et les principes, et vont beaucoup plus loin en rigueur que les femmes véritablement austères, résolues à se diriger elles-mêmes d'après ce qu'elles disent sur les autres. Les développements de vertu qui servent à la jalousie ou à la malveillance sont le sujet de rhétorique sur lequel les libertins et les coquettes font le plus de pathos dans de certaines occasions.

(*Delphine*, IIIe partie, lettre XVI.)

1. Femme de Léonce et fille de Mme de Vernon.

IX

Le bonheur dans l'infortune. M. et Mme de Belmont.

[Lettre de Léonce de Mondoville à son ancien précepteur M. Barton. Contraste entre les liaisons selon le monde et la vraie affection, même accompagnée de pauvreté.]

Hier, Mme de Mondoville étant absente, je pouvais passer la journée entière à Bellerive : Mme d'Albémar me proposa une promenade après dîner; elle me dit qu'il s'était établi près de chez elle une famille du Languedoc dont elle croyait connaître le nom, et qu'elle serait bien aise que nous allassions nous en informer. Nous partîmes, et Mme d'Albémar donna rendez-vous à sa voiture à une demi-lieue de Bellerive.

Lorsque nous approchâmes de l'endroit qu'on nous avait désigné, nous vîmes de loin une maison de paysan, petite, mais agréable, et nous entendîmes des voix et des instruments dont l'accord nous parut singulièrement harmonieux. Nous approchâmes : un enfant, qui était sur la porte à faire des boules de neige, nous offrit de monter; sa mère, l'entendant, sortit de chez elle et vint au-devant de nous. Mme d'Albémar reconnut d'abord, quoiqu'elle ne l'eût pas vue depuis dix ans, Mlle de Senanges, qu'elle avait rencontrée quelquefois dans la société de M. d'Albémar. Mlle de Senanges, à présent Mme de Belmont, accueillit Delphine de l'air le plus aimable et le plus doux. Nous la suivîmes dans la petite chambre dont elle faisait son salon, et nous vîmes un homme d'environ trente ans placé devant un piano et faisant chanter une petite fille de huit ans. Il se leva à notre arrivée; sa femme s'approcha de lui aussitôt et lui donna le bras pour avancer vers nous. Nous nous

aperçûmes alors qu'il était aveugle; mais sa figure avait conservé de la noblesse et du charme, malgré la perte de la vue; il régnait dans tous ses traits une expression de calme qui en imposait à la pitié même.

Delphine, dont le cœur est si accessible aux émotions de la bonté, se troubla visiblement, malgré ses efforts pour le cacher. Elle fit une question à Mme de Belmont sur les motifs de son départ du Languedoc. « Un procès que nous avons perdu, M. de Belmont et moi, nous a ruinés tout à fait, répondit-elle; j'avais été déjà privée de la moitié de ma fortune, parce qu'une tante m'avait déshéritée à cause de mon mariage. Il ne nous reste plus, à mon mari, mes deux enfants et moi, que quatre-vingts louis de rente; nous avons mieux aimé vivre dans un pays où personne ne nous connaissait que de nous trouver engagés à conserver, sans fortune, nos anciennes habitudes de société. Ce climat, d'ailleurs, convient mieux à la santé de mon mari que les chaleurs du Midi; et depuis quinze jours que nous sommes ici, nous nous y trouvons parfaitement bien. »

M. de Belmont prit la parole pour se féliciter de connaître une personne telle que Mme d'Albémar; il s'exprima avec beaucoup de grâce et de convenance, et sa femme, se rappelant avec plaisir qu'elle avait vu Mme d'Albémar encore enfant chez ses parents, lui parla de leurs relations communes avec une simplicité et une sérénité parfaites. Je la regardais attentivement, et je ne voyais pas dans toute sa manière la moindre trace d'une peine quelconque; elle ne paraissait pas se douter qu'il y eût rien dans sa situation qui pût exciter un intérêt extraordinaire, et fut longtemps sans s'apercevoir de celui qu'elle nous inspirait.

Son mari voulut nous montrer son jardin; il donna le bras à sa femme pour y aller : elle paraissait avoir tellement l'habitude de le conduire, que, pendant un moment qu'elle le remit à Delphine pour aller donner quelques ordres, elle marchait avec inquiétude, se

retournait plusieurs fois, et paraissait, non pas troublée, c'est une personne trop simple pour s'inquiéter sans motif, mais tout à fait déshabituée de faire un pas sans servir de guide à son mari.

M. de Belmont nous intéressait à tous les instants davantage par son esprit et sa raison; nous le ramenâmes plusieurs fois à parler de ses occupations, de ses intérêts; il nous répondit toujours avec plaisir, paraissant oublier complètement qu'il était aveugle et ruiné, et nous donnant l'idée d'un homme heureux et tranquille, qui n'a pas dans sa vie la moindre occasion d'exercer le courage ni même la résignation; seulement, en prononçant le nom de sa femme, en l'appelant ma chère amie, il avait un accent que je ne puis définir, mais qui retentissait à tous les souvenirs de sa vie, et nous les indiquait sans nous les exprimer.

Nous rentrâmes dans la maison; le piano était encore ouvert. Delphine témoigna à M. et Mme de Belmont le désir d'entendre de près la musique qui nous avait charmés de loin; ils y consentirent, en nous prévenant que, chantant presque toujours des trios avec leur fille, ils allaient exécuter de la musique très simple. Le père se mit à préluder au clavecin, avec un talent supérieur et une sensibilité profonde. Je ne connais rien de si touchant qu'un aveugle qui se livre à l'inspiration de la musique; on dirait que la diversité des sons et des impressions qu'ils font naître lui rend la nature entière dont il est privé. La timidité, naturellement inséparable d'une infirmité si malheureuse, défend d'entretenir les autres de la peine que l'on éprouve, et l'on évite presque toujours d'en parler; mais il semble, quand un aveugle vous fait entendre une musique mélancolique, qu'il vous apprend le secret de ses chagrins; il jouit d'avoir trouvé enfin un langage délicieux, qui permet d'attendrir le cœur sans craindre de le fatiguer.

Les beaux yeux de Delphine se remplirent de larmes, et je voyais combien son âme était émue : mais quand

M. de Belmont et sa femme chantèrent ensemble, et que leur fille, âgée de huit ans, vint joindre sa voix enfantine et pure à celle de ses parents, il devint impossible d'y résister. Ils nous firent entendre un air des moissonneurs du Languedoc, dont le refrain villageois est ainsi :

Accordez-moi donc, ma mère,
Pour mon époux, mon amant;
Je l'aimerai tendrement,
Comme vous aimez mon père.

La petite fille levait ses beaux yeux vers sa mère en chantant ces paroles; son visage était tout innocent, mais, élevée par des parents qui ne vivaient que d'affections tendres, elle avait déjà dans le regard et dans la voix cette mélancolie si intéressante à cet âge, cette mélancolie, pressentiment de la destinée qui menace l'enfant à son insu. La mère reprit le même refrain, en disant :

Elle t'accorde, ta mère,
Pour ton époux, ton amant;
Tu l'aimeras tendrement,
Ainsi qu'elle aime ton père.

A ces derniers mots, il y eut dans le regard de Mme de Belmont quelque chose de si passionné, et tant de modestie succéda bientôt à ce mouvement, que je me sentis pénétré de respect et d'enthousiasme pour ces nobles liens de famille, dont on peut à la fois être si fier et si heureux. Enfin le père chanta à son tour :

Ma fille, aime bien ta mère,
Prends pour époux ton amant;
Et chéris-le tendrement,
Comme elle a chéri ton père.

La voix de M. de Belmont se brisa tout à fait en prononçant ces paroles, et ce fut avec effort qu'il la retrouva, pour répéter tous les trois ensemble le

refrain, sur un air de montagne qui semblait faire entendre encore les échos des Pyrénées.

Leurs voix étaient d'une parfaite justesse : celle du mari, grave et sonore, mêlait une dignité mâle aux doux accents des femmes; leur situation, l'expression de leur visage, tout était en harmonie avec la sensibilité la plus pure; rien n'en distrayait, rien ne manquait même à l'imagination. Delphine me l'a dit depuis : l'attendrissement que lui faisait éprouver une réunion si parfaite de tout ce qui peut émouvoir, cet attendrissement était tel, qu'elle n'avait plus la force de le supporter. Ses larmes la suffoquaient, quand Mme de Belmont, se jetant presque dans ses bras, lui dit : « Aimable Delphine, je vous reconnais; mais nous croiriez-vous malheureux? Ah! combien vous vous tromperiez! »

(*Delphine*, IIe partie, lettre VIII.)

X

Français et Anglais.

[Début du roman de *Corinne*. — Deux voyageurs, en route pour Rome, trompent les lenteurs du voyage en causant.]

Le comte d'Erfeuil et lord Nelvil partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot; mais voyant que ce silence fatiguait son compagnon, il lui demanda s'il se faisait plaisir d'aller en Italie. « Mon Dieu, répondit le comte d'Erfeuil, je sais ce qu'il faut croire de ce pays-là; je ne m'attends pas du tout à m'y amuser. Un de mes amis, qui y a passé six mois, m'a dit qu'il n'y avait pas de province en France où il n'y eût un meilleur théâtre et une société plus agréable qu'à Rome; mais dans cette ancienne capitale du

monde, je trouverai sûrement quelques Français avec qui causer, et c'est tout ce que je désire. — Vous n'avez pas été tenté d'apprendre l'italien? interrompit Oswald. — Non, du tout, reprit le comte d'Erfeuil, cela n'entrait pas dans le plan de mes études. » Et il prit, en disant cela, un air si sérieux, qu'on aurait pu croire que c'était une résolution fondée sur de graves motifs.

« Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d'Erfeuil, je n'aime, en fait de nation, que les Anglais et les Français; il faut être fiers comme eux, ou brillants comme nous; tout le reste n'est que de l'imitation. » Oswald se tut; le comte d'Erfeuil, quelques moments après, recommença l'entretien par des traits d'esprit et de gaieté fort aimables. Il jouait avec les mots, avec les phrases, d'une façon très ingénieuse; mais ni les objets extérieurs, ni les sentiments intimes n'étaient l'objet de ses discours. Sa conversation ne venait, pour ainsi dire, ni du dehors ni du dedans; elle passait entre la réflexion et l'imagination, et les seuls rapports de la société en étaient le sujet.

Il nommait vingt noms propres à lord Nelvil, soit en France, soit en Angleterre, pour savoir s'il les connaissait, et racontait à cette occasion des anecdotes piquantes, avec une tournure pleine de grâce; mais on eût dit, à l'entendre, que le seul entretien convenable pour un homme de goût, c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, le commérage de la bonne compagnie.

Lord Nelvil réfléchit quelque temps au caractère du comte d'Erfeuil, à ce mélange singulier de courage et de frivolité, à ce mépris du malheur, si grand, s'il avait coûté plus d'efforts, si héroïque, s'il ne venait pas de la même source qui rend incapable des affections profondes. « Un Anglais, se disait Oswald, serait accablé de tristesse dans de semblables circonstances. D'où vient la force de ce Français? d'où vient aussi sa mobilité? Le comte d'Erfeuil, en effet, entend-il vraiment l'art de vivre? Quand je me crois supérieur, ne

suis-je que malade? Son existence légère s'accorde-t-elle mieux que la mienne avec la rapidité de la vie? et faut-il esquiver la réflexion comme une ennemie, au lieu d'y livrer toute son âme? » En vain Oswald aurait-il éclairci ces doutes : nul ne peut sortir de la région intellectuelle qui lui a été assignée, et les qualités sont plus indomptables encore que les défauts.

Le comte d'Erfeuil ne faisait aucune attention à l'Italie, et rendait presque impossible à lord Nelvil de s'en occuper; car il le détournait sans cesse de la disposition qui fait admirer un beau pays et sentir son charme pittoresque. Oswald prêtait l'oreille autant qu'il le pouvait au bruit du vent, au murmure des vagues; car toutes les voix de la nature faisaient plus de bien à son âme que les propos de la société, tenus au pied des Alpes, à travers les ruines, et sur les bords de la mer.

La tristesse qui consumait Oswald eût mis moins d'obstacle au plaisir qu'il pouvait goûter par l'Italie, que la gaieté même du comte d'Erfeuil; les regrets d'une âme sensible peuvent s'allier avec la contemplation de la nature et la jouissance des beaux-arts, mais la frivolité, sous quelque forme qu'elle se présente, ôte à l'attention sa force, à la pensée son originalité, au sentiment sa profondeur. Un des effets singuliers de cette frivolité était d'inspirer beaucoup de timidité à lord Nelvil dans ses relations avec le comte d'Erfeuil : l'embarras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux. La légèreté spirituelle impose à l'esprit méditatif; et celui qui se dit heureux semble plus sage que celui qui souffre.

Le comte d'Erfeuil était doux, obligeant, facile en tout, sérieux seulement dans l'amour-propre, et digne d'être aimé comme il aimait, c'est-à-dire comme un bon camarade de plaisirs et de périls; mais il ne s'entendait point au partage des peines. Il s'ennuyait de la mélancolie d'Oswald, et, par bon cœur autant que

par goût, il aurait souhaité de la dissiper. « Que vous manque-t-il? lui disait-il souvent. N'êtes-vous pas jeune, riche, et, si vous le voulez, bien portant? car vous n'êtes malade que parce que vous êtes triste. Moi j'ai perdu ma fortune, mon existence; je ne sais ce que je deviendrai, et cependant je jouis de la vie comme si je possédais toutes les prospérités de la terre. — Vous avez un courage aussi rare qu'honorable, répondit lord Nelvil, mais les revers que vous avez éprouvés font moins de mal que les chagrins du cœur! — Les chagrins du cœur! s'écria le comte d'Erfeuil, oh! c'est vrai, ce sont les plus cruels de tous.... Mais... mais... encore faut-il s'en consoler; car un homme sensé doit chasser de son âme tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes-nous pas ici-bas pour être utiles d'abord, et puis heureux ensuite? Mon cher Nelvil, tenons-nous-en là. »

Ce que disait le comte d'Erfeuil était raisonnable, dans le sens ordinaire de ce mot; car il avait, à beaucoup d'égards, ce qu'on appelle une bonne tête : ce sont les caractères passionnés, bien plus que les caractères légers, qui sont capables de folie; mais, loin que sa façon de sentir excitât la confiance de lord Nelvil, il aurait voulu pouvoir assurer au comte d'Erfeuil qu'il était le plus heureux des hommes, pour éviter le mal que lui faisaient ses consolations.

(*Corinne*, livre I, ch. II.)

XI

Corinne au Capitole.

Oswald se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie frappa ses premiers regards, et son âme fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de recon-

naissance pour le ciel, qui semblait se manifester par ses beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle en était la cause; on lui répondit qu'on devait couronner, le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie, consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité.

Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme; mais l'enthousiasme qu'inspirent aux Italiens tous les talents de l'imagination gagne, au moins momentanément, les étrangers, et l'on oublie les préjugés mêmes de son pays, au milieu d'une nation si vive dans l'expression des sentiments qu'elle éprouve. Les gens du peuple à Rome connaissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues; les tableaux, les monuments, les antiquités, et le mérite littéraire porté à un certain degré sont pour eux un intérêt national.

Oswald sortit pour aller sur la place publique; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On avait décoré les rues par lesquelles elle devait passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de la fortune ou de la puissance, était là presque en rumeur, pour voir une personne dont l'esprit était la seule distinction. Dans l'état actuel des Italiens, la gloire des beaux-arts est l'unique qui leur soit permise; et ils sentent le génie de ce genre avec une vivacité qui devrait faire naître beaucoup de grands hommes s'il suffisait de l'applaudissement pour les produire, s'il ne fallait pas une vie forte, de grands intérêts et une existence indépendante pour alimenter la pensée.

Oswald se promenait dans les rues de Rome en attendant l'arrivée de Corinne. A chaque instant on la nommait, on racontait un trait nouveau d'elle, qui annonçait la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. L'un disait que sa voix était la plus touchante de l'Italie; l'autre, que personne ne jouait la tragédie comme elle; l'autre qu'elle dansait comme une nymphe, et qu'elle dessinait avec autant de grâce que d'invention : tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tour à tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits. On disputait pour savoir quelle ville d'Italie lui avait donné naissance; mais les Romains soutenaient vivement qu'il fallait être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté. Son nom de famille était ignoré. Son premier ouvrage avait paru cinq ans auparavant, et portait seulement le nom de Corinne. Personne ne savait où elle avait vécu, ni ce qu'elle avait été avant cette époque; elle avait maintenant à peu près vingt-six ans. Ce mystère et cette publicité tout à la fois, cette femme dont tout le monde parlait, et dont on ne connaissait pas le véritable nom, parurent à lord Nelvil une des merveilles du singulier pays qu'il venait voir. Il aurait jugé très sévèrement une telle femme en Angleterre; mais il n'appliquait à l'Italie aucune des convenances sociales, et le couronnement de Corinne lui inspirait d'avance l'intérêt que ferait naître une aventure de l'Arioste [1].

Une musique très belle et très éclatante précéda

1. Toutes sortes de souvenirs et d'allusions flottent dans ce récit d'un triomphe imaginaire. Corinne est le nom d'une poétesse de la Grèce antique; Homère a vu sept villes se disputer l'honneur de lui avoir donné le jour; Pétrarque connut la gloire du triomphe au Capitole pour ses poésies; même triomphe était réservé à l'Arioste, lorsqu'il mourut épuisé, au couvent de San-Onofrio, la veille de son couronnement. Ce fut son cadavre qui monta au Capitole; les hymnes funèbres accompagnèrent le char d'apothéose.

l'arrivée de la marche triomphale. Un événement, quel qu'il soit, annoncé par la musique, cause toujours de l'émotion. Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédaient le char qui conduisait Corinne. *C'est le cortège de ses admirateurs*, dit un Romain. — *Oui*, répondit l'autre ; *elle reçoit l'encens de tout le monde, mais elle n'accorde à personne une préférence décidée; elle est riche, indépendante ; l'on croit même, et certainement elle en a bien l'air, que c'est une femme d'une illustre naissance, qui ne veut pas être connue.* — *Quoi qu'il en soit*, reprit un troisième, *c'est une divinité entourée de nuages*; Oswald regarda l'homme qui parlait ainsi, et tout désignait en lui le rang le plus obscur de la société ; mais, dans le Midi, l'on se sert si naturellement des expressions les plus poétiques, qu'on dirait qu'elles se puisent dans l'air et sont inspirées par le soleil.

Enfin les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate; tout le monde criait : *Vive Corinne! Vive le génie! Vive la beauté!* L'émotion était générale; mais lord Nelvil ne la partageait point encore; et bien qu'il se fût déjä dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsque enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête [1], et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle ; sa

1. C'est le fameux « turban » de Mme de Staël, que l'on retrouve dans ses portraits, et dans le tableau de Gérard, *Corinne au cap Misène*.

robe était blanche, une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein, et son costume était très pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie et semblait demander grâce pour son triomphe; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait dans sa manière de saluer et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon[1] qui s'avançait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie; enfin, tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle allait toujours croissant, plus elle approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l'imagination d'Oswald : il avait vu souvent[2] dans son pays des hommes d'État portés en triomphe par le peuple; mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une

1. Pour ce trait, voir *Introd.*, p. XVIII, le morceau de M. de Guibert, et, pour le reste, les portraits de Mme de Staël tracés par des contemporains (ci-dessus, p. 42-43, et 68 à 74).

2. Exagération légère. Ces scènes sont plus vraies de la France (carrière de Necker, Révolution) que de l'Angleterre.

femme illustrée seulement par les dons du génie : son char de victoire ne coûtait de larmes à personne; et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchait d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment et la pensée.

Oswald était tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l'occupaient tant, qu'il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres [1] à travers lesquels passait le char de Corinne. C'est au pied de l'escalier qui conduit au Capitole que ce char s'arrêta; et, dans ce moment, tous les amis de Corinne se précipitèrent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère; chacun approuva le choix de Corinne : elle monta cet escalier du Capitole, dont l'imposante majesté semblait accueillir avec bienveillance les plus légers pas d'une femme. La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l'arrivée de Corinne; le canon retentit, et la sibylle triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle où elle fut reçue étaient placés le sénateur qui devait la couronner et les conservateurs du sénat, d'un côté tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du pays, de l'autre les hommes de lettres de l'Académie de Rome; à l'extrémité opposée, la salle était occupée par une partie de la foule immense qui avait suivi Corinne. La chaise destinée pour elle était sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s'y placer, devait, selon l'usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier degré. Elle le fit avec tant de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité, que lord Nelvil sentit en ce moment ses yeux mouillés de larmes; il s'étonna lui-même de son

1. L'auteur fait remarquer cette omission, parce qu'elle se réserve de la combler ci-après.

attendrissement; mais au millieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il lui semblait que Corinne avait imploré, par ses regards, la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer; et il pensait en lui-même qu'il serait doux d'être l'appui de celle à qui sa sensibilité seule rendrait cet appui nécessaire.

Dès que Corinne fut assise, les poètes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avaient composés pour elle. Tous l'exaltaient jusqu'aux cieux; mais ils lui donnaient des louanges qui ne la caractérisaient pas plus qu'une autre femme d'un génie supérieur. C'était une agréable réunion d'images et d'allusions à la mythologie [1], qu'on aurait pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrées.

Déjà lord Nelvil souffrait de cette manière de louer Corinne; il lui semblait déjà qu'en la regardant, il aurait fait à l'instant même un portrait d'elle plus juste, plus vrai, plus détaillé, un portrait enfin qui ne pût convenir qu'à Corinne. [...]

Le prince Castel-Forte prit la parole, et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. [...]

. . . .

Corinne se leva lorsque le prince Castel-Forte eut cessé de parler; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentait tout à la fois et la modestie et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il était d'usage que le poète couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe [2], mais était cependant plus antique par la

1. Cette remarque peut s'étendre, de la poésie italienne, à toute la poésie de l'époque Empire.

2. Rappelons que Mme de Staël chantait en s'accompagnant de la harpe.

forme, et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand sentiment de timidité, et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui était imposé. — « *La gloire et le bonheur de l'Italie!* s'écria-t-on autour d'elle d'une voix unanime. — Eh bien, oui, reprit-elle, déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *La gloire et le bonheur de l'Italie !* » Et se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charmes, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.....

(*Corinne*, livre II, chap. I.)

XII

Le château Saint-Ange. — Saint-Pierre de Rome.

[On devine que Corinne et Lord Nelvil lient connaissance dès le lendemain de la cérémonie. Aux conversations littéraires et artistiques succèdent bientôt des promenades dans la Rome antique et moderne. Corinne sert à Oswald de cicerone. Sous ce léger voile romanesque se présentent à nous les pensées souvent neuves, et les remarques éloquentes, profondes, de Mme de Staël sur l'Italie et sur l'art. Les chapitres qui suivent ont fait l'éducation artistique de la classe lettrée au début du XIXe siècle.]

En allant à Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent devant le château Saint-Ange. « Voilà, dit Corinne, l'un des édifices dont l'extérieur a le plus d'originalité; ce tombeau d'Adrien, changé en forteresse par les Goths, porte le caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort, une impénétrable enceinte l'environne, et cependant les vivants y ont ajouté quelque chose d'hostile, par les fortifications extérieures, qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d'un monument funéraire. On voit sur le

sommet un ange de bronze avec son épée nue, et dans l'intérieur sont pratiquées des prisons très cruelles. Tous les événements de l'histoire de Rome, depuis Adrien jusqu'à nos jours, sont liés à ce monument. Bélisaire s'y défendit contre les Goths, et, presque aussi barbare que ceux qui l'attaquaient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoraient l'intérieur de l'édifice. Crescentius, Arnauld de Brescia, Nicolas Rienzi, ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus longtemps dans le tombeau d'un empereur. J'aime ces pierres qui s'unissent à tant de faits illustres. J'aime ce luxe du maître du monde, un magnifique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper longtemps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentiments désintéressés remplissent l'âme, dès qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie. » [.....]

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice le plus grand que les hommes aient jamais élevé; car les pyramides d'Égypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. [.....]

Oswald sentit une émotion tout à fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes produisait sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l'étonnement d'Oswald. « J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus religieux : c'est de le contempler au clair de la lune; mais il fallait d'abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes, le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature. »

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect : l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance, des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé, et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes; il est uniforme comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos[1]

1. Fontanes.

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

« Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil comme il était déjà sous le portique de l'église; arrêtez-vous avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple : votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel? » Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil; elle avait tant de grâce dans cette attitude, que le premier regard d'Oswald fut pour la considérer ainsi : il se plut même pendant quelques instants à ne rien observer qu'elle. Cependant il s'avança dans le temple, et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le sentiment même de l'amour ne suffisait plus pour remplir en entier son âme. Il marchait lentement à côté de Corinne; l'un et l'autre se taisaient. Là tout commande le silence : le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle. La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son âme divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre [1].

1. Beaucoup de choses, dans cette page, se ressentent de Chateaubriand. Il ne faut pas oublier que la fameuse *Lettre*

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit :

« Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne, vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par des objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon : « Je la placerai dans les airs. » Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice[1]. Je viens m'y promener souvent pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous en approchez ; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'Église qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. — Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur, l'imagination et l'invention sont pleines de génie ; mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue ? Quelles institutions, quelle faiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie ! et, quoiqu'ils soient si faibles, combien ils asservissent les esprits ! — D'autres peuples, interrompit Corinne, ont

à M. de Fontanes sur la campagne romaine a précédé *Corinne* de quatre années (1803). Se rappeler aussi maint passage du *Génie du Christianisme* (1802).

1. Remarque non seulement ingénieuse, mais profonde.

supporté le joug comme nous, et ils ont de moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi siam, si, ma servi ognor frementi.

« *Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants*, dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

« Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus! Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur. Il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple, les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis : Christine, après son abdication; les Stuarts, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asile des exilés du monde! Rome elle-même n'est-elle pas détrônée! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

Cadono le città, cadono i regni.
E l'uom, d'esser mortal par che si sdegni[1] *!*

« Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel au milieu de la coupole; vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds, et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant, même d'en bas, fait éprouver un senti-

1. Les cités tombent, les empires disparaissent, et l'homme s'indigne d'être mortel. (Alfieri.)

ment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu; mais nous avons pour ainsi dire pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent et mettent le trouble dans nos facultés.

« Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse et la vivacité du Midi; des intentions sévères, mais des interprétations très douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité. » [.....]

En achevant ces mots, Corinne et lord Nelvil s'approchaient de la porte de l'église. « Encore un dernier coup d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel! voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement et ne survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir; et quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps. »

(*Corinne*, liv. IV, ch. III, *passim.*)

XIII

Le Forum. — Le Colisée.

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome du point élevé du Capitole où Corinne l'avait conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent moins sur notre âme que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'âme : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude ; les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend pour ainsi dire témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris ; mais un portique debout à côté d'un humble toit, mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes ; et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation ; mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée, et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très circonscrite, et dont les habitants combattaient autour d'elle pour son territoire, ce forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité! [.....]

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette fameuse tribune d'où le peuple romain était gouverné par l'éloquence; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par Auguste en l'honneur de Jupiter Tonnant, lorsque la foudre tomba près de lui sans le frapper; un arc de triomphe à Septime Sévère, que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étaient inscrits sur le fronton de l'arc; mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom, et l'on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la faiblesse aveugle de Marc-Aurèle; un temple de Vénus, qui, du temps de la république, était consacré à Pallas; un peu plus loin, les ruines d'un temple dédié au Soleil et à la Lune, bâti par l'empereur Adrien, qui était jaloux d'Apollodore, fameux architecte grec, et le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place, on voit les ruines de quelques monuments consacrés à des souvenirs plus nobles et plus purs : les colonnes d'un temple qu'on croit être celui de Jupiter Stator, de Jupiter qui empêchait les Romains de jamais fuir devant leurs ennemis; une colonne, débris d'un temple de Jupiter Gardien, placée, dit-on, non loin de l'abîme où s'est

précipité Curtius; des colonnes d'un temple élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire : peut-être les peuples conquérants confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers. A l'extrémité du mont Palatin s'élève un bel arc de triomphe dédié à Titus, pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc, et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter, pour l'honneur des juifs, que cette anecdote soit vraie : les longs ressouvenirs conviennent aux longs malheurs.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix, bâti par Vespasien; il était tellement orné de bronze et d'or dans l'intérieur, que, lorsqu'un incendie le consuma, des laves de métaux brûlants en découlèrent jusque dans le Forum. Enfin le Colisée, la plus belle ruine de Rome [1], termine la noble enceinte où comparaît toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules, dépouillées de l'or et des marbres, subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusait et trompait le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entrait par deux portes dans le Colisée : l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts [2]. Singulier mépris pour l'espèce humaine que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain; et ces admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie,

1. Mme de Staël ne tente pas une description du Colisée, après celle qu'en a donnée Chateaubriand. (Voir *Pages choisies de Chateaubriand*, p. 336-337.)

2. *Sana vivaria, sandapilaria.*

qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est due qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses.

(*Corinne*, liv. IV, ch. III, *passim.*)

XIV

Palais, jardins, villas. — La malaria.

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une architecture souvent très belle, et toujours imposante; mais les ornements de l'intérieur sont rarement de bon goût, et l'on n'y a point l'idée de ces appartements élégants que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs [1]. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses; les paresseux habitants de ces palais se retirent chez eux dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Léon X sont réunis. Ces grands seigneurs romains sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres, que ces ancêtres l'étaient eux-mêmes aux vertus austères des Romains de la république. Les maisons de campagne donnent encore davantage l'idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs au milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces immenses jardins sans se douter qu'ils aient un maître. L'herbe croît au milieu des allées; et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon

1. En France, par exemple. Beaucoup de palais italiens sont, à l'intérieur, de véritables tombeaux. La faute en est au préjugé antique, qui a poussé l'architecte à tout subordonner à la façade, d'ordonnance antique ou soi-disant telle.

l'ancien goût[1] qui régnait en France : singulière bizarrerie, que cette négligence du nécessaire et cette affectation de l'inutile! Mais on est souvent surpris à Rome, et dans la plupart des autres villes d'Italie, du goût qu'ont les Italiens pour les ornements maniérés[2], eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l'antique. Ils aiment ce qui est brillant, plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvénients de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l'imagination plutôt que pour la jouissance; isolés qu'ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l'esprit de moquerie, qui pénètre rarement à Rome dans les secrets de la maison; et l'on dirait souvent, à voir le contraste du dedans et du dehors du palais, que la plupart des grands seigneurs d'Italie arrangent leurs demeures pour éblouir les passants, mais non pour y recevoir des amis.

Après avoir parcouru les églises et les palais, Corinne conduisit Oswald dans la villa Mellini, jardin solitaire, et sans autre ornement que des arbres magnifiques. On voit de là, dans l'éloignement, la chaîne des Apennins; la transparence de l'air colore ces montagnes, les rapproche et les dessine d'une manière singulièrement pittoresque. Oswald et Corinne restèrent dans ce lieu quelque temps pour goûter le charme du ciel et la tranquillité de la nature. On ne peut avoir l'idée de cette tranquillité singulière, quand on n'a pas vécu dans les contrées méridionales. L'on ne sent pas, dans un jour chaud, le plus léger souffle de vent. Les plus faibles brins de gazon sont d'une immobilité parfaite; les animaux eux-mêmes partagent l'indolence inspirée par le beau temps; à midi, vous n'entendez point le bourdonnement des mou-

1. Celui du XVII[e] siècle et de Versailles.

2. On leur doit, en effet, le style *baroque*, qui a infecté l'Europe entière, notamment l'Allemagne, l'Autriche et certains cantons de la Suisse.

ches, ni le bruit des cigales, ni le chant des oiseaux; nul ne se fatigue en agitations inutiles et passagères; tout dort, jusqu'au moment où les orages, où les passions réveillent la nature véhémente, qui sort avec impétuosité de son propre repos.

Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts, qui ajoutent encore à l'illusion qui fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet, et rapprochés l'un de l'autre, forment comme une espèce de plaine dans les airs, dont l'effet est charmant, quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres inférieurs sont placés à l'abri de cette voûte de verdure. Deux palmiers seulement se trouvent dans Rome, et sont tous les deux dans des jardins de moines : l'un d'eux, placé sur une hauteur, sert de point de vue à distance, et l'on a toujours un sentiment de plaisir en apercevant, en retrouvant, dans les diverses perspectives de Rome, ce député de l'Afrique, cette image d'un Midi plus brûlant encore que celui de l'Italie, et qui réveille tant d'idées et de sensations nouvelles.

« Ne trouvez-vous pas, dit Corinne en contemplant avec Oswald la campagne dont ils étaient environnés, que la nature en Italie fait plus rêver que partout ailleurs? On dirait qu'elle est ici plus en relation avec l'homme, et que le Créateur s'en sert comme d'un langage entre la créature et lui. — Sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi; mais qui sait si ce n'est pas l'attendrissement profond que vous excitez dans mon cœur, qui me rend sensible à tout ce que je vois? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets extérieurs peuvent faire naître. Je ne vivais que dans mon cœur, vous avez réveillé mon imagination. Mais cette magie de l'univers que vous m'apprenez à connaître ne m'offrira jamais rien de plus beau que votre regard, de plus touchant que votre voix. — Puisse ce sentiment que je vous inspire aujourd'hui

durer autant que ma vie, dit Corinne, ou, du moins, puisse ma vie ne pas durer plus que lui[1] ! »

Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la Villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d'éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêlent avec la fraîcheur de la jeune nature du Sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. Les naïades sont placées sur le bord des ondes, les nymphes dans des bois dignes d'elles, les tombeaux sous des ombrages élyséens; la statue d'Esculape est au milieu d'une île; celle de Vénus semble sortir des ondes; Ovide et Virgile pourraient se promener dans ce beau lieu, et se croire encore au siècle d'Auguste. Les chefs-d'œuvre de sculpture que renferme le palais lui donnent une magnificence à jamais nouvelle. On aperçoit de loin, à travers les arbres, la ville de Rome, et Saint-Pierre, et la campagne, et les longues arcades, débris des aqueducs qui transportaient les sources des montagnes dans l'ancienne Rome. Tout est là pour la pensée, pour la rêverie. Les sensations les plus pures se confondent avec les plaisirs de l'âme, et donnent l'idée d'un bonheur parfait; mais quand on demande : Pourquoi ce séjour ravissant n'est-il pas habité? l'on vous répond que le mauvais air (*la cattiva aria*) ne permet pas d'y vivre pendant l'été.

Ce mauvais air fait, pour ainsi dire, le siège de Rome; il avance chaque année quelques pas de plus, et l'on est forcé d'abandonner les plus charmantes

1. Ce court dialogue renferme le germe du roman de passion qui complète, d'ailleurs assez gauchement, le roman d'art. *Corinne* est une œuvre double, et par là inégale, hybride. Tout le drame de passion (plutôt mélodrame, comme dans *Delphine*) paraît aujourd'hui très justement suranné. Il ne fut pas moins goûté que le reste en 1807.

habitations à son empire. Sans doute l'absence d'arbres dans la campagne, autour de la ville, est une des causes de l'insalubrité de l'air; et c'est peut-être pour cela que les anciens Romains avaient consacré les bois aux déesses, afin de les faire respecter par le peuple[1]. Maintenant des forêts sans nombre ont été abattues : pourrait-il en effet exister de nos jours des lieux assez sanctifiés pour que l'avidité s'abstînt de les dévaster? Le mauvais air est le fléau des habitants de Rome, et menace la ville d'une entière dépopulation; mais il ajoute peut-être encore à l'effet que produisent les superbes jardins qu'on voit dans l'enceinte de Rome. L'influence maligne ne se fait sentir par aucun signe extérieur : vous respirez un air qui semble pur et qui est très agréable; la terre est riante et fertile; une fraîcheur délicieuse vous repose le soir des chaleurs brûlantes du jour : et tout cela, c'est la mort!

« J'aime, disait Oswald à Corinne, ce danger mystérieux, invisible, ce danger sous la forme des impressions les plus douces. Si la mort n'est, comme je le crois, qu'un appel à une existence plus heureuse, pourquoi le parfum des fleurs, l'ombrage des beaux arbres, le souffle rafraîchissant du soir, ne seraient-ils pas chargés de nous en apporter la nouvelle? Sans doute le gouvernement doit veiller de toutes les manières à la conservation de la vie humaine; mais la nature a des secrets que l'imagination seule peut pénétrer; et je conçois facilement que les habitants et les étrangers ne se dégoûtent point de Rome par le genre de péril que l'on y court pendant les plus belles saisons de l'année. »

(*Corinne*, liv. V, ch. III, fin.)

1. Explication de pure fantaisie.

XV

La statuaire antique.

Ils allèrent d'abord au musée du Vatican, ce palais des statues, où l'on voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentiments de l'âme le sont maintenant par le christianisme[1]. Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses, où sont rassemblées les images des dieux et des héros ; où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la Divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'âme s'élève, par cette contemplation, à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu ; car la beauté est une dans l'univers, et, sous quelque forme qu'elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme. Quelle poésie que ces visages, où la sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d'une image si digne d'elle !

Quelquefois un sculpteur ancien ne faisait qu'une statue dans sa vie ; elle était toute son histoire. Il la perfectionnait chaque jour ; s'il aimait, s'il était aimé, s'il recevait par la nature ou par les beaux-arts une impression nouvelle, il embellissait les traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections[2]. Il savait ainsi traduire aux regards tous les sentiments de son âme. La douleur de nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme ; et, de nos jours, qui n'aurait pas souffert, n'aurait jamais senti ni pensé.

1. Remarque juste et profonde.

2. Des artistes de cette sorte n'ont guère existé que dans la vive imagination de l'auteur.

Mais il y avait dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur : c'était le calme héroïque, c'était le sentiment de sa force, qui pouvait se développer au milieu d'institutions franches et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque jamais indiqué que le repos [1]. Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent des douleurs violentes ; mais c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux, et non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral avait une organisation si saine chez les anciens, l'air circulait si librement dans leur large poitrine, et l'ordre politique était si bien en harmonie avec les facultés, qu'il n'existait presque jamais, comme de notre temps, des âmes mal à l'aise ; cet état fait découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point aux arts, et particulièrement à la sculpture, les simples affections, les éléments primitifs des sentiments, qui peuvent seuls [2] s'exprimer par le marbre éternel.

A peine trouve-t-on dans les statues quelques traces de mélancolie. Une tête d'Apollon, au palais Justiniani, une autre d'Alexandre mourant, sont les seules où les dispositions de l'âme rêveuse et souffrante soient indiquées ; mais elles appartiennent l'une et l'autre, selon toute apparence, au temps où la Grèce était asservie. Dès lors il n'y avait plus cette fierté ni cette tranquillité d'âme qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la poésie composée dans le même esprit.

La pensée qui n'a plus d'aliments au dehors se replie sur elle-même, analyse, travaille, creuse les sentiments intérieurs ; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur et la plénitude de forces

1. Il y aurait beaucoup de corrections à apporter sur ces jugements, depuis que la sculpture antique a été mieux connue. En 1807, on ne pouvait encore s'en faire que l'idée qu'en ont donnée Winckelmann, Lessing et Gœthe. — Cependant, le côté *moral* de la question est justement saisi, ici comme partout ailleurs.

2. Affirmation excessive.

que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages, même chez les anciens, ne rappellent que des idées guerrières ou riantes : dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-reliefs sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie était le plus bel hommage que l'on crût devoir rendre aux morts. Rien n'affaiblissait, rien ne diminuait les forces. L'encouragement, l'émulation, étaient le principe des beaux-arts comme de la politique; il y avait place pour toutes les vertus, comme pour tous les talents [1]. Le vulgaire se glorifiait de savoir admirer; et le culte du génie était desservi par ceux même qui ne pouvaient point aspirer à ses couronnes.

La religion grecque n'était point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourants; elle voulait la gloire, le triomphe; elle faisait, pour ainsi dire, l'apothéose de l'homme. Dans ce culte périssable, la beauté même était un dogme religieux. Si les artistes étaient appelés à peindre les passions basses ou féroces, ils en sauvaient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissaient tour à tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l'Apollon Musagète, les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force; mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne serait parfaite [2].

Corinne, en continuant ses observations, retint Oswald quelque temps devant des statues endormies qui sont placées sur les tombeaux, et montrent l'art de la sculpture sous le point de vue le plus agréable.

1. On voit ici l'arrière-pensée. Napoléon avait ses raisons de haïr un livre tel que *Corinne*.

2. Cette esthétique porte sa date, et ne résiste pas à une critique mieux informée de l'art antique

Elle lui fit remarquer que toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues dans le sommeil, ou seulement dans l'attitude d'un repos complet, offrent une image de l'éternelle tranquillité, qui s'accorde merveilleusement avec l'effet général du Midi sur l'homme. Il semble que là les beaux-arts soient les paisibles spectateurs de la nature, et que le génie lui-même, qui agite l'âme dans le Nord, ne soit, sous un beau ciel, qu'une harmonie de plus.

Oswald et Corinne passèrent dans la salle où sont rassemblées les images sculptées des animaux et des reptiles; et la statue de Tibère se trouve par hasard au milieu de cette cour. C'est sans projet qu'une telle réunion s'est faite. Ces marbres se sont d'eux-mêmes rangés autour de leur maître. Une autre salle renferme les monuments tristes et sévères des Égyptiens, de ce peuple chez lequel les statues ressemblent plus aux momies qu'aux hommes, et qui, par ses institutions silencieuses, roides et serviles, semble avoir, autant qu'il le pouvait, assimilé la vie à la mort [1]. Les Égyptiens excellaient bien plus dans l'art d'imiter les animaux que les hommes; c'est l'empire de l'âme qui semble leur être inaccessible.

Viennent ensuite les portiques du musée, où l'on voit à chaque pas un nouveau chef-d'œuvre. Des vases, des autels, des ornements de toute espèce entourent l'Apollon, le Laocoon, les Muses. C'est là qu'on apprend à sentir Homère et Sophocle; c'est là que se révèle à l'âme une connaissance de l'antiquité qui ne peut jamais s'acquérir ailleurs. C'est en vain que l'on se fie à la lecture de l'histoire pour comprendre l'esprit des peuples; ce que l'on voit excite en nous bien plus d'idées que ce qu'on lit, et les objets extérieurs cau-

1. C'est une erreur grave pour l'art *ancien* de l'Egypte. La vie ne s'est retirée de son art qu'à la longue, lorsque les règles dégénérèrent en conventions et en formules.

sent une émotion forte qui donne à l'étude du passé l'intérêt et la vie qu'on trouve dans l'observation des hommes et des faits contemporains.

Au milieu des superbes portiques, asile de tant de merveilles, il y a des fontaines qui coulent sans cesse, et vous avertissent doucement des heures qui passaient de même, il y a deux mille ans, quand les artistes de ces chefs-d'œuvre existaient encore. Mais l'impression la plus mélancolique que l'on éprouve au musée du Vatican, c'est en contemplant les débris des statues que l'on y voit rassemblés : le torse d'Hercule, des têtes séparés du tronc; un pied de Jupiter, qui suppose une statue plus grande et plus parfaite que toutes celles que nous connaissons. On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre le génie, et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes.

(*Corinne,* liv. VIII, ch. II, fragment.)

XVI

La peinture et le christianisme.

[L'antithèse s'offrait naturellement à Corinne entre l'art ancien et l'art moderne, la sculpture et la peinture. Ici encore, elle voit juste en général.]

Les chefs-d'œuvre de la peinture étaient alors réunis à Rome; et sa richesse, sous ce rapport, surpassait toutes celles du reste du monde. Un seul point de discussion pouvait exister sur l'effet que produisaient ces chefs-d'œuvre. La nature des sujets que les grands artistes d'Italie ont choisis se prête-t-elle à toute la variété, à toute l'originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer? Oswald et Corinne différaient d'opinion à cet égard; mais cette différence, comme toutes celles qui existaient entre eux, tenait à la diversité des nations, des climats et des religions.

Corinne affirmait que les sujets les plus favorables à la peinture, c'étaient les sujets religieux. Elle disait que la sculpture était l'art du paganisme, comme la peinture était celui du christianisme; et que l'on retrouvait dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la Bible, de Raphaël, ce peintre de l'Évangile, supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakespeare et Racine. La sculpture ne saurait présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'âme immortelle à travers de passagères couleurs. Corinne soutenait aussi que les faits historiques, ou tirés des poèmes, étaient rarement pittoresques. Il faudrait souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût conservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de notre bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde, et l'attention n'est point détournée de l'art pour deviner ce qu'il représente.

Corinne pensait que l'expression des peintres modernes, en général, était souvent théâtrale; qu'elle avait l'empreinte de leur siècle, où l'on ne connaissait plus, comme André Mantègne, Pérugin et Léonard de Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être, qui tient encore du repos antique[1]. Mais à ce repos est unie la profondeur de sentiments qui caractérise le christianisme. Elle admirait la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa

1. Jugement qui prouve un grand sens de l'art. — André Mantegna, l'un des plus grands artistes de la première Renaissance italienne, né probablement à Padoue en 1431, mort à Mantoue en 1506. — Pérugin (Pietro Vanucci), maître de Raphaël, né à Citta della Pieve en 1446, mort en 1523. — Léonard de Vinci, né en 1452, mort dans les bras de François Ier, le 2 mai 1519.

première manière. Toutes les figures sont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne disait que cette bonne foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendait qu'il y avait de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savaient pas caractériser cherchaient les ornements accessoires, réunissaient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables; tandis qu'une simple vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la messe de Bolsène, un homme appuyé sur son bâton dans l'école d'Athènes, sainte Cécile levant les yeux au ciel, produisaient, par l'expression seule du regard et de la physionomie, des impressions bien plus profondes [1]. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage; mais, au contraire, dans les tableaux d'effet le premier coup d'œil est toujours le plus frappant.

Corinne ajoutait à ces réflexions une observation qui les fortifiait encore : c'est que les sentiments religieux des Grecs et des Romains, la disposition de leur âme en tout genre ne pouvant être la nôtre, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer, pour ainsi dire, sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'étude; mais comment le génie trouverait-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires? Il n'en est pas de même des sujets qui appartiennent à notre propre histoire ou à notre propre religion [2]. Les peintres peuvent en avoir

1. Tous ces exemples sont remarquablement choisis : quant à ce mot, « qu'il y avait de la rhétorique en peinture comme en poésie », il anticipe très heureusement sur la meilleure critique de l'époque suivante.

2. Parole décisive, que l'art romantique aurait pu prendre pour épigraphe.

eux-mêmes l'inspiration personnelle; ils sentent ce qu'ils peignent, ils peignent ce qu'ils ont vu. La vie leur sert pour imaginer la vie; mais, en se transportant dans l'antiquité, il faut qu'ils inventent d'après les livres et les statues.

(*Corinne*, liv. VIII, chap. III, fragment.)

XVII

Tivoli et ses ruines.

Enfin ils découvrirent Tivoli, qui fut la demeure de tant d'hommes célèbres, de Brutus, d'Auguste, de Mécène, de Catulle ; mais surtout la demeure d'Horace; car ce sont ses vers qui ont illustré ce séjour. La maison de Corinne était bâtie au-dessus de la cascade bruyante du Téverone; au haut de la montagne, en face de son jardin, était le temple de la Sibylle. C'est une belle idée qu'avaient les anciens de placer les temples au sommet des lieux élevés. Ils dominaient sur la campagne, comme les idées religieuses sur toute autre pensée. Ils inspiraient plus d'enthousiasme pour la nature, en annonçant la Divinité dont elle émane, et l'éternelle reconnaissance des générations successives envers elle. Le paysage, de quelque point de vue qu'on le considérât, faisait tableau avec le temple, qui était là comme le centre ou l'ornement de tout. Les ruines répandent un singulier charme sur la campagne d'Italie. Elles ne rappellent pas, comme les édifices modernes, le travail et la présence de l'homme; elles se confondent avec les arbres, avec la nature, elles semblent en harmonie avec le torrent solitaire, image du temps qui les a faites ce qu'elles sont. Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun événement remarquable, sont dépourvues

d'intérêt, en comparaison des pays historiques. Quel lieu pouvait mieux convenir à l'habitation de Corinne en Italie, que le séjour consacré à la Sibylle, à la mémoire d'une femme animée par une inspiration divine? La maison de Corinne était ravissante; elle était ornée avec l'élégance du goût moderne, et cependant le charme d'une imagination qui se plaît dans les beautés antiques s'y faisait sentir. L'on y remarquait une rare intelligence du bonheur, dans le sens le plus élevé de ce mot, c'est-à-dire, en le faisant consister dans tout ce qui ennoblit l'âme, excite la pensée et vivifie le talent.

(*Corinne*, liv. VIII, chap. IV, fragment.)

XVIII

La comédie italienne.

[Suite des entretiens de Corinne. Après l'art, la littérature; — après la littérature, les mœurs et la nation.]

Corinne convint d'abord que les Italiens n'avaient point de théâtre; mais elle voulut prouver que les circonstances, et non l'absence du talent, en étaient la cause. La comédie, qui tient à l'observation des mœurs, ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante : il n'y a en Italie que des passions violentes ou des jouissances paresseuses; et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une couleur si forte, qu'elles font disparaître toutes les nuances des caractères. Mais la comédie idéale, pour ainsi dire, celle qui tient à l'imagination, et peut convenir à tous les temps comme à tous les pays, c'est en Italie qu'elle a été inventée. Les personnages d'Arlequin, de Brighella, de Pantalon, etc., se trouvent dans toutes les pièces avec le même caractère. Ils ont, sous

tous les rapports, des masques et non pas des visages; c'est-à-dire que leur physionomie est celle de tel genre de personnes, et non pas de tel individu. Sans doute les auteurs modernes des arlequinades, trouvant tous les rôles donnés d'avance, comme les pièces d'un jeu d'échecs, n'ont pas le mérite de les avoir inventés; mais cette première invention est due à l'Italie; et ces personnages fantasques, qui d'un bout de l'Europe à l'autre amusent tous les enfants et les hommes que l'imagination rend enfants, doivent être considérés comme une création des Italiens qui leur donne des droits à l'art de la comédie.

L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature; mais les nations qui sont plus propres à la poésie qu'à la réflexion se livrent plutôt à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique. Il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie fondée sur la connaissance des hommes : la gaieté vraiment inoffensive est celle qui appartient seulement à l'imagination. Ce n'est pas que les Italiens n'étudient habilement les hommes avec lesquels ils ont affaire, et ne découvrent plus finement que personne les pensées les plus secrètes; mais c'est comme esprit de conduite qu'ils ont ce talent, et ils n'ont point l'habitude d'en faire un usage littéraire. Peut-être même n'aimeraient-ils pas à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus. Ils ont dans le caractère quelque chose de prudent et de dissimulé qui leur conseille peut-être de ne pas mettre en dehors, par les comédies, ce qui leur sert à se guider dans les relations particulières, et de ne pas révéler, par les fictions de l'esprit, ce qui peut être utile dans les circonstances de la vie réelle.

Machiavel cependant, bien loin de rien cacher, a fait connaître tous les secrets d'une politique criminelle, et l'on peut voir par lui de quelle terrible connaissance du cœur humain les Italiens sont capables : mais une telle profondeur n'est pas du ressort de la

comédie, et les loisirs de la société proprement dite peuvent seuls apprendre à peindre les hommes sur la scène comique. Goldoni [1], qui vivait à Venise, la ville d'Italie où il y a le plus de société, met déjà dans ses pièces beaucoup plus de finesse d'observation qu'il ne s'en trouve communément dans les autres auteurs. Néanmoins, ses comédies sont monotones; on y voit revenir les mêmes situations, parce qu'il y a peu de variété dans les caractères. Ses nombreuses pièces semblent faites sur le modèle des pièces de théâtre en général, et non d'après la vie. Le vrai caractère de la gaieté italienne, ce n'est pas la moquerie, c'est l'imagination; ce n'est pas la peinture des mœurs, mais les exagérations poétiques. C'est l'Arioste, et non pas Molière, qui peut amuser l'Italie.

Gozzi [2], le rival de Goldoni, a bien plus d'originalité dans ses compositions; elles ressemblent bien moins à des comédies régulières. Il a pris son parti de se livrer franchement au génie italien, de représenter des contes de fées; de mêler les bouffonneries, les arlequinades au merveilleux des poèmes; de n'imiter en rien la nature, mais de se laisser aller aux fantaisies de la gaieté, comme aux chimères de la féerie, et d'entraîner de toutes les manières l'esprit au delà des bornes de ce qui se passe dans le monde. Il eut un succès prodigieux dans son temps, et peut-être est-il l'auteur comique dont le genre convient à l'imagination italienne; mais, pour savoir avec certitude quelles pourraient être la comédie et la tragédie en Italie, il faudrait qu'il y eût quelque part un théâtre et des acteurs. La multitude des petites villes, qui toutes veulent avoir un théâtre, perd, en les dispersant, le peu de ressources qu'on pourrait rassembler. La division des États, si favorable en général à la liberté et au bonheur, est nuisible à l'Italie. Il lui faudrait un

1. Né à Venise en 1707, mort à Paris en 1793.
2. Né à Venise en 1718, mort vers 1801.

centre de lumières et de puissance pour résister aux préjugés qui la dévorent. L'autorité des gouvernements réprime souvent ailleurs l'élan individuel. En Italie cette autorité serait un bien, si elle luttait contre l'ignorance des États séparés et des hommes isolés entre eux, si elle combattait par l'émulation l'indolence naturelle au climat, enfin si elle donnait une vie à toute cette nation qui se contente d'un rêve.

(*Corinne*, liv. VII, ch. II, fragment.)

XIX

Alfieri et la tragédie italienne.

En général, notre littérature exprime peu notre caractère et nos mœurs. Nous sommes une nation beaucoup trop modeste, je dirai presque trop humble, pour oser avoir des tragédies à nous, composées avec notre histoire, ou du moins caractérisées d'après nos propres sentiments.

« Alfieri [1], par un hasard singulier, était, pour ainsi dire, transplanté de l'antiquité dans les temps modernes; il était né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique : ce but était le plus noble de tous sans doute; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. Alfieri, impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontrait des savants très érudits et quelques hommes très éclairés, mais dont les littérateurs et les lecteurs ne s'intéressaient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisaient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a

1. Né à Asti, dans le Piémont, en 1749, mort en 1803.

retranché les confidents, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il semblait qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle; il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son âme, et parce que les habitants de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme si cela les regardait encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance, comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourrait appeler un théâtre italien, c'est-à-dire des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie. Et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. *Sa Conjuration des Pazzi, Virginie, Philippe second,* sont admirables par l'élévation et la force des idées; mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri, et non celle des nations et des temps qu'il met en scène. Bien que l'esprit français et celui d'Alfieri n'aient pas la moindre analogie, ils se ressemblent en ceci, que tous les deux font porter leurs propres couleurs à tous les sujets qu'ils traitent. »

Le comte d'Erfeuil [1], entendant parler de l'esprit français, prit la parole : « Il nous serait impossible, dit-il, de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruosités de Shakspeare; les Français ont un goût trop pur pour cela. Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance; c'est là ce qui le distingue, et ce serait nous plonger dans la barbarie que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous. — Autant vaudrait, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine [2]. Il y a sûrement de rares beautés dans vos

1. Sur ce personnage, voir plus haut, p. 105-107.
2. C'est déjà, par avance, l'objection que le lecteur superficiel

auteurs tragiques; il s'en développerait peut-être encore de nouvelles si vous permettiez quelquefois que l'on vous montrât sur la scène autre chose que des Français. Mais nous qui sommes Italiens, notre génie dramatique perdrait beaucoup à s'astreindre à des règles dont nous n'aurions pas l'honneur, et dont nous souffririons la contrainte. L'imagination, le caractère, les habitudes d'une nation doivent former son théâtre. Les Italiens aiment passionnément les beaux-arts, la musique, la peinture, et même la pantomime, enfin tout ce qui frappe les sens. Comment se pourrait-il donc que l'austérité d'un dialogue éloquent fût le seul plaisir théâtral dont ils se contentassent? C'est en vain qu'Alfieri, avec tout son génie, a voulu les y réduire; il a senti lui-même que son système était trop rigoureux.

« La *Mérope* de Maffei, le *Saül* d'Alfieri, l'*Aristodème* de Monti [1], et surtout le poème du Dante [2], bien que cet auteur n'ait point composé de tragédie, me semblent faits pour donner l'idée de ce que pourrait être l'art dramatique en Italie. »

(*Corinne*, liv. VII, chap. II, fragment.)

XX

Sur Roméo et Juliette.

C'est un sujet italien que Roméo et Juliette; la scène se passe à Vérone; on y montre encore le tombeau de ces deux amants. Shakspeare a écrit cette pièce avec

fera à l'*Allemagne*, ainsi que la réponse à cette objection. Mme de Staël reprendra même, dans la défense de cet ouvrage, cette expression, la « muraille de la Chine ».

1. Poète italien, né en 1754, mort en 1828. Il fut un instant le rival d'Alfieri au théâtre. Mme de Staël fut son admiratrice passionnée.

2. *La Divine Comédie.*

cette imagination du Midi, tout à la fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement, néanmoins, de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions, et l'on sent cependant que ces impressions rapides seront ineffaçables. C'est la force de la nature, et non la frivolité du cœur, qui, sous un climat énergique, hâte le développement des passions. Le sol n'est point léger, quoique la végétation soit prompte : et Shakspeare, mieux qu'aucun écrivain étranger, a saisi le caractère national de l'Italie, et cette fécondité d'esprit qui invente mille manières pour varier l'expression des mêmes sentiments, cette éloquence orientale qui se sert des images de toute la nature pour peindre ce qui se passe dans le cœur. Ce n'est pas, comme dans l'Ossian, une même teinte, un même son, qui répond constamment à la corde la plus sensible du cœur; mais les couleurs multipliées que Shakspeare emploie dans Roméo et Juliette ne donnent point à son style une froide affectation; c'est le rayon divisé, réfléchi, varié, qui produit ses couleurs, et l'on y sent toujours la lumière et le feu dont elles viennent. Il y a dans cette composition une sève de vie, un éclat d'expression qui caractérise et le pays et les habitants. La pièce de *Roméo et Juliette*, traduite en italien, semblait rentrer dans sa langue maternelle.

(*Corinne*, liv. VII, ch. III, fragment.)

XXI

Le carnaval romain.

C'était le jour de la fête la plus bruyante de l'année, à la fin du carnaval, lorsqu'il prend au peuple romain comme une fièvre de joie, comme une fureur d'amusement dont on ne trouve point d'exemple ailleurs.

Toute la ville se déguise; à peine reste-t-il aux fenêtres des spectateurs sans masque, pour regarder ceux qui en ont; et cette gaieté commence tel jour à point nommé, sans que les événements publics ou particuliers de l'année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque.

C'est là qu'on peut juger de toute l'imagination des gens du peuple. L'italien est plein de charmes, même dans leur bouche. Alfieri disait qu'il allait, à Florence, sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome a le même avantage; et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l'amusement de l'esprit peut se rencontrer à tous les coins des rues.

Le genre de gaieté qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l'opéra-bouffe se trouve très communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval, où l'exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques.

Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des Italiens, et l'on dirait que leurs vêtements bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D'autres fois ils font voir une connaissance si singulière de la mythologie dans les déguisements qu'ils arrangent, qu'on croirait les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société avec une plaisanterie pleine de force et d'originalité. La nation paraît mille fois plus distinguée dans ses jeux que dans son histoire. La langue italienne se prête à toutes les nuances de la gaieté avec une facilité qui ne demande qu'une légère inflexion de voix, une terminaison un peu différente, pour accroître ou diminuer, ennoblir ou travestir le sens des paroles. Elle a surtout de la grâce dans la bouche des enfants. L'innocence de cet âge et la malice naturelle de la langue font un contraste très piquant. Enfin, on pourrait dire que c'est une langue

qui va d'elle-même, exprime sans qu'on s'en mêle, et paraît presque toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle.

Il n'y a ni luxe ni bon goût dans la fête du carnaval; une sorte de pétulance universelle la fait ressembler aux bacchanales de l'imagination, mais de l'imagination seulement; car les Romains sont en général très sobres, et même assez sérieux, les derniers jours du carnaval exceptés. On fait en tout genre des découvertes subites dans le caractère des Italiens, et c'est ce qui contribue à leur donner la réputation d'hommes rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays, qui a supporté tant de jougs différents; mais ce n'est pas à la dissimulation qu'il faut toujours attribuer le passage rapide d'une manière d'être à l'autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause. Les peuples qui ne sont que raisonnables ou spirituels peuvent aisément s'expliquer et se prévoir; mais tout ce qui tient à l'imagination est inattendu. Elle saute les intermédiaires; un rien peut la blesser, et quelquefois elle est indifférente à ce qui devrait le plus l'émouvoir. Enfin, c'est en elle-même que tout se passe, et l'on ne peut calculer ses impressions d'après ce qui les cause.

On ne comprend pas du tout, par exemple, d'où vient l'amusement que les grands seigneurs romains trouvent à se promener en voiture d'un bout du *Corso* à l'autre, des heures entières, soit pendant les jours du carnaval, soit les autres jours de l'année. Rien ne les dérange de cette habitude. Il y a aussi, parmi les masques, des hommes qui se promènent le plus ennuyeusement du monde, dans le costume le plus ridicule, et qui, tristes arlequins et taciturnes polichinelles, ne disent pas une parole pendant toute la soirée, mais ont, pour ainsi dire, leur conscience de carnaval satisfaite quand ils n'ont rien négligé pour se divertir.

On trouve à Rome un genre de masques qui n'existe point ailleurs. Ce sont les masques pris d'après les

figures des statues antiques, et qui de loin imitent une parfaite beauté : souvent les femmes perdent beaucoup en les quittant. Mais cependant cette immobile imitation de la vie, ces visages de cire ambulants, quelque jolis qu'ils soient, font une sorte de peur. Les grands seigneurs montrent un assez grand luxe de voitures les derniers jours du carnaval; mais le plaisir de cette fête, c'est la foule et la confusion : c'est comme un souvenir des saturnales; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble; les plus graves magistrats se promènent assidûment, et presque officiellement, dans leurs carrosses, au milieu des masques; toutes les fenêtres sont décorées; toute la ville est dans les rues : c'est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spectacles ni dans les festins qu'on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès de vin ni de nourriture; il s'amuse seulement d'être mis en liberté, et de se trouver au milieu des grands seigneurs, qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C'est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes; c'est aussi la recherche et la perfection de l'éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d'une manière très sensible, et le pays est plus distingué par le talent naturel et l'imagination de tous, que par la culture d'esprit des premières classes. Il y a donc pendant le carnaval un mélange complet de rangs, de manières et d'esprits; et la foule, et les cris, et les bons mots, et les dragées dont on inonde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s'il n'y avait plus d'ordre social.

(*Corinne,* liv. IX, chap. I, début.)

XXII

Le « Miserere » à la chapelle Sixtine.

Oswald se rendit à la chapelle Sixtine, pour entendre le fameux *Miserere* vanté dans toute l'Europe. Il arriva de jour encore, et vit ces peintures célèbres de Michel-Ange, qui représentent le jugement dernier avec toute la force effrayante de ce sujet et du talent qui l'a traité. Michel-Ange s'était pénétré de la lecture du Dante; et le peintre, comme le poète, représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ; mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe, et c'est sous la forme des démons qu'il caractérise les fables païennes. On aperçoit sous la voûte de la chapelle les prophètes et les sibylles, appelés en témoignage par les chrétiens [1]; une foule d'anges les entourent, et toute cette voûte ainsi peinte semble rapprocher le ciel de nous; mais ce ciel est sombre et redoutable; le jour perce à peine à travers les vitraux, qui jettent sur les tableaux plutôt des ombres que des lumières; l'obscurité agrandit encore les figures déjà si imposantes que Michel-Ange a tracées; l'encens, dont le parfum a quelque chose de funéraire, remplit l'air dans cette enceinte, et toutes les sensations préparent à la plus profonde de toutes, celle que la musique doit produire [2].

1. *Teste David cum Sibylla.*

2. Chateaubriand dira de même, dans une lettre à Mme Récamier, du 15 avril 1829 :

« C'est vraiment incomparable : cette clarté qui meurt par degré, ces ombres qui enveloppent peu à peu les merveilles de Michel-Ange, tous ces cardinaux à genoux, ce nouveau pape prosterné lui-même au pied de l'autel où quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur; cet admirable chant de souffrance et de miséricorde, s'élevant par intervalles dans le

Pendant qu'Oswald était absorbé par les réflexions que faisaient naître tous les objets qui l'environnaient, il vit entrer dans la tribune des femmes, derrière la grille qui les sépare des hommes, Corinne, qu'il n'espérait pas encore, Corinne, vêtue de noir, toute pâle de l'absence, et si tremblante dès qu'elle aperçut Oswald, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur la balustrade pour avancer. En ce moment le *Miserere* commença.

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur, partent d'une tribune à l'origine de la voûte; on ne voit point ceux qui chantent; la musique semble planer dans les airs; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre : ce n'était plus cette musique voluptueuse et passionnée qu'Oswald et Corinne avaient entendue huit jours auparavant; c'était une musique toute religieuse, qui conseillait le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille, et resta plongée dans la plus profonde méditation; Oswald lui-même disparut à ses yeux. Il lui semblait que c'était dans un tel moment d'exaltation qu'on aimerait à mourir, si la séparation de l'âme d'avec le corps ne s'accomplissait point par la douleur; si tout à coup un ange venait enlever sur ses ailes le sentiment et la pensée, étincelles divines qui retourneraient vers leur source : la mort ne serait, pour ainsi dire, alors qu'un acte spontané du cœur, qu'une prière plus ardente et mieux exaucée.

Le *Miserere*, c'est-à-dire *ayez pitié de nous*, est un psaume composé de versets qui se chantent alternativement d'une manière très différente. Tour à tour une musique céleste se fait entendre, et le verset suivant,

silence et la nuit; l'idée d'un Dieu mourant sur la croix pour expier les crimes et les faiblesses des hommes; Rome et tous ses souvenirs sous les voûtes du Vatican : que n'étiez-vous là avec moi! C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, pour mépriser tout et pour mourir. »

(*Souvenirs de Mme Récamier*, t. II, 357-358.)

dit en récitatif, est murmuré d'un ton sourd et presque rauque : on dirait que c'est la réponse des caractères durs aux cœurs sensibles, que c'est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les vœux des âmes généreuses; et quand ce chœur si doux reprend, on renaît à l'espérance; mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau; ce n'est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l'enthousiasme. Enfin le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que tous les autres, laisse au fond de l'âme une impression douce et pure : Dieu nous accorde cette même impression avant de mourir.

On éteint les flambeaux; la nuit s'avance; les figures des prophètes et des sibylles apparaissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond, la parole ferait un mal insupportable dans cet état de l'âme, où tout est intime et intérieur; et quand le dernier son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde.

Corinne suivit la procession qui se rendait dans le temple de Saint-Pierre, qui n'est alors éclairé que par une croix illuminée; ce signe de douleur seul, resplendissant dans l'auguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décorent les tombeaux. Les vivants qu'on aperçoit en foule sous ces voûtes semblent des pygmées en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosterne le pape vêtu de blanc, et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure dans le plus profond silence, et il est impossible de n'être pas ému de ce spectacle. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissements; mais ils sont vieux, ils nous devancent dans la route de la tombe : quand nous

passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d'ennoblir assez la vieillesse pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l'immortalité?

(*Corinne*, liv. X, chap. IV, fragment.)

XXIII

Le culte catholique.

[Corinne plaide pour sa religion auprès d'Oswald. Ce passage offre des analogies avec maint passage du *Génie du Christianisme*.]

« La pompe de notre culte, ces tableaux, où les saints à genoux expriment dans leurs regards une prière continuelle; ces statues, placées sur les tombeaux comme pour se réveiller un jour avec les morts; ces églises et leurs voûtes immenses, ont un rapport intime avec les idées religieuses. J'aime cet hommage éclatant rendu par les hommes à ce qui ne leur promet ni la fortune ni la puissance, à ce qui ne les punit ou ne les récompense que par un sentiment du cœur; je me sens alors plus fière de mon être; je reconnais dans l'homme quelque chose de désintéressé; et, dût-on multiplier trop les magnificences religieuses, j'aime cette prodigalité des richesses terrestres pour une autre vie, du temps pour l'éternité : assez de choses se font pour demain, assez de soins se prennent pour l'économie des affaires humaines. Oh! que j'aime l'inutile! l'inutile, si l'existence n'est qu'un travail pénible pour un misérable gain! Mais si nous sommes sur cette terre en marche vers le ciel, qu'y a-t-il de mieux à faire que d'élever assez notre âme pour qu'elle sente l'infini, l'invisible et l'éternel, au milieu de toutes les bornes qui l'entourent? »

(*Corinne*, liv. X, chap. V, fragments.)

XXIV

Naples et les Napolitains.

Ils arrivèrent à Naples, de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout à la fois ; ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très original. Il en est parmi ces hommes, qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvant dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le soleil, et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent. Dans les climats où le vêtement et la nourriture sont si faciles, il faudrait un gouvernement très indépendant et très actif pour donner à la nation une émulation suffisante ; car il est si aisé pour le peuple de subsister matériellement à Naples, qu'il peut se passer du genre d'industrie nécessaire ailleurs pour gagner sa vie. La paresse et l'ignorance, combinées avec l'air volcanique qu'on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité quand les passions sont excitées ; mais ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Il a de l'imagination, ce qui pourrait être le principe d'actions désintéressées ; et avec cette imagination on le conduirait au bien, si ses institutions politiques et religieuses étaient bonnes.

On voit des Calabrais qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres avec un joueur de violon à leur tête, et dansant de temps en temps pour se reposer de

marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la *Madone* de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes [1]; et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leurs époux les conduiront tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur de quatre-vingts ans, qui, depuis soixante ans, fait rire les Napolitains, dans leur rôle comique national, le polichinelle. Se représente-t-on ce que sera l'immortalité de l'âme pour un homme qui remplit ainsi sa longue vie? Le peuple de Naples n'a d'autre idée du bonheur que le plaisir; mais l'amour du plaisir vaut encore mieux qu'un égoïsme aride.

Il est vrai que c'est le peuple du monde qui aime le plus l'argent : si vous demandez à un homme du peuple votre chemin dans la rue, il tend la main après avoir fait un signe, car ils sont plus paresseux pour les paroles que pour les gestes. Mais leur goût pour l'argent n'est point méthodique ni réfléchi; ils le dépensent aussitôt qu'ils le reçoivent. Si l'argent s'introduisait chez les sauvages, les sauvages le demanderaient comme cela. Ce qui manque le plus à cette nation en général, c'est le sentiment de la dignité. Ils font des actions généreuses et bienveillantes par bon cœur plutôt que par principe; car leur théorie, en tout genre, ne vaut rien, et l'opinion, en ce pays, n'a point de force. Mais lorsque des hommes ou des femmes échappent à cette anarchie morale, leur conduite est plus remarquable en elle-même, et plus digne d'admiration que partout ailleurs, puisque rien, dans les circonstances extérieures, ne favorise la vertu; on la prend tout entière dans son âme. Les lois ni les mœurs ne récompensent ni ne punissent. Celui qui est vertueux est d'autant plus héroïque qu'il n'en est pour cela ni plus considéré ni plus recherché.

1. C'est une fête de ce genre que Léopold Robert a peinte dans le tableau *Fête de la madone de l'arc.*

A quelques honorables exceptions près, les hautes classes ont assez de ressemblance avec les dernières : l'esprit des unes n'est guère plus cultivé que celui des autres, et l'usage du monde fait la seule différence à l'extérieur. Mais, au milieu de cette ignorance, il y a un fonds d'esprit naturel et d'aptitude à tout, tel qu'on ne peut prévoir ce que deviendrait une semblable nation, si toute la force du gouvernement était dirigée dans le sens des lumières et de la morale. Comme il y a peu d'instruction à Naples, on y trouve, jusqu'à présent, plus d'originalité dans le caractère que dans l'esprit. Mais les hommes remarquables de ce pays, tels que l'abbé Galiani, Caraccioli [1], etc., possédaient, dit-on, au plus haut degré la plaisanterie et la réflexion, rares puissances de la pensée, réunion sans laquelle la pédanterie ou la frivolité vous empêche de connaître la véritable valeur des choses!

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait presque déjà sentir, et il y a je ne sais quoi de numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages brunis, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette dont la couleur foncée attire les regards; ces lambeaux d'habillements que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouvent, souvent à Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits :

1. L'abbé Galiani et le marquis Caraccioli avaient fait, avec d'autres illustres causeurs, les beaux jours du salon de Mme Necker. (Voir *Introduction.*)

quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers en tout genre de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient les mouvements de mille manières. Les chants, les danses, les jeux bruyants accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur; enfin l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

(*Corinne*, liv. XI, chap. II, fragment.)

Épître sur Naples.

[Mme de Staël, comme J.-J. Rousseau, comme Chateaubriand, a fait parfois des vers. Ils ne valent naturellement pas sa prose. En voici cependant un échantillon, à titre de curiosité.]

Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent,
Où les rayons des cieux tombent avec amour,
Où des sons enchanteurs dans les airs retentissent,
Où la plus douce nuit succède au plus beau jour?
As-tu senti, dis-moi, cette vie enivrante
Que le soleil du sud inspire à tous les sens?
As-tu goûté jamais cette langueur touchante
Que les parfums, les fleurs et les flots caressants,
Les vents rêveurs du soir, et les chants de l'aurore,
Font éprouver à l'homme en ces lieux fortunés?
L'amour aussi, l'amour vient ajouter encore
Ses plaisirs aux plaisirs que le ciel a donnés;
Et le chagrin cruel qui consume la vie,
S'efface, comme l'ombre, à la clarté des cieux.
La blessure reçue est aussitôt guérie;
On peut mourir ici, mais qui vit est heureux :

C'est la terre d'oubli, c'est le ciel sans nuage,
Qui rend le cœur plus libre et l'esprit plus léger.
Dans ce cœur quelquefois il peut naître un orage,
Mais ne redoutez point un mal si passager.
Vous verrez le plaisir rentrer dans son domaine.
Le zéphyr s'est baigné dans la vague des mers.
Les fleurs ont, en passant, embaumé son haleine;
La terre a prodigué ses parfums dans les airs;
La nuit même, la nuit, de ses timides ombres
Ne couvre qu'à demi les merveilles du jour;
Le volcan fait encor briller ses flammes sombres.
A l'homme, à cet objet de son brûlant amour,
La nature jamais ne cache tous ces charmes :
Il n'est point solitaire, il n'est point isolé;
Aux chagrins d'ici-bas, s'il donne quelques larmes,
Il regarde le ciel et se sent consolé.

. . . .

Ailleurs, tout passe; ici, de son front toujours vert,
Le printemps, chaque mois, vient embellir ces rives.
Pour vous tout recommence, et le champêtre espoir,
Dont l'orage détruit les roses fugitives,
Sous un nouvel éclat revient se faire voir.
Vous êtes méconnu, vous peuple de poètes;
Mobile, impétueux, irascible, indolent;
Vos prêtres et vos rois vous font ce que vous êtes.
C'est sous ce même ciel que vous fûtes si grand.
Vous le seriez encor si votre destinée
Soulevait tous les jougs qui sillonnent vos fronts,
Si vous pouviez penser, si votre âme enchaînée
N'achetait le sommeil au prix de mille affronts.
Ce sommeil est si doux, dans vos belles prairies,
Que moi-même oubliant de plus nobles désirs,
Je savourais votre air, et de vos douces vies
Le soleil et la mer m'expliquaient les plaisirs.
Mais en vain ce beau ciel, cette vive nature,
Ces chants délicieux ressemblaient au bonheur;
Toujours j'ai ressenti la cruelle blessure
Du poignard que la mort a plongé dans mon cœur.
Où fuir cette douleur? Sous ces débris antiques,
D'un antique moderne [1] on croit trouver les pas;
Aussi grand qu'un Romain par ses vertus publiques,
Persécuté comme eux, trahi par des ingrats;

1. Necker.

Mais plus sensible qu'eux, et pleuré sur la terre,
Comme un obscur ami dont les paisibles jours
Aux devoirs d'un époux, aux tendresses d'un père,
Auraient été voués dans leur tranquille cours.
Zéphyr que j'ai senti, caressiez-vous sa cendre?
Harmonieuses voix, cantique des élus,
Dans le sein de la tombe a-t-il pu vous entendre,
Et nos cœurs séparés se sont-ils répondus?
Ciel parsemé de feux, aujourd'hui sa demeure,
Éternité des temps, éternité des mers,
Ne me direz-vous pas, et devant que je meure,
Si ses bras paternels me sont encore ouverts?

(Œuvres, t. XVII, *Mélanges*, p. 415-420, *passim.*)

XXV

L'office divin à bord d'un navire anglais.

[Chateaubriand, de même, a dépeint la prière du soir à bord. (Voir *Pages choisies de Chateaubriand*, p. 53.)]

Corinne, cependant, malgré les pensées pénibles qui l'occupaient, reçut une impression profonde par le spectacle dont elle fut témoin. Rien ne parle plus à l'âme, en effet, que le service divin sur un vaisseau; et la noble simplicité du culte des réformés semble particulièrement adaptée aux sentiments que l'on éprouve alors. Un jeune homme remplissait les fonctions de chapelain; il prêchait avec une voix ferme et douce, et sa figure avait la sérénité d'une âme pure dans la jeunesse. Cette sérénité porte avec elle une idée de force qui convient à la religion prêchée au milieu des périls de la guerre. A des moments marqués, le ministre anglican prononçait des prières dont toute l'assemblée répétait avec lui les dernières paroles. Ces voix confuses, et néanmoins assez douces, venaient de distance en distance ranimer l'intérêt et l'émotion. Les matelots, les officiers, le capitaine, se mettaient

plusieurs fois à genoux, surtout à ces mots : « *Lord, have mercy upon us* » (Seigneur, faites-nous miséricorde). Le sabre du capitaine, qu'on voyait traîner à côté de lui pendant qu'il était à genoux, rappelait cette noble réunion de l'humilité devant Dieu et de l'intrépidité contre les hommes, qui rend la dévotion des guerriers si touchante; et pendant que tous ces braves gens priaient le Dieu des armées, on apercevait la mer à travers les sabords, et quelquefois le bruit léger de ses vagues, alors tranquilles, semblait seulement dire : « Vos prières sont entendues. » Le chapelain finit le service par la prière qui est particulière aux marins anglais : *Que Dieu,* disent-ils, *nous fasse la grâce de défendre au dehors notre heureuse constitution, et de retrouver dans nos foyers, au retour, le bonheur domestique!* Que de beaux sentiments sont réunis dans ces simples paroles! Les études préalables et continuelles qu'exige la marine, la vie austère d'un vaisseau, en font comme un cloître militaire au milieu des flots, et la régularité des opérations les plus sérieuses n'y est interrompue que par les périls et la mort. Souvent les matelots, malgré leurs habitudes guerrières, s'expriment avec beaucoup de douceur, et montrent une pitié singulière pour les femmes et les enfants quand il s'en trouve à bord avec eux. On est d'autant plus touché de ces sentiments, qu'on sait avec quel sang-froid ils s'exposent à ces effroyables dangers de la guerre et de la mer, au milieu desquels la présence de l'homme a quelque chose de surnaturel.

(*Corinne,* liv. XI, ch. III, fragment.)

XXVI

Pompéi.

A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent

que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais les édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant, la farine qui allait être pétrie est encore là; les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville, qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir, et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris; cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il

souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel, où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été retrouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres, que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

(*Corinne,* liv. XI, chap. IV, début.)

XXVII

Corinne au cap Misène.

[Cette scène, assombrie par le pressentiment d'un malheur prochain, forme le pendant de la première, le couronnement de Corinne au Capitole.]

Cependant Corinne souhaitait qu'Oswald l'entendît encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avait reçu du ciel; si ce talent devait être perdu pour jamais, elle voulait que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimait. Ce désir lui fit trouver, dans l'agitation même de son âme, l'inspiration dont elle avait besoin. Tous ses amis étaient impatients de l'entendre; le peuple même, qui la connaissait de réputation, ce peuple qui, dans le Midi, est, par l'imagination, bon juge de la poésie, entourait en silence l'enceinte où les amis de Corinne étaient placés, et tous ces visages napolitains exprimaient par leur vive physionomie

l'attention la plus animée. La lune se levait à l'horizon; mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvrait parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les îles dont il est parsemé, et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaëte; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent-ils de prendre pour sujet des vers qu'elle allait chanter, *les souvenirs que ces lieux retraçaient.* Elle accorda sa lyre, et commença d'une voix altérée. Son regard était beau; mais qui la connaissait comme Oswald pouvait y démêler l'anxiété de son âme. Elle essaya cependant de contenir sa peine, et de s'élever, du moins pour un moment, au-dessus de sa situation personnelle.

(*Corinne,* liv. XIII, ch. IV, début.)

XXVIII

Adieux de Corinne à Rome.

A la veille de quitter Rome, elle éprouvait un grand sentiment de mélancolie. Cette fois elle craignait et désirait que ce fût pour toujours. La nuit qui précédait le jour fixé pour son départ, comme elle ne pouvait dormir, elle entendit passer sous ses fenêtres une troupe de Romains et de Romaines qui se promenaient au clair de la lune en chantant. Elle ne put résister au désir de les suivre, et de parcourir ainsi encore une fois sa ville chérie; elle s'habilla, se fit suivre de loin par sa voiture et ses gens; et, se couvrant d'un voile pour n'être pas reconnue, rejoignit, à quelques pas de distance, cette troupe, qui s'était arrêtée sur le pont Saint-Ange, en face du mausolée d'Adrien. On

eût dit qu'en cet endroit la musique exprimait la vanité des splendeurs de ce monde. On croyait voir dans les airs la grande ombre d'Adrien, étonnée de ne plus trouver sur la terre d'autres traces de sa puissance qu'un tombeau. La troupe continua sa marche toujours en chantant pendant le silence de la nuit, à cette heure où les heureux dorment. Cette musique si douce et si pure semblait se faire entendre pour consoler ceux qui souffraient. Corinne la suivait, toujours entraînée par cet irrésistible charme de la mélodie, qui ne permet de sentir aucune fatigue, et fait marcher sur la terre avec des ailes.

Les musiciens s'arrêtèrent devant la colonne Antonine et devant la colonne Trajane; ils saluèrent ensuite l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, et chantèrent en présence de chacun de ces édifices : le langage idéal de la musique s'accordait dignement avec l'expression idéale des monuments; l'enthousiasme régnait seul dans la ville pendant le sommeil de tous les intérêts vulgaires. Enfin la troupe des chanteurs s'éloigna, et laissa Corinne seule auprès du Colisée. Elle voulut entrer dans son enceinte pour y dire adieu à Rome antique. Ce n'est pas connaître l'impression du Colisée que de ne l'avoir vu que de jour ; il y a dans le soleil d'Italie un éclat qui donne à tout un air de fête; mais la lune est l'astre des ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures de l'amphithéâtre, qui semble s'élever jusqu'aux nues, une partie de la voûte du ciel paraît comme un rideau d'un bleu sombre placé derrière l'édifice. Les plantes qui s'attachent aux murs dégradés et croissent dans les lieux solitaires, se revêtent des couleurs de la nuit; l'âme frissonne et s'attendrit tout à la fois en se trouvant seule avec la nature.

L'un des côtés de l'édifice est beaucoup plus dégradé que l'autre; ainsi deux contemporains luttent inégalement contre le temps [1] : il abat le plus faible, l'autre

1. L'explication de ce fait est beaucoup plus prosaïque. Durant le moyen âge, le Colisée était une carrière publique

résiste encore, et tombe bientôt après. « Lieux solennels, s'écria Corinne, où dans ce moment nul être vivant n'existe avec moi, où ma voix seule répond à ma voix! comment les orages des passions ne sont-ils pas apaisés par ce calme de la nature, qui laisse si tranquillement passer les générations devant elle? L'univers n'a-t-il pas un autre but que l'homme, et toutes ces merveilles sont-elles là seulement pour se réfléchir dans notre âme? [.....] O mon Dieu! s'il est vrai, comme je le crois, qu'on vous admire d'autant plus qu'on est plus capable de réfléchir, faites-moi donc trouver dans la pensée un asile contre les tourments du cœur. Ce noble ami, dont les regards si touchants ne peuvent s'effacer de mon souvenir, n'est-il pas un être passager comme moi! Mais il y a là, parmi ces étoiles, un amour éternel qui peut seul suffire à l'immensité de nos vœux. » Corinne resta longtemps plongée dans ses rêveries; enfin elle s'achemina à sa demeure, à pas lents.

Mais, avant de rentrer, elle voulut aller à Saint-Pierre pour y attendre le jour, monter sur la coupole, et dire adieu de cette hauteur à la ville de Rome. En s'approchant de Saint-Pierre, sa première pensée fut de se représenter cet édifice comme il serait quand, à son tour, il deviendrait une ruine, l'objet de l'admiration des siècles à venir [1]. Elle s'imagina ces colonnes, à présent debout, à demi couchées sur la terre, ce portique brisé, cette voûte découverte; mais alors même l'obélisque des Égyptiens devait encore régner sur les ruines nouvelles : ce peuple a travaillé pour l'éternité terrestre. Enfin l'aurore parut, et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome, jetée dans la campagne inculte comme une oasis dans les déserts de la

d'où les architectes tiraient leurs matériaux. De là ces brèches inégales dues au vandalisme des siècles grossiers, et non aux caprices de l'action du temps.

1. C'est une pensée analogue qui a inspiré à Victor Hugo le poème : *A l'Arc de Triomphe.*

Libye. La dévastation l'environne; mais cette multitude de clochers, de coupoles, d'obélisques, de colonnes qui la dominent, et sur lesquels cependant Saint-Pierre s'élève encore, donnent à son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville possède un charme pour ainsi dire individuel. On l'aime comme un être animé; ses édifices, ses ruines sont des amis auxquels on dit adieu [1].

Corinne adressa ses regrets au Colisée, au Panthéon, au château Saint-Ange, à tous les lieux dont la vue avait tant de fois renouvelé les plaisirs de son imagination. « Adieu, terre des souvenirs, s'écria-t-elle; adieu, séjour où la vie ne dépend ni de la société ni des événements, où l'enthousiasme se ranime par les regards et par l'union intime de l'âme avec les objets extérieurs. Je pars, je vais suivre Oswald sans savoir seulement quel sort il me destine, lui que je préfère à l'indépendante destinée qui m'a fait passer des jours si heureux! Je reviendrai peut-être ici [2], mais le cœur blessé, l'âme flétrie; et vous-mêmes, beaux-arts, antiques monuments, soleil que j'ai tant de fois invoqué dans les contrées nébuleuses où je me trouvais exilée, vous ne pourrez plus rien pour moi. »

(*Corinne,* liv. XIV, chap. IV, fragments.)

1. Cette phrase résume assez bien le sentiment que Rome et l'Italie ont inspiré non seulement à Mme de Staël, mais à toute la génération romantique. *L'Italie romantique*, tel pourrait être le sous-titre de Corinne; — c'est d'ailleurs le titre d'un ouvrage récent, qui jette sur *Corinne*, comme sur les pages de Châteaubriand et de Stendhal consacrées à Rome, une lumière très vive. (*L'Italie des romantiques*, par Urbain Mengin, 1 vol. in-8, Plon, 1902).

2. Elle y revient en effet, mais brisée par l'infidélité d'Oswald, et elle y meurt.

TROISIÈME PARTIE

MADAME DE STAEL ET LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE

I

But de l'ouvrage « De la Littérature ».

[Mme de Staël est l'initiatrice en France de cette noble curiosité d'esprit qu'on a parfois prétendu flétrir du nom de « cosmopolitisme ». Elle a beaucoup contribué à créer ce qu'on pourrait appeler un « esprit européen ». Deux ouvrages, entre autres, visent ouvertement ce but, le livre sur la *Littérature*, et celui de l'*Allemagne*.]

Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois. Il existe dans la langue française, sur l'art d'écrire et sur les principes du goût, des traités qui ne laissent rien à désirer; mais il me semble que l'on n'a pas suffisamment analysé les causes morales et politiques qui modifient l'esprit de la littérature. Il me semble que l'on n'a pas encore considéré comment les facultés humaines se sont graduellement développées par les ouvrages illustres, en tout genre, qui ont été composés depuis Homère jusqu'à nos jours.

(*De la Littérature,* Discours préliminaire, début.)

II

Le progrès de l'esprit humain, ou la « perfectibilité ».

[Explication de la théorie de la « perfectibilité », dénigrée trop à la légère par Fontanes et Chateaubriand.]

Il est impossible d'être un bon littérateur, sans avoir étudié les auteurs anciens, sans connaître parfaitement les auteurs classiques du siècle de Louis XIV. Mais l'on renoncerait à posséder désormais en France de grands hommes dans la carrière de la littérature, si l'on blâmait d'avance tout ce qui peut conduire à un nouveau genre, ouvrir une route nouvelle à l'esprit humain, offrir enfin un avenir à la pensée; elle perdrait bientôt toute émulation, si on lui présentait toujours le siècle de Louis XIV comme un modèle de perfection, au delà duquel aucun écrivain éloquent ni penseur ne pourra jamais s'élever.

J'ai distingué avec soin, dans mon ouvrage, ce qui appartient aux arts d'imagination, de ce qui a rapport à la philosophie; j'ai dit que ces arts n'étaient point susceptibles d'une perfection indéfinie, tandis qu'on ne pouvait prévoir le terme où s'arrêterait la pensée. L'on m'a reproché de n'avoir pas rendu un juste hommage aux anciens. J'ai répété néanmoins de diverses manières que la plupart des inventions poétiques nous venaient des Grecs, que la poésie des Grecs n'avait « été ni surpassée ni même égalée par les modernes » : mais je n'ai pas dit, il est vrai, que depuis près de trois mille ans les hommes n'avaient pas acquis une pensée de plus; et c'est un grand tort dans l'esprit de ceux qui condamnent l'espèce humaine au supplice de Sisyphe, à retomber toujours après s'être élevée.

D'où vient donc que ce système de la perfectibilité

de l'espèce humaine déchaîne maintenant toutes les passions politiques? quel rapport peut-il avoir avec elles[1]?

Ceux qui pensent que leurs opinions, en fait de gouvernement, les obligent à combattre la perfectibilité de l'esprit humain, font, ce me semble, un grand acte de modestie. Les partisans de la monarchie, comme ceux de la république, doivent penser que la constitution qu'ils préfèrent est favorable à l'amélioration de la société et aux progrès de la raison; s'ils n'en étaient pas convaincus, comment pourraient-ils soutenir leur opinion en conscience? Le système de la perfectibilité de l'espèce humaine a été celui de tous les philosophes éclairés depuis cinquante ans; ils l'ont soutenu sous toutes les formes de gouvernement possible. Les professeurs écossais, Fergusson en particulier, ont développé ce système sous la monarchie libre de la Grande-Bretagne. Kant le soutient ouvertement sous le régime encore féodal de l'Allemagne. Turgot l'a professé sous le gouvernement arbitraire, mais modéré, du dernier règne; et Condorcet, dans la proscription où l'avait jeté la sanguinaire tyrannie qui devait le faire désespérer de la république, Condorcet, au comble de l'infortune, écrivait encore en faveur de la perfectibilité de l'espèce humaine; tant les esprits penseurs ont attaché d'importance à ce système, qui promet aux hommes sur cette terre quelques-uns des bienfaits d'une vie immortelle, un avenir sans bornes, une continuité sans interruption!

Ce système ne peut être contraire aux idées reli-

1. Ce système a donné lieu à tant d'interprétations absurdes, que je me crois obligée d'indiquer le sens précis que je lui donne dans mon ouvrage. Premièrement, en parlant de la perfectibilité de l'esprit humain, je ne prétends pas dire que les modernes aient une puissance d'esprit plus grande que celle des anciens, mais seulement que la masse des idées en tout genre s'augmente avec les siècles. Secondement, en parlant de la perfectibilité de l'espèce humaine, je ne fais nullement allusion aux rêveries de quelques penseurs sur un avenir sans vraisemblance, mais aux progrès successifs de la civilisation dans toutes les classes et dans tous les pays. (*Mme de Staël.*)

gieuses. Les prédicateurs éclairés ont toujours représenté la morale religieuse comme un moyen d'améliorer l'espèce humaine: j'ai tâché de prouver que les préceptes du christianisme y avaient contribué efficacement. Il n'est donc aucune opinion, excepté celle qui défendrait de penser, de lire et d'écrire; il n'est aucun gouvernement, excepté le gouvernement despotique, qui puisse s'avouer contraire à la perfectibilité de l'espèce humaine. Quels sont donc les dangers qu'un esprit raisonnable et indépendant peut redouter d'un tel système?

(*De la Littérature,* Préface de la 2e édition.)

III

Défense de l'esprit.

On est honteux de justifier l'esprit, tant il paraît évident, au premier aperçu, que ce doit être un grand avantage. Néanmoins on s'est plu quelquefois, par une sorte d'abus de l'esprit même, à nous tracer ses inconvénients. Une équivoque de mots a seule donné quelque apparence de raison à ce paradoxe. Le véritable esprit n'est autre chose que la faculté de bien voir; le sens commun est beaucoup plutôt de l'esprit que les idées fausses. Plus de bon sens, c'est plus d'esprit; le génie, c'est le bon sens appliqué aux idées nouvelles. Le génie grossit le trésor du bon sens; il conquiert pour la raison. Ce qu'il découvre aujourd'hui sera dans peu généralement connu, parce que les vérités importantes une fois découvertes frappent tout le monde presque également. Les sophismes, les aperçus appelés ingénieux, quoiqu'ils manquent de justesse, tout ce qui diverge enfin doit être uniquement considéré comme un défaut. L'esprit donc ainsi assimilé, sous tous les rapports, à la raison supérieure, ne peut pas plus nuire

qu'elle. Encourager l'esprit dans une nation, appeler aux emplois publics les hommes qui ont de l'esprit, c'est faire prospérer la morale.

(*De la Littérature,* Discours préliminaire.)

IV

Que toutes les époques ont servi au progrès de l'esprit.

On compte dans l'histoire plus de dix siècles pendant lesquels l'on croit assez généralement que l'esprit humain a rétrogradé. Ce serait une forte objection contre le système de progression dans les lumières, qu'un si long cours d'années, qu'une portion si considérable des temps qui nous sont connus, pendant lesquels le grand œuvre de la perfectibilité semblerait avoir reculé; mais cette objection, que je regarderais comme toute-puissante si elle était fondée, peut se réfuter d'une manière simple. Je ne pense pas que l'espèce humaine ait rétrogradé pendant cette époque; je crois, au contraire, que des pas immenses ont été faits dans le cours de ces dix siècles, et pour la propagation des lumières, et pour le développement des facultés intellectuelles.

En étudiant l'histoire, il me semble qu'on acquiert la conviction que tous les événements principaux tendent au même but, la civilisation universelle. L'on voit que, dans chaque siècle, de nouveaux peuples ont été admis au bienfait de l'ordre social, et que la guerre, malgré tous ses désastres, a souvent étendu l'empire des lumières[1]. Les Romains ont civilisé le monde qu'ils avaient soumis. Il fallait que d'abord la lumière partît d'un point brillant, d'un pays de peu d'étendue,

1. On lit un peu plus loin :

« Néanmoins tous ces défauts avaient eu leur utilité; et l'on s'aperçoit, à la renaissance des lettres, que les siècles appelés

comme la Grèce; il fallait que, peu de siècles après, un peuple de guerriers réunît sous les mêmes lois une partie du monde pour la civiliser en la conquérant. Les nations du Nord, en faisant disparaître pendant quelque temps les lettres et les arts qui régnaient dans le Midi, acquirent néanmoins quelques-unes des connaissances que possédaient les vaincus; et les habitants de plus de la moitié de l'Europe, étrangers jusqu'alors à la société civilisée, participèrent à ses avantages. Ainsi le temps nous découvre un dessein dans la suite d'événements qui semblaient n'être que le pur effet du hasard; et l'on voit surgir une pensée, toujours la même, de l'abîme des faits et des siècles.

L'invasion des barbares fut sans doute un grand malheur pour les nations contemporaines de cette révolution; mais les lumières se propagèrent par cet événement même. Les habitants énervés du Midi, se mêlant avec les hommes du Nord, empruntèrent d'eux une sorte d'énergie, et leur donnèrent une sorte de souplesse qui devait servir à compléter les facultés intellectuelles. La guerre pour de simples intérêts politiques, entre des peuples également éclairés, est le plus funeste fléau que les passions humaines aient produit; mais la guerre, mais la leçon éclatante des événements peut quelquefois faire adopter de certaines idées par la rapide autorité de la puissance.

Plusieurs écrivains ont avancé que la religion chrétienne était la cause de la dégradation des lettres et de la philosophie; je suis convaincue que la religion chrétienne, à l'époque de son établissement, était indispensablement nécessaire à la civilisation et au mélange de l'esprit du Nord avec les mœurs du Midi. Je crois de

barbares, ont servi comme les autres, d'abord à la civilisation d'un plus grand nombre de peuples, puis au perfectionnement même de l'esprit humain. » — Cette vue est infiniment plus philosophique, et surtout plus moderne, que celle de Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs*, et même dans son fameux *Siècle de Louis XIV*.

plus que les méditations religieuses du christianisme, à quelque objet qu'elles aient été appliquées, ont développé les facultés de l'esprit pour les sciences, la métaphysique et la morale.

(*De la Littérature*, 1re partie, chap. VIII.)

V

Que le christianisme a renouvelé les sujets antiques.

[Voici l'un des points où la *Littérature* a devancé le *Génie du Christianisme*.]

Racine, en imitant les Grecs dans quelques-unes de ses pièces, explique, par des raisons tirées des passions humaines, les forfaits commandés par les dieux; il place un développement moral à côté de la puissance du fatalisme : dans un pays où l'on ne croit point à la religion des païens, un tel développement est nécessaire; mais chez les Grecs, l'effet tragique était d'autant plus terrible qu'il avait pour fondement une cause surnaturelle. La foi que les Grecs avaient à de telles causes donnait nécessairement moins d'indépendance et de variété aux affections de l'âme.

Il existait un dogme religieux pour décider de chaque sentiment, comme une divinité pour personnifier chaque arbre, chaque fontaine. On ne pouvait refuser la pitié à qui se présentait avec une branche d'olivier ornée de bandelettes, ou tenait embrassé l'autel des dieux : tel est le sujet unique de la tragédie des *Suppliantes*. De semblables croyances donnent une élégance poétique à toutes les actions de la vie; mais elles bannissent habituellement ce qu'il y a d'irrégulier, d'imprévu, d'irrésistible dans les mouvements du cœur[1].

1. Il arrive quelquefois que les dogmes mythologiques ajoutent, dans les ouvrages des anciens, à l'effet des situations

L'amour est chez les Grecs, comme toutes les autres passions violentes, un simple effet de la fatalité. Dans les tragédies, comme dans les poèmes, on est sans cesse frappé de ce qui manquait aux affections du cœur, lorsque les femmes n'étaient point appelées à sentir ni à juger. Alceste donne sa vie pour Admète; mais avant de s'y résoudre, que ne lui fait pas dire Euripide pour engager le père d'Admète à se dévouer à sa place! Les Grecs peignaient une action généreuse; mais ils ne savaient pas quelles jouissances on peut trouver à braver la mort pour ce qu'on aime, quelle jalousie on peut attacher à n'avoir point de rivaux dans ce sacrifice passionné. On dit, avec raison, qu'on ne pourrait pas mettre sur le théâtre français la plupart des pièces grecques, exactement traduites : ce ne sont point quelques négligences de l'art qui empêcheraient d'applaudir à tant de beautés originales; mais on aurait de la peine à supporter maintenant un certain manque de délicatesse dans les expressions sensibles. En étudiant les deux *Phèdre*, il est surtout facile de se convaincre de cette vérité.

Racine a risqué sur le théâtre français un amour dans le genre grec, un amour qu'il faut attribuer à la vengeance des dieux. Mais combien on voit néanmoins dans le même sujet la différence des siècles et des mœurs! Euripide aurait pu faire dire à Phèdre :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée;

mais jamais un Grec n'aurait trouvé ce vers :

Ils ne se verront plus;
— Ils s'aimeront toujours.

touchantes; mais plus souvent la puissance de ces dogmes dispense du besoin de convaincre, de remonter à la source des émotions de l'âme; et les passions humaines ne sont plus alors ni développées, ni approfondies. (*Mme de Staël.*)

Les tragédies grecques sont donc, je le crois, très inférieures à nos tragédies modernes, parce que le talent dramatique ne se compose pas seulement de l'art de la poésie, mais consiste aussi dans la profonde connaissance des passions ; et sous ce rapport la tragédie a dû suivre les progrès de l'esprit humain[1].

Les Grecs n'en sont pas moins admirables dans cette carrière, comme dans toutes les autres, quand on compare leurs succès à l'époque du monde dans laquelle ils ont vécu. Ils ont transporté sur leur théâtre tout ce qu'il y avait de beau dans l'imagination des poètes, dans les caractères antiques, dans le culte du paganisme ; et le siècle de Périclès étant beaucoup plus avancé en philosophie que le siècle d'Homère, les pièces de théâtre ont aussi dans ce genre acquis plus de profondeur.

(*De la Littérature*, 1re partie, ch. II.)

VI

Littératures du Nord et littératures du Midi. Homère et Ossian.

[Les pages suivantes sont les premières où le romantisme naissant ait pu prendre conscience de sa véritable nature. — La distinction des œuvres de l'esprit en *littérature du Nord* et *littérature du Midi* a ouvert à la critique une perspective nouvelle, et très profonde. Elle a eu encore cet avantage de reléguer à un plan secondaire la fastidieuse antithèse des *anciens* et des *modernes*.]

Il existe, ce me semble, deux littératures tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui descend

1. On lit plus loin. « Les anciens, pour la plupart, n'ont pas une grande variété de pensées. Leurs écrits sont comme la musique des Écossais qui composent des airs avec cinq notes, dont la parfaite harmonie éloigne toute critique, sans captiver profondément l'intérêt. »

du Nord; celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian est l'origine[1]. Les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols et les Français du siècle de Louis XIV appartiennent au genre de littérature que j'appellerai la littérature du Midi. Les ouvrages anglais, les ouvrages allemands, et quelques écrits des Danois et des Suédois, doivent être classés dans la littérature du Nord, dans celle qui a commencé par les bardes écossais, les fables islandaises et les poésies scandinaves. Avant de caractériser les écrivains anglais et les écrivains allemands, il me paraît nécessaire de considérer d'une manière générale les principales différences des deux hémisphères de la littérature.

Les Anglais et les Allemands ont, sans doute, souvent imité les anciens. Ils ont retiré d'utiles leçons de cette étude féconde; mais leurs beautés originales portant l'empreinte de la mythologie du Nord, ont une sorte de ressemblance, une certaine grandeur poétique dont Ossian est le premier type. Les poètes anglais, pourra-t-on dire, sont remarquables par leur esprit philosophique; il se peint dans tous leurs ouvrages : mais Ossian n'a presque jamais d'idées réfléchies; il raconte une suite d'événements et d'impressions. Je réponds à cette objection que les images et les pensées les plus habituelles, dans Ossian, sont celles qui rappellent la brièveté de la vie, le respect pour les morts, l'illustration de leur mémoire, le culte de ceux qui restent envers ceux qui ne sont plus. Si le poète n'a réuni à ces sentiments ni des maximes de

1. Je répète ce que j'ai dit dans la Préface de cette seconde édition. Les chants d'Ossian (barde qui vivait dans le IVe siècle) étaient connus des Écossais et des hommes de lettres en Angleterre, avant que Macpherson les eût recueillis. En appelant Ossian l'origine de la littérature du Nord, j'ai voulu seulement, comme on le verra par la suite de ce chapitre, l'indiquer comme le plus ancien poète auquel on puisse rapporter le caractère particulier à la poésie du Nord. (*Mme de Staël.*)

morale ni des réflexions philosophiques, c'est qu'à cette époque l'esprit humain n'était point encore susceptible de l'abstraction nécessaire pour concevoir beaucoup de résultats. Mais l'ébranlement que les chants ossianiques causent à l'imagination dispose la pensée aux méditations les plus profondes.

La poésie mélancolique est la poésie la plus d'accord [1] avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition de l'âme. Les poètes anglais qui ont succédé aux bardes écossais ont ajouté à leurs tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux mêmes devaient faire naître; mais ils ont conservé l'imagination du Nord, celle qui plaît sur le bord de la mer, au bruit des vents, dans les bruyères sauvages; celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'âme fatiguée de sa destinée. L'imagination des hommes du Nord s'élance au delà de cette terre dont ils habitent les confins; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon, et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité.

L'on ne peut décider d'une manière générale entre les deux genres de poésie dont Homère et Ossian sont comme les premiers modèles. Toutes mes impressions, toutes mes idées me portent de préférence vers la littérature du Nord; mais ce dont il s'agit maintenant, c'est d'examiner ses caractères distinctifs.

Le climat est certainement l'une des raisons principales des différences qui existent entre les images qui plaisent dans le Nord et celles qu'on aime à se rappeler dans le Midi. Les rêveries des poètes peuvent enfanter des objets extraordinaires; mais les impressions d'habitude se retrouvent nécessairement dans tout ce que l'on compose. Eviter le souvenir de ces impressions, ce serait perdre le plus grand des avan-

1. Expression peu correcte. Ces taches ne sont pas rares chez Mme de Staël.

tages, celui de peindre ce qu'on a soi-même éprouvé. Les poètes du Midi mêlent sans cesse l'image de la fraîcheur, des bois touffus, des ruisseaux limpides à tous les sentiments de la vie. Ils ne se retracent pas même les jouissances du cœur sans y mêler l'idée de l'ombre bienfaisante qui doit les préserver des brûlantes ardeurs du soleil. Cette nature si vive qui les environne excite en eux plus de mouvements que de pensées. C'est à tort, ce me semble, qu'on a dit que les passions étaient plus violentes dans le Midi que dans le Nord. On y voit plus d'intérêts divers, mais moins d'intensité dans une même pensée; or c'est la fixité qui produit les miracles de la passion et de la volonté.

Les peuples du Nord sont moins occupés des plaisirs que de la douleur, et leur imagination n'en est que plus féconde. Le spectacle de la nature agit fortement sur eux; elle agit comme elle se montre dans leurs climats, toujours sombre et nébuleuse. Sans doute les diverses circonstances de la vie peuvent varier cette disposition à la mélancolie; mais elle porte seule l'empreinte de l'esprit national. Il ne faut chercher dans un peuple, comme dans un homme, que son trait caractéristique : tous les autres sont l'effet de mille hasards différents; celui-là seul constitue son être.

La poésie du Nord convient beaucoup plus que celle du Midi à l'esprit d'un peuple libre. Les premiers inventeurs connus de la littérature du Midi, les Athéniens, ont été la nation du monde la plus jalouse de son indépendance. Néanmoins il était plus facile de façonner à la servitude les Grecs que les hommes du Nord. L'amour des arts, la beauté du climat, toutes ces jouissances prodiguées aux Athéniens, pouvaient leur servir de dédommagement. L'indépendance était le premier et l'unique bonheur des peuples septentrionaux. Une certaine fierté d'âme, un détachement de la vie, que font naître et l'âpreté du sol et la tris-

tesse du ciel, devaient rendre la servitude insupportable; et longtemps avant que l'on connût en Angleterre et la théorie des constitutions et l'avantage des gouvernements représentatifs, l'esprit guerrier que les poésies erses[1] et scandinaves chantent avec tant d'enthousiasme donnait à l'homme une idée prodigieuse de sa force individuelle et de la puissance de sa volonté. L'indépendance existait pour chacun, avant que la liberté fût constituée pour tous.

La philosophie, à la renaissance des lettres, a commencé par les nations septentrionales, dans les habitudes religieuses desquelles la raison trouvait à combattre infiniment moins de préjugés que dans celles des peuples méridionaux. La poésie antique du Nord suppose beaucoup moins de superstition que la mythologie grecque. Il y a quelques dogmes et quelques fables absurdes dans l'Edda[2]; mais les idées religieuses du Nord conviennent presque toutes à la raison exaltée. Les ombres penchées sur les nuages ne sont que des souvenirs animés par des images sensibles[3].

Les émotions causées par les poésies ossianiques

1. De la Haute-Écosse.

2. Ou mieux les Eddas. On appelle *Eddas* les premiers recueils des traditions scandinaves, qui contenaient, entre autres œuvres, les *sagas* ou légendes héroïques. Ce sont les *Eddas* (recueillis pour la première fois vers l'an 1000) qui ont alimenté plus tard les *Niebelungen*.

3. On a prétendu qu'il n'y avait point d'idées religieuses dans Ossian. Il n'y a point de mythologie, mais on y retrouve sans cesse une élévation d'âme, un respect pour les morts, une confiance dans une existence à venir; sentiments beaucoup plus analogues au caractère du christianisme que le paganisme du Midi. La monotonie du poème de Fingal ne tient point à l'absence de la mythologie; j'en ai dit les diverses causes. Les modernes seraient condamnés aussi à la monotonie, si les fables des Grecs étaient le seul moyen de varier les ouvrages d'imagination; car plus ces fables sont dignes d'admiration dans les poètes anciens qui les ont employées, plus il est difficile à nos poètes de s'en servir. L'on est bien vite fatigué d'une imagination qui s'exerce sur un sujet dans lequel il ne lui est pas permis de rien inventer. (*Mme de Staël.*)

peuvent se reproduire dans toutes les nations, parce que leurs moyens d'émouvoir sont tous pris dans la nature; mais il faut un talent prodigieux pour introduire, sans affectation, la mythologie grecque dans la poésie française. Rien ne doit être, en général, si froid et si recherché que des dogmes religieux transportés dans un pays où ils ne sont reçus que comme des métaphores ingénieuses. La poésie du Nord est rarement allégorique; aucun de ses effets n'a besoin de superstitions locales pour frapper l'imagination. Un enthousiasme réfléchi, une exaltation pure, peuvent également convenir à tous les peuples; c'est la véritable inspiration poétique dont le sentiment est dans tous les cœurs, mais dont l'expression est le don du génie. Elle entretient une rêverie céleste qui fait aimer la campagne et la solitude; elle porte souvent le cœur vers les idées religieuses, et doit exciter dans les êtres privilégiés le dévouement des vertus et l'inspiration des pensées élevées.

Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. Les esprits médiocres sont, en général, assez satisfaits de la vie commune; ils arrondissent, pour ainsi dire, leur existence, et suppléent à ce qui peut leur manquer encore, par les illusions de la vanité; mais le sublime de l'esprit, des sentiments et des actions, doit son essor au besoin d'échapper aux bornes qui circonscrivent l'imagination. L'héroïsme de la morale, l'enthousiasme de l'éloquence, l'ambition de la gloire, donnent des jouissances surnaturelles qui ne sont nécessaires qu'aux âmes à la fois exaltées et mélancoliques, fatiguées de tout ce qui se mesure, de tout ce qui est passager, d'un terme enfin, à quelque distance qu'on le place. C'est cette disposition de l'âme, source de toutes les passions généreuses, comme de toutes les idées philosophiques, qu'inspire particulièrement la poésie du Nord.

Je suis loin de comparer le génie d'Homère à celui

d'Ossian. Ce que nous connaissons d'Ossian ne peut être considéré comme un ouvrage ; c'est un recueil de chansons populaires qui se répétaient dans les montagnes d'Écosse. Avant qu'Homère eût composé son poème, d'anciennes traditions existaient sans doute en Grèce. Les poésies d'Ossian ne sont pas plus avancées dans l'art poétique que ne devaient l'être les chants des Grecs avant Homère[1]. Aucune parité ne peut donc être établie avec justice entre l'Iliade et le poème de Fingal. Mais on peut toujours juger si les images de la nature, telles qu'elles sont représentées dans le Midi, excitent des émotions aussi nobles et aussi pures que celles du Nord ; si les images du Midi, plus brillantes à quelques égards, font naître autant de pensées, ont un rapport aussi immédiat avec les sentiments de l'âme. Les idées philosophiques s'unissent comme d'elles-mêmes aux images sombres. La poésie du Midi, loin de s'accorder, comme celle du Nord, avec la méditation, et d'inspirer, pour ainsi dire, ce que la réflexion doit prouver, la poésie voluptueuse exclut presque entièrement les idées d'un certain ordre.

On reproche à Ossian sa monotonie. Ce défaut existe moins dans les diverses poésies qui dérivent de la sienne, celle des Anglais et des Allemands. La culture, l'industrie, le commerce ont varié de plusieurs manières les tableaux de la campagne ; néanmoins l'imagination septentrionale conservant toujours à peu près le même caractère, on doit trouver encore, même dans Young, Thompson, Klopstock, etc., une sorte d'uniformité. La poésie mélancolique ne peut

1. L'on a écrit que j'avais comparé Homère à Ossian ; et je n'ai pas changé, dans cette seconde édition, un mot à ce morceau. L'on se permet aujourd'hui de dire précisément le contraire de la vérité, et cela sert auprès de ceux qui ne lisent pas. Ils ne peuvent pas se persuader que l'on avance dans une critique, quelque partiale qu'elle soit, précisément l'opposé de ce qui est. (*Mme de Staël.*)

pas se varier sans cesse. Le frémissement que produisent dans tout notre être de certaines beautés de la nature est une sensation toujours la même; l'émotion que nous causent les vers qui nous retracent cette sensation a beaucoup d'analogie avec l'effet de l'harmonica. L'âme, doucement ébranlée, se plaît dans la prolongation de cet état, aussi longtemps qu'il lui est possible de le supporter. Et ce n'est pas le défaut de la poésie, c'est la faiblesse de nos organes qui nous fait sentir la fatigue au bout de quelque temps; ce qu'on éprouve alors, ce n'est pas l'ennui de la monotonie, c'est la lassitude que causerait le plaisir trop continu d'une musique aérienne.

Les grands effets dramatiques des Anglais, et après eux des Allemands, ne sont point tirés des sujets grecs, ni de leurs dogmes mythologiques. Les Anglais et les Allemands excitent la terreur par d'autres superstitions plus analogues aux crédulités des derniers siècles. Ils ont su l'exciter surtout par la peinture du malheur que ces âmes énergiques et profondes ressentaient si douloureusement. C'est, comme je l'ai déjà dit, des opinions religieuses que dépend, en grande partie, l'effet que produit sur l'homme l'idée de la mort. Les bardes écossais ont eu, dans tous les temps, un culte plus sombre et plus spiritualisé que celui du Midi. La religion chrétienne, qui, séparée des inventions sacerdotales, est assez rapprochée du pur déisme, a fait disparaître ce cortège d'imagination qui environnait l'homme aux portes du tombeau. La nature, que les anciens avaient peuplée d'êtres protecteurs qui habitaient les forêts et les fleuves, et présidaient à la nuit comme au jour; la nature est rentrée dans sa solitude, et l'effroi de l'homme s'en est accru[1]. La religion chrétienne, la plus philosophique de toutes, est celle qui livre le plus l'homme à lui-même.

1. Même idée, agrandie et développée, dans le *Génie du Christianisme*. (Voir *Pages choisies de Chateaubriand*, p. 160-161.)

Les tragiques du Nord ne se sont pas toujours contentés des effets naturels qui naissent du tableau des affections de l'âme; ils se sont aidés des apparitions, des spectres, d'une sorte de superstition analogue à leur sombre imagination : mais, quelque profonde que soit la terreur qu'on peut produire une fois avec de tels moyens, c'est plutôt un défaut qu'une beauté.

Le talent du poète dramatique s'augmente lorsqu'il vit au milieu d'une nation qui ne se prête pas trop facilement à la crédulité. Il faut qu'il cherche alors dans le cœur humain les sources de l'émotion, qu'il fasse sortir d'une expression éloquente, d'un sentiment de l'âme, d'un remords solitaire, les fantômes effrayants qui doivent frapper l'imagination. Le merveilleux étonne; mais de quelque manière qu'on le combine, il n'égalera jamais l'impression d'un événement naturel, lorsque cet événement rassemble tout ce qui peut remuer les affections de l'âme, et les Euménides poursuivant Oreste sont moins terribles que le sommeil de lady Macbeth.

Les peuples septentrionaux, à en juger par les traditions qui nous restent et par les mœurs des Germains, ont eu de tout temps un respect pour les femmes inconnu aux peuples du Midi; elles jouissaient dans le Nord de l'indépendance, tandis qu'on les condamnait ailleurs à la servitude. C'est encore une des principales causes de la sensibilité qui caractérise la littérature du Nord.

L'histoire de l'amour, dans tous les pays, peut être considérée sous un point de vue philosophique. Il semble que la peinture de ce sentiment devrait dépendre uniquement de ce qu'éprouve l'écrivain qui l'exprime. Et tel est cependant l'ascendant qu'exercent sur les écrivains les mœurs qui les environnent, qu'ils y soumettent jusqu'à la langue de leurs affections les plus intimes. Il se peut que Pétrarque ait été plus amoureux dans sa vie que l'auteur de Werther, que plusieurs poètes anglais, tels que Pope, Thom-

pson, Otway. Néanmoins ne croit-on pas, en lisant les écrivains du Nord, que c'est une autre nature, d'autres relations, un autre monde? La perfection de quelques-unes de ces poésies prouve sans doute le génie de leurs auteurs; mais il n'en est pas moins certain qu'en Italie les mêmes hommes n'auraient pas composé les mêmes écrits, quand ils auraient ressenti la même passion, tant il est vrai que, les ouvrages littéraires ayant le succès pour but, l'on y retrouve communément moins de traces du caractère personnel de l'écrivain que de l'esprit général de sa nation et de son siècle.

Enfin, ce qui donne en général aux peuples modernes du Nord un esprit plus philosophique qu'aux habitants du Midi, c'est la religion protestante, que ces peuples ont presque tous adoptée. La réformation est l'époque de l'histoire qui a le plus efficacement servi la perfectibilité de l'espèce humaine [1]. La religion protestante ne renferme dans son sein aucun germe actif de superstition, et donne cependant à la vertu tout l'appui qu'elle peut tirer des opinions sensibles. Dans les pays où la religion protestante est professée, elle n'arrête en rien les recherches philosophiques, et maintient efficacement la pureté des mœurs. Ce serait sortir de mon sujet que de développer davantage une pareille question; mais, je le demande aux penseurs éclairés, s'il existe un moyen de lier la morale à l'idée d'un Dieu, sans que jamais ce moyen puisse devenir un instrument de pouvoir dans la main des hommes, une religion ainsi conçue ne serait-elle pas le plus grand bonheur que l'on pût assurer à la nature humaine; à la nature humaine tous les jours plus aride, tous les jours plus à plaindre, et qui brise chaque jour quelques-uns des liens formés par la délicatesse, l'affection ou la bonté?

(*De la Littérature*, 1re partie, chap. XI.)

1. C'est une protestante qui parle.

VII

Shakspeare.

Les beautés de Shakspeare peuvent, en Angleterre, triompher de ses défauts; mais ils diminuent beaucoup de sa gloire parmi les autres nations. La surprise est certainement un grand moyen d'ajouter à l'effet; mais il serait difficile d'en conclure que l'on doive faire précéder une scène tragique d'une scène comique, pour augmenter l'étonnement par le contraste. Un beau trait, au milieu de négligences grossières, peut frapper davantage l'esprit; mais l'ensemble y perd plus que ne peut y gagner l'exception. La surprise doit naître de la grandeur en elle-même, et non de son opposition avec les petitesses, de quelque genre qu'elles soient. La peinture veut des ombres, mais non pas des taches pour relever l'éclat des couleurs. La littérature doit suivre les mêmes principes. La nature en offre le modèle, et le bon goût ne doit être que l'observation raisonnée de la nature.

On pourrait pousser beaucoup plus loin ces développements; mais il suffit de prouver que le goût, en littérature, n'exige jamais le sacrifice d'aucune jouissance : il indique, au contraire, les moyens de les augmenter; et, loin que les principes du goût soient incompatibles avec le génie, c'est en étudiant le génie qu'on a découvert ces principes.

Je ne reprocherai point à Shakspeare de s'être affranchi des règles de l'art; elles ont infiniment moins d'importance que celles du goût, parce que les unes prescrivent ce qu'il faut faire, et que les autres se bornent à défendre ce qu'on doit éviter. L'on ne peut se tromper sur ce qui est mauvais, tandis qu'il est impossible de tracer des limites aux diverses combinaisons d'un homme de génie; il peut suivre

des routes entièrement nouvelles, sans manquer cependant son but. Les règles de l'art sont un calcul de probabilités sur les moyens de réussir; et si le succès est obtenu, il importe peu de s'y être soumis. Mais il n'en est pas de même du goût; car se mettre au-dessus de lui, c'est s'écarter de la beauté même de la nature; et il n'y a rien au-dessus d'elle.

Ne disons donc pas que Shakspeare a su se passer de goût, et se montrer supérieur à ses lois; reconnaissons, au contraire, qu'il a du goût quand il est sublime, et qu'il manque de goût quand son talent faiblit.

Les Anglais ont pour Shakspeare l'enthousiasme le plus profond qu'aucun peuple ait jamais ressenti pour un écrivain. Les peuples libres ont un esprit de propriété pour tous les genres de gloire qui illustrent leur patrie; et ce sentiment doit inspirer une admiration qui exclut toute espèce de critique.

Il y a dans Shakspeare des beautés du premier genre, et de tous les pays comme de tous les temps, des défauts qui appartiennent à son siècle, et des singularités tellement populaires parmi les Anglais, qu'elles ont encore le plus grand succès sur leur théâtre. Ce sont ces beautés et ces bizarreries que je veux examiner dans leur rapport avec l'esprit national de l'Angleterre et le génie de la littérature du Nord.

Shakspeare n'a point imité les anciens; il ne s'est point nourri, comme Racine, des tragédies grecques. Il a fait une pièce sur un sujet grec, *Troïle et Cresside*, et les mœurs d'Homère n'y sont point observées. Il est bien plus admirable dans ses tragédies sur des sujets romains. Mais l'histoire, mais les Vies de Plutarque, que Shakspeare paraît avoir lues avec le plus grand soin, ne sont point une étude purement littéraire; on peut y observer l'homme presque comme vivant. Lorsqu'on se pénètre uniquement des modèles de l'art dramatique dans l'antiquité, lorsqu'on imite l'imitation, on a moins d'originalité; on n'a pas ce

génie qui peint d'après nature, ce génie immédiat, si je puis m'exprimer ainsi, qui caractérise particulièrement Shakspeare. Depuis les Grecs jusqu'à lui, nous voyons toutes les littératures dériver les unes des autres, en partant de la même source. Shakspeare commence une littérature nouvelle : il est empreint, sans doute, de l'esprit et de la couleur générale des poésies du Nord; mais c'est lui qui a donné à la littérature des Anglais son impulsion, et à leur art dramatique son caractère.

Une nation devenue libre, dont les passions ont été fortement agitées par les horreurs des guerres civiles, est beaucoup plus susceptible de l'émotion excitée par Shakspeare que de celle causée par Racine. Le malheur, alors qu'il pèse longtemps sur les peuples, leur donne un caractère que la prospérité même qui succède ne peut point effacer. Shakspeare, égalé quelquefois depuis par des auteurs anglais et allemands, est l'écrivain qui a peint le premier la douleur morale au plus haut degré; l'amertume de souffrance dont il donne l'idée pourrait presque passer pour une invention, si la nature ne s'y reconnaissait pas.

Les anciens croyaient au fatalisme qui frappe comme la foudre et renverse comme elle. Les modernes, et surtout Shakspeare, trouvent de plus profondes sources d'émotions dans la nécessité philosophique. Elle se compose du souvenir de tant de malheurs irréparables, de tant d'efforts inutiles, de tant d'espérances trompées! Les anciens habitaient un monde trop nouveau, possédaient encore trop peu d'histoires, étaient trop avides d'avenir, pour que le malheur qu'ils peignaient fût jamais aussi déchirant que dans les pièces anglaises.

La terreur de la mort, sentiment dont les anciens, par religion et par stoïcisme, ont rarement développé les effets, Shakspeare l'a représentée sous tous les aspects. Il fait sentir cette impression redoutable, ce frisson glacé qu'éprouve l'homme alors que, plein de

vie, il apprend qu'il va périr. Dans les tragédies de Shakspeare, l'enfance et la vieillesse, le crime et la vertu, reçoivent la mort, et expriment tous les mouvements naturels à cette situation. Quel attendrissement n'éprouve-t-on pas lorsqu'on entend les plaintes d'Arthur, jeune enfant dévoué à la mort par l'ordre du roi Jean, ou lorsque l'assassin Tyrrel vient de raconter à Richard III le paisible sommeil des enfants d'Édouard! Quand on peint un héros prêt à perdre l'existence, le souvenir de ce qu'il a fait, la grandeur de son caractère, captivent tout l'intérêt; mais lorsqu'on représente des hommes d'une âme faible et d'une destinée sans gloire, tels que Henri VI, Richard II, le roi Lear, condamnés à périr, le grand débat de la nature entre l'existence et le néant absorbe seul l'attention des spectateurs. Shakspeare a su peindre avec génie ce mélange de mouvements physiques et de réflexions morales qu'inspire l'approche de la mort, alors que des passions enivrantes n'enlèvent pas l'homme à lui-même.

Un sentiment aussi que Shakspeare seul a su rendre théâtral, c'est la pitié, sans aucun mélange d'admiration pour celui qui souffre [1], la pitié pour un être insignifiant [2] et quelquefois méprisable [3]. Il faut un talent infini pour transporter ce sentiment de la vie au théâtre, en lui conservant toute sa force; mais quand on y est parvenu, l'effet qu'il produit est d'une plus grande vérité que tout autre : ce n'est pas au grand homme, c'est à l'homme que l'on s'intéresse; l'on n'est point alors ému par des sentiments qui sont quelquefois de convention tragique, mais par une impression tellement rapprochée des impressions de la vie, que l'illusion en est plus grande.

Lors même que Shakspeare représente des person-

1. La mort de Catherine d'Aragon, dans *Henri VIII*.
2. Le duc de Clarence, dans *Richard III*.
3. Le cardinal de Wolsey, dans *Henri VIII*.

nages dont la destinée a été illustre, il intéresse ses spectateurs à eux par des sentiments purement naturels. Les circonstances sont grandes; mais l'homme diffère moins des autres hommes que dans nos tragédies. Shakspeare vous fait pénétrer intimement dans la gloire qu'il vous peint; vous passez, en l'écoutant, par toutes les nuances, par toutes les gradations qui mènent à l'héroïsme, et votre âme arrive à cette hauteur sans être sortie d'elle-même.

La fierté nationale des Anglais, ce sentiment développé par un amour jaloux de la liberté, se prête moins que l'esprit chevaleresque de la monarchie française au fanatisme pour quelques chefs. On veut récompenser, en Angleterre, les services d'un bon citoyen, mais on n'y a point de penchant pour cet enthousiasme sans mesure qui était dans les institutions, les habitudes et le caractère des Français. Cette répugnance orgueilleuse pour l'enthousiasme de l'obéissance, qui a été de tout temps le caractère des Anglais, a dû inspirer à leur poète national l'idée d'obtenir l'attendrissement plutôt par la pitié que par l'admiration. Les larmes que nous donnons aux sublimes caractères de nos tragédies, l'auteur anglais les fait couler pour la souffrance obscure, abandonnée, pour cette suite d'infortunes qu'on ne peut connaître dans Shakspeare sans acquérir quelque chose de l'expérience même de la vie.

S'il excelle à peindre la pitié, quelle énergie dans la terreur! C'est du crime qu'il fait sortir l'effroi. On pourrait dire du crime peint par Shakspeare, comme la Bible de la mort [1], qu'il est *le roi des épouvantements*. Combien sont habilement combinés, dans *Macbeth*, les remords, et la superstition croissant avec les remords!

La sorcellerie est en elle-même beaucoup plus effrayante que les dogmes religieux les plus absurdes. Ce qui est inconnu, ce qui n'est guidé par aucune

1. C'est-à-dire : « ce que la Bible dit de la mort ».

volonté intelligente, porte la crainte au dernier degré. Dans un système de religion quelconque, la terreur sait toujours à quel point elle doit s'arrêter; elle se fonde toujours du moins sur quelques motifs raisonnés: mais le chaos de la magie jette dans la tête le désordre le plus complet.

Shakspeare, dans *Macbeth*, admet du fatalisme ce qu'il en faut pour faire pardonner au criminel, mais il ne se dispense pas, par ce fatalisme, de la gradation philosophique des sentiments de l'âme. Cette pièce serait encore plus admirable si ses grands effets étaient produits sans le secours du merveilleux; mais ce merveilleux n'est, pour ainsi dire, que les fantômes de l'imagination, qu'on fait apparaître aux regards du spectateur. Ce ne sont point des personnages mythologiques apportant leurs volontés supposées ou leur froide nature au milieu des intérêts des hommes, c'est le merveilleux des rêves, lorsque les passions sont fortement agitées. Il y a toujours quelque chose de philosophique dans le surnaturel employé par Shakspeare. Lorsque les sorcières annoncent à Macbeth qu'il sera roi, lorsqu'elles reviennent lui répéter cette prédiction au moment où il hésite à suivre les sanglants conseils de sa femme, qui ne voit que c'est la lutte intérieure de l'ambition et de la vertu que l'auteur a voulu représenter sous ces formes effrayantes?

Il n'a point eu recours à ce moyen dans *Richard III*. Il nous l'a peint cependant plus criminel encore que Macbeth; mais il voulait montrer ce caractère sans remords, sans combats, sans mouvements involontaires, cruel comme un animal féroce, non comme un homme coupable dont les premiers sentiments avaient été vertueux. Les profondeurs du crime s'ouvrent aux regards de Shakspeare; et c'est dans ce Ténare [1] qu'il sait descendre pour en observer les tourments.

Dans les monarchies absolues, les grands crimes

1. Gorge qui donnait accès aux Enfers.

politiques ne peuvent être commis que par la volonté des rois; et ces crimes, il n'est pas permis de les représenter devant leurs successeurs [1]. En Angleterre, les troubles civils qui ont précédé la liberté, et qui étaient toujours causés par l'esprit d'indépendance, ont fait naître, beaucoup plus souvent qu'en France, de grands crimes et de grandes vertus. Les Anglais ont, dans leur histoire, beaucoup plus de situations tragiques que les Français, et rien ne s'oppose à ce qu'ils exercent leur talent sur ces sujets, dont l'intérêt est national.

Presque toutes les littératures d'Europe ont débuté par l'affectation. Les lettres ayant recommencé dans l'Italie, les pays où elles arrivèrent ensuite imitèrent d'abord le genre italien. Le Nord a été plus vite affranchi que la France de ce genre recherché dont on aperçoit des traces dans les anciens poètes anglais, Waller, Cowley, etc. Les guerres civiles et l'esprit philosophique ont corrigé de ce faux goût; car le malheur, dont les impressions ne sont que trop vraies, exclut les sentiments affectés, et la raison fait disparaître les expressions qui manquent de justesse. Néanmoins on trouve encore dans Shakspeare quelques tournures recherchées à côté de la plus énergique peinture des passions. Il y a quelques imitations des défauts de la littérature italienne dans le sujet italien de *Roméo et Juliette*; mais comme le poète anglais se relève de ce misérable genre! comme il sait imprimer son âme du Nord à la peinture de l'amour [2]!

Dans *Othello*, l'amour est caractérisé sous des traits bien différents que dans *Roméo et Juliette*; mais qu'il y

1. *Charles IX* est la première tragédie dans laquelle un roi de France coupable ait été représenté sur le théâtre, la monarchie existant encore. (*Mme de Staël.*) — *Charles IX*, ou l'*École des Rois*, de Marie-Joseph Chénier, fut représenté le 4 nov. 1789.

2. Mme de Staël n'en remarquera pas moins, plus tard, que Shakspeare a écrit cette pièce avec l'imagination du Midi ». (Voir plus haut, p. 143.) Il y a différence de points de vue, mais non contradiction absolue, entre ces deux jugements.

est grand ! qu'il y est énergique ! comme Shakspeare a bien saisi ce qui forme le lien des deux sexes, le courage et la faiblesse ! Lorsque Othello proteste devant le sénat de Venise que le seul art qu'il ait employé pour séduire Desdemona, c'est le récit des périls auxquels il avait été exposé, comme ce qu'il dit [1] est trouvé vrai par toutes les femmes ! comme elles savent que ce n'est pas dans la flatterie que consiste l'art tout-puissant des hommes pour se faire aimer d'elles ! La protection tutélaire qu'ils peuvent accorder au timide objet de leur choix, la gloire qu'ils peuvent réfléchir sur une faible vie, est leur charme le plus irrésistible.

Les mœurs d'Angleterre, par rapport à l'existence des femmes, n'étaient point encore formées du temps de Shakspeare ; les troubles politiques avaient empêché toutes les habitudes sociales. Le rang des femmes, dans les tragédies, était donc absolument livré à la volonté de l'auteur : aussi Shakspeare, en parlant d'elles, se sert, tantôt de la plus noble langue que puisse inspirer l'amour, tantôt du mauvais goût le plus populaire. Ce génie, que la passion avait doué, était inspiré par elle, comme les prêtres par leur dieu ; il rendait des oracles lorsqu'il était agité ; il n'était plus qu'un homme lorsque le calme rentrait dans son âme.

Ses pièces tirées de l'histoire anglaise, telles que les deux sur Henri IV, celle sur Henri V, les trois sur Henri VI, ont beaucoup de succès en Angleterre ; mais je les crois cependant très inférieures, en général, à ses tragédies d'invention, *Le Roi Lear, Macbeth, Hamlet, Roméo et Juliette*. Les irrégularités de temps et de lieux y sont beaucoup plus remarquables. Enfin Shakspeare y cède plus que dans toutes les autres à la popularité. La découverte de l'imprimerie a nécessairement diminué la condescendance des auteurs pour le goût national : ils pensent davantage à l'opinion de l'Europe [2] ;

1. « Elle aima mes malheurs, et j'aimai sa pitié. »
2. Ceci est vrai de Mme de Staël ; mais est-ce vrai de Shakspeare ?

et quoiqu'il importe que les pièces qui doivent être jouées aient avant tout du succès à la représentation, depuis que leur gloire peut s'étendre aux autres nations, les écrivains évitent davantage les allusions, les plaisanteries, les personnages qui ne peuvent plaire qu'au peuple de leur pays. Les Anglais cependant se soumettront le plus tard possible au bon goût général; leur liberté étant fondée sur l'orgueil national plus encore que sur les idées philosophiques, ils repoussent tout ce qui leur vient des étrangers, en littérature comme en politique.

(*De la Littérature,* 1re partie, chap. XII, fin, et chap. XIII.)

VIII

La gaieté française et l' « humour » anglais.

La disposition commune à la plupart des Anglais n'excite point leurs écrivains à la gaieté.

Swift, dans *Gulliver* et le conte du *Tonneau,* de même que Voltaire dans ses écrits philosophiques, tire des plaisanteries très heureuses de l'opposition qui existe entre l'erreur reçue et la vérité proscrite, entre les institutions et la nature des choses. Les allusions, les allégories, toutes les fictions de l'esprit, tous les déguisements qu'il emprunte, sont des combinaisons avec lesquelles on produit de la gaieté; et, dans tous les genres, les efforts de la pensée vont très loin, quoiqu'ils ne puissent jamais atteindre à la souplesse, à la facilité des habitudes, au bonheur inattendu des impressions spontanées.

Il existe cependant une sorte de gaieté dans quelques écrits anglais, qui a tous les caractères de l'originalité et du naturel. La langue anglaise a créé un mot, *humour,* pour exprimer cette gaieté qui est une disposition du sang presque autant que de l'esprit;

elle tient à la nature du climat et aux mœurs nationales; elle serait tout à fait inimitable là où les mêmes causes ne la développeraient pas. Quelques écrits de Fielding et de Swift, *Peregrin Pickle, Roderick Random,* mais surtout les ouvrages de Sterne, donnent l'idée complète du genre appelé *humour*.

Il y a de la morosité, je dirais presque de la tristesse, dans cette gaieté; celui qui vous fait rire n'éprouve pas le plaisir qu'il cause. L'on voit qu'il écrit dans une disposition sombre, et qu'il serait presque irrité contre vous de ce qu'il vous amuse. Comme les formes brusques donnent quelquefois plus de piquant à la louange, la gaieté de la plaisanterie ressort par la gravité de son auteur [1]. Les Anglais ont très rarement admis sur la scène le genre d'esprit qu'ils nomment *humour*; son effet ne serait point théâtral.

Il y a de la misanthropie dans la plaisanterie même des Anglais, et de la sociabilité dans celle des Français : l'une doit se lire quand on est seul, l'autre frappe d'autant plus qu'il y a plus d'auditeurs. Ce que les Anglais ont de gaieté conduit presque toujours à un résultat philosophique ou moral; la gaieté des Français n'a souvent pour but que le plaisir même.

Ce que les Anglais peignent avec un grand talent, ce sont les caractères bizarres, parce qu'il en existe beaucoup parmi eux. La société efface les singularités, la vie de la campagne les conserve toutes.

(*De la Littérature,* 1re partie, chap. XIV.)

1. Je suis entrée à Londres, une fois, dans un cabinet de physique amusante, et j'ai vu les tours les plus grotesques, à la bague, au sautoir, à l'escarpolette, exécutés par des hommes fort âgés, du maintien le plus roide et du sérieux le plus imperturbable. Ils se livraient à ces exercices pour leur santé, et n'avaient pas l'air de se douter que rien au monde n'était plus risible que le contraste de leur extérieur pédantesque et de leurs jeux enfantins. (*Mme de Staël.*)

IX

Avantages de la langue anglaise dans la poésie. Supériorité des Anglais dans le roman.

La langue anglaise, quoiqu'elle ne soit pas aussi harmonieuse à l'oreille que les langues du Midi, a, par l'énergie de sa prononciation, de très grands avantages pour la poésie : tous les mots fortement accentués ont de l'effet sur l'âme, parce qu'ils semblent partir d'une impression vive ; la langue française exclut en poésie une foule de termes simples qu'on doit trouver nobles en anglais par la manière dont ils sont articulés. J'en offre un exemple : lorsque Macbeth, au moment de s'asseoir à la table du festin, voit à la place qui lui est destinée l'ombre de Banquo qu'il vient d'assassiner, et s'écrie à plusieurs reprises avec un effroi si terrible : *The table is full,* tous les spectateurs frémissent. Si l'on disait en français précisément les mêmes mots, *la table est remplie,* le plus grand acteur du monde ne pourrait, en les déclamant, faire oublier leur acception commune ; la prononciation française ne permettrait pas cet accent qui rend nobles tous les mots en les animant, qui rend tragiques tous les sons, parce qu'ils imitent et font partager le trouble de l'âme.

Les Anglais peuvent se permettre en tout genre beaucoup de hardiesse dans leurs écrits, parce qu'ils sont passionnés, et qu'un sentiment vrai, quel qu'il soit, a la puissance de transporter le lecteur dans les affections de l'écrivain : l'auteur de sang-froid, quelque esprit qu'il ait, doit se conformer à beaucoup d'égards au goût de ses lecteurs. Ils lui en imposent l'obligation dès qu'ils lui en savent le pouvoir.

Les poètes anglais abusent souvent néanmoins de toutes les facilités que leur accordent et leur langue

et le génie de leur nation. Ils exagèrent les images, ils subtilisent les idées, ils épuisent tout ce qu'ils expriment, et le goût ne les avertit pas de s'arrêter. Mais *il leur sera beaucoup pardonné,* parce que l'on voit en eux une émotion véritable. L'on juge les défauts de leurs écrits comme ceux de la nature, et non comme ceux de l'art [1].

. . . .

Il est un genre d'ouvrages d'imagination dans lequel les Anglais ont une grande prééminence : ce sont les romans sans merveilleux, sans allégories, sans allusions historiques, fondés seulement sur l'invention des caractères et des événements de la vie privée. L'amour a été jusqu'à présent le sujet de ces sortes de romans. L'existence des femmes, en Angleterre, est la principale cause de l'inépuisable fécondité des écrivains anglais en ce genre. Les rapports des hommes avec les femmes se multiplient à l'infini par la sensibilité et la délicatesse.

Des lois tyranniques, des désirs grossiers ou des principes corrompus ont disposé du sort des femmes, soit dans les républiques anciennes, soit en Asie, soit en France. Les femmes n'ont joui nulle part, comme en Angleterre, du bonheur causé par les affections

1. Mme de Staël dit un peu plus loin : « Les Anglais, dans leurs poésies, portent au premier degré l'éloquence de l'âme : ils sont de grands écrivains en vers; mais leurs ouvrages en prose participent très rarement à la chaleur et à l'énergie qu'on trouve dans leurs poésies. Les vers blancs n'offrant que très peu de difficultés, les Anglais ont réservé pour la poésie tout ce qui tient à l'imagination; ils considèrent la prose comme la langue de la logique, et le seul objet de leur style est de faire comprendre leurs raisonnements, et non d'intéresser par des expressions. La langue anglaise n'a pas encore acquis peut-être le degré de perfection dont elle est susceptible. Ayant plus souvent servi aux affaires qu'à la littérature, elle manque encore d'un très grand nombre de nuances; et il faut beaucoup plus de finesse et de correction dans une langue pour bien écrire en prose que pour bien écrire en vers. »

domestiques. Dans les pays pauvres, et surtout dans les classes moyennes de la société, on a souvent trouvé des mœurs très pures; mais c'est aux premières classes qu'il appartient de rendre plus remarquables les exemples qu'elles donnent. Elles seules choisissent leur genre de vie; les autres sont forcées de se résigner à celui que la destinée leur impose; et quand on est amené à l'exercice d'une vertu par la privation de quelques avantages personnels, ou par le joug des circonstances, on n'a jamais toutes les idées et tous les sentiments que peut faire naître cette vertu librement adoptée. Ce sont donc, en général, les mœurs des premières classes de la société qui influent sur la littérature. Quand les mœurs de ces premières classes sont bonnes, elles conservent l'amour, et l'amour inspire les romans. Sans examiner ici philosophiquement la destinée des femmes dans l'ordre social, ce qui est certain, en général, c'est que leurs vertus domestiques obtiennent seules des hommes toute la tendresse de cœur dont ils sont capables.

L'Angleterre est le pays du monde où les femmes sont le plus véritablement aimées. Il s'en faut bien qu'elles y trouvent les agréments que la société de France promettait autrefois; mais ce n'est pas avec le tableau des jouissances de l'amour-propre qu'on fait un roman intéressant, quoique l'histoire de la vie prouve souvent qu'on peut se contenter de ces vaines jouissances. Les mœurs anglaises fournissent à l'invention romanesque une foule de nuances délicates et de situations touchantes. On croirait d'abord que l'immoralité, ne reconnaissant point de bornes, devrait étendre la carrière de toutes les conceptions romanesques; et l'on s'aperçoit, au contraire, que cette facilité malheureuse ne peut rien produire que d'aride. Les passions sans combat, les dénoûments sans gradations, les sacrifices sans regrets, les liens sans délicatesse, ôtent aux romans tout leur charme; et le petit nombre de ceux de ce genre que nous pos-

sédons en français ont à peine eu quelque succès dans les sociétés qui leur avaient servi de modèle [1].

Il y a des longueurs dans les romans des Anglais comme dans tous leurs écrits ; mais ces romans sont faits pour être lus par les hommes qui ont adopté le genre de vie qui y est peint, à la campagne, en famille, au milieu du loisir des occupations régulières et des affections domestiques. Si les Français supportent les détails inutiles qui sont accumulés dans ces écrits, c'est par la curiosité qu'inspirent des mœurs étrangères. Ils ne tolèrent rien de semblable dans leurs propres ouvrages. Ces longueurs, en effet, lassent quelquefois l'intérêt, mais la lecture des romans anglais attache, par une suite constante d'observations justes et morales, sur les affections sensibles de la vie. L'attention sert en toutes choses aux Anglais, soit pour peindre ce qu'ils voient, soit pour découvrir ce qu'ils cherchent.

Tom Jones [2] ne peut être considéré seulement comme un roman. La plus féconde des idées philosophiques, le contraste des qualités naturelles et de l'hypocrisie sociale, y est mise en action avec un art infini, et l'amour, comme je l'ai dit ailleurs [3], n'est que l'accessoire d'un tel sujet. Mais Richardson, en première ligne, et après ses écrits, plusieurs romans, dont un grand nombre ont été composés par des femmes, donnent parfaitement l'idée de ce genre d'ouvrages dont l'intérêt est inexprimable.

Les anciens romans français peignent des aventures de chevalerie qui ne rappellent en rien les événements de la vie. La *Nouvelle Héloïse* est un écrit éloquent et passionné, qui caractérise le génie d'un homme, et

1. Ceci explique le succès des romans anglais en France à partir de 1750 environ. On connaît l'engouement de Diderot pour Richardson.

2. Par Fielding.

3. *Essai sur les fictions.*

non les mœurs de la nation [1]. Tous les autres romans français que nous aimons, nous les devons à l'imitation des Anglais [2]. Les sujets ne sont pas les mêmes, mais la manière de les traiter, mais le caractère général de cette sorte d'invention appartiennent exclusivement aux écrivains anglais.

Ce sont eux qui ont osé croire les premiers qu'il suffisait du tableau des affections privées pour intéresser l'esprit et le cœur de l'homme [3]; que ni l'illustration des personnages, ni l'importance des intérêts, ni le merveilleux des événements, n'étaient nécessaires pour captiver l'imagination, et qu'il y avait dans la puissance d'aimer de quoi renouveler sans cesse et les tableaux et les situations, sans jamais lasser la curiosité. Ce sont les Anglais enfin qui ont fait des romans des ouvrages de morale où les vertus et les destinées obscures peuvent trouver des motifs d'exaltation et se créer un genre d'héroïsme.

Il règne dans ces écrits une sensibilité calme et fière, énergique et touchante. Nulle part on ne sent mieux le charme de cet amour protecteur qui, dispensant l'être faible de veiller à sa propre destinée, concentre tous ses désirs dans l'estime et la tendresse de son défenseur.

(*De la Littérature,* 1re partie, chap. xv.)

X

L'esprit français et les mœurs monarchiques.

Il fallait que le roi s'appelât le premier gentilhomme de son royaume, pour exercer à son aise une autorité

1. Ce jugement sur le roman de J.-J. Rousseau est d'une grande justesse.

2. Excessif. *Manon Lescaut*, par exemple, ne doit rien à l'Angleterre.

3. Il y avait cependant beaucoup de cela dans les romans de Marivaux.

sans bornes sur des gentilshommes; il fallait qu'il fortifiât son autorité sur les nobles par un certain genre de flatterie pour la noblesse. L'arbitraire dans le pouvoir n'excluant point alors la liberté dans les opinions, l'on sentait le besoin de se plaire les uns aux autres, et l'on multipliait les moyens d'y réussir. La grâce et l'élégance des manières passaient des habitudes de la cour dans les écrits des hommes de lettres. Le point le plus élevé, la source de toutes les faveurs, est l'objet de l'attention générale; et, comme dans les pays libres le gouvernement donne l'impulsion des vertus publiques, dans les monarchies la cour influe sur le genre d'esprit de la nation, parce qu'on veut imiter généralement ce qui distingue la classe la plus élevée.

Lorsque le gouvernement est assez modéré pour qu'on n'ait rien de cruel à redouter, assez arbitraire pour que toutes les jouissances du pouvoir et de la fortune dépendent uniquement de sa faveur, tous ceux qui y prétendent doivent avoir assez de calme dans l'esprit pour être aimables, assez d'habileté pour faire servir ce charme frivole à des succès importants. Les hommes de la première classe de la société en France aspiraient souvent au pouvoir, mais ils ne couraient dans cette carrière aucun hasard dangereux; ils jouaient sans jamais risquer de beaucoup perdre : l'incertitude ne roulait que sur la mesure du gain; l'espoir seul animait donc les efforts : de grands périls ajoutent à l'énergie de l'âme et de la pensée, la sécurité donne à l'esprit tout le charme de l'aisance et de la facilité.

La gaieté piquante, plus encore même que la grâce polie, effaçait toutes les distances sans en détruire aucune; elle faisait rêver l'égalité aux grands avec les rois, aux poètes avec les nobles, et donnait même à l'homme d'un rang supérieur un sentiment plus raffiné de ses avantages; un instant d'oubli les lui faisait retrouver ensuite avec un nouveau plaisir; et la plus

grande perfection du goût et de la gaieté devait naître de ce désir de plaire universel.

La recherche dans les idées et les sentiments, qui vint d'Italie gâter le goût de toutes les nations de l'Europe [1], nuisit d'abord à la grâce française; mais l'esprit, en s'éclairant, revint nécessairement à la simplicité. Chaulieu, La Fontaine, Mme de Sévigné, furent les écrivains les plus naturels, et se montrèrent doués d'une grâce inimitable. Les Italiens et les Espagnols étaient inspirés par le désir de plaire aux femmes; et cependant ils étaient loin d'égaler les Français dans l'art délicat de la louange. La flatterie qui sert à l'ambition exige beaucoup plus d'esprit et d'art que celle qui ne s'adresse qu'aux femmes; ce sont toutes les passions des hommes et tous leurs genres de vanité qu'il faut savoir ménager, lorsque la combinaison du gouvernement et des mœurs est telle, que les succès des hommes entre eux dépendent de leur talent mutuel de se plaire, et que ce talent est le seul moyen d'obtenir les places éminentes du pouvoir.

Non seulement la grâce et le goût servaient en France aux intérêts les plus grands, mais l'une et l'autre préservaient du malheur le plus redouté, du ridicule. Le ridicule est, à beaucoup d'égards, une puissance aristocratique : plus il y a de rangs dans la société, plus il existe de rapports convenus entre ces rangs, et plus l'on est obligé de les connaître et de les respecter. Il s'établit dans les premières classes de certains usages, de certaines règles de politesse et d'élégance, qui servent, pour ainsi dire, de signe de ralliement, et dont l'ignorance trahirait des habitudes et des sociétés différentes. Les hommes qui composent ces premières classes, disposant de toutes les faveurs de l'État, exercent nécessairement un grand empire

1. Au début du XVIIe siècle. L'Italie ne gâta pas seulement la littérature, elle corrompit l'art.

sur l'opinion publique; car, à l'exception de quelques circonstances très rares, la puissance est de bon goût, le crédit a de la grâce, et les heureux sont aimés [1].

La classe qui dominait en France sur la nation était exercée à saisir les nuances les plus fines; et comme le ridicule la frappait avant tout, ce qu'il fallait éviter avant tout, c'était le ridicule. Cette crainte mettait souvent obstacle à l'originalité du talent; peut-être même pouvait-elle nuire, dans la carrière politique, à l'énergie des actions; mais elle développait dans l'esprit des Français un genre de perspicacité singulièrement remarquable. Leurs écrivains connaissaient mieux les caractères, les peignaient mieux qu'aucune autre nation. Obligés d'étudier sans cesse ce qui pouvait nuire ou plaire en société, cet intérêt les rendait très observateurs. Molière, et même après lui quelques autres comiques, sont des hommes supérieurs, dans leur genre, à tous les écrivains des autres nations. Les Français n'approfondissent pas, comme les Anglais et les Allemands, les sentiments que le malheur fait éprouver; ils ont trop l'habitude de s'en éloigner pour le bien connaître : mais les caractères dont on peut faire sortir des effets comiques, les hommes séduits par la vanité, trompés par amour-propre, ou trompeurs par orgueil, cette foule d'êtres asservis à l'opinion des autres, et ne respirant que par elle, aucun peuple de la terre n'a jamais su les peindre comme les Français.

La gaieté ramène à des idées naturelles; et quoique le bon ton de la société de France fût entièrement fondé sur des relations factices, c'est à la gaieté de cette société même qu'il faut attribuer ce qu'on avait conservé de vérité dans les idées et dans la manière de les exprimer.

1. Il est permis de voir dans cette phrase, écrite pourtant, avant l'époque des grands malheurs de Mme de Staël (1800), une ombre de regret, sinon même d'amertume.

La cour voulait plaire à la nation, et la nation à la cour; la cour prétendait à la philosophie, et la ville au bon ton. Les courtisans, venant se mêler aux habitants de la capitale, voulaient y montrer un mérite personnel, un caractère, un esprit à eux; et les habitants de la capitale conservaient toujours un attrait irrésistible pour les manières brillantes des courtisans. Cette émulation réciproque ne hâtait pas les progrès des vérités austères et fortes; mais il ne restait pas une idée fine, une nuance délicate, que l'intérêt ne fît découvrir à l'esprit.

Un ouvrage assez piquant[1] d'Agrippa d'Aubigné distinguait, il y a plus de deux siècles, l'*être* et le *paraître*, en faisant le portrait d'un Français, le duc d'Épernon. Dans l'ancien régime, tous les Français, plus ou moins, s'occupaient extrêmement du *paraître*, parce que le théâtre de la société en inspire singulièrement le désir. Il faut soigner les apparences lorsqu'on ne peut faire juger que ses manières, et l'on était même excusable de souhaiter en France des succès de société, puisqu'il n'existait pas une autre arène pour faire connaître ses talents et s'indiquer aux regards du pouvoir. Mais aussi, quels nombreux sujets de comédies ne doit-on pas rencontrer dans un pays où ce ne sont pas les actions, mais les manières qui peuvent décider de la réputation ! Toutes les grâces forcées, toutes les prétentions vaines, sont d'inépuisables sources de plaisanteries et de scènes comiques.

L'influence des femmes est nécessairement très grande lorsque tous les événements se passent dans les salons, et que tous les caractères se montrent par les paroles ; dans un tel état de choses, les femmes sont une puissance, et l'on cultive ce qui leur plaît. Le loisir que la monarchie laissait à la plupart des hommes distingués en tous les genres était nécessai-

1. *Le baron de Fœneste*. L'ouvrage est même fort piquant.

rement très favorable au perfectionnement des jouissances de l'esprit et de la conversation. Ce n'était ni par le travail, ni par l'étude qu'on parvenait au pouvoir en France : un bon mot, une certaine grâce étaient souvent la cause de l'avancement le plus rapide ; et ces fréquents exemples inspiraient une sorte de philosophie insouciante, de confiance dans la fortune, de mépris pour les efforts studieux, qui poussait tous les esprits vers l'agrément et le plaisir. Quand l'amusement est non seulement permis, mais souvent utile, une nation doit atteindre en ce genre à ce qu'il peut y avoir de plus parfait.

On ne verra plus rien de pareil en France avec un gouvernement d'une autre nature, de quelque manière qu'il soit combiné [1] ; et il sera bien prouvé alors que ce qu'on appelait l'esprit français, la grâce française, n'était que l'effet immédiat et nécessaire des institutions et des mœurs monarchiques, telles qu'elles existaient en France depuis plusieurs siècles.

(*De la Littérature*, 1re partie, chap. XVIII.)

XI

La littérature sous Louis XIV.

Le siècle de Louis XIV, le plus remarquable de tous en littérature, est très inférieur, sous le rapport de la philosophie, au siècle suivant [2]. La monarchie, et surtout un monarque qui comptait l'admiration parmi les actes d'obéissance, l'intolérance religieuse et les superstitions encore dominantes, bornaient l'horizon de la pensée ; l'on ne pouvait concevoir aucun ensemble,

1. La prophétie s'est vérifiée.

2. Voltaire en avait déjà jugé de même. Michelet disait en Sorbonne : « Le grand siècle, je veux dire, messieurs, le XVIIIe siècle... »

ni se permettre aucune analyse dans un certain ordre d'opinions; l'on ne pouvait suivre une idée dans tous ses développements. La littérature, dans le siècle de Louis XIV, était le chef-d'œuvre de l'imagination; mais ce n'était point encore une puissance philosophique, puisqu'un roi absolu l'encourageait, et qu'elle ne portait point ombrage à son despotisme. Cette littérature, sans autre but que les plaisirs de l'esprit, ne peut avoir l'énergie de celle qui a fini par ébranler le trône. On voyait des écrivains saisir quelquefois, comme Achille, l'arme guerrière au milieu des ornements frivoles; mais, en général, les livres ne traitaient point les questions vraiment importantes : les hommes de lettres étaient relégués loin des intérêts actifs de la vie. L'analyse des principes du gouvernement, l'examen des dogmes religieux, l'appréciation des hommes puissants, tout ce qui pouvait conduire à un résultat applicable, leur était totalement interdit.

Le livre de Télémaque était alors une action courageuse; et Télémaque ne contient cependant que des vérités modifiées par l'esprit monarchique. Massillon, Fléchier[1], hasardaient quelques principes indépendants à l'abri de saintes erreurs; Pascal vivait dans le monde intellectuel des sciences et de la métaphysique religieuse; La Rochefoucauld, La Bruyère, peignaient les hommes dans le cercle des sociétés particulières, avec une prodigieuse sagacité : mais comme il n'y avait point encore de nation, les grands traits des caractères politiques, qui ne sont formés que par les institutions libres, ne pouvaient y être dessinés. Corneille, plus rapproché des temps orageux de la Ligue, montre souvent dans ses tragédies le caractère républicain;

1. Je n'analyserai point avec détail ce qui concerne la littérature française; toutes les idées intéressantes ont été dites sur ce sujet. Je me borne seulement à tracer la route qui a conduit les esprits, depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à la révolution de 1789. (*Mme de Staël.*)

mais quel est l'auteur du siècle de Lous XIV dont l'indépendance philosophique peut se comparer à celle des écrits de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Raynal, etc. ?

La pureté du style ne peut aller plus loin que dans les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV ; et, sous ce rapport, ils doivent être toujours considérés comme les modèles de la littérature française. Ils ne renferment pas (Bossuet excepté) toutes les beautés que peut produire l'éloquence ; mais ils sont exempts de tous les défauts qui altèrent l'effet des plus grandes beautés.

Une société aristocratique est singulièrement favorable à la délicatesse, à la finesse du style. Il faut, pour bien écrire, des habitudes autant que des réflexions ; et si les idées naissent dans la solitude, les formes propres à ces idées, les images dont on se sert pour les rendre sensibles appartiennent presque toujours aux souvenirs de l'éducation, et de la société avec laquelle on a vécu. Dans tous les pays, mais principalement en France, les mots ont chacun, pour ainsi dire, leur histoire particulière ; telle circonstance frappante a pu les ennoblir, telle autre les dégrader. Un auteur peut rendre à jamais ridicule une expression dont il s'est inconvenablement[1] servi ; un usage, une opinion, un culte peuvent relever ou avilir par des idées accessoires l'image la plus naturelle. C'est dans le cercle resserré d'un petit nombre d'hommes supérieurs, soit par leur éducation, soit par leur mérite, que les règles et le goût du style peuvent se conserver. Comment, au milieu d'une société grossière, parviendrait-on à créer en soi cette délicatesse d'instinct qui repousse tout ce qui blesse le goût, avant même d'avoir analysé les motifs de sa répugnance ?

(*De la Littérature*, 1re partie, chap. XIX.)

1. Terme peu français.

XII

La littérature du XVIII[e] siècle jusqu'en 1789.

Cette époque est celle où la littérature a donné l'impulsion à la philosophie. Après la mort de Louis XIV, les mêmes abus n'étant plus défendus par le même pouvoir, la réflexion s'est tournée vers les questions qui intéressaient la religion et la politique; et la révolution des esprits a commencé. Les philosophes anglais connus en France ont été l'une des premières causes de cet esprit d'analyse qui a conduit si loin les écrivains français; mais, indépendamment de cette cause particulière, le siècle qui succède au siècle de la littérature est dans tous les pays, comme j'ai tâché de le prouver, celui de la pensée. Heureux si les Français sont assez favorisés par la destinée, pour que le fil des progrès métaphysiques, des découvertes dans les sciences, et des idées philosophiques, ne se rompe pas encore entre leurs mains!

La liberté des opinions a commencé, en France, par des attaques contre la religion catholique; d'abord, parce que c'étaient les seules hardiesses sans conséquence pour l'auteur, et, en second lieu, parce que Voltaire, le premier homme qui ait popularisé la philosophie en France, trouvait dans ce sujet un fonds inépuisable de plaisanteries, toutes dans l'esprit français, toutes dans l'esprit même des hommes de la cour. Les courtisans ne réfléchissant pas sur la connexion intime qui doit exister entre tous les préjugés, espéraient tout à la fois se maintenir dans une situation fondée sur l'erreur, et se parer eux-mêmes d'un esprit philosophique; ils voulaient dédaigner quelques-uns de leurs avantages, et néanmoins les conserver, ils pensaient qu'on n'éclairerait sur les abus que leurs possesseurs, et que le vulgaire continuerait à croire, tandis

qu'un petit nombre d'hommes jouissant, comme toujours, de la supériorité de leur rang, joindraient encore à cette supériorité celle de leurs lumières ; ils se flattaient de pouvoir regarder longtemps leurs inférieurs comme des dupes, sans que ces inférieurs se lassassent jamais d'une telle situation. Aucun homme ne pouvait mieux que Voltaire profiter de cette disposition des nobles de France ; car il se peut que lui-même il la partageât.

Il aimait les grands seigneurs, il aimait les rois ; il voulait éclairer la société plutôt que la changer. La grâce piquante, le goût exquis qui régnaient dans ses ouvrages, lui rendaient presque nécessaire d'avoir pour juge l'esprit aristocratique. Il voulait que les lumières fussent de bon ton, que la philosophie fût à la mode ; mais il ne soulevait point les sensations fortes de la nature ; il n'appelait pas du fond des forêts, comme Rousseau, la tempête des passions primitives, pour ébranler le gouvernement sur ses antiques bases. C'est avec la plaisanterie et l'arme du ridicule que Voltaire affaiblissait par degrés l'importance de quelques erreurs : il déracinait tout autour ce que l'orage a depuis si facilement renversé ; mais il ne prévoyait pas, il ne voulait pas la révolution qu'il a préparée.

Une république fondée sur un système d'égalité philosophique n'étant point dans ses opinions, ne pouvait être son but secret. L'on n'aperçoit point dans ses écrits une idée lointaine, un dessein caché : cette clarté, cette facilité qui distinguent ses ouvrages permettent de tout voir, et ne laissent rien à deviner.

Rousseau, portant dans son sein une âme souffrante, que l'injustice, l'ingratitude, les stupides mépris des hommes indifférents et légers avaient longtemps déchirée ; Rousseau, fatigué de l'ordre social, pouvait recourir aux idées purement naturelles. Mais la destinée de Voltaire était le chef-d'œuvre de la société, des beaux-arts, de la civilisation monarchique : il devait craindre même de renverser ce qu'il attaquait. Le

mérite et l'intérêt de la plupart de ses plaisanteries tiennent à l'existence des préjugés dont il se moque.

Tous les ouvrages qui tirent un mérite quelconque des circonstances du moment ne conservent point une gloire inaltérable. On peut les considérer comme une action de tel jour, mais non comme des livres immortels. L'écrivain qui ne cherche que dans l'immuable nature de l'homme, dans la pensée et le sentiment, ce qui doit éclairer les esprits de tous les siècles, est indépendant des événements : ils ne changeront jamais rien à l'ordre des vérités que cet écrivain développe. Mais quelques-uns des ouvrages en prose de Voltaire sont déjà comme les *Lettres provinciales* : on en aime la tournure, on en délaisse le sujet[1]. Que nous font à présent les plaisanteries sur les juifs ou sur la religion catholique? Le temps en est passé : les Philippiques de Démosthène, au contraire, sont toujours contemporaines, parce qu'il parlait à l'homme, et que l'homme est resté.

Dans le siècle de Louis XIV, la perfection de l'art même d'écrire était le principal objet des écrivains: mais, dans le XVIIIe siècle, on voit déjà la littérature prendre un caractère différent. Ce n'est plus un art seulement, c'est un moyen : elle devient une arme pour l'esprit humain, qu'elle s'était contentée jusqu'alors d'instruire et d'amuser.

La plaisanterie était, du temps de Voltaire, comme les apologues dans l'Orient, une manière allégorique de faire entendre la vérité sous l'empire de l'erreur. Montesquieu essaya ce genre de raillerie dans ses *Lettres persanes*; mais il n'avait point la gaieté naturelle de Voltaire, et c'est à force d'esprit qu'il y suppléa. Des ouvrages d'une plus haute conception ont marqué sa place; des milliers de pensées sont nées

1. Mme de Staël retourne plus justement contre Voltaire ce que Voltaire avait dit des *Provinciales* (au chap. XXXII du *Siècle de Louis XIV*).

de sa pensée. Il a analysé toutes les questions politiques sans enthousiasme, sans système politique. Il a fait voir; d'autres ont choisi. Mais si l'art social atteint un jour en France à la certitude d'une science dans ses principes et dans son application, c'est de Montesquieu que l'on doit compter ses premiers pas.

Rousseau vint ensuite. Il n'a rien découvert, mais il a tout enflammé; et le sentiment de l'égalité, qui produit bien plus d'orages que l'amour de la liberté, et qui fait naître des questions d'un tout autre ordre et des événements d'une plus terrible nature, le sentiment de l'égalité, dans sa grandeur comme dans sa petitesse, se peint à chaque ligne des écrits de Rousseau, et s'empare de l'homme tout entier par les vertus comme par les vices de sa nature.

Voltaire a rempli à lui seul cette époque de la philosophie où il faut accoutumer les hommes comme les enfants à jouer avec ce qu'ils redoutent. Vient ensuite le moment d'examiner les objets de front: puis enfin de s'en rendre maître. Voltaire, Montesquieu, Rousseau, ont parcouru ces diverses périodes des progrès de la pensée; et, comme les dieux de l'Olympe, ils ont franchi l'espace en trois pas.

La littérature du XVIIIe siècle s'enrichit de l'esprit philosophique qui la caractérise. La pureté du style, l'élégance des expressions n'ont pu faire des progrès après Racine et Fénelon; mais la méthode analytique donnant plus d'indépendance à l'esprit, a porté la réflexion sur une foule d'objets nouveaux. Les idées philosophiques ont pénétré dans les tragédies, dans les contes, dans les écrits même de pur agrément; et Voltaire, unissant la grâce du siècle précédent à la philosophie du sien, sut embellir le charme de l'esprit par toutes les vérités dont on ne croyait pas encore l'application possible.

Voltaire a fait faire des progrès à l'art dramatique, quoiqu'il n'ait point égalé la poésie de Racine. Mais, sans imiter les incohérences des tragédies anglaises,

sans se permettre même de transporter sur la scène française toutes leurs beautés, il a peint la douleur avec plus d'énergie que les auteurs qui l'ont précédé. Dans ses pièces, les situations sont plus fortes, la passion est peinte avec plus d'abandon, et les mœurs théâtrales sont plus rapprochées de la vérité [1]. Quand la philosophie fait des progrès, tout marche avec elle; les sentiments se développent avec les idées. Un certain asservissement de l'esprit empêche l'homme d'observer ce qu'il éprouve, de se l'avouer, de l'exprimer; et l'indépendance philosophique sert, au contraire, à mieux connaître et la nature humaine et la sienne propre. L'émotion produite par les tragédies de Voltaire est donc plus forte, quoiqu'on admire davantage celles de Racine. Les sentiments, les situations, les caractères que Voltaire nous présente, tiennent de plus près à nos souvenirs. Il importe au perfectionnement de la morale elle-même que le théâtre nous offre toujours quelques modèles au-dessus de nous; mais l'attendrissement est d'autant plus profond que l'auteur sait mieux retracer nos propres affections à notre pensée [2].

L'illustration littéraire du XVIIIe siècle est principalement due à ses écrivains en prose. Bossuet et Fénelon doivent sans doute être cités comme les premiers qui aient donné l'exemple de réunir dans un même langage tout ce que la prose a de justesse, et la poésie d'imagination. Mais combien Montesquieu, par l'expression énergique de la pensée; Rousseau, par la peinture éloquente de la passion, n'ont-ils pas enrichi l'art d'écrire en français!

Dans les pays où le talent peut changer le sort des empires, le talent s'accroît par l'objet qu'il se propose: un si noble but inspire des écrits éloquents par le

1. Il faudrait s'entendre sur le sens du mot « vérité ».
2. Ce qui revient à dire que le théâtre de Voltaire valait aux yeux de Mme de Staël précisément par ce « philosophisme » qui nous semble aujourd'hui l'entacher.

même mouvement qui rend susceptible[1] d'actions courageuses. Toutes les récompenses de la monarchie, toutes les distinctions qu'elle peut offrir ne donneront jamais une impulsion égale à celle que fait naître l'espoir d'être utile. La philosophie elle-même n'est qu'une occupation frivole dans un pays où les lumières ne peuvent pénétrer dans les institutions. Lorsque la pensée ne peut jamais conduire à l'amélioration du sort des hommes, elle devient, pour ainsi dire, une occupation efféminée ou pédantesque. Celui qui écrit sans avoir agi ou sans vouloir agir sur la destinée des autres, n'emprunte jamais son style ni ses idées du caractère ni de la puissance de la volonté.

Vers le XVIIIe siècle, quelques écrivains français ont conçu, pour la première fois, l'espérance de propager utilement leurs idées spéculatives; leur style en a pris un accent plus mâle, leur éloquence une chaleur plus vraie. L'homme de lettres, alors qu'il vit dans un pays où le patriotisme des citoyens ne peut jamais être qu'un sentiment stérile, est, pour ainsi dire, obligé de supposer des passions pour les peindre, de s'exciter à l'émotion pour en saisir les effets, de se modifier pour écrire, et de se placer, s'il se peut, en dehors de lui-même pour examiner quel parti littéraire il peut tirer de ses opinions et de ses sentiments.

On aperçoit déjà les premières nuances du grand changement que la liberté politique doit produire dans la littérature, en comparant les écrivains du siècle de Louis XIV et ceux du XVIIIe siècle : mais quelle force le talent n'acquerrait-il pas dans un gouvernement où l'esprit serait une véritable puissance? L'écrivain, l'orateur se sent exalté par l'importance morale ou politique des intérêts qu'il traite. S'il plaide pour la victime devant l'assassin, pour la liberté devant les oppresseurs; si les infortunés qu'il défend écoutent en tremblant le son de sa voix, pâlissent lorsqu'il hésite,

1. C'est-à-dire qui *nous* rend susceptibles.

perdent tout espoir si l'expression triomphante échappe à son esprit convaincu; si les destinées de la patrie elle-même lui sont confiées, il doit essayer d'arracher les caractères égoïstes à leurs intérêts, à leurs terreurs, de faire naître dans ses auditeurs ce mouvement du sang, cette ivresse de la vertu qu'une certaine hauteur d'éloquence peut inspirer momentanément, même à des criminels. Combien, dans une telle situation, avec un tel dessein, ne surpassera-t-il pas ses propres forces! Il trouvera des idées, des expressions que l'ambition du bien peut seule faire découvrir; il sentira son génie battre dans son sein; il pourra s'écrier un jour avec transport, en relisant ce qu'il aura écrit, ce qu'il aura dit dans un tel moment, comme Voltaire en entendant déclamer ses vers: « Non, ce n'est pas moi qui ai fait cela. » Ce n'est pas, en effet, l'homme isolé, l'homme armé seulement de ses facultés individuelles, qui atteint de son propre essor à ces pensées d'éloquence dont l'irrésistible autorité dispose de tout notre être moral: c'est l'homme alors qu'il peut sauver l'innocence, c'est l'homme alors qu'il peut renverser le despotisme, c'est l'homme enfin lorsqu'il se consacre au bonheur de l'humanité: il se croit, il éprouve une inspiration surnaturelle.

(*De la Littérature,* 1re partie, chap. xx.)

XIII

Le livre de l' « Allemagne ». Français et Allemands.

[« Il n'y a pas plus de trente ans, disait X. Marmier dans « sa *Notice* sur *l'Allemagne*, que l'Allemagne, considérée sous « le point de vue intellectuel, était pour nous une terre peu « connue, ou méconnue. Nous avons été coupables envers « elle d'oubli et de négligence.

« Tant de dédain était une injustice, il faut l'avouer; mais

« comment n'aurions-nous pas commis cette injustice quand « Frédéric le Grand, qui voyait poindre les premières lueurs « du grand siècle littéraire de l'Allemagne, qui assistait au « début de quelques écrivains destinés à acquérir plus tard « une grande illustration, se montrait lui-même si rigoureux « envers le pays où Klopstock, Lessing, Haller venaient « d'apparaître!

« Ce fut une femme qui entreprit de nous faire connaître « l'Allemagne, et nul écrivain ne pouvait mieux qu'elle se « charger d'un travail qui, chaque jour, depuis quelques « années, devenait plus important et plus nécsssaire. »]

Voir, plus haut page 50, le morceau intitulé : *Dans quel esprit fut écrit le livre de l'Allemagne*.

En tout pays, la supériorité d'esprit et d'âme est fort rare, et c'est par cela même qu'elle conserve le nom de supériorité; ainsi donc, pour juger du caractère d'une nation, c'est la masse commune qu'il faut examiner. Les gens de génie sont toujours compatriotes entre eux[1]; mais pour sentir vraiment la différence des Français et des Allemands, l'on doit s'attacher à connaître la multitude dont les deux nations se composent. Un Français sait encore parler, lors même qu'il n'a point d'idées; un Allemand en a toujours dans sa tête un peu plus qu'il n'en saurait exprimer. On peut s'amuser avec un Français, même quand il manque d'esprit. Il vous raconte tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a vu, le bien qu'il pense de lui, les éloges qu'il a reçus, les grands seigneurs qu'il connaît, les succès qu'il espère. Un Allemand, s'il ne pense pas, ne peut rien dire, et s'embarrasse dans des formes qu'il voudrait rendre polies, et qui mettent mal à l'aise les autres et lui. La sottise, en France, est animée, mais dédaigneuse. Elle se vante de ne pas comprendre, pour peu qu'on exige d'elle quelque attention, et croit nuire à ce qu'elle n'entend pas, en affirmant que c'est obscur. L'opinion du pays étant que le succès décide de tout, les sots mêmes, en qualité de spectateurs, croient influer sur le mérite

1. « Le génie, disait V. Hugo, c'est la région des égaux. »

intrinsèque des choses en ne les applaudissant pas, et se donner ainsi plus d'importance. Les hommes médiocres, en Allemagne, au contraire, sont pleins de bonne volonté, ils rougiraient de ne pouvoir s'élever à la hauteur des pensées d'un écrivain célèbre : et, loin de se considérer comme juges, ils aspirent à devenir disciples.

Il y a sur chaque sujet tant de phrases toutes faites en France, qu'un sot, avec leur secours, parle quelque temps assez bien, et ressemble même momentanément à un homme d'esprit. En Allemagne, un ignorant n'oserait énoncer son avis sur rien avec confiance; car aucune opinion n'étant admise comme incontestable, on ne peut en avancer aucune sans être en état de la défendre : aussi les gens médiocres sont-ils pour la plupart silencieux, et ne répandent-ils d'autre agrément dans la société que celui d'une bienveillance aimable. En Allemagne, les hommes distingués seuls savent causer, tandis qu'en France tout le monde s'en tire. Les hommes supérieurs en France sont indulgents, les hommes supérieurs en Allemagne sont très sévères; mais en revanche les sots chez les Français sont dénigrants et jaloux, et les Allemands, quelque bornés qu'ils soient, savent encore se montrer encourageants et admirateurs. Les idées qui circulent en Allemagne sur divers sujets sont nouvelles et souvent bizarres; il arrive de là que ceux qui les répètent paraissent avoir pendant quelque temps une sorte de profondeur usurpée. En France, c'est par les manières qu'on fait illusion sur ce qu'on vaut. Ces manières sont agréables, mais uniformes, et la discipline du bon ton achève de leur ôter ce qu'elles pourraient avoir de varié.

Un homme d'esprit me racontait qu'un soir, dans un bal masqué, il passa devant une glace, et que, ne sachant comment se distinguer lui-même, au milieu de tous ceux qui portaient un domino pareil au sien, il se fit un signe de tête pour se reconnaître; on en peut

dire autant de la parure que l'esprit revêt dans le monde : on se confond presque avec les autres, tant le caractère véritable de chacun se montre peu! La sottise se trouve bien de cette confusion, et voudrait en profiter pour contester le vrai mérite. La bêtise et la sottise diffèrent essentiellement en ceci, que les bêtes se soumettent volontiers à la nature, et que les sots se flattent toujours de dominer la société.

(*De l'Allemagne*, 1re partie, ch. x.)

XIV

Français et Allemands.

(*Suite et conclusion.*)

Les Allemands feraient bien de profiter, sous des rapports essentiels, de quelques-uns des avantages de l'esprit social en France : ils devraient apprendre des Français à se montrer moins irritables dans les petites circonstances, afin de réserver toute leur force pour les grandes; ils devraient apprendre des Français à ne pas confondre l'opiniâtreté avec l'énergie, la rudesse avec la fermeté; ils devraient aussi, lorsqu'ils sont capables du dévouement entier de leur vie, ne pas la rattraper en détail par une sorte de personnalité minutieuse, que ne se permettrait pas le véritable égoïsme; enfin, ils devraient puiser dans l'art même de la conversation l'habitude de répandre dans leurs livres cette clarté qui les mettrait à la portée du plus grand nombre, ce talent d'abréger, inventé par les peuples qui s'amusent, bien plutôt que par ceux qui s'occupent, et ce respect pour de certaines convenances, qui ne porte pas à sacrifier la nature, mais à ménager l'imagination. Ils perfectionneraient leur manière d'écrire par quelques-unes des observations que le talent de

parler fait naître : mais ils auraient tort de prétendre à ce talent tel que les Français le possèdent. [.....]

La politesse allemande est plus cordiale, mais moins nuancée que la politesse française ; il y a plus d'égards pour le rang et plus de précautions en tout. En France, on flatte plus qu'on ne ménage, et, comme on a l'art de tout indiquer, on approche beaucoup plus volontiers des sujets les plus délicats. L'allemand est une langue très brillante en poésie, très abondante en métaphysique, mais très positive en conversation. La langue française, au contraire, n'est vraiment riche que dans les tournures qui expriment les rapports les plus déliés de la société. Elle est pauvre et circonscrite dans tout ce qui tient à l'imagination et à la philosophie. Les Allemands craignent plus de faire de la peine qu'ils n'ont envie de plaire. De là vient qu'ils ont soumis autant qu'ils ont pu la politesse à des règles ; et leur langue, si hardie dans les livres, est singulièrement asservie en conversation, par toutes les formules dont elle est surchargée.

Je me rappelle d'avoir assisté, en Saxe, à une leçon de métaphysique d'un philosophe célèbre qui citait toujours le baron de Leibnitz, et jamais l'entraînement du discours ne pouvait l'engager à supprimer ce titre de baron, qui n'allait guère avec le nom d'un grand homme mort depuis près d'un siècle.

L'allemand convient mieux à la poésie qu'à la prose, et à la prose écrite qu'à la prose parlée ; c'est un instrument qui sert très bien quand on veut tout peindre ou tout dire : mais on ne peut pas glisser avec l'allemand, comme avec le français, sur les divers sujets qui se présentent. Si l'on voulait faire aller les mots allemands du train de la conversation française, on leur ôterait toute grâce et toute dignité. Le mérite des Allemands, c'est de bien remplir le temps ; le talent des Français, c'est de le faire oublier. [.....]

Il faut se mesurer avec les idées en allemand, avec les personnes en français ; il faut creuser à l'aide de

l'allemand, il faut arriver au but en parlant français; l'un doit peindre la nature, et l'autre la société. [.....]

Les écrivains des deux pays sont injustes les uns envers les autres : les Français cependant se rendent plus coupables à cet égard que les Allemands; ils jugent sans connaître, ou n'examinent qu'avec un parti pris : les Allemands sont plus impartiaux. L'étendue des connaissances fait passer sous les yeux tant de manières de voir diverses, qu'elle donne à l'esprit la tolérance qui naît de l'universalité.

Les Français gagneraient plus néanmoins à concevoir le génie allemand que les Allemands à se soumettre au bon goût français. Toutes les fois que, de nos jours, on a pu faire entrer dans la régularité française un peu de sève étrangère, les Français y ont applaudi avec transport. J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, etc., dans quelques-uns de leurs ouvrages, sont tous, même à leur insu, de l'école germanique, c'est-à-dire qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme. Mais si l'on voulait discipliner les écrivains allemands d'après les lois prohibitives de la littérature française, ils ne sauraient comment naviguer au milieu des écueils qu'on leur aurait indiqués; ils regretteraient la pleine mer, et leur esprit serait plus troublé qu'éclairé. Il ne s'ensuit pas qu'ils doivent tout hasarder, et qu'ils ne feraient pas bien de s'imposer quelquefois des bornes; mais il leur importe de les placer d'après leur manière de voir. Il faut, pour leur faire adopter de certaines restrictions nécessaires, remonter au principe de ces restrictions, sans jamais employer l'autorité du ridicule, contre laquelle ils sont tout à fait révoltés.

Les hommes de génie de tous les pays sont faits pour se comprendre et pour s'estimer; mais le vulgaire des écrivains et des lecteurs allemands et français rappelle cette fable de La Fontaine, où la cigogne ne peut manger dans le plat, ni le renard dans la bouteille. Le contraste le plus parfait se fait voir entre les esprits

développés dans la solitude et ceux qui sont formés par la société. Les impressions du dehors et le recueillement de l'âme, la connaissance des hommes et l'étude des idées abstraites, l'action et la théorie donnent des résultats tout à fait opposés. La littérature, les arts, la philosophie, la religion des deux peuples, attestent cette différence; et l'éternelle barrière du Rhin sépare deux régions intellectuelles qui, non moins que les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre.

(*De l'Allemagne,* 1re partie, chap. XII, et 2e partie, chap. I.)

XV

La petite ville allemande.

On peut juger par la quantité d'ouvrages qui se vendent à Leipzig, combien les livres allemands ont de lecteurs; les ouvriers de toutes les classes, les tailleurs de pierre mêmes se reposent de leurs travaux un livre à la main. On ne saurait s'imaginer en France à quel point les lumières sont répandues en Allemagne. J'ai vu des aubergistes, des commis de barrière, qui connaissaient la littérature française. On trouve jusque dans les villages des professeurs de grec et de latin. Il n'y a pas de petite ville qui ne renferme une assez bonne bibliothèque, et presque partout on peut citer quelques hommes recommandables par leurs talents et par leurs connaissances. Si l'on se mettait à comparer, sous ce rapport, les provinces de France avec l'Allemagne, on croirait que les deux pays sont à trois siècles de distance l'un de l'autre. Paris, réunissant dans son sein l'élite de l'empire, ôte tout intérêt à tout le reste.

Picard et Kotzebue ont composé deux pièces très jolies intitulées toutes deux *la Petite Ville*. Picard représente les habitants de la province cherchant sans cesse à imiter Paris, et Kotzebue les bourgeois d'une petite

ville, enchantés et fiers du lieu qu'ils habitent, et qu'ils croient incomparable. La différence des ridicules donne toujours l'idée de la différence des mœurs. En Allemagne, chaque séjour est un empire pour celui qui y réside; son imagination, ses études, ou seulement sa bonhomie l'agrandit à ses yeux; chacun sait y tirer de soi-même le meilleur parti possible. L'importance qu'on met à tout prête à la plaisanterie; mais cette importance même donne du prix aux petites ressources. En France, on ne s'intéresse qu'à Paris, et l'on a raison, car c'est toute la France; et qui n'aurait vécu qu'en province n'aurait pas la moindre idée de ce qui caractérise cet illustre pays.

(*De l'Allemagne*, 1re partie, chap. XIV.)

XVI

Les universités allemandes.

Les universités allemandes ont une ancienne réputation qui date de plusieurs siècles avant la Réformation. Depuis cette époque, les universités protestantes sont incontestablement supérieures aux universités catholiques, et toute la gloire littéraire de l'Allemagne tient à ces institutions. Les universités anglaises ont singulièrement contribué à répandre parmi les Anglais cette connaissance des langues et de la littérature ancienne, qui donne aux orateurs et aux hommes d'État en Angleterre une instruction si libérale et si brillante. Il est de bon goût de savoir autre chose que les affaires, quand on les sait bien : et, d'ailleurs, l'éloquence des nations libres se rattache à l'histoire des Grecs et des Romains, comme à celle d'anciens compatriotes. Mais les universités allemandes, quoique fondées sur des principes analogues à ceux d'Angleterre, en diffèrent à beaucoup d'égards; la foule des

étudiants qui se réunissaient à Göttingue, Halle, Iéna, etc., formaient presque un corps libre dans l'État : les écoliers riches et pauvres ne se distinguaient entre eux que par leur mérite personnel, et les étrangers, qui venaient de tous les coins du monde, se soumettaient avec plaisir à cette inégalité que la supériorité naturelle pouvait seule altérer.

Il y avait de l'indépendance, et même de l'esprit militaire, parmi les étudiants ; et si, en sortant de l'université, ils avaient pu se vouer aux intérêts publics, leur éducation eût été très favorable à l'énergie du caractère ; mais ils rentraient dans les habitudes monotones et casanières qui dominent en Allemagne, et perdaient par degrés l'élan et la résolution que la vie de l'université leur avait inspirés ; il ne leur en restait qu'une instruction très étendue.

Dans chaque université allemande plusieurs professeurs étaient en concurrence pour chaque branche d'enseignement ; ainsi, les maîtres avaient eux-mêmes de l'émulation, intéressés qu'ils étaient à l'emporter les uns sur les autres, en attirant un plus grand nombre d'écoliers. Ceux qui se destinaient à telle ou telle carrière en particulier, la médecine, le droit, etc., se trouvaient naturellement appelés à s'instruire sur d'autres sujets ; et de là vient l'universalité des connaissances que l'on remarque dans presque tous les hommes instruits de l'Allemagne. Les universités possédaient des biens en propre, comme le clergé ; elles avaient une juridiction à elles ; et c'est une belle idée de nos pères que d'avoir rendu les établissements d'éducation tout à fait libres. L'âge mûr peut se soumettre aux circonstances ; mais à l'entrée de la vie, au moins, le jeune homme doit puiser ses idées dans une source non altérée.

(*De l'Allemagne*, 1re partie, chap. XVIII.)

XVII

Weimar. — La Prusse. — Berlin.

Weimar.

De toutes les principautés de l'Allemagne, il n'en est point qui fasse mieux sentir que Weimar les avantages d'un petit pays, quand son chef est un homme de beaucoup d'esprit, et qu'au milieu de ses sujets il peut chercher à plaire sans cesser d'être obéi. C'est une société particulière qu'un tel État, et l'on y tient tous les uns aux autres par des rapports intimes. La duchesse Louise de Saxe-Weimar est le véritable modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre : sans prétention, comme sans faiblesse, elle inspire au même degré la confiance et le respect ; et l'héroïsme des temps chevaleresques est entré dans son âme, sans lui rien ôter de la douceur de son sexe. Les talents militaires du duc sont universellement estimés, et sa conversation piquante et réfléchie rappelle sans cesse qu'il a été formé par le grand Frédéric; c'est son esprit et celui de sa mère qui ont attiré les hommes de lettres les plus distingués à Weimar. L'Allemagne, pour la première fois, eut une capitale littéraire; mais comme cette capitale était en même temps une très petite ville, elle n'avait d'ascendant que par ses lumières; car la mode, qui amène toujours l'uniformité dans tout, ne pouvait partir d'un cercle aussi étroit.

Herder venait de mourir quand je suis arrivée à Weimar; mais Wieland, Gœthe et Schiller y étaient encore. Je peindrai chacun de ces hommes séparément, dans la section suivante; je les peindrai surtout par leurs ouvrages, car leurs livres ressemblent par-

faitement à leur caractère et à leur entretien. Cet accord très rare est une preuve de sincérité : quand on a pour premier but, en écrivant, de faire effet sur les autres, on ne se montre jamais à eux tel qu'on est réellement; mais quand on écrit pour satisfaire à l'inspiration intérieure dont l'âme est saisie, on fait connaître par ses écrits, même sans le vouloir, jusques aux moindres nuances de sa manière d'être et de penser.

Le séjour des petites villes m'a toujours paru très ennuyeux. L'esprit des hommes s'y rétrécit; le cœur des femmes s'y glace; on y vit tellement en présence les uns des autres, qu'on est oppressé par ses semblables; ce n'est plus cette opinion à distance, qui vous anime et retentit de loin comme le bruit de la gloire; c'est un examen minutieux de toutes les actions de votre vie, une observation de chaque détail, qui rend incapable de comprendre l'ensemble de votre caractère; et plus on a d'indépendance et d'élévation, moins on peut respirer à travers tous ces petits barreaux. Cette pénible gène n'existait point à Weimar; ce n'était point une petite ville, mais un grand château; un cercle choisi s'entretenait avec intérêt de chaque production nouvelle des arts. Des femmes, disciples aimables de quelques hommes supérieurs, s'occupaient sans cesse des ouvrages littéraires, comme des événements publics les plus importants. On appelait l'univers à soi par la lecture et l'étude; on échappait par l'étendue de la pensée aux bornes des circonstances; en réfléchissant souvent ensemble sur les grandes questions que fait naître la destinée commune à tous, on oubliait les anecdotes particulières de chacun. On ne rencontrait aucun de ces merveilleux de province, qui prennent si facilement le dédain pour de la grâce, et l'affectation pour de l'élégance.

Dans la même principauté, à côté de la première réunion littéraire de l'Allemagne, se trouvait Iéna, l'un des foyers de science les plus remarquables. Un

espace bien resserré rassemblait ainsi d'étonnantes lumières en tout genre.

L'imagination, constamment excitée à Weimar par l'entretien des poètes, éprouvait moins le besoin des distractions extérieures; ces distractions soulagent du fardeau de l'existence, mais elles en dissipent souvent les forces. On menait dans cette campagne, appelée ville, une vie régulière, occupée et sérieuse; on pouvait s'en fatiguer quelquefois, mais on n'y dégradait pas son esprit par des intérêts futiles et vulgaires; et si l'on manquait de plaisirs, on ne sentait pas du moins déchoir ses facultés.

Le seul luxe du prince, c'est un jardin ravissant, et on lui sait gré de cette jouissance populaire, qu'il partage avec tous les habitants de la ville. Le théâtre, dont je parlerai dans la seconde partie de cet ouvrage, est dirigé par le plus grand poète de l'Allemagne, Gœthe; et ce spectacle intéresse assez tout le monde pour préserver de ces assemblées qui mettent en évidence les ennuis cachés. On appelait Weimar l'Athènes de l'Allemagne; et c'était, en effet, le seul lieu dans lequel l'intérêt des beaux-arts fût pour ainsi dire national, et servît de lien fraternel entre les rangs divers. Une cour libérale recherchait habituellement la société des hommes de lettres; et la littérature gagnait singulièrement à l'influence du bon goût qui régnait dans cette cour. L'on pouvait juger, par ce petit cercle, du bon effet que produirait en Allemagne un tel mélange, s'il était généralement adopté.

La Prusse.

Il faut étudier le caractère de Frédéric II, quand on veut connaître la Prusse. Un homme a créé cet empire que la nature n'avait point favorisé, et qui n'est devenu une puissance que parce qu'un guerrier en a été le maître. Il y a deux hommes très distincts dans Frédéric II : un Allemand par la nature, et un Français

par l'éducation. Tout ce que l'Allemand a fait dans un royaume allemand y a laissé des traces durables; tout ce que le Français a tenté n'a point germé d'une manière féconde.

Frédéric II était formé par la philosophie française du XVIIIe siècle : cette philosophie fait du mal aux nations, lorsqu'elle tarit en elles la source de l'enthousiasme; mais quand il existe telle chose qu'un monarque absolu, il est à souhaiter que des principes libéraux tempèrent en lui l'action du despotisme. Frédéric introduisit la liberté de penser dans le nord de l'Allemagne; la réformation y avait amené l'examen, mais non pas la tolérance; et, par un contraste singulier, on ne permettait d'examiner qu'en prescrivant impérieusement d'avance le résultat de cet examen. Frédéric mit en honneur la liberté de parler et d'écrire, soit par ces plaisanteries piquantes et spirituelles qui ont tant de pouvoir sur les hommes quand elles viennent d'un roi, soit par son exemple, plus puissant encore; car il ne punit jamais ceux qui disaient ou imprimaient du mal de lui, et il montra dans presque toutes ses actions la philosophie dont il professait les principes. Il établit dans l'administration un ordre et une économie qui ont fait la force intérieure de la Prusse, malgré tous ses désavantages naturels. Il n'est point de roi qui se soit montré aussi simple que lui dans sa vie privée, et même dans sa cour : il se croyait chargé de ménager, autant qu'il était possible, l'argent de ses sujets. Il avait en toutes choses un sentiment de justice que les malheurs de sa jeunesse et la dureté de son père avaient gravé dans son cœur. Ce sentiment est peut-être le plus rare de tous dans les conquérants, car ils aiment mieux être généreux que justes; parce que la justice suppose un rapport quelconque d'égalité avec les autres.

Frédéric avait rendu les tribunaux si indépendants, que, pendant sa vie, et sous le règne de ses successeurs, on les a vus souvent décider en faveur des

sujets contre le roi, dans des procès qui tenaient à des intérêts politiques. Il est vrai qu'il serait presque impossible, en Allemagne, d'introduire l'injustice dans les tribunaux. Les Allemands sont assez disposés à se faire des systèmes pour abandonner la politique à l'arbitraire; mais quand il s'agit de jurisprudence ou d'administration, on ne peut faire entrer dans leur tête d'autres principes que ceux de la justice. Leur esprit de méthode, même sans parler de la droiture de leur cœur, réclame l'équité comme mettant de l'ordre dans tout. Néanmoins, il faut louer Frédéric de sa probité dans le gouvernement intérieur de son pays : c'est un de ses premiers titres à l'admiration de la postérité.

Frédéric n'était point sensible, mais il avait de la bonté; or, les qualités universelles sont celles qui conviennent le mieux aux souverains. Néanmoins, cette bonté de Frédéric était inquiétante comme celle du lion, et l'on sentait la griffe du pouvoir, même au milieu de la grâce et de la coquetterie de l'esprit le plus aimable. Les hommes d'un caractère indépendant ont eu de la peine à se soumettre à la liberté que ce maître croyait donner, à la familiarité qu'il croyait permettre; et, tout en l'admirant, ils sentaient qu'ils respiraient mieux loin de lui.

Le grand malheur de Frédéric fut de n'avoir point assez de respect pour la religion ni pour les mœurs. Ses goûts étaient cyniques. Bien que l'amour de la gloire ait donné de l'élévation à ses pensées, sa manière licencieuse de s'exprimer sur les objets les plus sacrés était cause que ces vertus mêmes n'inspiraient pas de confiance : on en jouissait, on les approuvait, mais on les croyait un calcul. Tout semblait devoir être de la politique dans Frédéric; ainsi donc, ce qu'il faisait de bien rendait l'état du pays meilleur, mais ne perfectionnait pas la moralité de la nation. Il affichait l'incrédulité, et se moquait de la vertu des femmes : et rien ne s'accordait moins avec le caractère

allemand que cette manière de penser. Frédéric, en affranchissant ses sujets de ce qu'il appelait les préjugés, éteignait en eux le patriotisme : car, pour s'attacher aux pays naturellement sombres et stériles, il faut qu'il y règne des opinions et des principes d'une grande sévérité. Dans ces contrées sablonneuses, où la terre ne produit que des sapins et des bruyères, la force de l'homme consiste dans son âme; et si vous lui ôtez ce qui fait la vie de cette âme, les sentiments religieux, il n'aura plus que du dégoût pour sa triste patrie. [.....]

Frédéric II aurait voulu que la littérature française fût la seule de ses États. Il ne faisait aucun cas de la littérature allemande. Sans doute elle n'était pas, de son temps, à beaucoup près aussi remarquable qu'à présent, mais il faut qu'un prince allemand encourage tout ce qui est allemand. Frédéric avait le projet de rendre Berlin un peu semblable à Paris, et se flattait de trouver dans les réfugiés français quelques écrivains assez distingués pour avoir une littérature française. Une telle espérance devait nécessairement être trompée : les cultures factices ne prospèrent jamais; quelques individus peuvent lutter contre les difficultés que présentent les choses; mais les grandes masses suivent toujours la pente naturelle. Frédéric a fait un mal véritable à son pays en professant du mépris pour le génie des Allemands. Il en est résulté que le corps germanique a souvent conçu d'injustes soupçons contre la Prusse.

Plusieurs écrivains allemands, justement célèbres, se firent connaître vers la fin du règne de Frédéric; mais l'opinion défavorable que ce grand monarque avait conçue dans sa jeunesse contre la littérature de son pays ne s'effaça point, et il composa, peu d'années avant sa mort, un petit écrit dans lequel il propose, entre autres changements, d'ajouter une voyelle à la fin de chaque verbe pour adoucir la langue tudesque. Cet allemand masqué en italien produirait le plus

comique effet du monde; mais nul monarque, même en Orient, n'aurait assez de puissance pour influer ainsi, non sur le sens, mais sur le son de chaque mot qui se prononcerait dans son empire.

Klopstock a noblement reproché à Frédéric de négliger les muses allemandes, qui, à son insu, s'essayaient à proclamer sa gloire. Frédéric n'a pas du tout deviné ce que sont les Allemands en littérature et en philosophie; il ne les croyait pas inventeurs. Il voulait discipliner les hommes de lettres comme ses armées. « Il faut, écrivait-il en mauvais allemand, « dans ses instructions à l'académie, se conformer à « la méthode de Boerhaave dans la médecine, à celle « de Locke dans la métaphysique, et à celle de Tho- « masius pour l'histoire naturelle. » Ses conseils n'ont pas été suivis. Il ne se doutait guère que de tous les hommes les Allemands étaient ceux qu'on pouvait le moins assujettir à la routine littéraire et philosophique : rien n'annonçait en eux l'audace qu'ils ont montrée depuis dans le champ de l'abstraction.

Frédéric considérait ses sujets comme des étrangers, et les hommes d'esprit français comme ses compatriotes. Rien n'était plus naturel, il faut en convenir, que de se laisser séduire par tout ce qu'il y avait de brillant et de solide dans les écrivains français à cette époque : néanmoins Frédéric aurait contribué plus efficacement encore à la gloire de son pays s'il avait compris et développé les facultés particulières à la nation qu'il gouvernait. Mais comment résister à l'influence de son temps, et quel est l'homme dont le génie même n'est pas à beaucoup d'égards l'ouvrage de son siècle?

Berlin.

Berlin est une grande ville, dont les rues sont très larges, parfaitement bien alignées, les maisons belles, et l'ensemble régulier : mais comme il n'y a pas long-

temps qu'elle est rebâtie, on n'y voit rien qui retrace les temps antérieurs. Aucun monument gothique ne subsiste au milieu des habitations modernes; et ce pays nouvellement formé n'est gêné par l'ancien en aucun genre. Que peut-il y avoir de mieux, dira-t-on, soit pour les édifices, soit pour les institutions, que de n'être pas embarrassé par des ruines? Je sens que j'aimerais en Amérique les nouvelles villes et les nouvelles lois : la nature et la liberté y parlent assez à l'âme pour qu'on n'y ait pas besoin de souvenirs; mais sur notre vieille terre il faut du passé. Berlin, cette ville toute moderne, quelque belle qu'elle soit, ne fait pas une impression assez sérieuse; on n'y aperçoit point l'empreinte de l'histoire du pays, ni du caractère des habitants, et ces magnifiques demeures, nouvellement construites, ne semblent destinées qu'aux rassemblements commodes des plaisirs et de l'industrie. Les plus beaux palais de Berlin sont bâtis en briques : on trouverait à peine une pierre de taille dans les arcs de triomphe. La capitale de la Prusse ressemble à la Prusse elle-même; les édifices et les institutions y ont âge d'homme, et rien de plus, parce qu'un homme seul en est l'auteur.

La cour, présidée par une reine belle et vertueuse [1], était imposante et simple tout à la fois; la famille royale, qui se répandait volontiers dans la société, savait se mêler noblement à la nation, et s'identifiait dans tous les cœurs avec la patrie. Le roi avait su fixer à Berlin J. de Müller, Ancillon, Fichte, Humboldt, Hufeland, une foule d'hommes distingués dans des genres différents; enfin tous les éléments d'une société charmante et d'une nation forte étaient là : mais ces éléments n'étaient point encore combinés ni réunis. L'esprit réussissait cependant d'une façon plus générale à Berlin qu'à Vienne; le héros du pays, Frédéric, ayant été un homme prodigieusement spirituel,

1. La reine Louise.

le reflet de son nom faisait encore aimer tout ce qui pouvait lui ressembler. Marie-Thérèse n'a point donné une impulsion semblable aux Viennois, et ce qui dans Joseph ressemblait à de l'esprit les en a dégoûtés.

Aucun spectacle en Allemagne n'égalait celui de Berlin. Cette ville, étant au centre du nord de l'Allemagne, peut être considérée comme le foyer de ses lumières. On y cultive les sciences et les lettres, et dans les dîners d'hommes chez les ministres et ailleurs, on ne s'astreint point à la séparation de rang si nuisible à l'Allemagne, et l'on sait rassembler les gens de talent de toutes les classes. Cet heureux mélange ne s'étend pas encore néanmoins jusqu'à la société des femmes : il en est quelques-unes dont les qualités et les agréments attirent autour d'elles tout ce qui se distingue ; mais, en général, à Berlin comme dans le reste de l'Allemagne, la société des femmes n'est pas bien amalgamée avec celle des hommes. Le grand charme de la vie sociale, en France, consiste dans l'art de concilier parfaitement ensemble les avantages que l'esprit des femmes et celui des hommes réunis peuvent apporter dans la conversation. A Berlin, les hommes ne causent guère qu'entre eux ; l'état militaire leur donne une certaine rudesse qui leur inspire le besoin de ne pas se gêner pour les femmes.

Quand il y a, comme en Angleterre, de grands intérêts politiques à discuter, les sociétés d'hommes sont toujours animées par un noble intérêt commun : mais dans les pays où il n'y a pas de gouvernement représentatif, la présence des femmes est nécessaire pour maintenir tous les sentiments de délicatesse et de pureté, sans lesquels l'amour du beau doit se perdre. L'influence des femmes est plus salutaire aux guerriers qu'aux citoyens ; le règne de la loi se passe mieux d'elles que celui de l'honneur ; car ce sont elles seules qui conservent l'esprit chevaleresque dans une monarchie purement militaire. L'ancienne France a dû tout

son éclat à cette puissance de l'opinion publique, dont l'ascendant des femmes était la cause.

Il n'y avait qu'un très petit nombre d'hommes dans la société à Berlin, ce qui gâte presque toujours ceux qui s'y trouvent, en leur ôtant l'inquiétude et le besoin de plaire. Les officiers qui obtenaient un congé pour venir passer quelques mois à la ville, n'y cherchaient que la danse et le jeu. Le mélange des deux langues nuisait à la conversation, et les grandes assemblées n'offraient pas plus d'intérêt à Berlin qu'à Vienne : on doit trouver, même dans tout ce qui tient aux manières, plus d'usage du monde à Vienne qu'à Berlin. Néanmoins la liberté de la presse, la réunion des hommes d'esprit, la connaissance de la littérature et de la langue allemande, qui s'était généralement répandue dans les derniers temps, faisaient de Berlin la vraie capitale de l'Allemagne nouvelle, de l'Allemagne éclairée. Les réfugiés français affaiblissaient un peu l'impulsion toute allemande dont Berlin est susceptible ; ils conservaient encore un respect superstitieux pour le siècle de Louis XIV ; leurs idées sur la littérature se flétrissaient et se pétrifiaient, à distance du pays d'où elles étaient tirées ; mais en général Berlin aurait pris un grand ascendant sur l'esprit public en Allemagne si l'on n'avait pas conservé, je le répète, du ressentiment contre le dédain que Frédéric avait montré pour la nation germanique.

Les écrivains philosophes ont eu souvent d'injustes préjugés contre la Prusse ; ils ne voyaient en elle qu'une vaste caserne, et c'était sous ce rapport qu'elle valait le moins : ce qui doit intéresser à ce pays, ce sont les lumières, l'esprit de justice et les sentiments d'indépendance qu'on rencontre dans une foule d'individus de toutes les classes ; mais le lien de ces belles qualités n'était pas encore formé ; l'État, nouvellement constitué, ne reposait ni sur le temps ni sur le peuple.

Les punitions humiliantes, généralement admises parmi les troupes allemandes, froissaient l'honneur

dans l'âme des soldats. Les habitudes militaires ont plutôt nui que servi à l'esprit guerrier des Prussiens; ces habitudes étaient fondées sur de vieilles méthodes qui séparaient l'armée de la nation, tandis que, de nos jours, il n'y a de véritable force que dans le caractère national. Ce caractère en Prusse est plus noble et plus exalté que les derniers événements ne pourraient le faire supposer; « et l'ardent héroïsme du malheureux « prince Louis doit jeter encore quelque gloire sur « ses compagnons d'armes [1] ».

(*De l'Allemagne*, 1re partie, ch. XV, XVI et XVII.)

XVIII

Importance de l'étude des langues.

L'étude des langues, qui fait la base de l'instruction en Allemagne, est beaucoup plus favorable aux progrès des facultés dans l'enfance, que celle des mathématiques ou des sciences physiques. Pascal, ce grand géomètre, dont la pensée profonde planait sur la science dont il s'occupait spécialement comme sur toutes les autres, a reconnu lui-même les défauts inséparables des esprits formés d'abord par les mathématiques : cette étude, dans le premier âge, n'exerce que le mécanisme de l'intelligence; les enfants que l'on occupe de si bonne heure à calculer, perdent toute cette sève de l'imagination, alors si belle et si féconde, et n'acquièrent point à la place une justesse d'esprit transcendante : car l'arithmétique et l'algèbre se bornent à nous apprendre de mille manières des propo-

1. Supprimé par la censure. Je luttai pendant plusieurs jours pour obtenir la liberté de rendre cet hommage au prince Louis, et je représentai que c'était relever la gloire des Français que de louer la bravoure de ceux qu'ils avaient vaincus; mais il parut plus simple aux censeurs de ne rien permettre de ce genre. (*Mme de Staël.*)

sitions toujours identiques. Les problèmes de la vie sont plus compliqués; aucun n'est positif, aucun n'est absolu : il faut deviner, il faut choisir, à l'aide d'aperçus et de suppositions qui n'ont aucun rapport avec la marche infaillible du calcul.

Les vérités démontrées ne conduisent point aux vérités probables, les seules qui servent de guide dans les affaires, comme dans les arts, comme dans la société. Il y a sans doute un point où les mathématiques elle-mêmes exigent cette puissance de l'invention, sans laquelle on ne peut pénétrer dans les secrets de la nature : au sommet de la pensée, l'imagination d'Homère et celle de Newton semblent se réunir; mais combien d'enfants sans génie pour les mathématiques ne consacrent-ils pas tout leur temps à cette science? On n'exerce chez eux qu'une seule faculté, tandis qu'il faut développer tout l'être moral, dans une époque où l'on peut si facilement déranger l'âme comme le corps, en ne fortifiant qu'une partie.

Rien n'est moins applicable à la vie qu'un raisonnement mathématique. Une proposition, en fait de chiffres, est décidément fausse ou vraie; sous tous les autres rapports le vrai se mêle avec le faux d'une telle manière que souvent l'instinct peut seul nous décider entre des motifs divers, quelquefois aussi puissants d'un côté que de l'autre. L'étude des mathématiques, habituant à la certitude, irrite contre toutes les opinions opposées à la nôtre; tandis que ce qu'il y a de plus important pour la conduite de ce monde, c'est d'apprendre les autres, c'est-à-dire de concevoir tout ce qui les porte à penser et à sentir autrement que nous. Les mathématiques induisent à ne tenir compte que de ce qui est prouvé; tandis que les vérités primitives, celles que le sentiment et le génie saisissent, ne sont pas susceptibles de démonstration.

Enfin les mathématiques, soumettant tout au calcul, inspirent trop de respect pour la force; et cette énergie sublime qui ne compte pour rien les obstacles et se

plaît dans les sacrifices, s'accorde difficilement avec le genre de raison que développent les combinaisons algébriques.

Il me semble donc que pour l'avantage de la morale, aussi bien que pour celui de l'esprit, il vaut mieux placer l'étude des mathématiques dans son temps, et comme une portion de l'instruction totale, mais non en faire la base de l'éducation, et par conséquent le principe déterminant du caractère et de l'âme.

Parmi les systèmes d'éducation, il en est aussi qui conseillent de commencer l'enseignement par les sciences naturelles ; elles ne sont dans l'enfance qu'un simple divertissement; ce sont des hochets savants qui accoutument à s'amuser avec méthode et à étudier superficiellement. On s'est imaginé qu'il fallait, autant qu'on le pouvait, épargner de la peine aux enfants, changer en délassement toutes leurs études, leur donner de bonne heure des collections d'histoire naturelle pour jouets, des expériences de physique pour spectacle. Il me semble que cela aussi est un système erroné. S'il était possible qu'un enfant apprît bien quelque chose en s'amusant, je regretterais encore pour lui le développement d'une faculté, l'attention, faculté qui est beaucoup plus essentielle qu'une connaissance de plus. Je sais qu'on me dira que les mathématiques rendent particulièrement appliqué; mais elles n'habituent pas à rassembler, à apprécier, à concentrer : l'attention qu'elles exigent est, pour ainsi dire, en ligne droite : l'esprit humain agit en mathématiques comme un ressort qui suit une direction toujours la même.

L'éducation faite en s'amusant disperse la pensée; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature : l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude, comme notre âme à la souffrance. Le perfectionnement du premier âge tient au travail, comme le perfectionnement du second à la douleur : il est à souhaiter sans doute que les parents et la des-

tinée n'abusent pas trop de ce double secret; mais il n'y a d'important, à toutes les époques de la vie, que ce qui agit sur le centre même de l'existence, et l'on considère trop souvent l'être moral en détail. Vous enseignerez avec des tableaux, avec des cartes, une quantité de choses à votre enfant; mais vous ne lui apprendrez pas à apprendre; et l'habitude de s'amuser, que vous dirigez sur les sciences, suivra bientôt un autre cours, quand l'enfant ne sera plus dans votre dépendance.

Ce n'est donc pas sans raison que l'étude des langues anciennes et modernes a été la base de tous les établissements d'éducation qui ont formé les hommes les plus capables en Europe : le sens d'une phrase dans une langue étrangère est à la fois un problème grammatical et intellectuel; ce problème est tout à fait proportionné à l'intelligence de l'enfant : d'abord il n'entend que les mots, puis il s'élève jusqu'à la conception de la phrase, et bientôt après le charme de l'expression, sa force, son harmonie, tout ce qui se trouve enfin dans le langage de l'homme, se fait sentir par degrés à l'enfant qui traduit. Il s'essaye tout seul avec les difficultés que lui présentent deux langues à la fois; il s'introduit dans les idées successivement, compare et combine divers genres d'analogies et de vraisemblances; et l'activité spontanée de l'esprit, la seule qui développe vraiment la faculté de penser, est vivement excitée par cette étude. Le nombre des facultés qu'elle fait mouvoir à la fois lui donne l'avantage sur tout autre travail, et l'on est trop heureux d'employer la mémoire flexible de l'enfant à retenir un genre de connaissances, sans lequel il serait borné toute sa vie au cercle de sa propre nation, cercle étroit comme tout ce qui est exclusif.

L'étude de la grammaire exige la même suite et la même force d'attention que les mathématiques, mais elle tient de beaucoup plus près à la pensée. La grammaire lie les idées l'une à l'autre, comme le calcul

enchaîne les chiffres; la logique grammaticale est aussi précise que celle de l'algèbre, et cependant elle s'applique à tout ce qu'il y a de vivant dans notre esprit : les mots sont en même temps des chiffres et des images; ils sont esclaves et libres, soumis à la discipline de la syntaxe, et tout-puissants par leur signification naturelle; ainsi l'on trouve dans la métaphysique de la grammaire l'exactitude du raisonnement et l'indépendance de la pensée réunies ensemble; tout a passé par les mots, et tout s'y retrouve quand on sait les examiner : les langues sont inépuisables pour l'enfant comme pour l'homme, et chacun en peut tirer tout ce dont il a besoin.

L'impartialité naturelle à l'esprit des Allemands les porte à s'occuper des littératures étrangères, et l'on ne trouve guère d'hommes un peu au-dessus de la classe commune, en Allemagne, à qui la lecture de plusieurs langues ne soit familière. En sortant des écoles on sait déjà d'ordinaire très bien le latin et même le grec. *L'éducation des universités allemandes,* dit un écrivain français, *commence où finit celle de plusieurs nations de l'Europe.* Non seulement les professeurs sont des hommes d'une instruction étonnante, mais ce qui les distingue surtout, c'est un enseignement très scrupuleux. En Allemagne, on met de la conscience dans tout, et rien en effet ne peut s'en passer. Si l'on examine le cours de la destinée humaine, on verra que la légèreté peut conduire à tout ce qu'il y a de mauvais dans ce monde. Il n'y a que l'enfance dans qui la légèreté soit un charme; il semble que le Créateur tienne encore l'enfant par la main, et l'aide à marcher doucement sur les nuages de la vie. Mais quand le temps livre l'homme à lui-même, ce n'est que dans le sérieux de son âme qu'il trouve des pensées, des sentiments et des vertus.

(*De l'Allemagne,* 1re partie, ch. XVIII.)

XIX

Lessing et Winckelmann. — Gœthe. — Schiller.

Lessing et Winckelmann.

La littérature allemande est peut-être la seule qui ait commencé par la critique; partout ailleurs la critique est venue après les chefs-d'œuvre : mais en Allemagne elle les a produits. L'époque où les lettres y ont le plus d'éclat est cause de cette différence. Diverses nations s'étant illustrées depuis plusieurs siècles dans l'art d'écrire, les Allemands arrivèrent après toutes les autres, et crurent n'avoir rien de mieux à faire que de suivre la route déjà tracée; il fallait donc que la critique écartât d'abord l'imitation, pour faire place à l'originalité. Lessing [1] écrivit en prose avec une netteté et une précision tout à fait nouvelles : la profondeur des pensées embarrasse souvent le style des écrivains de la nouvelle école; Lessing, non moins profond, avait quelque chose d'âpre dans le caractère, qui lui faisait trouver les paroles les plus précises et les plus mordantes. Lessing était toujours animé dans ses écrits par un mouvement hostile contre les opinions qu'il attaquait, et l'humeur donne du relief aux idées.

Il s'occupa tour à tour du théâtre, de la philosophie, des antiquités, de la théologie, poursuivant partout la vérité, comme un chasseur qui trouve encore plus de plaisir dans la course que dans le but. Son style a quelque rapport avec la concision vive et brillante des Français; il tendait à rendre l'allemand classique : les écrivains de la nouvelle école embrassent plus de pensées à la fois, mais Lessing doit être plus généralement admiré; c'est un esprit neuf et hardi, et qui reste

1. Né en 1729, mort en 1781.

néanmoins à la portée du commun des hommes; sa manière de voir est allemande, sa manière de s'exprimer européenne. Dialecticien spirituel et serré dans ses arguments, l'enthousiasme pour le beau remplissait cependant le fond de son âme; il avait une ardeur sans flamme, une véhémence philosophique toujours active, et qui produisait, par des coups redoublés, des effets durables.

Lessing analysa le théâtre français, alors généralement à la mode dans son pays, et prétendit que le théâtre anglais avait plus de rapport avec le génie de ses compatriotes. Dans ses jugements sur *Mérope*, *Zaïre*, *Sémiramis* et *Rodogune*, ce n'est point telle ou telle invraisemblance particulière qu'il relève; il s'attaque à la sincérité des sentiments et des caractères, et prend à partie les personnages de ces fictions comme des êtres réels : sa critique est un traité sur le cœur humain, autant qu'une poétique théâtrale. Pour apprécier avec justice les observations de Lessing sur le système dramatique en général, il faut examiner, comme nous le ferons dans les chapitres suivants, les principales différences de la manière de voir des Français et des Allemands à cet égard. Mais ce qui importe à l'histoire de la littérature, c'est qu'un Allemand ait eu le courage de critiquer un grand écrivain français, et de plaisanter avec esprit le prince des moqueurs, Voltaire lui-même.

C'était beaucoup pour une nation sous le poids de l'anathème qui lui refusait le goût et la grâce, de s'entendre dire qu'il existait dans chaque pays un goût national, une grâce naturelle, et que la gloire littéraire pouvait s'acquérir par des chemins divers. Les écrits de Lessing donnèrent une impulsion nouvelle : on lut Shakspeare, on osa se dire Allemand en Allemagne, et les droits de l'originalité s'établirent à la place du joug de la correction.

Lessing a composé des pièces de théâtre et des ouvrages philosophiques qui méritent d'être examinés

à part; il faut toujours considérer les auteurs allemands sous plusieurs points de vue. Comme ils sont encore plus distingués par la faculté de penser que par le talent, ils ne se vouent point exclusivement à tel ou tel genre; la réflexion les attire successivement dans des carrières différentes.

Parmi les écrits de Lessing, l'un des plus remarquables, c'est le *Laocoon*; il caractérise les sujets qui conviennent à la poésie et à la peinture, avec autant de philosophie dans les principes que de sagacité dans les exemples. Toutefois, l'homme qui fit une véritable révolution en Allemagne dans la manière de considérer les arts, et par les arts la littérature, c'est Winckelmann[1]; je parlerai de lui ailleurs sous le rapport de son influence sur les arts; mais la beauté de son style est telle, qu'il doit être mis au premier rang des écrivains allemands.

Cet homme, qui n'avait connu d'abord l'antiquité que par les livres, voulut aller considérer ses nobles restes; il se sentit attiré vers le Midi avec ardeur; on retrouve encore souvent dans les imaginations allemandes quelques traces de cet amour du soleil, de cette fatigue du nord qui entraîna les peuples septentrionaux dans les contrées méridionales. Un beau ciel fait naître des sentiments semblables à l'amour de la patrie. Quand Winckelmann, après un long séjour en Italie, revint en Allemagne, l'aspect de la neige, des toits pointus qu'elle couvre, et des maisons enfumées, le remplissait de tristesse. Il lui semblait qu'il ne pouvait plus goûter les arts quand il ne respirait plus l'air qui les a fait naître. Quelle éloquence contemplative dans ce qu'il écrit sur l'Apollon du Belvédère, sur le Laocoon! Son style est calme et majestueux comme l'objet qu'il considère. Il donne à l'art d'écrire l'imposante dignité des monuments, et sa description produit la même sensation que la statue. Nul, avant

1. Né en 1717, mort en 1768.

lui, n'avait réuni ces observations exactes et profondes à une admiration si pleine de vie; c'est ainsi seulement qu'on peut comprendre les beaux-arts. Il faut que l'attention qu'ils excitent vienne de l'amour, et qu'on découvre dans les chefs-d'œuvre du talent, comme dans les traits d'un être chéri, mille charmes révélés par les sentiments qu'ils inspirent.

Des poètes, avant Winckelmann, avaient étudié les tragédies des Grecs, pour les adapter à nos théâtres. On connaissait des érudits qu'on pouvait consulter comme des livres; mais personne ne s'était fait, pour ainsi dire, païen pour pénétrer l'antiquité. Winckelmann a les défauts et les avantages d'un Grec amateur des arts, et l'on sent, dans ses écrits, le culte de la beauté, tel qu'il existait chez un peuple où si souvent elle obtint les honneurs de l'apothéose.

L'imagination et l'érudition prêtaient également à Winckelmann leurs lumières différentes; on était persuadé jusqu'à lui qu'elles s'excluaient mutuellement. Il a fait voir que, pour deviner les anciens, l'une était aussi nécessaire que l'autre. On ne peut donner de la vie aux objets de l'art que par la connaissance intime du pays et de l'époque dans laquelle ils ont existé. Les traits vagues ne captivent point l'intérêt. Pour animer les récits et les fictions dont les siècles passés sont le théâtre, il faut que l'érudition même seconde l'imagination, et la rende, s'il est possible, témoin de ce qu'elle doit peindre, et contemporaine de ce qu'elle raconte.

Zadig devinait, par quelques traces confuses, par quelques mots à demi déchirés, des circonstances qu'il déduisait toutes des plus légers indices. C'est ainsi qu'il faut prendre l'érudition pour guide à travers l'antiquité; les vestiges qu'on aperçoit sont interrompus, effacés, difficiles à saisir; mais en s'aidant à la fois de l'imagination et de l'étude, on récompense le temps, et l'on refait la vie.

Quand les tribunaux sont appelés à décider sur

l'existence d'un fait, c'est quelquefois une légère circonstance qui les éclaire. L'imagination est, à cet égard, comme un juge; un mot, un usage, une allusion saisie dans les ouvrages, lui sert de lueur pour arriver à la connaissance de la vérité tout entière.

Winckelmann sut appliquer à l'examen des monuments des arts l'esprit de jugement qui sert à la connaissance des hommes; il étudie la physionomie d'une statue comme celle d'un être vivant. Il saisit avec une grande justesse les moindres observations, dont il sait tirer des conclusions frappantes. Telle physionomie, tel attribut, tel vêtement, peut tout à coup jeter un jour inattendu sur de longues recherches. Les cheveux de Cérès sont relevés avec un désordre qui ne convient pas à Minerve; la perte de Proserpine a pour jamais troublé l'âme de sa mère. Minos, fils et disciple de Jupiter, a, dans les médailles, les mêmes traits que son père; cependant, la majesté calme de l'un, et l'expression sévère de l'autre, distinguent le souverain des dieux du juge des hommes. Le torse est un fragment de la statue d'Hercule divinisé, de celui qui reçoit d'Hébé la coupe de l'immortalité, tandis que l'Hercule Farnèse ne possède encore que les attributs d'un mortel; chaque contour du torse, aussi énergique, mais plus arrondi, caractérise encore la force du héros, mais du héros qui, placé dans le ciel, est désormais absous des rudes travaux de la terre. Tout est symbolique dans les arts, et la nature se montre sous mille apparences diverses dans ces statues, dans ces tableaux, dans ces poésies, où l'immobilité doit révéler le fond de l'âme, où l'existence d'un instant doit être éternisée [1].

Winckelmann a banni des beaux-arts, en Europe, le mélange du goût antique et du goût moderne. En Allemagne, son influence s'est encore plus montrée

1. Tout ce passage est un résumé de l'esthétique mise au jour pour la première fois dans l'*Histoire de l'Art chez les Anciens* de Winckelmann (1764).

dans la littérature que dans les arts. Nous serons conduits à examiner par la suite si l'imitation scrupuleuse des anciens est compatible avec l'originalité naturelle, ou plutôt si nous devons sacrifier cette originalité naturelle pour nous astreindre à choisir des sujets dans lesquels la poésie, comme la peinture, n'ayant pour modèle rien de vivant, ne peuvent représenter que des statues; mais cette discussion [1] est étrangère au mérite de Winckelmann; il a fait connaître en quoi consistait le goût antique dans les beaux-arts; c'était aux modernes à sentir ce qu'il leur convenait d'adopter ou de rejeter à cet égard. Lorsqu'un homme de talent parvient à manifester les secrets d'une nature antique ou étrangère, il rend service par l'impulsion qu'il trace : l'émotion reçue doit se transformer en nous-mêmes : et plus cette émotion est vraie, moins elle inspire une servile imitation.

Winckelmann a développé les vrais principes admis maintenant dans les arts sur l'idéal, sur cette nature perfectionnée dont le type est dans notre imagination, et non au dehors de nous. L'application de ces principes à la littérature est singulièrement féconde.

La poétique de tous les arts est rassemblée sous un même point de vue dans les écrits de Winckelmann, et tous y ont gagné. On a mieux compris la poésie par la sculpture, la sculpture par la poésie, et l'on a été conduit par les arts des Grecs à leur philosophie. La métaphysique idéaliste, chez les Grecs, a pour origine le culte de la beauté par excellence que notre âme seule peut concevoir et reconnaître; c'est un souvenir du ciel, notre ancienne patrie, que cette beauté merveilleuse; les chefs-d'œuvre de Phidias, les tragédies de Sophocle et la doctrine de Platon, s'accordent pour nous en donner la même idée sous des formes différentes.

1. Voir ci-après, le morceau *De la poésie classique et de la poésie romantique*, p. 254.

Gœthe.

Klopstock s'égare dans l'idéal : Gœthe[1] ne perd jamais terre, tout en atteignant aux conceptions les plus sublimes. Il y a dans son esprit une vigueur que la sensibilité n'a point affaiblie. Gœthe pourrait représenter la littérature allemande tout entière; non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs à lui, sous quelques rapports, mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais ni les Français ne peuvent réclamer aucune part. [.....]

Goethe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation; et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer. On peut présenter quelques exemples d'hommes de génie taciturnes : la timidité, le malheur, le dédain ou l'ennui, en sont souvent la cause; mais en général l'étendue des idées et la chaleur de l'âme doivent inspirer le besoin de se communiquer aux autres; et ces hommes, qui ne veulent pas être jugés par ce qu'ils disent, pourraient bien ne pas mériter plus d'intérêt pour ce qu'ils pensent. Quand on sait faire parler Gœthe, il est admirable; son éloquence est nourrie de pensées; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie; son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens; et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps. Rien ne trouble la force de sa tête; et les inconvénients même de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte, passent comme des nuages au bas de la montagne sur le sommet de laquelle son génie est placé.

Ce qu'on nous raconte de l'entretien de Diderot

1. Né à Francfort-sur-le-Mein en 1749, mort à Weimar en 1832.

pourrait donner quelque idée de celui de Gœthe ; mais, si l'on en juge par les écrits de Diderot, la distance doit être infinie entre ces deux hommes. Diderot est sous le joug de son esprit ; Gœthe domine même son talent : Diderot est affecté à force de vouloir faire effet ; on aperçoit le dédain du succès dans Gœthe, à un degré qui plaît singulièrement, alors même qu'on s'impatiente de sa négligence. Diderot a besoin de suppléer, à force de philanthropie, aux sentiments religieux qui lui manquent ; Gœthe serait plus volontiers amer que doucereux ; mais ce qu'il est avant tout, c'est naturel ; et sans cette qualité, en effet, qu'y a-t-il dans un homme qui puisse en intéresser un autre ?

Gœthe n'a plus cette ardeur entraînante que lui inspira Werther[1] ; mais la chaleur de ses pensées suffit encore pour tout animer. On dirait qu'il n'est pas atteint par la vie, et qu'il la décrit seulement en peintre : il attache plus de prix maintenant aux tableaux qu'il nous présente qu'aux émotions qu'il éprouve ; le temps l'a rendu spectateur. Quand il avait encore une part active dans les scènes des passions, quand il souffrait lui-même par le cœur, ses écrits produisaient une impression plus vive.

Comme on se fait toujours la poétique de son talent, Gœthe soutient à présent qu'il faut que l'auteur soit calme, alors même qu'il compose un ouvrage passionné, et que l'artiste doit conserver son sang-froid pour agir plus fortement sur l'imagination de ses lecteurs : peut-être n'aurait-il pas eu cette opinion dans sa première jeunesse ; peut-être alors était-il possédé par son génie, au lieu d'en être le maître ; peut-être sentait-il alors que le sublime et le divin étant momentanés dans le cœur de l'homme, le poète est inférieur à l'inspiration qui l'anime, et ne peut la juger sans la perdre.

Au premier moment, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de roide à l'auteur de

1. Il avait alors environ soixante ans. (*Werther* est de 1774.)

Werther; mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la gêne qu'on a d'abord sentie : c'est un homme dont l'esprit est universel, et impartial parce qu'il est universel; car il n'y a point d'indifférence dans son impartialité; c'est une double existence, une double force, une double lumière qui éclaire à la fois dans toute chose les deux côtés de la question. Quand il s'agit de penser, rien ne l'arrête, ni son siècle, ni ses habitudes, ni ses relations; il fait tomber à plomb son regard d'aigle sur les objets qu'il observe; s'il avait eu une carrière politique, si son âme s'était développée par les actions, son caractère serait plus décidé, plus ferme, plus patriote; mais son esprit ne planerait pas si librement sur toutes les manières de voir; les passions ou les intérêts lui traceraient une route positive.

Gœthe se plaît, dans ses écrits comme dans ses discours, à briser les fils qu'il a tissus lui-même, à déjouer les émotions qu'il excite, à renverser les statues qu'il a fait admirer. Lorsque dans ses fictions il inspire de l'intérêt pour un caractère, bientôt il montre les inconséquences qui doivent en détacher. Il dispose du monde poétique, comme un conquérant du monde réel, et se croit assez fort pour introduire, comme la nature, le génie destructeur dans ses propres ouvrages. S'il n'était pas un homme estimable, on aurait peur d'un genre de supériorité qui s'élève au-dessus de tout, dégrade et relève, attendrit et persifle, affirme et doute alternativement, et toujours avec le même succès.

J'ai dit que Gœthe possédait à lui seul les traits principaux du génie allemand; on les trouve tous en lui à un degré éminent : une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, grâce plus originale que celle que donne l'esprit de société; enfin une sensibilité quelquefois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cher-

chent dans les livres de quoi varier leur destinée monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événements véritables. Si Gœthe était Français, on le ferait parler du matin au soir : tous les auteurs contemporains de Diderot allaient puiser des idées dans son entretien, et lui donnaient une jouissance habituelle par l'admiration qu'il inspirait. En Allemagne, on ne sait pas dépenser son talent dans la conversation; et si peu de gens, même parmi les plus distingués, ont l'habitude d'interroger et de répondre, que la société n'y compte pour presque rien; mais l'influence de Gœthe n'en est pas moins extraordinaire. Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiraient trouver du génie dans l'adresse d'une lettre, si c'était lui qui l'eût mise. L'admiration pour Gœthe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns aux autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qui gagnent cependant beaucoup à l'examen. Un homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal; car il n'y a que la puissance, dans quelque genre que ce soit, que les hommes craignent assez pour l'aimer de cette manière.

Schiller.

Schiller était[1] un homme d'un génie rare et d'une bonne foi parfaite; ces deux qualités devraient être inséparables, au moins dans un homme de lettres. La pensée ne peut être mise à l'égal de l'action que quand elle réveille en nous l'image de la vérité; le mensonge est plus dégoûtant encore dans les écrits que dans la

1. Né en 1759, mort depuis quelques années (en 1805), quand ces lignes furent tracées.

conduite. Les actions, même trompeuses, restent encore des actions, et l'on sait à quoi se prendre pour les juger ou pour les haïr; mais les ouvrages ne sont qu'un amas fastidieux de vaines paroles quand ils ne partent pas d'une conviction sincère.

Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres quand on la suit comme Schiller. Il est vrai qu'il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout, en Allemagne, que c'est là seulement qu'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation. Néanmoins Schiller était admirable entre tous, par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse : celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin; et jamais aucune considération tirée ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits; car ses écrits étaient lui; ils exprimaient son âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression, si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé. Sans doute, Schiller ne pouvait pas être exempt d'amour-propre. S'il en faut pour aimer la gloire, il en faut même pour être capable d'une activité quelconque; mais rien ne diffère autant dans ses conséquences que la vanité et l'amour de la gloire; l'une tâche d'escamoter le succès; l'autre veut le conquérir; l'une est inquiète d'elle-même et ruse avec l'opinion; l'autre ne compte que sur la nature et s'y fie pour tout soumettre. Enfin, au-dessus même de l'amour de la gloire, il y a encore un sentiment plus pur, l'amour de la vérité, qui fait des hommes de lettres comme les prêtres guerriers d'une noble cause; ce sont eux qui désormais doivent garder le feu sacré, car de faibles femmes ne suffiraient plus comme jadis pour le défendre.

C'est une belle chose que l'innocence dans le génie et la candeur dans la force. Ce qui nuit à l'idée qu'on se fait de la bonté, c'est qu'on la croit de la faiblesse; mais quand elle est unie au plus haut degré de lumières et d'énergie, elle nous fait comprendre comment la Bible a pu nous dire que Dieu fit l'homme à son image. Schiller s'était fait tort, à son entrée dans le monde, par des égarements d'imagination; mais avec la force de l'âge il reprit cette pureté sublime qui naît des hautes pensées. Jamais il n'entrait en négociation avec les mauvais sentiments. Il vivait, il parlait, il agissait comme si les méchants n'existaient pas; et quand il les peignait dans ses ouvrages, c'était avec plus d'exagération et moins de profondeur que s'il les avait vraiment connus. Les méchants s'offraient à son imagination comme un obstacle, comme un fléau physique; et peut-être en effet qu'à beaucoup d'égards ils n'ont pas une nature intellectuelle; l'habitude du vice a changé leur âme en un instinct perverti.

Schiller était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux; aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible que le talent seul enflammait; l'amour de la liberté, le respect pour les femmes, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la Divinité, animaient son génie; et dans l'analyse de ses ouvrages, il sera facile de montrer à quelle vertu ses chefs-d'œuvre se rapportent. On dit beaucoup que l'esprit peut suppléer à tout; je le crois, dans les écrits où le savoir-faire domine; mais quand on veut peindre la nature humaine dans ses orages et dans ses abîmes, l'imagination même ne suffit pas; il faut avoir une âme que la tempête ait agitée, mais où le ciel soit descendu pour ramener le calme.

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante; il lisait très bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé. Je soutins avec chaleur la supériorité de notre

système dramatique sur tous les autres ; il ne se refusa point à me combattre, et sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots ; je fus si frappée de cette simplicité de caractère, qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration.

Atteint, jeune encore, par une maladie sans espoir, ses enfants, sa femme, qui méritait par mille qualités touchantes l'attachement qu'il avait pour elle, ont adouci ses derniers moments. Madame de Wollzogen, une amie digne de le comprendre, lui demanda, quelques heures avant sa mort, comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, lui répondit-il. En effet, n'avait-il pas raison de se confier à la Divinité, dont il avait secondé le règne sur la terre? n'approchait-il pas du séjour des justes? n'est-il pas dans ce moment auprès de ses pareils, et n'a-t-il pas déjà retrouvé les amis qui nous attendent?

(*De l'Allemagne*, 2e partie, ch. VI, VII et VIII.)

XX

Le « Faust » de Gœthe.

Parmi les pièces des marionnettes, il y en a une intitulée *le Docteur Faust*, ou *la Science malheureuse*, qui a fait de tout temps une grande fortune en Allemagne.

Lessing s'en est occupé avant Gœthe. Cette histoire merveilleuse est une tradition généralement répandue. Plusieurs auteurs anglais ont écrit sur la vie de ce même docteur Faust, et quelques-uns même lui attribuent l'invention de l'imprimerie. Son savoir très profond ne le préserva pas de l'ennui de la vie; il essaya, pour y échapper, de faire un pacte avec le diable, et le diable finit par l'emporter. Voilà le premier mot qui a fourni à Gœthe l'étonnant ouvrage dont je vais essayer de donner l'idée.

Certes, il ne faut y chercher ni le goût, ni la mesure, ni l'art qui choisit et qui termine; mais si l'imagination pouvait se figurer un chaos intellectuel, tel que l'on a souvent décrit le chaos matériel, le *Faust* de Gœthe devrait avoir été composé à cette époque. On ne saurait aller au delà, en fait de hardiesse de pensée, et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. Le diable est le héros de cette pièce; l'auteur ne l'a point conçu comme un fantôme hideux, tel qu'on a coutume de le représenter aux enfants; il en a fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, le méchant par excellence, auprès duquel tous les méchants, et celui de Gresset en particulier, ne sont que des novices, à peine dignes d'être les serviteurs de Méphistophélès (c'est le nom du démon qui se fait l'ami de Faust). Gœthe a voulu montrer dans ce personnage, réel et fantastique tout à la fois, la plus amère plaisanterie que le dédain puisse inspirer, et néanmoins une audace de gaieté qui amuse. Il y a dans les discours de Méphistophélès une ironie infernale, qui porte sur la création tout entière, et juge l'univers comme un mauvais livre dont le diable se fait le censeur.

Méphistophélès se moque de l'esprit lui-même, comme dû plus grand des ridicules, quand il fait prendre un intérêt sérieux à quoi que ce soit au monde, et surtout quand il nous donne de la confiance en nos propres forces. C'est une chose singulière, que la méchanceté suprême et la sagesse divine s'accordent

en ceci, qu'elles reconnaissent également l'une et l'autre le vide et la faiblesse de tout ce qui existe sur la terre : mais l'une ne proclame cette vérité que pour dégoûter du bien, et l'autre que pour élever au-dessus du mal.

S'il n'y avait dans la pièce de *Faust* que de la plaisanterie piquante et philosophique, on pourrait trouver dans plusieurs écrits de Voltaire un genre d'esprit analogue; mais on sent dans cette pièce une imagination d'une tout autre nature. Ce n'est pas seulement le monde moral tel qu'il est qu'on y voit anéanti, mais c'est l'enfer qui est mis à sa place. Il y a une puissance de sorcellerie, une poésie du mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui font frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs de l'enfer, inspire une pitié douloureuse.

Milton a fait Satan plus grand que l'homme; Michel-Ange et le Dante lui ont donné les traits hideux de l'animal, combinés avec la figure humaine. Le Méphistophélès de Gœthe est un diable civilisé. Il manie avec art cette moquerie, légère en apparence, qui peut si bien s'accorder avec une grande profondeur de perversité; il traite de niaiserie ou d'affectation tout ce qui est sensible; sa figure est méchante, basse et fausse; il a de la gaucherie sans timidité, du dédain sans fierté, quelque chose de doucereux auprès des femmes, parce que, dans cette seule circonstance, il a besoin de tromper pour séduire : et ce qu'il entend par séduire, c'est servir les passions d'un autre; car il ne peut même faire semblant d'aimer : c'est la seule dissimulation qui lui soit impossible.

Le caractère de Méphistophélès suppose une inépuisable connaissance de la société, de la nature et du

merveilleux. C'est le cauchemar de l'esprit que cette pièce de *Faust*, mais un cauchemar qui double sa force. On y trouve la révélation diabolique de l'incrédulité, de celle qui s'applique à tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ce monde; et peut-être cette révélation serait-elle dangereuse, si les circonstances amenées par les perfides intentions de Méphistophélès n'inspiraient pas de l'horreur pour son arrogant langage, et ne faisaient pas connaître la scélératesse qu'il renferme.

Faust rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité : désir de savoir et fatigue du travail; besoin du succès, satiété du plaisir. C'est un parfait modèle de l'être changeant et mobile, dont les sentiments sont plus éphémères encore que la courte vie dont il se plaint. Faust a plus d'ambition que de force; et cette agitation intérieure le révolte contre la nature, et le fait recourir à tous les sortilèges pour échapper aux conditions dures, mais nécessaires, imposées à l'homme mortel. On le voit, dans la première scène, au milieu de ses livres et d'un nombre infini d'instruments de physique et de fioles de chimie. Son père s'occupait aussi des sciences, et lui en a transmis le goût et l'habitude. Une seule lampe éclaire cette retraite sombre, et Faust étudie sans relâche la nature, surtout la magie, dont il possède déjà quelques secrets. [.....]

Gœthe ne s'est astreint, dans cet ouvrage, à aucun genre; ce n'est ni une tragédie ni un roman. L'auteur a voulu abjurer dans cette composition toute manière sobre de penser et d'écrire : on y trouverait quelques rapports avec Aristophane, si des traits du pathétique de Shakspeare n'y mêlaient des beautés d'un tout autre genre. Faust étonne, émeut, attendrit; mais il ne laisse pas une douce impression dans l'âme. Quoique la présomption et le vice y soient cruellement punis, on ne sent pas dans cette punition une main bienfaisante, on dirait que le mauvais principe dirige lui-même la vengeance contre le crime qu'il fait

commettre; et le remords, tel qu'il est peint dans cette pièce, semble venir de l'enfer aussi bien que la faute.

La croyance aux mauvais esprits se retrouve dans un grand nombre de poésies allemandes : la nature du Nord s'accorde assez bien avec cette terreur; il est donc beaucoup moins ridicule en Allemagne, que cela ne le serait en France, de se servir du diable dans les fictions. A ne considérer toutes ces idées que sous le rapport littéraire, il est certain que notre imagination se figure quelque chose qui répond à l'idée d'un mauvais génie, soit dans le cœur humain, soit dans la nature : l'homme fait quelquefois le mal d'une manière, pour ainsi dire, désintéressée, sans but et même contre son but, et seulement pour satisfaire une certaine âpreté intérieure, qui donne le besoin de nuire. Il y avait à côté des divinités du paganisme d'autres divinités de la race des Titans, qui représentaient les forces révoltées de la nature; et dans le christianisme, on dirait que les mauvais penchants de l'âme sont personnifiés sous la forme des démons.

Il est impossible de lire Faust sans qu'il excite la pensée de mille manières différentes : on se querelle avec l'auteur, on l'accuse, on le justifie; mais il fait réfléchir sur tout, et, pour emprunter le langage d'un savant naïf du moyen âge, *sur quelque chose de plus que tout*. Les critiques dont un tel ouvrage doit être l'objet sont faciles à prévoir, ou plutôt c'est le genre même de cet ouvrage qui peut encourir la censure, plus encore que la manière dont il est traité : car une telle composition doit être jugée comme un rêve; et si le bon goût veillait toujours à la porte d'ivoire des songes, pour les obliger à prendre la forme convenue, rarement ils frapperaient l'imagination.

La pièce de Faust cependant n'est certes pas un bon modèle. Soit qu'elle puisse être considérée comme l'œuvre du délire de l'esprit, ou de la satiété de la raison, il est à désirer que de telles productions ne se

renouvellent pas; mais quand un génie tel que celui de Gœthe s'affranchit de toutes les entraves, la foule de ses pensées est si grande, que de toutes parts elles dépassent et renversent les bornes de l'art.

(*De l'Allemagne*, 2e partie, ch. XXIII.)

XXI

La « Lénore » de Bürger.

Bürger [1] est de tous les Allemands celui qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du cœur. Aussi ses romances sont-elles connues de tout le monde en Allemagne. La plus fameuse de toutes, *Lénore*, n'est pas, je crois, traduite en français [2], ou du moins il serait bien difficile qu'on pût en exprimer tous les détails, ni par notre prose, ni par nos vers. Une jeune fille s'effraye de n'avoir point de nouvelles de son amant, parti pour l'armée; la paix se fait; tous les soldats retournent dans leurs foyers. Les mères retrouvent leurs fils, les sœurs leurs frères, les époux leurs épouses; les trompettes guerrières accompagnent les chants de la paix, et la joie règne dans tous les cœurs. Lénore parcourt en vain les rangs des guerriers; elle n'y voit point son amant; nul ne peut lui dire ce qu'il est devenu. Elle se désespère : sa mère voudrait la calmer; mais le jeune cœur de Lénore se révolte contre la douleur; et, dans son égarement, elle renie la Providence. Au moment où le blasphème est prononcé, l'on sent dans l'histoire quelque chose de funeste, et dès cet instant l'âme est constamment ébranlée.

A minuit, un chevalier s'arrête à la porte de Lénore :

1. Né en 1748, mort en 1794.
2. A la date de 1811. La *Lénore* fut bientôt après traduite, imitée, et représentée souvent en peinture et en lithographie par les romantiques.

elle entend le hennissement du cheval et le cliquetis des éperons : le chevalier frappe; elle descend et reconnaît son amant. Il lui demande de le suivre à l'instant; car il n'y a pas un moment à perdre, dit-il, avant de retourner à l'armée. Elle s'élance; il la place derrière lui sur son cheval, et part avec la promptitude de l'éclair. Il traverse au galop, pendant la nuit, des pays arides et déserts; la jeune fille est pénétrée de terreur, et lui demande sans cesse raison de la rapidité de sa course; le chevalier presse encore plus les pas de son cheval par ses cris sombres et sourds, et prononce à voix basse ces mots : *Les morts vont vite, les morts vont vite.* Lénore lui répond : *Ah! laisse en paix les morts!* Mais toutes les fois qu'elle lui adresse des questions inquiètes, il lui répète les mêmes paroles funestes.

En approchant de l'église où il la menait, disait-il, pour s'unir avec elle, l'hiver et les frimas semblent changer la nature elle-même en un affreux présage : des prêtres portent en pompe un cercueil, et leur robe noire traîne lentement sur la neige, linceul de la terre; l'effroi de la jeune fille augmente, et toujours son amant la rassure avec un mélange d'ironie et d'insouciance qui fait frémir. Tout ce qu'il dit est prononcé avec une précipitation monotone, comme si déjà, dans son langage, l'on ne sentait plus l'accent de la vie; il lui promet de la conduire dans la demeure étroite et silencieuse où leurs noces doivent s'accomplir. On voit de loin le cimetière, à côté de la porte de l'église : le chevalier frappe à cette porte, elle s'ouvre; il s'y précipite avec son cheval, qu'il fait passer au milieu des pierres funéraires; alors le chevalier perd par degrés l'apparence d'un être vivant : il se change en squelette, et la terre s'entr'ouvre pour engloutir sa maîtresse et lui.

Je ne me suis assurément pas flattée de faire connaître, par ce récit abrégé, le mérite étonnant de cette romance : toutes les images, tous les bruits, en rap-

port avec la situation de l'âme, sont merveilleusement exprimés par la poésie : les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons est employé pour exciter la terreur. La rapidité des pas du cheval semble plus solennelle et plus lugubre que la lenteur même d'une marche funèbre. L'énergie avec laquelle le chevalier hâte sa course, cette pétulance de la mort cause un trouble inexprimable ; et l'on se croit emporté par le fantôme, comme la malheureuse qu'il entraîne avec lui dans l'abîme.

(*De l'Allemagne*, 2e partie, ch. XIII.)

XXII

De la poésie classique et de la poésie romantique.

[Voici le chapitre capital de l'Allemagne, qui fait époque dans notre critique littéraire.]

Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne.

On prend quelquefois le mot classique comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a précédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi.

On a comparé aussi dans divers ouvrages allemands la poésie antique à la sculpture, et la poésie romantique à la peinture; enfin, l'on a caractérisé de toutes les manières la marche de l'esprit humain, passant des religions matérialistes aux religions spiritualistes, de la nature à la Divinité.

La nation française, la plus cultivée des nations latines, penche vers la poésie classique, imitée des Grecs et des Romains. La nation anglaise, la plus illustre des nations germaniques, aime la poésie romantique et chevaleresque, et se glorifie des chefs-d'œuvre qu'elle possède en ce genre. Je n'examinerai point ici lequel de ces deux genres de poésie mérite la préférence : il suffit de montrer que la diversité des goûts, à cet égard, dérive non seulement de causes accidentelles, mais aussi des sources primitives de l'imagination et de la pensée.

Il y a dans les poèmes épiques, et dans les tragédies des anciens, un genre de simplicité qui tient à ce que les hommes étaient identifiés à cette époque avec la nature, et croyaient dépendre du destin, comme elle dépend de la nécessité. L'homme, réfléchissant peu, portait toujours l'action de son âme au dehors; la conscience elle-même était figurée par des objets extérieurs, et les flambeaux des Furies secouaient les remords sur la tête des coupables. L'événement était tout dans l'antiquité; le caractère tient plus de place dans les temps modernes; et cette réflexion inquiète, qui nous dévore souvent comme le vautour de Prométhée, n'eût semblé que de la folie, au milieu des rapports clairs et prononcés qui existaient dans l'état civil et social des anciens.

On ne faisait en Grèce, dans le commencement de l'art, que des statues isolées; les groupes ont été composés plus tard. On pourrait dire de même, avec vérité, que dans tous les arts il n'y avait point de groupes : les objets représentés se succédaient comme dans les bas-reliefs, sans combinaison, sans complica-

tion d'aucun genre. L'homme personnifiait la nature; des nymphes habitaient les eaux, des hamadryades les forêts : mais la nature, à son tour, s'emparait de l'homme, et l'on eût dit qu'il ressemblait au torrent, à la foudre, au volcan, tant il agissait par une impulsion involontaire, et sans que la réflexion pût en rien altérer les motifs ni les suites de ses actions. Les anciens avaient, pour ainsi dire, une âme corporelle, dont tous les mouvements étaient forts, directs et conséquents : il n'en est pas de même du cœur humain développé par le christianisme : les modernes ont puisé dans le repentir chrétien l'habitude de se replier continuellement sur eux-mêmes.

Mais, pour manifester cette existence tout intérieure, il faut qu'une grande variété dans les faits présente sous toutes les formes les nuances infinies de ce qui se passe dans l'âme. Si de nos jours les beaux-arts étaient astreints à la simplicité des anciens, nous n'atteindrions pas à la force primitive qui les distingue, et nous perdrions les émotions intimes et multipliées dont notre âme est susceptible. La simplicité de l'art, chez les modernes, tournerait facilement à la froideur et à l'abstraction, tandis que celle des anciens était pleine de vie. L'honneur et l'amour, la bravoure et la pitié sont les sentiments qui signalent le christianisme chevaleresque; et ces dispositions de l'âme ne peuvent se faire voir que par les dangers, les exploits, les amours, les malheurs, l'intérêt romantique enfin, qui varie sans cesse les tableaux. Les sources des effets de l'art sont donc différentes, à beaucoup d'égards, dans la poésie classique et dans la poésie romantique : dans l'une, c'est le sort qui règne; dans l'autre, c'est la Providence; le sort ne compte pour rien les sentiments des hommes, la Providence ne juge les actions que d'après les sentiments. Comment la poésie ne créerait-elle pas un monde d'une tout autre nature, quand il faut peindre l'œuvre d'un destin aveugle et sourd, toujours en lutte avec les mortels, ou cet ordre intel-

ligent auquel préside un Être suprême, que notre cœur interroge, et qui répond à notre cœur !

La poésie païenne doit être simple et saillante comme les objets extérieurs; la poésie chrétienne a besoin des mille couleurs de l'arc-en-ciel pour ne pas se perdre dans les nuages. La poésie des anciens est plus pure comme art, celle des modernes fait verser plus de larmes; mais la question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre. La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée : la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore. Les écrivains imitateurs des anciens se sont soumis aux règles du goût les plus sévères; car, ne pouvant consulter ni leur propre nature, ni leurs propres souvenirs, il a fallu qu'ils se conformassent aux lois d'après lesquelles les chefs-d'œuvre des anciens peuvent être adaptés à notre goût, bien que toutes les circonstances politiques et religieuses qui ont donné le jour à ces chefs-d'œuvre soient changées. Mais ces poésies d'après l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national.

La poésie française, étant la plus classique de toutes les poésies modernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple. Les stances du Tasse sont chantées par les gondoliers de Venise; les Espagnols et les Portugais de toutes les classes savent par cœur les vers de Calderon et Camoëns. Shakspeare est autant admiré par le peuple en Angleterre que par la classe supérieure. Des poèmes de Gœthe et de Bürger sont mis en musique, et vous les entendez répéter des bords du Rhin jusqu'à la Baltique. Nos poètes français sont admirés par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez nous et dans le reste de l'Europe; mais ils sont tout à fait inconnus aux gens du peuple et aux bour-

geois même des villes, parce que les arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent.

Quelques critiques français ont prétendu que la littérature des peuples germaniques était encore dans l'enfance de l'art : cette opinion est tout à fait fausse; les hommes les plus instruits dans la connaissance des langues et des ouvrages des anciens n'ignorent certainement pas les inconvénients et les avantages du genre qu'ils adoptent, ou de celui qu'ils rejettent; mais leur caractère, leurs habitudes et leurs raisonnements les ont conduits à préférer la littérature fondée sur les souvenirs de la chevalerie, sur le merveilleux du moyen-âge, à celle dont la mythologie des Grecs est la base. La littérature romantique *est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau : elle exprime notre religion; elle rappelle notre histoire; son origine est ancienne, mais non antique* [1].

La poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous : la poésie des Germains est l'ère chrétienne des beaux-arts : elle se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir : le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur, et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme, le plus puissant et le plus terrible de tous.

(*De l'Allemagne*, 2e partie, ch. XI.)

1. Nous soulignons ce passage, à cause de son extrême importance, et des commentaires de toute sorte auxquels il a donné lieu.

XXIII

Voyage en Russie.

[Mme de Staël n'a pu initier la France à la littérature russe, et pour cause. Mais elle lui a révélé la première le peuple et la nation russes; son coup d'œil a été aussi rapide que sûr. Ces pages sont parmi les dernières qu'elle ait écrites.]

Kiew

Résolue à poursuivre mon voyage en Russie[1], je me dirigeai sur Kiew, ville principale de l'Ukraine, et jadis de toute la Russie, car cet empire a commencé par établir sa capitale au midi. Les Russes avaient alors des rapports continuels avec les Grecs établis à Constantinople, et en général avec les peuples de l'Orient, dont ils ont pris les habitudes sous beaucoup de rapports. L'Ukraine est un pays très fertile, mais nullement agréable; vous voyez de grandes plaines de blé qui semblent cultivées par des mains invisibles, tant les habitations et les habitants sont rares. Il ne faut pas s'imaginer qu'en approchant de Kiew, ni de la plupart de ce qu'on appelle des villes en Russie, on voie rien qui ressemble aux villes de l'Occident; les chemins ne sont pas mieux soignés, des maisons de campagne n'annoncent pas une contrée plus peuplée. En arrivant dans Kiew, le premier objet que j'aperçus, ce fut un cimetière : j'appris ainsi que j'étais près d'un lieu où des hommes étaient rassemblés. La plupart des maisons de Kiew ressemblent à des tentes, et de loin la ville a l'air d'un camp; on ne peut s'empêcher de croire qu'on a pris modèle sur les demeures ambu-

1. Elle fuyait devant l'armée de Napoléon. (Voir l'*Introduction.*)

lantes des Tartares pour bâtir en bois des maisons qui ne paraissent pas non plus d'une grande solidité. Peu de jours suffisent pour les construire; de fréquents incendies les consument, et l'on envoie à la forêt pour se commander une maison, comme au marché pour faire ses provisions d'hiver. Au milieu de ces cabanes s'élèvent pourtant des palais, et surtout des églises dont les coupoles vertes et dorées frappent singulièrement les regards. Quand, le soir, le soleil darde ses rayons sur ces voûtes brillantes, on croit voir une illumination pour une fête, plutôt qu'un édifice durable.

Les Russes ne passent jamais devant une église sans faire le signe de la croix, et leur longue barbe ajoute beaucoup à l'expression religieuse de leur physionomie. Ils portent pour la plupart une grande robe bleue, serrée autour du corps par une ceinture rouge; l'habit des femmes a aussi quelque chose d'asiatique, et l'on y remarque ce goût pour les couleurs vives qui nous vient des pays où le soleil est si beau, qu'on aime à faire ressortir son éclat par les objets qu'il éclaire. Je pris en peu de temps tellement de goût à ces habits orientaux, que je n'aimais pas à voir des Russes vêtus comme le reste des Européens; il me semblait alors qu'ils allaient entrer dans cette grande régularité du despotisme de Napoléon, qui fait présent à toutes les nations de la conscription d'abord, puis des taxes de guerre, puis du Code Napoléon, pour régir de la même manière des nations toutes différentes.

Le Dniéper, que les anciens appelaient *Borysthène*, passe à Kiew, et l'ancienne tradition du pays assure que c'est un batelier qui, en le traversant, trouva ses ondes si pures, qu'il voulut fonder une ville sur ses bords. En effet, les fleuves sont les plus grandes beautés de la nature en Russie. A peine si l'on y rencontre des ruisseaux, tant le sable en obstrue le cours. Il n'y a presque point de variété d'arbres; le triste bouleau revient sans cesse dans cette nature peu inventive : on y pourrait regretter même les pierres,

tant on est quelquefois fatigué de ne rencontrer ni collines ni vallées, et d'avancer toujours sans voir de nouveaux objets. Les fleuves délivrent l'imagination de cette fatigue : aussi les prêtres bénissent-ils ces fleuves. L'empereur, l'impératrice et toute la cour vont assister à la cérémonie de la bénédiction de la Néva, dans le moment du plus grand froid de l'hiver. On dit que Wladimir, au commencement du xi[e] siècle, déclara que toutes les ondes du Borysthène étaient saintes, et qu'il suffisait de s'y plonger pour être chrétien; le baptême des Grecs se faisant par immersion, des milliers d'hommes allèrent dans ce fleuve abjurer leur idolâtrie. C'est ce même Wladimir qui avait envoyé des députés dans divers pays pour savoir laquelle de toutes les religions il lui convenait le mieux d'adopter; il se décida pour le culte grec, à cause de la pompe des cérémonies. Il le préféra peut-être encore par des motifs plus importants : en effet, le culte grec, en excluant l'empire du pape, donne au souverain de la Russie les pouvoirs spirituels et temporels tout ensemble.

La religion grecque est nécessairement moins intolérante que le catholicisme ; car étant accusée de schisme, elle ne peut guère se plaindre des hérétiques : aussi toutes les religions sont admises en Russie, et, depuis les bords du Don jusqu'à ceux de la Néva, la fraternité de patrie réunit les hommes, lors même que les opinions théologiques les séparent. Les prêtres grecs sont mariés, et presque jamais les gentilshommes n'entrent dans cet état : il en résulte que le clergé n'a pas beaucoup d'ascendant politique; il agit sur le peuple, mais il est très soumis à l'empereur.

Les cérémonies du culte grec sont au moins aussi belles que celles des catholiques; les chants d'église sont ravissants : tout porte à la rêverie dans ce culte; il a quelque chose de poétique et de sensible, mais il me semble qu'il captive plus l'imagination qu'il ne dirige la conduite. Quand le prêtre sort du sanctuaire,

où il reste enfermé pendant qu'il communie, on dirait qu'il voit s'ouvrir les portes du jour; le nuage d'encens qui l'environne, l'argent, l'or et les pierreries qui brillent sur ses vêtements et dans l'église semblent venir du pays où l'on adorait le soleil. Les sentiments recueillis qu'inspire l'architecture gothique en Allemagne, en France, en Angleterre, ne peuvent se comparer en rien à l'effet des églises grecques; elles rappellent plutôt les minarets des Turcs et des Arabes que nos temples. Il ne faut pas non plus s'attendre à y trouver, comme en Italie, la pompe des beaux-arts; leurs ornements les plus remarquables, ce sont des vierges et des saints couronnés de diamants et de rubis. La magnificence est le caractère de tout ce qu'on voit en Russie; le génie de l'homme ni les dons de la nature n'en font point la beauté.

Les cérémonies des mariages, des baptêmes et des enterrements sont nobles et touchantes; on retrouve quelques anciennes coutumes du paganisme grec, mais seulement celles qui, ne tenant en rien au dogme, peuvent ajouter à l'impression des trois grandes scènes de la vie, la naissance, le mariage et la mort. Parmi les paysans russes, l'usage s'est encore conservé de parler au mort avant de se séparer pour toujours de ses restes. « D'où vient, lui dit-on, que tu nous as abandonnés? étais-tu donc malheureux sur cette terre? ta femme n'était-elle pas belle et bonne? pourquoi donc l'as-tu quittée? » Le mort ne répond rien, mais le prix de l'existence est ainsi proclamé en présence de ceux qui la conservent encore.

On montre à Kiew des catacombes qui rappellent un peu celles de Rome, et l'on vient y faire des pélerinages à pied, de Kasan et d'autres villes qui touchent à l'Asie; mais ces pélerinages coûtent moins en Russie que partout ailleurs, bien que les distances soient plus grandes. Le caractère de ce peuple est de ne craindre ni la fatigue ni les souffrances physiques; il y a de la patience et de l'activité dans cette nation,

de la gaieté et de la mélancolie. On y voit réunis les contrastes les plus frappants, et c'est ce qui peut en faire présager de grandes choses; car, d'ordinaire, il n'y a que les êtres supérieurs qui possèdent des qualités opposées; les masses sont, pour la plupart, d'une seule couleur.

Je fis à Kiew l'essai de l'hospitalité russe. Le gouverneur de la province, le général Miloradowitch, me combla des soins les plus aimables; c'était un aide de camp de Souvarow, intrépide comme lui : il m'inspira plus de confiance que je n'en avais alors dans les succès militaires de la Russie. Je n'avais rencontré jusque-là que quelques officiers de l'école allemande, qui ne participaient en rien au caractère russe. Je vis dans le général Miloradowitch un véritable Russe, impétueux, brave, confiant, et nullement dirigé par l'esprit d'imitation, qui dérobe quelquefois à ses compatriotes jusqu'à leur caractère national. Il me raconta des traits de Souvarow qui prouvent que cet homme étudiait beaucoup, quoiqu'il conservât l'instinct original qui tient à la connaissance immédiate des hommes et des choses. Il cachait ses études pour frapper davantage l'imagination de ses troupes, en se donnant, en toutes choses, l'air inspiré.

Les Russes ont, selon moi, beaucoup plus de rapports avec les peuples du Midi, ou plutôt de l'Orient, qu'avec ceux du Nord. Ce qu'ils ont d'européen tient aux manières de la cour, les mêmes dans tous les pays; mais leur nature est orientale.

On se sent, en Russie, à la porte d'une autre terre, près de cet Orient d'où sont sorties tant de croyances religieuses, et qui renferme encore dans son sein d'incroyables trésors de persévérance et de réflexion.

Route de Kiew a Moscou.

Environ neuf cents verstes séparaient encore Kiew de Moscou. Mes cochers russes me menaient comme

l'éclair, en chantant des airs dont les paroles étaient, m'a-t-on assuré, des compliments et des encouragements pour leurs chevaux : « Allez, leur disaient-ils, mes amis; nous nous connaissons, marchez vite. » Je n'ai rien vu de barbare dans ce peuple; au contraire, ses formes ont quelque chose d'élégant et de doux qu'on ne retrouve point ailleurs. Jamais un cocher russe ne passe devant une femme, de quelque âge ou de quelque état qu'elle soit, sans la saluer, et la femme lui répond par une inclination de tête qui est toujours noble et gracieuse. Un vieillard, qui ne pouvait se faire entendre de moi, me montra la terre, et puis le ciel, pour m'indiquer que l'une serait bientôt, pour lui, le chemin de l'autre. Je sais bien qu'on peut m'objecter, avec raison, de grandes atrocités que l'on rencontre dans l'histoire de Russie; mais, d'abord, j'en accuserais plutôt les boyards, dépravés par le despotisme qu'ils exerçaient ou qu'ils souffraient, que la nation elle-même. D'ailleurs, les dissensions politiques, partout et dans tous les temps, dénaturent le caractère national, et rien n'est plus déplorable, dans l'histoire, que cette suite de maîtres élevés et renversés par le crime; mais telle est la fatale condition du pouvoir absolu sur la terre. Les employés civils d'une classe inférieure, tous ceux qui attendent leur fortune de leur souplesse ou de leurs intrigues, ne ressemblent en rien aux habitants de la campagne, et je conçois tout le mal qu'on a dit et qu'on doit dire d'eux; mais il faut chercher à connaître une nation guerrière par ses soldats, et par la classe d'où l'on tire les soldats, les paysans.

Quoiqu'on me conduisît avec une grande rapidité, il me semblait que je n'avançais pas, tant la contrée était monotone. Des plaines de sables, quelques forêts de bouleaux, et des villages à grande distance les uns des autres, composés de maisons de bois toutes taillées sur le même modèle, voilà les seuls objets qui s'offrissent à mes regards. J'éprouvais cette sorte de

cauchemar qui saisit quelquefois la nuit, quand on croit marcher toujours et n'avancer jamais. Il me semblait que ce pays était l'image de l'espace infini, et qu'il fallait l'éternité pour le traverser. A chaque instant, on voyait passer des courriers qui allaient avec une incroyable vitesse; ils étaient assis sur un banc de bois placé en travers d'une petite charrette traînée par deux chevaux, et rien ne les arrêtait un instant. Les cahots les faisaient quelquefois sauter à deux pieds au-dessus de leur voiture; ils retombaient avec une adresse étonnante, et se hâtaient de dire *en avant* en russe, avec une énergie semblable à celle des Français un jour de bataille. La langue esclavonne est singulièrement retentissante; je dirais presque qu'elle a quelque chose de métallique; on croit entendre frapper l'airain quand les Russes prononcent certaines lettres de leur langue, tout à fait différentes de celles dont se composent les dialectes de l'Occident.

L'on voyait passer des corps de réserve qui se rapprochaient à la hâte du théâtre de la guerre; des Cosaques se rendaient un à un à l'armée, sans ordre et sans uniforme, avec une grande lance à la main, et une espèce de vêtement grisâtre dont ils mettaient l'ample capuchon sur leur tête. Je m'étais fait une tout autre idée de ces peuples; ils habitent derrière le Dniéper; là, leur façon de vivre est indépendante, à la manière des sauvages; mais ils se laissent gouverner despotiquement à la guerre. On est accoutumé à voir en beaux uniformes, d'une couleur éclatante, les plus redoutables des armées. Les couleurs ternes dont ces Cosaques sont revêtus font un autre genre de peur: on dirait que ce sont des revenants qui fondent sur vous. [.....]

J'atteignis enfin la partie de ma route qui m'éloignait du théâtre de la guerre, et j'arrivai dans les gouvernements d'Orel et de Toula, dont il a tant été question depuis dans les bulletins des deux armées. Je fus reçue dans ces demeures solitaires, car c'est

ainsi que paraissent les villes de province en Russie, avec une parfaite hospitalité. Plusieurs gentilshommes des environs vinrent à mon auberge me complimenter sur mes écrits, et j'avoue que je fus flattée de me trouver une réputation littéraire à cette distance de ma patrie. La femme du gouverneur me reçut à l'asiatique, avec du sorbet et des roses; sa chambre était élégamment ornée d'instruments de musique et de tableaux. On voit partout en Europe le contraste de la richesse et de la misère; mais en Russie ce n'est, pour ainsi dire, ni l'une ni l'autre qui se fait remarquer. Le peuple n'est pas pauvre; les grands savent mener, quand il le faut, la même vie que le peuple; c'est le mélange des privations les plus dures et des jouissances les plus recherchées qui caractérise ce pays. Ces mêmes seigneurs, dont la maison réunit tout ce que le luxe des diverses parties du monde a de plus éclatant, se nourrissent en voyage bien plus mal que nos paysans de France, et savent supporter, non seulement à la guerre, mais dans plusieurs circonstances de la vie, une existence physique très désagréable. La rigueur du climat, les marais, les forêts, les déserts, dont se compose une grande partie du pays, mettent l'homme en lutte avec la nature. Les fruits et les fleurs même ne viennent que dans des serres; les légumes ne sont pas généralement cultivés; il n'y a de vignes nulle part. La manière de vivre habituelle des paysans, en France, ne peut s'obtenir en Russie que par des dépenses très fortes. L'on n'y a le nécessaire que par le luxe : de là vient que, quand le luxe est impossible, on renonce même au nécessaire. Ce que les Anglais appellent *comfort*, et que nous exprimons par l'aisance, ne se rencontre guère en Russie. Vous ne trouveriez jamais rien d'assez parfait pour satisfaire en tout genre l'imagination des grands seigneurs russes; mais, quand cette poésie de richesse leur manque, ils boivent l'hydromel, couchent sur une planche, et voyagent

jour et nuit dans un chariot ouvert, sans regretter le luxe auxquel on les croirait accoutumés. C'est plutôt comme magnificence qu'ils aiment la fortune, que sous le rapport des plaisirs qu'elle donne; semblables encore en cela aux Orientaux, qui exercent l'hospitalité envers les étrangers, les comblent de présents, et négligent souvent le bien-être habituel de leur propre vie. C'est une des raisons qui expliquent ce beau courage avec lequel les Russes ont supporté la ruine que leur a fait subir l'incendie de Moscou. Plus accoutumés à la pompe extérieure qu'aux soins d'eux-mêmes, ils ne sont point amollis par le luxe, et le sacrifice de l'argent satisfait leur orgueil autant et plus que la magnificence avec laquelle ils le dépensent. Ce qui caractérise ce peuple, c'est quelque chose de gigantesque en tout genre : les dimensions ordinaires ne lui sont applicables en rien. Je ne veux pas dire par là que ni la vraie grandeur ni la stabilité ne s'y rencontrent; mais la hardiesse, mais l'imagination des Russes ne connaît pas de bornes : chez eux tout est colossal plutôt que proportionné, audacieux plutôt que réfléchi, et si le but n'est pas atteint, c'est parce qu'il est dépassé.

Aspect du pays. — Caractère du peuple russe.

J'approchais toujours davantage de Moscou, et rien n'annonçait une capitale. Les villages de bois n'étaient pas moins distants les uns des autres; on ne voyait pas plus de mouvement sur les vastes plaines qu'on appelle de grands chemins, on n'entendait pas plus de bruit; les maisons de campagne n'étaient pas plus nombreuses : il y a tant d'espace en Russie, que tout s'y perd, même les châteaux, même la population. On dirait qu'on traverse un pays dont la nation vient de s'en aller. L'absence d'oiseaux ajoute à ce silence : les bestiaux aussi sont rares, ou du moins ils sont

placés à une grande distance de la route. L'étendue fait tout disparaître, excepté l'étendue même, qui poursuit l'imagination, comme de certaines idées métaphysiques dont la pensée ne peut plus se débarrasser, quand elle en est une fois saisie.

La veille de mon arrivée à Moscou, je m'arrêtai, le soir d'un jour très chaud, dans une prairie assez agréable; des paysannes vêtues pittoresquement, selon la coutume du pays, revenaient de leurs travaux en chantant ces airs d'Ukraine, dont les paroles vantent l'amour et la liberté avec une sorte de mélancolie qui tient du regret. Je les priai de danser, et elles y consentirent. Je ne connais rien de plus gracieux que ces danses du pays, qui ont toute l'originalité que la nature donne aux beaux-arts; une certaine volupté modeste s'y fait remarquer; les bayadères de l'Inde doivent avoir quelque chose d'analogue à ce mélange d'indolence et de vivacité, charme de la danse russe. Cette indolence et cette vivacité indiquent la rêverie et la passion, deux éléments des caractères que la civilisation n'a encore ni formés ni domptés. J'étais frappée de la gaieté douce de ces paysannes, comme je l'avais été, dans des nuances différentes, de celle de la plupart des gens du peuple auxquels j'avais eu affaire en Russie. Je crois bien qu'ils sont terribles quand leurs passions sont provoquées; et comme ils n'ont point d'instruction, ils ne savent pas dompter leur violence. Ils ont, par suite de la même ignorance, peu de principes de morale, et le vol est très fréquent en Russie, mais aussi l'hospitalité; ils vous donnent comme ils vous prennent, selon que la ruse ou la générosité parle à leur imagination; l'une et l'autre excitent l'admiration de ce peuple. Il y a dans cette manière d'être un peu de rapport avec les sauvages; mais il me semble que maintenant les nations européennes n'ont de vigueur que quand elles sont ou ce qu'on appelle barbares, c'est-à-dire non éclairées, ou libres. Mais ces nations, qui n'ont appris de la civili-

sation que l'indifférence pour tel ou tel joug, à condition que leur coin du feu n'en soit pas troublé; ces nations qui n'ont appris de la civilisation que l'art d'expliquer la puissance et de raisonner la servitude, sont faites pour être vaincues. Je me représente souvent ce que doivent être maintenant ces lieux que j'ai vus si calmes, ces aimables jeunes filles, ces paysans à longues barbes, qui suivaient si tranquillement le sort que la Providence leur avait tracé : ils ont péri ou ils sont en fuite, car nul d'entre eux ne s'est mis au service du vainqueur.

Une chose digne de remarque, c'est à quel point l'esprit public est prononcé en Russie. La réputation d'invincible que des succès multipliés ont donnée à cette nation, la fierté naturelle aux grands, le dévouement qui est dans le caractère du peuple, la religion, dont la puissance est profonde, la haine des étrangers que Pierre Ier a tâché de détruire pour éclairer et civiliser son pays, mais qui n'en est pas moins restée dans le sang des Russes, et qui se réveille dans l'occasion, toutes ces causes réunies font de cette nation un peuple très énergique. Quelques mauvaises anecdotes des règnes précédents, quelques Russes qui ont fait des dettes sur le pavé de Paris, quelques bons mots de Diderot, ont mis dans la tête des Français que la Russie ne consistait que dans une cour corrompue, des officiers chambellans et un peuple d'esclaves : c'est une grande erreur. Cette nation, il est vrai, ne peut se connaître d'ordinaire qu'après un très long examen; mais, dans les circonstances où je l'ai observée, tout ressortait en elle, et jamais on ne peut voir un pays sous un jour plus avantageux que dans une époque de malheur et de courage. On ne saurait trop le répéter, cette nation est composée des contrastes les plus frappants. Peut-être le mélange de la civilisation européenne et du caractère asiatique en est-il la cause.

L'accueil des Russes est si obligeant, qu'on se croirait, dès le premier jour, lié avec eux, et peut-être au

bout de dix ans ne le serait-on pas. Le silence russe est tout à fait extraordinaire; ce silence porte uniquement sur ce qui leur inspire un vif intérêt. Du reste, ils parlent tant qu'on veut; mais leur conversation ne vous apprend rien que leur politesse; elle ne trahit ni leurs sentiments ni leurs opinions. On les a souvent comparés à des Français; et cette comparaison me semble la plus fausse du monde. La flexibilité de leurs organes leur rend l'imitation en toutes choses très facile; ils sont Anglais, Français, Allemands, dans leurs manières, selon que les circonstances les y appellent; mais ils ne cessent jamais d'être Russes, c'est-à-dire impétueux et réservés tout ensemble, plus capables de passion que d'amitié, plus fiers que délicats, plus dévots que vertueux, plus braves que chevaleresques, et tellement violents dans leurs désirs, que rien ne peut les arrêter lorsqu'il s'agit de les satisfaire. Ils sont beaucoup plus hospitaliers que les Français; mais la société ne consiste pas chez eux, comme chez nous, dans un cercle d'hommes et de femmes d'esprit, qui se plaisent à causer ensemble. On se réunit comme l'on va à une fête, pour trouver beaucoup de monde, pour avoir des fruits et des productions rares de l'Asie ou de l'Europe, pour entendre de la musique, pour se donner des émotions vives par les objets extérieurs, plutôt que par l'esprit et l'âme : ils réservent l'usage de l'un et de l'autre pour les actions et non pour la société. D'ailleurs, comme ils sont, en général, très peu instruits, ils trouvent peu de plaisir aux conversations sérieuses, et ne mettent point leur amour-propre à briller par l'esprit qu'on y peut montrer. La poésie, l'éloquence, la littérature, ne se rencontrent point en Russie[1]; le luxe, la puissance et le courage sont les principaux objets de l'orgueil et de l'ambition; toutes les autres manières de se distinguer semblent encore efféminées et vaines à cette nation.

1. Les choses ont fort changé depuis.

Mais le peuple est esclave, dira-t-on; quel caractère peut-on lui supposer? Certes je n'ai pas besoin de dire que tous les gens éclairés souhaitent que le peuple russe sorte de cet état, et celui qui le souhaite le plus peut-être, c'est l'empereur Alexandre [1] : mais cet esclavage de Russie ne ressemble pas pour ses effets à celui dont nous nous faisons l'idée dans l'Occident : ce ne sont point, comme sous le régime féodal, des vainqueurs qui ont imposé de dures lois aux vaincus; les rapports des grands avec le peuple ressemblent plutôt à ce qu'on appelait la famille des esclaves chez les anciens, qu'à l'état des serfs chez les modernes. Le tiers état n'existe pas en Russie; c'est un grand inconvénient pour le progrès des lettres et des beaux-arts; car c'est d'ordinaire dans cette troisième classe que les lumières se développent; mais cette absence d'intermédiaire entre les grands et le peuple fait qu'ils s'aiment davantage les uns les autres. La distance entre les deux classes paraît plus grande, parce qu'il n'y a point de degrés entre ces deux extrémités; et dans le fait, elles se touchent de plus près, n'étant point séparées par une classe moyenne. C'est une organisation sociale tout à fait défavorable aux lumières des premières classes, mais non pas au bonheur des dernières. Au reste, là où il n'y a pas de gouvernement représentatif, c'est-à-dire dans les pays où le monarque décrète encore la loi qu'il doit exécuter, les hommes sont souvent plus avilis par le sacrifice même de leur raison et de leur caractère, que dans ce vaste empire où quelques idées simples de religion et de patrie mènent une grande masse guidée par quelques chefs. L'immense étendue de l'empire russe fait aussi que le despotisme des grands n'y pèse pas en détail sur le peuple; enfin, surtout, l'esprit religieux et militaire domine tellement dans la nation, qu'on peut faire

1. L'optimisme de M[me] de Staël à l'égard de l'empereur Alexandre (lequel lui avait fait l'accueil le plus flatteur), s'explique d'autant plus aisément qu'il n'était pas en France un cas isolé.

grâce à bien des travers, en faveur de ces deux grandes sources de belles actions. Un homme de beaucoup d'esprit disait que la Russie ressemblait aux pièces de Shakspeare, où tout ce qui n'est pas faute est sublime, où tout ce qui n'est pas sublime est faute. Rien de plus juste que cette observation; mais dans la grande crise où se trouvait la Russie quand je l'ai traversée, l'on ne pouvait qu'admirer l'énergie de résistance et la résignation aux sacrifices que manifestait cette nation; et l'on n'osait presque pas, en voyant de telles vertus, se permettre de remarquer ce qu'on aurait blâmé dans d'autres temps.

Moscou.

Des coupoles dorées annoncent de loin Moscou; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient, des églises, des établissements publics, des pièces d'eau, des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui composent la Russie se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter des châles de cachemire dans le quartier des Tartares? Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité. On y jouissait de plus de liberté qu'à Pétersbourg, où la cour doit nécessairement exercer beaucoup d'influence. Les grands seigneurs établis à Moscou ne recherchaient point les places; mais ils prouvaient leur patriotisme par des dons immenses faits à l'État, soit pour des établissements publics pendant la paix, soit comme secours pendant la guerre. Les fortunes colossales des grands seigneurs russes sont employées à

former des collections de tous genres, à des entreprises, à des fêtes dont les *Mille et une nuits* ont donné les modèles; et ces fortunes se perdent aussi très souvent par les passions effrénées de ceux qui les possèdent. Quand j'arrivai dans Moscou, il n'était question que des sacrifices que l'on faisait pour la guerre. Un jeune comte de Momonoff levait un régiment pour l'État, et n'y voulait servir que comme sous-lieutenant; une comtesse Orloff, aimable et riche à l'asiatique, donnait le quart de son revenu. Lorsque je passais devant ces palais entourés de jardins, où l'espace était prodigué dans une ville comme ailleurs au milieu de la campagne, on me disait que le possesseur de cette superbe demeure venait de donner mille paysans à l'État; cet autre, deux cents. J'avais de la peine à me faire à cette expression, *donner des hommes*; mais les paysans eux-mêmes s'offraient avec ardeur, et leurs seigneurs n'étaient dans cette guerre que leurs interprètes.

Dès qu'un Russe se fait soldat, on lui coupe la barbe, et de ce moment il est libre. On voulait que tous ceux qui auraient servi dans la milice fussent aussi considérés comme libres; mais alors la nation l'aurait été, car elle s'est levée presque en entier. Espérons qu'on pourra sans secousse amener cet affranchissement si désiré; mais, en attendant, on voudrait que les barbes fussent conservées, tant elles donnent de force et de dignité à la physionomie. Les Russes à longue barbe ne passent jamais devant une église sans faire le signe de la croix, et leur confiance dans les images visibles de la religion est très touchante. Leurs églises portent l'empreinte de ce goût de luxe qu'ils tiennent de l'Asie; on n'y voit que des ornements d'or, d'argent et de rubis. On dit qu'un homme en Russie avait proposé de composer un alphabet avec des pierres précieuses, et d'écrire ainsi la Bible. Il connaissait la meilleure manière d'intéresser à la lecture l'imagination des Russes. Cette imagination, jusqu'à présent néanmoins,

ne s'est manifestée ni par les beaux-arts, ni par la poésie. Ils arrivent très vite en toutes choses jusqu'à un certain point, et ne vont pas au delà. L'impulsion fait faire les premiers pas, mais les seconds appartiennent à la réflexion; et les Russes, qui n'ont rien des peuples du Nord, sont, jusqu'à présent, très peu capables de méditation.

Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois, afin qu'ils puissent être bâtis plus vite, et que l'inconstance naturelle à la nation, dans tout ce qui n'est pas la religion et la patrie, se satisfasse en changeant facilement de demeure. Plusieurs de ces beaux édifices ont été construits pour une fête : on les destinait à l'éclat d'un jour, et les richesses dont on les a décorés les ont fait durer jusqu'à cette époque de destruction universelle. Un grand nombre de maisons sont colorées en vert, en jaune, en rose, et sculptées en détail comme des ornements de dessert.

Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tourelles, qui, par leurs formes bizarres, rappellent la plupart de celles de l'Occident. Mais, quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui attiraient les regards à chaque pas. On se rappelait Rome en voyant Moscou; non assurément que les monuments y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples, donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne.

C'est vers les premiers jours d'août qu'on me fit voir l'intérieur du Kremlin : j'y arrivai par l'escalier que l'empereur Alexandre avait monté peu de jours auparavant, entouré d'un peuple immense qui le bénissait et lui promettait de défendre son empire à tout prix.

Ce peuple a tenu parole. On m'ouvrit d'abord les salles où l'on renfermait les armes des anciens guerriers de Russie : les arsenaux de ce genre sont plus dignes d'intérêt dans les autres pays de l'Europe. Les Russes n'ont pas pris part aux temps de la chevalerie ; ils ne se sont pas mêlés des croisades. Constamment en guerre avec les Tartares, les Polonais et les Turcs, l'esprit militaire s'est formé chez eux au milieu des atrocités de tout genre qu'entraînaient la barbarie des nations asiatiques, et celle des tyrans qui gouvernaient la Russie. Ce n'est donc pas la bravoure généreuse des Bayard ou des Percy, mais l'intrépidité d'un courage fanatique qui s'est manifestée dans ce pays depuis plusieurs siècles. Les Russes, dans les rapports de la société, si nouveaux pour eux, ne se signalent point par l'esprit de chevalerie, tel que les peuples d'Occident le conçoivent ; mais ils se sont toujours montrés terribles contre leurs ennemis. Tant de massacres ont eu lieu dans l'intérieur de la Russie, jusqu'au règne de Pierre le Grand et par delà, que la moralité de la nation, et surtout celle des grands seigneurs, doit en avoir beaucoup souffert. Ces gouvernements despotiques, dont la seule limite est l'assassinat du despote, bouleversent les principes de l'honneur et du devoir dans la tête des hommes ; mais l'amour de la patrie, l'attachement aux croyances religieuses, se sont maintenus dans toute leur force à travers les débris de cette sanglante histoire, et la nation qui conserve de telles vertus peut encore étonner le monde.

On me conduisit de l'ancien arsenal, dans les chambres occupées jadis par les czars, et où l'on conserve les vêtements qu'ils portaient le jour de leur couronnement. Ces appartements n'ont aucun genre de beauté, mais ils s'accordent très bien avec la vie dure que menaient et que mènent encore les czars. La plus grande magnificence règne dans le palais d'Alexandre ; mais lui-même couche sur la dure et voyage comme un officier cosaque.

On faisait voir dans le Kremlin un trône partagé qui fut occupé d'abord par Pierre Ier et Ivan, son frère. La princesse Sophie, leur sœur, se plaçait derrière la chaise d'Ivan, et lui dictait ce qu'il devait dire; mais cette force empruntée ne résista pas longtemps à la force native de Pierre Ier, et bientôt il régna seul. C'est à dater de son règne que les czars ont cessé de porter le costume asiatique. La grande perruque du siècle de Louis XIV arriva avec Pierre Ier, et, sans porter atteinte à l'admiration qu'inspire ce grand homme, il y a je ne sais quel contraste désagréable entre la férocité de son génie et la régularité cérémonieuse de son vêtement. A-t-il eu raison d'effacer, autant qu'il le pouvait, les mœurs orientales du sein de sa nation? devait-il placer sa capitale au nord et à l'extrémité de son empire? C'est une grande question qui n'est point encore résolue : les siècles seuls peuvent commenter de si grandes pensées.

Je montai sur le clocher de la cathédrale, appelée *Yvan-Veliki*, d'où l'on domine toute la ville : de là je voyais ce palais des czars qui ont conquis par leurs armes les couronnes de Kasan, d'Astrakan et de Sibérie. J'entendais les chants de l'église où le catholicos [1], prince de Géorgie, officiait au milieu des habitants de Moscou, et formait une réunion chrétienne entre l'Asie et l'Europe. Quinze cents églises attestaient la dévotion du peuple moscovite.

Les établissements de commerce à Moscou portaient un caractère asiatique; des hommes à turban, d'autres habillés selon les divers costumes de tous les peuples de l'Orient, étalaient les marchandises les plus rares; les fourrures de la Sibérie et les tissus de l'Inde offraient toutes les jouissances du luxe à ces grands seigneurs dont l'imagination se plaît aux zibelines des Samoïèdes comme aux rubis des Persans. Ici, le jardin et le palais

1. Nom du chef suprême du clergé grégorien-arménien.

Rosamouski renfermaient la plus belle collection de plantes et de minéraux; ailleurs, un comte de Bouterlin avait passé trente ans de sa vie à rassembler une belle bibliothèque : parmi les livres qu'il possédait, il y en avait sur lesquels on trouvait des notes de la main de Pierre Ier. Ce grand homme ne se doutait pas que cette même civilisation européenne, dont il était si jaloux, viendrait dévaster les établissements d'instruction publique qu'il avait fondés au milieu de son empire, dans le but de fixer, par l'étude, l'esprit impatient des Russes.

Plus loin était la maison des enfants trouvés, l'une des plus touchantes institutions de l'Europe; des hôpitaux pour toutes les classes de la société se faisaient remarquer dans les divers quartiers de la ville : enfin, l'œil ne pouvait se porter que sur des richesses ou sur des bienfaits, sur des édifices de luxe ou de charité, sur des églises ou sur des palais, qui répandaient du bonheur ou de l'éclat sur une vaste portion de l'espèce humaine. On aperçoit les sinuosités de la Moskowa, de cette rivière qui, depuis la dernière invasion des Tartares, n'avait plus roulé de sang dans ses flots : le jour était superbe; le soleil semblait se complaire à verser ses rayons sur les coupoles étincelantes. Je me rappelai ce vieux archevêque, Platon, qui venait d'écrire à l'empereur Alexandre une lettre pastorale dont le style oriental m'avait vivement émue : il envoyait l'image de la Vierge, des confins de l'Europe, pour conjurer loin de l'Asie l'homme qui voulait faire porter aux Russes tout le poids des nations enchaînées sur ses pas.

Un moment la pensée me vint que Napoléon pourrait se promener sur cette même tour d'où j'admirais la ville qu'allait anéantir sa présence; un moment je songeai qu'il s'enorgueillirait de remplacer, dans le palais des czars, le chef de la grande horde, qui sut aussi s'en emparer pour un temps; mais le ciel était si beau, que je repoussai cette crainte. Un

mois après, cette belle ville était en cendres, afin qu'il fût dit que tout pays qui s'était allié avec cet homme serait ravagé par les feux dont il dispose. Mais combien ces Russes et leur monarque n'ont-ils pas racheté cette erreur! Le malheur même de Moscou a régénéré l'empire, et cette ville religieuse a péri comme un martyr, dont le sang répandu donne de nouvelles forces aux frères qui lui survivent.

Le fameux comte Rostopschin, dont le nom a rempli les bulletins de l'Empereur, vint me voir, et m'invita à dîner chez lui. Il avait été ministre des affaires étrangères de Paul Ier; sa conversation avait de l'originalité, et l'on pouvait aisément apercevoir que son caractère se montrerait d'une manière très prononcée, si les circonstances l'exigeaient. La comtesse Rostopschin voulut bien me donner un livre qu'elle avait écrit sur le triomphe de la religion, très pur de style et de morale. J'allai la voir dans sa campagne, dans l'intérieur de Moscou; il fallait traverser, pour y arriver, un lac et un bois : c'est à cette maison, l'un des plus agréables séjours de la Russie, que le comte Rostopschin a mis lui-même le feu à l'approche de l'armée française. Certes, une telle action devrait exciter un certain genre d'admiration, même chez des ennemis. L'empereur Napoléon a cependant comparé le comte Rostopschin à Marat, oubliant que le gouverneur de Moscou sacrifiait ses propres intérêts, et que Marat incendiait les maisons des autres; ce qui ne laisse pas cependant de faire une différence. Ce qu'on aurait pu reprocher au comte Rostopschin, c'est d'avoir dissimulé trop longtemps les mauvaises nouvelles des armées, soit qu'il se flattât lui-même, soit qu'il crût nécessaire de flatter les autres. Les Anglais, avec cette admirable droiture qui distingue toutes leurs actions, rendent compte aussi véridiquement de leurs revers que de leurs succès, et l'enthousiasme se soutient chez eux par la vérité, quelle qu'elle soit. Les Russes ne peuvent atteindre encore à cette perfec-

tion morale [1], qui est le résultat d'une constitution libre.

Aucune nation civilisée ne tient autant des sauvages que le peuple russe; et quand les grands ont de l'énergie, ils se rapprochent aussi des défauts et des qualités de cette nature sans frein. On a beaucoup vanté le mot fameux de Diderot : *Les Russes sont pourris avant d'être mûrs.* Je n'en connais pas de plus faux; leurs vices mêmes, à quelques exceptions près, n'appartiennent pas à la corruption, mais à la violence. Un désir russe, disait un homme supérieur, ferait sauter une ville; la fureur et la ruse s'emparent d'eux tour à tour, quand ils veulent accomplir une résolution quelconque, bonne ou mauvaise. Leur nature n'est point changée par la civilisation rapide que Pierre Ier leur a donnée; elle n'a, jusqu'à présent, formé que leurs manières; heureusement pour eux, ils sont toujours ce que nous appelons barbares, c'est-à-dire conduits par un instinct souvent généreux, toujours involontaire, qui n'admet la réflexion que dans le choix des moyens, et non dans l'examen du but : je dis heureusement pour eux, non que je prétende vanter la barbarie; mais je désigne par ce nom une certaine énergie primitive qui peut seule remplacer dans les nations la force concentrée de la liberté.

Je vis à Moscou les hommes les plus éclairés dans la carrière des sciences et des lettres; mais là, comme à Pétersbourg, presque toutes les places de professeurs sont remplies par des Allemands. Il y a grande disette en Russie d'hommes instruits, dans quelque genre que ce soit; les jeunes gens ne vont, pour la plupart, à l'Université que pour entrer plus vite dans l'état militaire. Les charges civiles, en Russie, donnent un rang qui correspond à un grade dans l'armée;

1. Ne pas oublier la date de ce jugement, qui peut étonner aujourd'hui.

l'esprit de la nation est tourné tout entier vers la guerre; dans tout le reste, administration, économie politique, instruction publique, etc., les autres peuples de l'Europe l'emportent jusqu'à présent sur les Russes. Ils s'essayent néanmoins dans la littérature: la douceur et l'éclat des sons de leur langue se fait remarquer par ceux mêmes qui ne la comprennent pas; elle doit être très propre à la musique et à la poésie. Mais les Russes ont, comme tant d'autres peuples du continent, le tort d'imiter la littérature française, qui, par ses beautés mêmes, ne convient qu'aux Français. Il me semble que les Russes devraient faire dériver leurs études littéraires des Grecs plutôt que des Latins. Les caractères de l'écriture russe, si semblables à ceux des Grecs, les anciennes communications des Russes avec l'empire de Byzance, leurs destinées futures, qui les conduiront peut-être vers les illustres monuments d'Athènes et de Sparte, tout doit porter les Russes à l'étude du grec; mais il faut surtout que leurs écrivains puisent la poésie dans ce qu'ils ont de plus intime au fond de l'âme [1]. Leurs ouvrages, jusqu'à présent, sont composés, pour ainsi dire, du bout des lèvres, et jamais une nation si véhémente ne peut être remuée par de si grêles accords.

Route de Moscou a Pétersbourg.

Je quittai Moscou avec regret. Je m'arrêtai quelque temps dans un bois, près de la ville, où, les jours de fête, les habitants viennent danser, et fêter le soleil dont la splendeur est de si courte durée, même à

1. On remarquera la parfaite cohérence de tous les jugements que Mme de Staël porte sur les littératures étrangères dans leurs rapports avec la nôtre, ainsi que de tous ses jugements sur notre littérature et nos arts dans leurs rapports avec les productions analogues de l'antiquité ou des nations modernes. Elle est, partout, pour le développement indigène et national.

Moscou. Qu'est-ce donc, en s'avançant vers le nord? Ces éternels bouleaux, qui fatiguent par leur monotonie, deviennent eux-mêmes très rares, dit-on, lorsqu'on s'approche d'Arkangel; on les conserve là comme des orangers en France. Le pays, de Moscou à Pétersbourg, n'est que sable d'abord, et marais ensuite; dès qu'il pleut, la terre devient noire, et l'on ne sait plus où trouver le grand chemin. Les maisons des paysans néanmoins annoncent partout l'aisance; ils ornent leurs demeures avec des colonnes; des arabesques sculptées en bois entourent leurs fenêtres. Quoique ce fût en été que je traversasse ce pays, j'y sentais ce menaçant hiver qui semblait se cacher derrière les nuages; quand on me présentait des fruits, leur saveur était âpre, parce que leur maturité avait été trop précipitée; une rose me causait de l'émotion, comme un souvenir de nos belles contrées, et les fleurs elles-mêmes paraissaient porter leur tête avec moins d'orgueil, comme si la main glacée du Nord eût été déjà prête à la saisir.

Je passai par Novogorod, qui était, il y six siècles, une république associée aux villes hanséatiques, et qui a conservé longtemps un esprit d'indépendance républicaine. On se plaît à dire que la liberté n'a été réclamée en Europe que dans le dernier siècle; c'est plutôt le despotisme qui est une invention moderne. En Russie même, l'esclavage des paysans n'a été introduit qu'au seizième siècle. Jusqu'au règne de Pierre Ier, la formule de tous les ukases était : *Les boyards ont avisé, le czar ordonnera.* Pierre Ier, quoique à beaucoup d'égards il ait fait un bien infini à la Russie, abaissa les grands, et réunit sur sa tête le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, afin de ne pas rencontrer d'obstacles à ses desseins. Richelieu se conduisit de même en France; aussi Pierre Ier l'admirait-il beaucoup. On sait qu'en voyant son tombeau à Paris, il s'écria : « Grand homme! je donnerais la moitié de mon empire pour apprendre de toi à gou-

verner l'autre. » Le czar, dans cette occasion, était trop modeste, car il avait sur Richelieu d'abord l'avantage d'être un grand guerrier et, de plus, le fondateur de la marine et du commerce de son pays; tandis que Richelieu n'a fait que gouverner tyranniquement au dedans et astucieusement au dehors[1]. Mais revenons à Novogorod : Ivan Vasiliéwitch s'en empara en 1470; il détruisit la liberté de cette ville; il fit transporter à Moscou, dans le Kremlin, la grande cloche nommée en russe *Wetchevoy kolokol*, au son de laquelle les citoyens s'assemblaient sur la place pour délibérer sur les intérêts publics. En perdant la liberté, Novogorod vit chaque jour disparaître sa population, son commerce, ses richesses; tant le souffle du pouvoir arbitraire, dit le meilleur historien de la Russie, est desséchant et destructeur! Encore aujourd'hui, cette ville de Novogorod offre un aspect singulièrement triste; une vaste enceinte annonce que la ville était jadis grande et peuplée, et l'on n'y voit que des maisons éparses dont les habitants semblent placés là comme des figures qui pleurent sur les tombeaux. C'est peut-être aussi maintenant le spectacle qu'offre cette belle ville de Moscou; mais l'esprit public la rebâtira, comme il l'a reconquise.

Saint-Pétersbourg.

De Novogorod jusqu'à Pétersbourg il n'y a presque plus que des marais, et l'on arrive dans l'une des plus belles villes du monde, comme si, d'un coup de baguette, un enchanteur faisait sortir toutes les merveilles de l'Europe et de l'Asie du sein des déserts. La fondation de Pétersbourg est la plus grande preuve de cette ardeur de la volonté russe, qui ne connaît rien d'impossible; tout est humble aux alentours; la ville est bâtie sur un

1. Jugement beaucoup trop sommaire.

marais, et le marbre même y repose sur des pilotis; mais on oublie, en voyant ces superbes édifices, leurs fragiles fondements, et l'on ne peut s'empêcher de méditer sur le miracle d'une si belle ville bâtie en si peu de temps. Ce peuple, qu'il faut toujours peindre par des contrastes, est d'une persévérance inouïe contre la nature, ou contre les armées ennemies. La nécessité trouva toujours les Russes patients et invincibles; mais, dans le cours ordinaire de la vie, ils sont très inconstants. Les mêmes hommes, les mêmes maîtres ne leur inspirent pas longtemps de l'enthousiasme ; la réflexion seule peut garantir la durée des sentiments et des opinions dans le calme habituel de la vie, et les Russes, comme tous les peuples soumis au despotisme, sont plus capables de dissimulation que de réflexion.

En arrivant à Pétersbourg, mon premier sentiment fut de remercier le ciel d'être au bord de la mer. Je vis flotter sur la Néva le pavillon anglais, signal de la liberté [1], et je sentis que je pouvais, en me confiant à l'Océan, rentrer sous la puissance immédiate de la Divinité; c'est une illusion dont on ne saurait se défendre, que de se croire plus sous la main de la Providence, quand on est livré aux éléments, que lorsqu'on dépend des hommes, et surtout de l'homme qui semble une rélévation du mauvais principe sur cette terre.

En face de la maison que j'habitais à Pétersbourg était la statue de Pierre I[er] [2]; on le représente à cheval, gravissant une montagne escarpée au milieu de serpents qui veulent arrêter les pas de son cheval. Ces serpents, il est vrai, sont mis là pour soutenir la masse immense du cheval et du cavalier; mais cette idée n'est pas heureuse; car, dans le fait, ce n'est pas l'envie qu'un souverain peut redouter; ceux qui rampent ne sont pas non plus ses ennemis, et Pierre I[er],

1. Le blocus continental fermait les ports de toutes les autres contrées.

2. Statue colossale en bronze, due à un sculpteur français, Falconet.

surtout, n'eut rien à craindre, pendant sa vie, que des Russes qui regrettaient les anciens usages de leur pays. Toutefois l'admiration que l'on conserve pour lui est une preuve du bien qu'il a fait à la Russie; car cent ans après leur mort les despotes n'ont plus de flatteurs. On voit écrit sur le piédestal de la statue : *A Pierre premier, Catherine seconde.* Cette inscription simple, et néanmoins orgueilleuse, a le mérite de la vérité. Ces deux grands hommes ont élevé très haut la fierté russe; et savoir mettre dans la tête d'une nation qu'elle est invincible, c'est la rendre telle, au moins dans ses propres foyers; car la conquête est un hasard qui dépend peut-être encore plus des fautes des vaincus que du génie du vainqueur.

On prétend avec raison que l'on ne peut, à Pétersbourg, dire d'une femme qu'elle est vieille comme les rues, tant les rues elles-mêmes sont modernes. Les édifices sont encore d'une blancheur éblouissante, et la nuit, quand la lune les éclaire, on croit voir de grands fantômes blancs qui regardent, immobiles, le cours de la Néva. Je ne sais ce qu'il y a de particulièrement beau dans ce fleuve, mais jamais les flots d'aucune rivière ne m'ont paru si limpides. Des quais de granit de trente verstes de long bordent ses ondes, et cette magnificence du travail de l'homme[1] est digne de l'eau transparente qu'elle décore. Si Pierre Ier avait dirigé de pareils travaux vers le midi de son empire, il n'aurait pas obtenu ce qu'il désirait, une marine; mais peut-être se serait-il mieux conformé au caractère de sa nation. Les Russes habitants de Pétersbourg ont l'air d'un peuple du Midi condamné à vivre au Nord, et faisant tous ses efforts pour lutter contre un climat qui n'est pas d'accord avec sa nature. Les habitants du Nord sont d'ordinaire très casaniers, et redoutent le froid, précisément parce qu'il est leur

1. La beauté de ces quais est célébrée au début des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, par Joseph de Maistre.

ennemi de tous les jours. Les gens du peuple, parmi les Russes, n'ont pris aucune de ces habitudes; les cochers attendent dix heures à la porte, pendant l'hiver, sans se plaindre; ils se couchent sur la neige, sous leurs voitures, et transportent les mœurs des lazzaroni de Naples au 60e degré de latitude. Vous les voyez établis sur les marches des escaliers, comme les Allemands dans leur duvet : quelquefois ils dorment debout, la tête appuyée contre un mur. Tour à tour indolents ou impétueux, ils se livrent alternativement au sommeil ou à des fatigues incroyables. Quelques-uns s'enivrent, et diffèrent en cela des peuples du Midi, qui sont très sobres; mais les Russes le sont aussi, et d'une manière à peine croyable, quand les difficultés de la guerre l'exigent.

Les grands seigneurs russes montrent, à leur manière, les goûts des habitants du Midi. Il faut aller voir les diverses maisons de campagne qu'ils se sont bâties au milieu d'une île formée par la Néva, dans l'enceinte même de Pétersbourg. Les plantes du Midi, les parfums de l'Orient, les divans de l'Asie, embellissent ces demeures. Des serres immenses où mûrissent des fruits de tous les pays, forment un climat factice. Les possesseurs de ces palais tâchent de ne pas perdre le moindre rayon du soleil, pendant qu'il paraît sur leur horizon; ils le fêtent comme un ami qui va bientôt s'en aller, mais qu'ils ont connu jadis dans une contrée plus heureuse.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai dîner chez l'un des négociants les plus estimés de la ville, qui exerçait l'hospitalité russe, c'est-à-dire qu'il plaçait sur le toit de sa maison un pavillon pour annoncer qu'il dînait chez lui, et cette invitation suffisait à tous ses amis. Il nous fit dîner en plein air, tant on était content de ces pauvres jours d'été, dont il restait encore quelques-uns auxquels nous n'aurions guère donné ce nom dans le Midi de l'Europe. Le jardin était très agréable; des arbres, des fleurs l'embellissaient; mais à quatre pas

de la maison recommençait le désert ou le marais. La nature, aux environs de Pétersbourg, a l'air d'un ennemi qui se ressaisit de ses droits dès que l'homme cesse un moment de lutter contre lui.

Le matin suivant je me rendis à l'église de Notre-Dame de Kasan, bâtie par Paul Ier, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. L'intérieur de l'église, décoré d'un grand nombre de colonnes de granit, est de la plus grande beauté; mais l'édifice lui-même déplaît, précisément parce qu'il rappelle Saint-Pierre, et qu'il en diffère d'autant plus qu'on a voulu l'imiter. On ne fait pas en deux ans ce qui a coûté un siècle aux premiers artistes de l'univers. Les Russes voudraient, par la rapidité, échapper au temps comme à l'espace; mais le temps ne conserve que ce qu'il a fondé, et les beaux-arts, dont l'inspiration semble la première source, ne peuvent cependant se passer de la réflexion.

J'allai de Notre-Dame de Kasan au couvent de Saint-Alexandre-Newski, lieu consacré à un des héros souverains de la Russie, qui étendit ses conquêtes jusqu'aux rives de la Néva. L'impératrice Élisabeth, fille de Pierre Ier, lui a fait construire un cercueil d'argent, sur lequel on a coutume de poser une pièce de monnaie, comme gage du vœu que l'on recommande au saint. Le tombeau de Souvarow est dans ce couvent d'Alexandre, mais il n'y a que son nom qui le décore; c'est assez pour lui, mais non pas pour les Russes, auxquels il a rendu de si grands services. Au reste, cette nation est si militaire, qu'elle s'étonne moins qu'une autre des hauts faits en ce genre. Les plus grandes familles de Russie ont élevé des tombeaux à leurs parents dans le cimetière qui tient à l'église de Newski, mais aucun de ces monuments n'est digne de remarque; ils ne sont pas beaux, sous le rapport de l'art, et nulle idée grande n'y frappe l'imagination. Il est vrai que la pensée de la mort produit peu d'effet sur les Russes; soit courage, soit inconstance dans les impressions, les longs regrets ne sont guère dans

leur caractère; ils sont plus capables de superstition que d'émotion : la superstition se rapporte à cette vie, et la religion à l'autre; la superstition se lie à la fatalité, et la religion à la vertu; c'est par la vivacité des désirs terrestres qu'on devient superstitieux, et c'est, au contraire, par le sacrifice de ces mêmes désirs qu'on est religieux.

La Famille Impériale.

Je vis enfin ce monarque, absolu par les lois comme par les mœurs, et si modéré par son propre penchant. Présentée d'abord à l'impératrice Élisabeth, elle m'apparut comme l'ange protecteur de la Russie. Ses manières sont très réservées, mais ce qu'elle dit est plein de vie, et c'est au foyer de toutes les pensées généreuses que ses sentiments et ses opinions ont pris de la force et de la chaleur. Je fus émue, en l'écoutant, par quelque chose d'inexprimable qui ne tenait point à sa grandeur, mais à l'harmonie de son âme ; il y avait longtemps que je ne connaissais plus l'accord de la puissance et de la vertu. Comme je m'entretenais avec l'impératrice, la porte s'ouvrit, et l'empereur Alexandre me fit l'honneur de venir me parler. Ce qui me frappa d'abord en lui, c'est une expression de bonté et de dignité telle, que ces deux qualités paraissent inséparables, et qu'il semble n'en avoir fait qu'une seule. Je fus aussi très touchée de la simplicité noble avec laquelle il aborda les grands intérêts de l'Europe, dès les premières phrases qu'il voulut bien m'adresser. J'ai toujours considéré comme un signe de médiocrité cette crainte de traiter les questions sérieuses, qu'on a inspirée à la plupart des souverains de l'Europe ; ils ont peur de prononcer des mots qui aient un sens réel. L'empereur Alexandre, au contraire, s'entretint avec moi comme l'auraient fait les hommes d'État de l'Angleterre, qui mettent leur force en eux-mêmes, et non dans les barrières dont on

peut s'environner. L'empereur Alexandre, que Napoléon a tâché de faire méconnaître, est un homme d'un esprit et d'une instruction remarquables, et je ne crois pas qu'il pût trouver dans son empire un ministre plus fort que lui dans tout ce qui tient au jugement des affaires et à leur direction. Il ne me cacha point qu'il regrettait l'admiration à laquelle il s'était livré dans ses rapports avec Napoléon. L'aïeul d'Alexandre avait de même ressenti un grand enthousiasme pour Frédéric II. Dans ces sortes d'illusions qu'inspire un homme extraordinaire, il y a toujours un motif généreux, quelques erreurs qui puissent en résulter. L'empereur Alexandre peignait cependant avec beaucoup de sagacité l'effet qu'avaient produit sur lui ces conversations de Bonaparte, dans lesquelles il disait les choses les plus opposées, comme si l'on avait dû toujours s'étonner de chacune, sans songer qu'elles étaient contradictoires. Il me racontait aussi les leçons à la Machiavel que Napoléon avait cru convenable de lui donner. « Voyez, lui disait-il, j'ai soin de brouiller mes ministres et mes généraux entre eux, afin qu'ils me révèlent les torts les uns des autres ; j'entretiens autour de moi une jalousie continuelle par la manière dont je traite ceux qui m'environnent : un jour l'un se croit préféré, le lendemain l'autre, et jamais aucun ne peut être assuré de ma faveur. » Quelle théorie tout à la fois commune et vicieuse! et ne viendra-t-il pas une fois un homme supérieur à cet homme qui en démontrera l'inutilité? Ce qu'il faut à la cause sacrée de la morale, c'est qu'elle serve d'une manière éclatante à de grands succès dans le monde; celui qui sent toute la dignité de cette cause lui sacrifierait avec bonheur tous les succès; mais il faut encore apprendre à ces présomptueux, qui croient trouver la profondeur de la pensée dans les vices de l'âme, que s'il y a quelquefois de l'esprit dans l'immoralité, il y a du génie dans la vertu. En me convainquant de la bonne foi de l'empereur Alexandre dans ses rapports avec Napoléon,

je fus en même temps persuadée qu'il n'imiterait pas l'exemple des malheureux souverains de l'Allemagne, et ne signerait pas de paix avec celui qui est l'ennemi des peuples autant que des rois. Une âme noble ne peut être trompée deux fois par la même personne. Alexandre donne et retire sa confiance avec la plus grande réflexion. Sa jeunesse et ses avantages extérieurs ont pu seuls, dans le commencement de son règne, le faire soupçonner de légèreté ; mais il est sérieux, autant que pourrait l'être un homme qui aurait connu le malheur. Alexandre m'exprima ses regrets de n'être pas un grand capitaine : je répondis à cette noble modestie qu'un souverain était plus rare qu'un général, et que soutenir l'esprit public de sa nation par son exemple, c'était gagner la plus importante des batailles, et la première de ce genre qui eût été gagnée. L'empereur me parla avec enthousiasme de sa nation et de tout ce qu'elle était capable de devenir. Il m'exprima le désir, que tout le monde lui connaît, d'améliorer l'état des paysans encore soumis à l'esclavage. « Sire, lui dis-je, votre caractère est une constitution pour votre empire, et votre conscience en est la garantie. — Quand cela serait, me répondit-il, je ne serais jamais qu'un accident heureux. » Belles paroles, les premières, je crois, de ce genre qu'un monarque absolu ait prononcées! Que de vertus il faut pour juger le despotisme en étant despote! et que de vertus pour n'en jamais abuser, quand la nation qu'on gouverne s'étonne presque d'une si grande modération! [.....]

De chez l'empereur j'allai chez sa respectable mère, cette princesse à qui la calomnie n'a jamais pu supposer un sentiment qui ne fût pour son époux, pour ses enfants, ou pour la famille des infortunés dont elle est la protectrice. Je raconterai plus loin de quelle manière elle dirige cet empire de charité qu'elle exerce au milieu de l'empire tout-puissant de son fils. Elle demeure au palais de la Tauride, et, pour arriver dans

son appartement, il faut traverser une salle bâtie par le prince Potemkin : cette salle est d'une grandeur incomparable; un jardin d'hiver en occupe une partie, et on voit les plantes et les arbres à travers les colonnes qui entourent l'enceinte du milieu. Tout est colossal dans cette demeure; les conceptions du prince qui l'a construite étaient bizarrement gigantesques. Il faisait bâtir des villes en Crimée, seulement pour que l'impératrice les vît sur son passage; il ordonnait l'assaut d'une forteresse pour plaire à une belle femme, la princesse Dolgorouki, qui avait dédaigné son hommage. La faveur de sa souveraine l'a créé ce qu'il s'est montré; mais l'on voit néanmoins dans la plupart des grands hommes de la Russie, tels que Menzikoff, Souvarow, Pierre I[er] lui-même, et plus anciennement encore, Ivan Basiliéwitch, quelque chose de fantasque, de violent et d'ironique tout ensemble. L'esprit était chez eux une arme plutôt qu'une jouissance, et c'était par l'imagination qu'ils étaient menés. Générosité, barbarie, passions effrénées, religion superstitieuse, tout se rencontrait dans le même caractère. Encore aujourd'hui, la civilisation, en Russie, n'a pas pénétré jusqu'au fond, même chez les grands seigneurs; ils imitent extérieurement les autres peuples, mais tous sont russes dans l'âme, et c'est ce qui fait leur force et leur originalité, l'amour de la patrie étant après celui de Dieu, le plus beau sentiment que les hommes puissent éprouver. Il faut que cette patrie soit fortement distincte des autres contrées qui l'environnent, pour inspirer un attachement prononcé; les peuples qui se confondent par nuances les uns dans les autres, ou qui sont divisés en plusieurs États détachés, ne se dévouent pas avec une véritable passion à l'association conventionnelle à laquelle ils ont attaché le nom de patrie.

(*Dix années d'exil*, 2[e] partie, ch. XI à XVII, extraits.)

QUATRIÈME PARTIE

MADAME DE STAËL HISTORIEN. LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

I

La Révolution française. — Introduction.

[Comment Mme de Staël fut amenée à écrire un ouvrage d'histoire.]

J'avais d'abord commencé cet ouvrage avec l'intention de le borner à l'examen des actes et des écrits politiques de mon père. Mais en avançant dans mon travail, j'ai été conduite par le sujet même à retracer, d'une part, les principaux événements de la Révolution française, et à présenter, de l'autre, le tableau de l'Angleterre, comme une justification de l'opinion de M. Necker relativement aux institutions politiques de ce pays. Mon plan s'était agrandi, il m'a semblé que je devais changer de titre, quoique je n'eusse pas changé d'objet. Il restera néanmoins dans ce livre plus de détails relatifs à mon père, et même à moi, que je n'y en aurais mis, si je l'eusse d'abord conçu sous un point de vue général ; mais peut-être des circonstances particulières servent-elles à faire mieux connaître l'esprit et le caractère des temps qu'on veut décrire.

(*Considération sur les principaux événements de la Révolution française,* t. Ier, Avertissement de l'auteur.)

II

Importance de la Révolution française.

La Révolution de France est une des grandes époques de l'ordre social. Ceux qui la considèrent comme un événement accidentel n'ont porté leurs regards ni dans le passé ni dans l'avenir. Ils ont pris les acteurs pour la pièce ; et afin de satisfaire leurs passions, ils ont attribué aux hommes du moment ce que les siècles avaient préparé.

Il suffisait cependant de jeter un coup d'œil sur les principales crises de l'histoire pour se convaincre qu'elles ont été toutes inévitables, quand elles se rattachaient de quelque manière au développement des idées, et qu'après une lutte et des malheurs plus ou moins prolongés le triomphe des lumières a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine.

Mon ambition serait de parler du temps dans lequel nous avons vécu, comme s'il était déjà loin de nous. Les hommes éclairés, qui sont toujours contemporains des siècles futurs par leurs pensées, jugeront si j'ai su m'élever à la hauteur d'impartialité à laquelle je voulais atteindre.

(*Considérations*, 1re partie, ch. I.)

III

Sur Louis XIV et son siècle.

[L'auteur remonte aux causes lointaines de la Révolution, et ruine quelque peu la légende du « siècle de Louis XV » établie par Voltaire. N'oublions point qu'ici il s'agit de morale et de liberté, plus que de littérature et d'art.]

Des injustices de tout genre ont signalé ce règne de Louis XIV, objet de tant de madrigaux ; et per-

sonne n'a réclamé contre les abus d'une autorité qui était elle-même un abus continuel. Fénelon a seul osé élever sa voix; mais c'est assez aux yeux de la postérité. Ce roi, si scrupuleux sur les dogmes religieux, ne l'était guère sur les bonnes mœurs, et ce n'est qu'à l'époque de ses revers qu'il a développé de véritables vertus. On ne se sent pas avec lui la moindre sympathie jusqu'au moment où il fut malheureux; alors une grandeur native reparut dans son âme.

On vante les beaux édifices que Louis XIV a fait élever. Mais nous savons par expérience que, dans tous les pays où les députés de la nation ne défendent pas l'argent du peuple, il est aisé d'en avoir pour toute espèce de dépense. Les pyramides de Memphis ont coûté plus de travail que les embellissements de Paris, et cependant les despotes d'Égypte disposaient facilement de leurs esclaves pour les bâtir.

Attribuera-t-on aussi à Louis XIV les grands écrivains de son temps? Il persécuta Port-Royal, dont Pascal était le chef; il fit mourir de chagrin Racine [1]; il exila Fénelon; il s'opposa constamment aux honneurs qu'on voulait rendre à La Fontaine, et ne professa de l'admiration que pour Boileau. La littérature, en l'exaltant avec succès, a bien plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelques pensions accordées aux gens de lettres n'exerceront jamais beaucoup d'influence sur les vrais talents. Le génie n'en veut qu'à la gloire, et la gloire ne jaillit que de l'opinion publique.

La littérature n'a pas été moins brillante dans le siècle suivant, quoique sa tendance fût plus philosophique; mais cette tendance même a commencé vers la fin du règne de Louis XIV. Comme il a régné plus de soixante ans, le siècle a pris son nom; néanmoins les pensées de ce siècle ne relèvent point de lui; et, si l'on en excepte Bossuet, qui, malheureusement pour nous et pour lui, asservit son génie au despotisme et au

1. Ceci est une légende.

fanatisme [1], presque tous les écrivains du dix-septième siècle firent des pas très marquants dans la route que les écrivains du dix-huitième ont depuis parcourue. Fénelon, le plus respectable des hommes, sut apprécier, dans un de ses écrits, la constitution anglaise, peu d'années après son établissement; et, vers la fin du règne de Louis XIV, on vit de toutes parts grandir la raison humaine.

Louis XIV accrut la France par les conquêtes de ses généraux; et, comme un certain degré d'étendue est nécessaire à l'indépendance d'un État, à cet égard il mérita la reconnaissance de la nation. Mais il laissa l'intérieur du pays dans un état de désorganisation dont le régent et Louis XV n'ont cessé de souffrir pendant leur règne. A la mort de Henri IV, les finances et toutes les branches de l'administration étaient dans l'ordre le plus parfait, et la France se maintint encore pendant plusieurs années par la force qu'elle lui devait. A la mort de Louis XIV, les finances étaient épuisées à un degré tel, que jusqu'à l'avènement de Louis XVI on n'a pu les rétablir. Le peuple insulta le convoi funèbre de Louis XIV, et le parlement cassa son testament. L'excessive superstition sous laquelle il s'était courbé pendant les dernières années de son règne avait tellement fatigué les esprits, que la licence même de la régence fut excusée, parce qu'elle les soulageait du poids de la cour intolérante de Louis XIV. Comparez cette mort avec celle de Henri IV. Il était si simple bien que roi, si doux bien que guerrier, si spirituel, si gai, si sage; il savait si bien que se rapprocher des hommes c'est s'agrandir à leurs yeux, quand on est véritablement grand, que chaque Français crut sentir au cœur le poignard qui trancha sa belle vie.

Il ne faut jamais juger les despotes par les succès momentanés que la tension même du pouvoir leur fait obtenir. C'est l'état dans lequel ils laissent le pays à

1. Jugement dur, et même injuste.

leur mort ou à leur chute, c'est ce qui reste de leur règne après eux qui révèle ce qu'ils ont été. L'ascendant politique des nobles et du clergé a fini en France avec Louis XIV : il ne les avait fait servir qu'à sa puissance ; ils se sont trouvés, après lui, sans liens avec la nation même, dont l'importance s'accroissait chaque jour.

(*Considérations,* 1re partie, ch. II.)

IV

Sur le XVIIIe siècle et sur Voltaire.

[Comparer avec les morceaux reproduits plus haut, pages 202, 205 et suivantes.]

Un homme d'esprit a dit avec raison que la littérature était l'expression de la société ; si cela est vrai, les reproches que l'on adresse aux écrivains du XVIIIe siècle doivent être dirigés contre cette société même. A cette époque, les écrivains ne cherchaient pas à flatter le gouvernement ; ainsi donc ils voulaient complaire à l'opinion ; car il est impossible que le plus grand nombre des hommes de lettres ne suive pas une de ces deux routes, ils ont trop besoin d'encouragement pour fronder à la fois l'autorité et le public. La majorité des Français, dans le XVIIIe siècle, voulait la suppression du régime féodal, l'établissement des institutions anglaises, et avant tout la tolérance religieuse. L'influence du clergé sur les affaires temporelles révoltait universellement ; et, comme le vrai sentiment religieux est ce qui éloigne le plus des intrigues et du pouvoir, on n'avait plus aucune foi dans ceux qui se servaient de la religion pour influer sur les affaires de ce monde. Quelques écrivains, et Voltaire surtout, méritent d'être blâmés pour n'avoir pas respecté le christianisme en attaquant la superstition ; mais il ne faut pas oublier

les circonstances dans lesquelles Voltaire a vécu : il était né sur la fin du siècle de Louis XIV [1], et les atroces injustices qu'on a fait souffrir aux protestants avaient frappé son imagination dès son enfance.

Les vieilles superstitions du cardinal de Fleury, les ridicules querelles du parlement et de l'archevêque de Paris sur les billets de confession, sur les convulsionnaires, les jansénistes et les jésuites; tous ces détails puérils, qui pouvaient néanmoins coûter du sang, devaient persuader à Voltaire que l'intolérance religieuse était encore à redouter en France. Le procès de Calas, ceux de Sirven, du chevalier de la Barre, etc., le confirmèrent dans cette crainte, et les lois civiles contre les protestants étaient encore dans l'état de barbarie où les avait plongées la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne prétends point par là justifier Voltaire, ni ceux des écrivains de son temps qui ont marché sur ses traces; mais il faut avouer que les caractères irritables (et tous les hommes à talent le sont) éprouvent presque toujours le besoin d'attaquer le plus fort; c'est à cela qu'on peut reconnaître l'impulsion naturelle du sang et de la verve. Nous n'avons senti, pendant la révolution, que le mal de l'incrédulité, et de l'atroce violence avec laquelle on voulait la propager; mais les mêmes sentiments généreux qui faisaient détester la proscription du clergé, vers la fin du XVIIIe siècle, inspiraient, cinquante ans plus tôt, la haine de son intolérance. Il faut juger les actions et les écrits d'après leur date.

(*Considérations,* 1re partie, ch. II.)

V

Fin du règne de Louis XV. — Louis XVI.

Des modifications dans l'organisation politique étaient souhaitées par tous les ordres de l'État, et

1. En 1694.

jamais les inconvénients de l'arbitraire ne s'étaient fait sentir avec plus de force que sous un règne qui, sans être tyrannique, avait été d'une inconséquence perpétuelle. Cet exemple démontrait plus qu'aucun raisonnement le malheur de dépendre d'un gouvernement qui tombait entre les mains des maîtresses, puis des favoris et des parents des maîtresses jusqu'au plus bas étage de la société. Le procès de l'ordre de choses qui régissait la France s'était instruit sous Louis XV, de la façon la plus authentique, aux yeux de la nation ; et, de quelque vertu que le successeur de Louis XV fût doué, il était difficile qu'il ôtât de l'esprit des hommes sérieux l'idée que des institutions fixes devaient mettre la France à l'abri des hasards de l'hérédité du trône. Plus cette hérédité même est nécessaire au bien-être général, plus il faut que la stabilité des lois, sous un gouvernement représentatif, préserve une nation des changements dans le système politique, inséparables du caractère de chaque roi, et encore plus de celui de chaque ministre.

Certainement, s'il fallait dépendre sans restriction des volontés d'un souverain, Louis XVI méritait mieux que tout autre ce que personne ne peut mériter. Mais l'on pouvait espérer qu'un monarque d'une conscience aussi scrupuleuse serait heureux d'associer de quelque manière la nation à la responsabilité des affaires publiques. Telle aurait été, sans doute, sa manière constante de penser, si, d'une part, l'opposition s'était montrée, dès l'origine, avec plus d'égards ; et si, de l'autre, certains publicistes n'avaient pas voulu, de tout temps, faire envisager aux rois leur autorité comme une espèce d'article de foi. Les ennemis de la philosophie tâchent de représenter le despotisme royal comme un dogme religieux, afin de mettre ainsi leurs opinions politiques hors de l'atteinte du raisonnement. En effet, elles sont plus en sûreté de cette manière.

La reine de France, Marie-Antoinette, était une des personnes les plus aimables et les plus gracieuses qu'on

eût vues sur le trône, et rien ne s'opposait à ce qu'elle conservât l'amour des Français, car elle n'avait rien fait pour le perdre. Le caractère personnel de la reine et du roi était donc tout à fait digne d'attachement; mais l'arbitraire du gouvernement français, tel que les siècles l'avaient fait, s'accordait si mal avec l'esprit du temps, que les vertus mêmes des princes disparaissaient dans le vaste ensemble des abus dont ils étaient environnés. Quand les peuples sentent le besoin d'une réforme politique, les qualités privées du monarque ne suffisent point pour arrêter la force de cette impulsion. Une fatalité malheureuse plaça le règne de Louis XVI dans une époque où de grands talents et de hautes lumières étaient nécessaires pour lutter avec l'esprit du siècle, ou pour faire, ce qui valait mieux, un pacte raisonnable avec cet esprit.

Le parti des aristocrates, c'est-à-dire les privilégiés, sont persuadés qu'un roi d'un caractère plus ferme aurait pu prévenir la révolution. Ils oublient qu'ils ont eux-mêmes commencé les premiers, et avec courage et raison, l'attaque contre le pouvoir royal; et quelle résistance ce pouvoir pouvait-il leur opposer, puisque la nation était alors avec eux? Doivent-ils se plaindre d'avoir été les plus forts contre le roi, et les plus faibles contre le peuple? Cela devait être ainsi.

(*Considérations,* 1re partie, ch. III.)

VI

L'Assemblée Constituante après le 14 Juillet.

Le tiers état et la minorité de la noblesse et du clergé composaient la majorité de l'assemblée constituante, et cette assemblée disposait de la France. Depuis le 14 juillet, rien n'était plus imposant que le spectale de douze cents députés, écoutés par de nombreux spectateurs, et s'enflammant au seul nom des grandes

vérités qui ont occupé l'esprit humain, depuis l'origine de la société sur la terre. Cette assemblée était peuple par ses passions, mais aucune réunion ne pouvait présenter une aussi grande masse de lumières. L'électricité des pensées s'y communiquait en un instant, parce que l'action des hommes sur les hommes est irrésistible, et que rien ne parlait plus à l'imagination que cette volonté sans armes, brisant d'antiques chaînes que la conquête avait jadis forgées et que la simple raison faisait tout à coup disparaître. Il faut se transporter en 1789, lorsque les préjugés seuls avaient fait du mal au monde, et que la liberté non souillée était le culte de tous les esprits supérieurs. L'on concevra facilement l'enthousiasme dont on était saisi à l'aspect de tant d'individus appartenant à diverses classes, et venant, les uns offrir leurs sacrifices, les autres prendre possession de leurs droits. Néanmoins on pressentait l'arrogance du pouvoir dans ces souverains d'un nouveau genre, qui se disaient les dépositaires d'une autorité sans limites, celle du peuple. [.....]

Chaque ville, chaque village, envoyait des félicitations à l'assemblée constituante, et celui qui avait rédigé l'une de ces quarante mille adresses se croyait un émule de Montesquieu.

La foule des spectateurs qu'on admettait dans les galeries animait les orateurs tellement, que chacun voulait obtenir pour son compte ce bruit des applaudissements, dont la jouissance nouvelle séduisait les amours-propres. [.....]

L'assemblée était saisie par un enthousiasme philosophique dont l'exemple de l'Amérique était une des causes. On voyait un pays qui, n'ayant point encore d'histoire, n'avait rien eu d'ancien à ménager, si ce n'est les excellentes règles de la jurisprudence anglaise, qui, depuis longtemps adoptées en Amérique, y avaient fondé l'esprit de justice et de raison. On se flattait en France de pouvoir prendre pour bases les principes de gouvernement qu'un peuple nouveau avait eu raison

d'adopter; mais, au milieu de l'Europe et avec une caste de privilégiés dont il fallait apaiser les prétentions, un tel projet était impraticable; et, d'ailleurs, comment concilier les institutions d'une république avec l'existence d'une monarchie? La constitution anglaise offrait le seul exemple de ce problème résolu. Mais une manie de vanité presque littéraire inspirait aux Français le besoin d'innover à cet égard. Ils craignaient, comme un auteur, d'emprunter les caractères ou les situations d'un ouvrage déjà existant. Or, en fait de fictions, on a raison d'être original; mais, quand il s'agit d'institutions réelles, l'on est trop heureux que l'expérience les ait garanties. Certes, j'aurais honte, dans ce temps-ci plus que dans tout autre, de me mêler aux déclamations contre la première assemblée représentative de France; elle renfermait des hommes du plus rare mérite, et c'est à la réforme opérée par elle que la nation est redevable encore des richesses de raison et de liberté qu'elle veut et doit conserver à tout prix. Mais, si cette assemblée avait joint à ses rares lumières une moralité plus scrupuleuse, elle aurait trouvé le point juste entre les deux partis qui se disputaient, pour ainsi dire, la théorie publique.

(*Considérations*, 2e partie, ch. II.)

VII

Réforme des abus de l'ancien régime.

La torture subsistait en 1789; le roi n'avait aboli que la question préparatoire; des supplices tels que la roue, et des tourments pareils à ceux qui avaient été infligés pendant trois jours à Damien, étaient encore admis dans de certains cas. L'Assemblée constituante abolit jusqu'au nom de ces barbaries judiciaires. Les lois sur les protestants, déjà améliorées par les avant-

coureurs des états généraux, en 1787, furent remplacées par la liberté des cultes la plus complète.

Les procès criminels n'étaient point instruits en public; et non seulement il se commettait beaucoup d'erreurs irréparables, mais on en supposait encore davantage : car tout ce qui n'est pas mis en évidence, en fait d'actes des tribunaux, passe toujours pour injuste.

L'Assemblée constituante introduisit en France toute la jurisprudence criminelle de l'Angleterre; et peut-être la perfectionna-t-elle encore à quelques égards, n'étant liée dans son travail par aucune coutume ancienne. M. de la Fayette, dès qu'il fut nommé chef de la force armée de Paris, déclara à la commune de cette ville qu'il ne pouvait se permettre d'arrêter personne, si l'on n'accordait pas aux accusés un défenseur, la communication des pièces, la confrontation des témoins, et la publicité de la procédure. En conséquence de cette réclamation, aussi belle que rare dans un chef militaire, la commune demanda et obtint de l'Assemblée constituante ces précieuses garanties, en attendant que l'établissement des jurés prévînt toute anxiété sur l'équité des jugements. [.....]

Si l'Assemblée constituante avait supprimé la peine de mort, au moins pour les délits politiques, peut-être les assassinats judiciaires dont nous avons été les témoins n'auraient-ils pas eu lieu. L'empereur Léopold II, comme grand-duc de Toscane, supprima la peine de mort dans ses États; et, loin que les délits aient été augmentés par la douceur de la législation, les prisons furent libres pendant des mois entiers, ce qui n'avait jamais eu lieu auparavant.

L'Assemblée nationale substitua aux parlements, composés de membres dont les charges étaient vénales, l'admirable institution des jurés, qui sera chaque jour plus vénérée, à mesure qu'on en sentira mieux les bienfaits. Quelques circonstances bien rares peuvent intimider les jurés lorsque les autorités et le

peuple se réunissent pour les effrayer; mais néanmoins l'on a vu la plupart des factions qui se sont emparées du pouvoir se défier de l'équité des jurés, et les suspendre, pour y substituer des commissions militaires, des cours spéciales, des cours prévôtales, tous ces noms qui servent de déguisement aux meurtres politiques. L'Assemblée constituante, au contraire, a restreint le plus qu'il était possible la compétence des conseils de guerre, les bornant uniquement aux délits commis par des militaires en temps de guerre et en pays étrangers; elle a retiré aux cours prévôtales les attributions qu'on a voulu malheureusement rétablir depuis, et même étendre.

Les lettres de cachet permettaient au pouvoir royal, et par conséquent ministériel, d'exiler, de bannir, de déporter, d'enfermer pour sa vie entière, sans jugement, un homme quel qu'il fût. Une telle puissance, partout où elle existe, constitue le despotisme : elle devait être anéantie du jour où il y avait des députés de la nation réunis en France.

L'Assemblée constituante, en proclamant la parfaite liberté des cultes, replaçait la religion dans son sanctuaire, la conscience; et douze siècles de superstition, d'hypocrisie et de massacres, ne laissaient plus de vestiges, grâce à quelques moments pendant lesquels le pouvoir s'était trouvé entre les mains d'hommes éclairés.

Les vœux religieux n'ont plus été reconnus par la loi; chaque individu de l'un et de l'autre sexe pouvait encore s'imposer les privations les plus bizarres, s'il croyait plaire ainsi à l'auteur de toutes les jouissances vertueuses et pures; mais la société ne s'est plus chargée de forcer les moines et les religieuses à rester dans leurs couvents, quand ils se repentaient des promesses infortunées que l'exaltation leur avait inspirées. Les cadets de famille, que l'on forçait souvent à prendre l'état ecclésiastique, se sont trouvés libres de leurs chaînes, et plus libres encore quand

les biens du clergé furent devenus la propriété de l'État.

Cent mille nobles étaient exempts de payer des impôts. Ils ne pouvaient pas rendre raison d'une insulte à un citoyen, ou à un soldat du tiers état, parce qu'ils étaient censés d'une autre race. L'on ne pouvait choisir des officiers que parmi ces privilégiés, excepté dans l'artillerie et le génie, armes pour lesquelles il fallait plus d'instruction que les nobles de province n'en avaient d'ordinaire; et cependant l'on donnait des régiments à de jeunes seigneurs incapables de les conduire, parce qu'un gentilhomme ne pouvant faire que le métier des armes, il fallait bien que l'État se chargeât de son existence. De là résulte qu'à la bravoure près, l'armée française de l'ancien régime devenait chaque jour moins respectable aux yeux des étrangers. Quelle émulation et quels talents militaires l'égalité des citoyens n'a-t-elle pas fait naître en France! C'est ainsi que l'on a dû à l'Assemblée constituante cette gloire de nos armes dont nous avons eu raison d'être fiers, tant qu'elle n'est pas devenue la propriété d'un seul homme. [.....]

L'Assemblée constituante est peut-être la seule en France qui ait véritablement représenté le vœu de la nation; et c'est à cause de cela que sa force était incalculable.

(*Considérations,* 2e partie, ch. IV, fragments.)

VIII

Journées des 5 et 6 octobre 1789.

Le roi ayant succombé à Paris sous le glaive des factieux, il est naturel que ceux qui ont été d'avis de son départ, le 5 octobre, s'en glorifient : car on peut toujours dire ce qu'on veut des bons effets d'un conseil

qui n'a pas été suivi. Mais, outre qu'il était peut-être déjà impossible au roi de sortir de Versailles, il ne faut point oublier que M. Necker, en admettant la nécessité de venir à Paris, proposait en même temps que le roi marchât désormais sincèrement avec la constitution, et ne s'appuyât que sur elle : sans cela l'on s'exposait, quoi qu'on fît, aux plus grands malheurs.

Le roi, tout en se déterminant à rester, pouvait encore prendre le parti de se mettre à la tête des gardes du corps, et de repousser la force par la force. Mais Louis XVI se faisait un scrupule religieux d'exposer la vie des Français pour sa défense personnelle; et son courage, dont on ne saurait douter quand on l'a vu périr, ne le portait jamais à aucune résolution spontanée. D'ailleurs, à cette époque, un succès même ne l'aurait pas sauvé; l'esprit public était dans le sens de la révolution; et c'est en étudiant le cours des choses qu'on parvient à prévoir, autant que cela est donné à l'esprit humain, les événements que les esprits vulgaires voudraient faire passer pour le résultat du hasard ou de l'action inconsidérée de quelques hommes.

Le roi se résolut donc à attendre l'armée, ou plutôt la foule parisienne, qui déjà s'était mise en marche; et tous les regards se tournaient vers le chemin qui était en face des croisées. Nous pensions que les canons pourraient d'abord se diriger contre nous, et cela nous faisait assez de peur; mais cependant aucune femme, dans une aussi grande circonstance, n'eut l'idée de s'éloigner.

Tandis que cette masse s'avançait sur nous, on annonçait l'arrivée de M. de la Fayette, à la tête de la garde nationale, et c'était sans doute un motif pour se tranquilliser. Mais il avait résisté longtemps au désir de la garde nationale, et ce n'était que par un ordre exprès de la commune de Paris qu'il avait marché, pour prévenir par sa présence les malheurs dont on

était menacé. La nuit approchait, et la frayeur s'accroissait avec l'obscurité, lorsque nous vîmes entrer dans le palais M. de Chinon, qui depuis, sous le nom de duc de Richelieu, a si justement acquis une grande considération. Il était pâle, défait, vêtu presque comme un homme du peuple; c'était la première fois qu'un tel costume entrait dans la demeure des rois, et qu'un aussi grand seigneur que M. de Chinon se trouvait réduit à le porter. Il avait marché quelque temps de Paris à Versailles, confondu dans la foule, pour entendre les propos qui s'y tenaient, et il s'en était séparé à moitié chemin, afin d'arriver à temps pour prévenir la famille royale de ce qui se passait. Quel récit que le sien! Des femmes et des enfants armés de piques et de faux se pressaient de toutes parts. Les dernières classes du peuple étaient encore plus abruties par l'ivresse que par la fureur. Au milieu de cette bande infernale, des hommes se vantaient d'avoir reçu le nom de *coupe-têtes*, et promettaient de le mériter. La garde nationale marchait avec ordre, obéissait à son chef, et n'exprimait que le désir de ramener à Paris le roi et l'Assemblée. Enfin M. de la Fayette entra dans le château, et traversa la salle où nous étions pour se rendre chez le roi. Chacun l'entourait avec ardeur, comme s'il eût été le maître des événements, et déjà le parti populaire était plus fort que son chef; les principes cédaient aux factions, ou plutôt ne servaient plus que de prétexte.

M. de la Fayette avait l'air très calme; personne ne l'a jamais vu autrement : mais sa délicatesse souffrait de l'importance de son rôle; il demanda les postes intérieurs du château, pour en garantir la sûreté. On se contenta de lui accorder ceux du dehors. Ce refus était simple, puisque les gardes du corps ne devaient point être déplacés; mais le plus grand des malheurs faillit en résulter. M. de la Fayette sortit de chez le roi en nous rassurant tous : chacun se retira chez soi après minuit; il semblait que c'était bien assez de la

crise de la journée, et l'on se crut en parfaite sécurité, comme il arrive presque toujours quand on a longtemps éprouvé une grande crainte, et qu'elle ne s'est pas réalisée. M. de la Fayette, à cinq heures du matin, pensa que tous les dangers étaient passés, et s'en fia aux gardes du corps, qui avaient répondu de l'intérieur du château. Une issue qu'ils avaient oublié de fermer permit aux assassins de pénétrer. On a vu le même hasard favoriser deux conspirations en Russie, dans les moments où la surveillance était la plus exacte et les circonstances extérieures les plus calmes; il est donc absurde de reprocher à M. de la Fayette un événement si difficile à supposer. A peine en fut-il instruit, qu'il se précipita au secours de ceux qui étaient menacés, avec une chaleur qui fut reconnue dans le moment même, avant que la calomnie eût combiné ses poisons.

Le 6 octobre, de grand matin, une femme très âgée, la mère du comte de Choiseul-Gouffier, auteur du charmant *Voyage en Grèce*, entra dans ma chambre; elle venait, dans son effroi, se réfugier chez nous, quoique nous n'eussions jamais eu l'honneur de la voir. Elle m'apprit que des assassins avaient pénétré jusqu'à l'antichambre de la reine, qu'ils avaient massacré quelques-uns de ses gardes à sa porte, et que, réveillée par leurs cris, elle n'avait pu sauver sa propre vie qu'en fuyant dans l'appartement du roi par une issue dérobée. Je sus en même temps que mon père était déjà parti pour le château, et que ma mère se disposait à le suivre; je me hâtai de l'accompagner.

Un long corridor conduisait du contrôle général, où nous demeurions, jusqu'au château : en approchant, nous entendîmes des coups de fusil dans les cours; et comme nous traversions la galerie, nous vîmes sur le plancher des traces récentes de sang. Dans la salle suivante, les gardes du corps embrassaient les gardes nationaux avec cette effusion qu'inspire toujours le trouble des grandes circonstances;

ils échangeaient leurs marques distinctives; les gardes nationaux portaient la bandoulière des gardes du corps, et les gardes du corps la cocarde tricolore; tous criaient alors avec transport : Vive La Fayette! parce qu'il avait sauvé la vie des gardes du corps, menacés par la populace. Nous passâmes au milieu de ces braves gens, qui venaient de voir périr leurs camarades, et s'attendaient au même sort. Leur émotion contenue, mais visible, arrachait des larmes aux assistants. Mais plus loin, quelle scène!

Le peuple exigeait, avec de grandes clameurs, que le roi et sa famille se transportassent à Paris; on annonça de leur part qu'ils y consentaient, et les cris et les coups de fusil que nous entendions étaient des signes de réjouissance de la troupe parisienne. La reine parut alors dans le salon; ses cheveux étaient en désordre, sa figure était pâle, mais digne, et tout dans sa personne frappait l'imagination : le peuple demanda qu'elle se montrât sur le balcon; et comme toute la cour appelée la Cour de marbre [1] était remplie d'hommes qui tenaient en main des armes à feu, on put apercevoir dans la physionomie de la reine ce qu'elle redoutait. Néanmoins elle s'avança, sans hésiter, avec ses deux enfants qui lui servaient de sauvegarde.

La multitude parut attendrie en voyant la reine comme mère, et leurs fureurs politiques s'apaisèrent à cet aspect; ceux qui, la nuit même, avaient peut-être voulu l'assassiner, portèrent son nom jusqu'aux nues.

Le peuple en insurrection est inaccessible d'ordinaire au raisonnement, et l'on n'agit sur lui que par des sensations aussi rapides que les coups de l'électricité, et qui se communiquent de même. Les masses sont, suivant les circonstances, meilleures ou plus mauvaises que les individus qui les composent; mais,

1. C'est la partie la plus reculée de la grande cour d'entrée du château, ainsi nommée à cause des dalles de marbre coloré qui la pavent.

dans quelque disposition qu'elles soient, on ne peut les porter au crime, comme à la vertu, qu'en faisant usage d'une impulsion naturelle.

La reine, en sortant du balcon, s'approcha de ma mère, et lui dit avec des sanglots étouffés : *Ils vont nous forcer, le roi et moi, à nous rendre à Paris, avec les têtes de nos gardes du corps portées devant nous au bout de leurs piques*. Sa prédiction faillit s'accomplir. Ainsi la reine et le roi furent amenés dans leur capitale. Nous revînmes à Paris par une autre route, qui nous éloignait de cet affreux spectacle : c'était à travers le bois de Boulogne que nous passâmes, et le temps était d'une rare beauté ; l'air agitait à peine les arbres, et le soleil avait assez d'éclat pour ne laisser rien de sombre dans la campagne : aucun objet extérieur ne répondait à notre tristesse. Combien de fois ce contraste, entre la beauté de la nature et les souffrances imposées par les hommes, ne se renouvelle-t-il pas dans le cours de la vie !

Le roi se rendit à l'hôtel de ville, et la reine y montra la présence d'esprit la plus remarquable. Le roi dit au maire : *Je viens avec plaisir au milieu de ma bonne ville de Paris*; la reine ajouta : *Et avec confiance*. Ce mot était heureux, bien qu'hélas ! l'événement ne l'ait pas justifié. Le lendemain la reine reçut le corps diplomatique et les personnes de la cour ; elle ne pouvait prononcer une parole sans que les sanglots la suffoquassent, et nous étions de même dans l'impossibilité de lui répondre.

(*Considérations*, 2e partie, ch. XI.)

IX

Fête de la Fédération.

Les quatre-vingt-trois départements envoyèrent des députés de leurs gardes nationales pour prêter serment à la constitution nouvelle. Elle n'était pas encore

achevée, il est vrai, mais les principes qu'elle consacrait avaient pour eux l'assentiment universel. L'enthousiasme patriotique était si vif, que tout Paris se portait en foule à la fédération de 1790, comme l'année précédente à la destruction de la Bastille. C'était dans le Champ-de-Mars, en face de l'École militaire, et non loin de l'Hôtel des Invalides, que la réunion des milices nationales devait avoir lieu. Il fallait élever autour de cette vaste enceinte des tertres de gazon pour y placer les spectateurs. Des femmes du premier rang se joignirent à la multitude des travailleurs volontaires qui venaient concourir aux préparatifs de cette fête. Devant l'École militaire, en face de la rivière qui borde le Champ-de-Mars, on avait placé des gradins avec une tente pour servir d'abri au roi, à la reine et à toute la cour. Quatre-vingt-trois lances plantées en terre, et auxquelles étaient suspendues les bannières de chaque département, formaient un grand cercle, dont l'amphithéâtre où devait s'asseoir la famille royale faisait partie. On voyait à l'autre extrémité un autel préparé pour la messe que M. de Talleyrand, alors évêque d'Autun, célébra dans cette circonstance. M. de la Fayette s'approcha de ce même autel pour y jurer fidélité à la nation, à la loi et au roi; et le serment et l'homme qui le prononçait excitèrent un grand sentiment de confiance. Les spectateurs étaient dans l'ivresse; le roi et la liberté leur paraissaient alors complètement réunis. La monarchie limitée a toujours été le véritable vœu de la France; et le dernier mouvement d'un enthousiasme vraiment national s'est fait voir à cette fédération de 1790.

(*Considérations,* 2e partie, ch. XVI.)

X

Mort de Mirabeau.

Un grand seigneur brabançon, d'un esprit sage et pénétrant, était l'intermédiaire entre la cour et Mirabeau ; il avait obtenu de lui de se concerter secrètement par lettres avec le marquis de Bouillé, le général en qui la famille royale avait le plus de confiance. Il paraît que le projet de Mirabeau était de conduire le roi à Compiègne, au milieu des régiments dont M. de Bouillé se croyait sûr, et d'y appeler l'Assemblée constituante, pour la dégager de l'influence de Paris, et la soumettre à celle de la cour. Mais en même temps Mirabeau avait l'intention de faire adopter la constitution anglaise, car jamais un homme vraiment supérieur ne souhaitera le rétablissement du pouvoir arbitraire. Un caractère ambitieux pourrait se complaire dans ce pouvoir s'il était sûr d'en disposer toute sa vie; mais Mirabeau savait très bien que, parvînt-il à relever en France la monarchie sans limites, la direction de cette monarchie ne lui serait pas longtemps accordée par la cour; et il voulait le gouvernement représentatif, dans lequel les hommes de talent, étant toujours nécessaires, sont toujours considérés.

J'ai eu entre les mains une lettre de Mirabeau, écrite pour être montrée au roi ; il y offrait tous ses moyens pour rendre à la France une monarchie forte et digne, mais limitée; il se servait entre autres de cette expression remarquable : *Je ne voudrais pas avoir travaillé seulement à une vaste destruction.* Toute la lettre faisait honneur à la justesse de sa manière de voir. Sa mort fut un grand mal, à l'époque où elle arriva : une supériorité transcendante dans la carrière de la pensée offre de grandes ressources. « Vous avez trop d'esprit, disait un jour M. Necker à Mirabeau, pour

ne pas reconnaître tôt ou tard que la morale est dans la nature des choses. »

Mirabeau n'était pas encore tout à fait un homme de génie, mais il en approchait à force de talents.

Je l'avouerai donc, malgré les torts affreux de Mirabeau, malgré le juste ressentiment que j'avais des attaques qu'il s'était permises contre mon père en public (car dans l'intimité il n'en parlait jamais qu'avec admiration), sa mort me frappa douloureusement, et Paris éprouva la même impression. Pendant sa maladie, une foule immense se rassemblait chaque jour et à chaque heure devant sa porte : cette foule ne faisait pas le moindre bruit, dans la crainte de l'incommoder; elle se renouvelait plusieurs fois pendant le cours des vingt-quatre heures, et des individus de différentes classes se conduisaient tous avec les mêmes égards. Un jeune homme, ayant ouï dire que si l'on introduisait du sang nouveau dans les veines d'un mourant, il revivrait, vint s'offrir pour sauver la vie de Mirabeau aux dépens de la sienne. On ne peut voir sans être attendri les hommages rendus au talent : ils diffèrent tant de ceux qu'on prodigue à la puissance!

Mirabeau savait qu'il allait mourir. Dans cet instant, loin de s'affliger, il s'enorgueillissait : on tirait le canon pour une cérémonie ; il s'écria : *J'entends déjà les funérailles d'Achille.* En effet un orateur intrépide qui défendrait avec constancé la cause de la liberté pourrait se comparer à un héros. *Après ma mort*, dit-il encore, *les factieux se partageront les lambeaux de la monarchie.* Il avait conçu le projet de réparer beaucoup de maux, mais il ne lui fut pas accordé d'expier lui-même ses fautes. Il souffrait cruellement dans les derniers jours de sa vie; et, ne pouvant plus parler, il écrivit à Cabanis, son médecin, pour en obtenir de l'opium, ces mots de Hamlet : *Mourir c'est dormir.* Les idées religieuses ne vinrent point à son secours; il fut atteint par la mort dans la plénitude des intérêts de ce monde, et lorsqu'il se croyait près du terme où son

ambition aspirait. Il y a dans la destinée de tous les hommes, quand on se donne la peine d'y regarder, la preuve manifeste d'un but moral et religieux dont ils ne se doutent pas toujours eux-mêmes, et vers lequel ils marchent à leur insu.

Tous les partis regrettaient alors Mirabeau. La cour se flattait de l'avoir gagné; les amis de la liberté comptaient néanmoins sur son secours. Les uns se disaient qu'avec une telle hauteur de talent il ne pouvait désirer l'anarchie, puisqu'il n'avait pas besoin de la confusion pour être le premier; et les autres étaient certains qu'il souhaitait des institutions libres, puisque la valeur personnelle n'est à sa place que là où elles existent. Enfin il mourut dans le moment le plus brillant de sa carrière [1], et les larmes du peuple qui accompagnait son enterrement en rendirent la pompe très touchante. C'était la première fois en France qu'un homme célèbre par ses écrits et son éloquence recevait des honneurs qu'on n'accordait jadis qu'aux seigneurs ou aux guerriers. Le lendemain de sa mort, personne dans l'assemblée constituante ne regardait sans tristesse la place où Mirabeau avait coutume de s'asseoir. Le grand chêne était tombé, le reste ne se distinguait plus.

Je me reproche d'exprimer ainsi des regrets pour un caractère peu digne d'estime; mais tant d'esprit est si rare, et il est malheureusement si probable qu'on ne verra rien de pareil dans le cours de sa vie, qu'on ne peut s'empêcher de soupirer lorsque la mort ferme ses portes d'airain sur un homme naguère si éloquent, si animé, enfin, si fortement en possession de la vie.

(*Considérations*, 2e partie, ch. xx.)

1. Le 2 avril 1791.

XI

Arrestation du roi à Varennes. — Son retour.

Jamais on ne saurait se consoler de l'arrestation du roi à Varennes[1]; des fautes irréparables, des forfaits dont on doit longtemps rougir, ont altéré le sentiment de la liberté dans les âmes les plus faites pour l'éprouver. Si le roi avait passé la frontière, peut-être une constitution raisonnable serait-elle sortie de la lutte entre les deux partis. Il fallait avant tout, s'écriera-t-on, éviter la guerre civile. Avant tout, non; beaucoup d'autres fléaux sont encore plus à craindre. Des vertus généreuses se développent dans ceux qui combattent pour leur opinion, et il est plus naturel de verser son sang en la défendant, que pour l'un des milliers d'intérêts politiques, causes habituelles des guerres. Sans doute il est cruel de se battre contre ses concitoyens, mais il est bien plus horrible encore d'être opprimé par eux; et ce qu'il faut surtout éviter à la France, c'est le triomphe complet d'un parti. Car une longue habitude de la liberté est nécessaire, pour que le sentiment de la justice ne soit point altéré par l'orgueil de la puissance.

Le roi laissa en s'en allant un manifeste qui contenait les motifs de son départ; il rappelait les traitements qu'on lui avait fait éprouver, et déclarait que son autorité était tellement réduite, qu'il n'avait plus les moyens de gouverner. Au milieu de ces plaintes si légitimes, il ne fallait pas insérer quelques observations trop minutieuses sur le mauvais état du château des Tuileries : il est très difficile aux souverains héréditaires de ne pas se laisser dominer par les habitudes, dans les plus petites comme dans les grandes circons-

1. Le 22 juin 1791.

tances de leur vie; mais c'est peut-être pour cela même qu'ils sont plus propres que les chefs électifs au règne des lois et de la paix. Le manifeste de Louis XVI finissait par cette assurance mémorable, *qu'en recouvrant son indépendance il voulait la consacrer à fonder la liberté du peuple français sur des bases inébranlables.* Tel était le mouvement des esprits, alors que personne, ni le roi lui-même, n'envisageait comme possible le rétablissement d'une monarchie sans limites.

Dès que l'on sut dans l'Assemblée que la famille royale avait été arrêtée à Varennes, on y envoya des commissaires, parmi lesquels étaient Péthion et Barnave. Péthion, homme sans lumières et sans élévation d'âme, vit le malheur des plus touchantes victimes sans être ému; Barnave sentit une respectueuse pitié pour le sort de la reine en particulier; et dès cet instant, lui, Duport, Lameth, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Chapelier, Thouret, etc., réunirent tous leurs moyens à ceux de M. de la Fayette pour relever la monarchie renversée.

Le roi et sa famille firent, à leur retour de Varennes, leur entrée funèbre dans Paris; les habits de la reine et ceux du roi étaient couverts de poussière; les deux enfants de la race royale regardaient avec étonnement ce peuple entier qui se montrait en maître devant ces maîtres abattus. Mme Élisabeth paraissait au milieu de cette illustre famille comme un être déjà sanctifié, qui n'a plus rien de commun avec la terre. Trois gardes du corps, placés sur le siège de la voiture, se voyaient exposés à chaque instant au risque d'être massacrés, et des députés de l'Assemblée constituante se mirent plusieurs fois entre eux et les furieux qui voulaient les faire périr. C'est ainsi que le roi retourna dans le palais de ses pères. Hélas! quel triste présage! et comme il fut accompli!

(*Considérations*, 2e partie, ch. XXI.)

XII

Le roi accepte la Constitution de 1791.

Cette malheureuse constitution, si bonne par ses bases et si mauvaise par son organisation, fut présentée à l'acceptation du roi. Il ne pouvait certainement pas la refuser, puisqu'elle terminait sa captivité; mais on se flatta que son consentement était volontaire. On fit des fêtes, comme si l'on s'était cru heureux; l'on commanda des réjouissances pour se persuader que les dangers étaient passés; les mots de roi, d'assemblée représentative, de monarchie constitutionnelle, répondaient au véritable vœu de tous les Français. On crut avoir atteint la réalité des choses, dont on n'avait obtenu que le nom.

On pria le roi et la reine d'aller à l'Opéra; leur entrée y fut célébrée par des applaudissements sincères et universels. On donnait le ballet de *Psyché*; au moment où les Furies dansaient en secouant leurs flambeaux, et où cet éclat d'incendie se répandait dans toute la salle, je vis le visage du roi et de la reine à la pâle lueur de cette imitation des enfers et des pressentiments funestes sur l'avenir me saisirent. La reine s'efforçait d'être aimable, mais on apercevait une profonde tristesse à travers son obligeant sourire. Le roi, comme à son ordinaire, semblait plus occupé de ce qu'il voyait et de ce qu'il éprouvait; il regardait de tous les côtés avec calme, et l'on eût dit même avec insouciance; il s'était habitué, comme la plupart des souverains, à contenir l'expression de ses sentiments, et peut-être en avait-il ainsi diminué la force. L'on alla se promener après l'opéra dans les Champs-Élysées, qui étaient superbement illuminés. Le palais et le jardin des Tuileries n'en étant séparés que par la fatale place de la Révolution, l'illumination de ce palais

et du jardin se joignait admirablement à celle des longues allées des Champs-Élysées, réunies entre elles par des guirlandes de lumières.

Le roi et la reine se promenaient lentement dans leur voiture, au milieu de la foule, et chaque fois qu'on apercevait cette voiture, on criait : *Vive le roi!* Mais c'étaient les mêmes gens qui avaient insulté le même roi à son retour de Varennes, et ils ne se rendaient pas mieux compte de leurs applaudissements que de leurs outrages.

Je rencontrai, en me promenant, quelques membres de l'Assemblée constituante ; ils ressemblaient à des souverains détrônés, très inquiets de leurs successeurs. Certes chacun aurait souhaité, comme eux, qu'ils fussent chargés de maintenir la constitution telle qu'elle était, car on en savait assez déjà sur l'esprit des élections pour ne pas se flatter d'une amélioration dans les affaires. Mais on s'étourdissait par le bruit qu'on entendait de toutes parts. Le peuple chantait, et les colporteurs de journaux faisaient retentir les airs en proclamant à haute voix *la grande acceptation du roi, la constitution monarchique*, etc.

Il semblait que la révolution fût achevée, et la liberté fondée. Toutefois l'on se regardait les uns les autres, comme pour obtenir de son voisin la sécurité dont on manquait soi-même.

(*Considérations*, 2e partie, ch. XXIII.)

XIII

De l'Émigration.

Au moment où le roi fut arrêté à Varennes et ramené captif à Paris, un grand nombre de nobles se déterminèrent à quitter leur pays, pour réclamer le secours des puissances étrangères, et pour les engager à réprimer la révolution par les armes. Les premiers

émigrés obligèrent les gentilshommes restés en France à les suivre; ils leur commandèrent ce sacrifice au nom d'un genre d'honneur qui tient à l'esprit de corps, et l'on vit la caste des privilégiés français couvrir les grandes routes pour se rendre aux camps des étrangers, sur la rive ennemie. La postérité prononcera, je crois, que la noblesse, en cette occasion, s'écarta des vrais principes qui servent de base à l'union sociale. En supposant que les gentilshommes n'eussent pas mieux fait de s'associer dès l'origine aux institutions que nécessitaient les progrès des lumières et l'accroissement du tiers état, du moins dix mille nobles de plus autour du roi auraient peut-être empêché qu'il ne fût détrôné. Mais, sans se perdre dans les suppositions qui peuvent toujours être contestées, il y a des devoirs inflexibles en politique comme en morale, et le premier de tous, c'est de ne jamais livrer son pays aux étrangers, lors même qu'ils s'offrent pour appuyer avec leurs armées le système qu'on regarde comme le meilleur. Un parti se croit le seul vertueux, le seul légitime; un autre, le seul national, le seul patriote : comment décider entre eux? Était-ce un jugement de Dieu pour les Français que le triomphe des troupes étrangères? Le jugement de Dieu, dit le proverbe, c'est la voix du peuple. Quand une guerre civile eût été nécessaire pour mesurer les forces et manifester la majorité, la nation en serait devenue plus grande à ses propres yeux comme à ceux de ses rivaux. Les chefs de la Vendée inspirent mille fois plus de respect que ceux d'entre les Français qui ont excité les diverses coalitions de l'Europe contre leur patrie. [.....]

Loin que l'émigration ait maintenu la considération de la noblesse, elle y a porté la plus forte atteinte. Une génération nouvelle s'est élevée pendant l'absence des gentilshommes; et, comme cette génération a vécu, prospéré, triomphé sous les privilégiés, elle croit encore pouvoir exister par elle-même. Les émigrés, d'autre part, vivant toujours dans le même cercle, se

sont persuadé que tout était rébellion hors de leurs anciennes habitudes; ils ont pris ainsi par degrés le même genre d'inflexibilité qu'ont les prêtres. Toutes les traditions politiques sont devenues à leurs yeux des articles de foi, et ils se sont fait des dogmes des abus. Leur attachement à la famille royale, dans son malheur, est très digne de respect; mais pourquoi faire consister cet attachement dans la haine des institutions libres et l'amour du pouvoir absolu? Et pourquoi repousser le raisonnement en politique, comme s'il s'agissait des saints mystères, et non pas des affaires humaines? En 1791, le parti des aristocrates s'est séparé de la nation, de fait et de droit; d'une part, en s'éloignant de France, et, de l'autre, en ne reconnaissant pas que la volonté d'un grand peuple doit être de quelque chose dans le choix de son gouvernement [1].

(*Considérations*, 3e partie, ch. I.)

1. [On peut rapprocher de la page précédente, si ferme, si virile, l'éloquente protestation que Mme de Staël avait déjà fait entendre dans le roman de *Delphine*; M. de Lebensei écrit à Léonce pour le détourner de son funeste projet.]

« Dans les questions politiques qui divisent maintenant la France, où est la vérité? me direz-vous. Le devoir le plus sacré pour un homme n'est-il pas de ne jamais appeler les armées étrangères dans sa patrie? l'indépendance nationale n'est-elle pas le premier des biens, puisque l'avilissement est le seul malheur irréparable? Vainement on croit ramener les peuples, par une force extérieure, à de meilleures institutions politiques; le ressort des âmes une fois brisé, le mal, le bien, tout est égal; et vous trouvez dans le fond des cœurs je ne sais quelle indifférence, je ne sais quelle corruption, qui vous fait douter, au milieu d'une nation conquise et résignée à l'être, si vous vivez parmi vos semblables, ou si quelques êtres abâtardis ne sont pas venus habiter la terre que la nature avait destinée à l'homme.

Ce n'est pas tout encore : non seulement l'intervention des étrangers devrait suffire pour vous éloigner du parti qui l'admet; mais la cause même que ce parti soutient mérite-t-elle réellement votre appui? C'est un grand malheur, je le sais, que d'exister dans le temps des dissensions politiques;

XIV

Le patriotisme en 1792.

La famille royale était captive au Temple; M. de la Fayette, fidèle au vœu durable de la nation, la monarchie constitutionnelle, avait quitté son armée plutôt que de faire un serment contraire à celui qu'il venait de prêter au roi. Une convention nationale était

les actions ni les principes d'aucun parti ne peuvent contenter un homme vertueux et raisonnable. Cependant, toutes les fois qu'une nation s'efforce d'arriver à la liberté, je puis blâmer profondément les moyens qu'elle prend, mais il me serait impossible de ne pas m'intéresser à son but.

La liberté, vous l'avouerez avec moi, est le premier bonheur, la seule gloire de l'ordre social; l'histoire n'est décorée que par les vertus des peuples libres; les seuls noms qui retentissent de siècle en siècle à toutes les âmes généreuses, ce sont les noms de ceux qui ont aimé la liberté. Nous avons en nous-mêmes une conscience pour la liberté comme pour la morale; aucun homme n'ose avouer qu'il veut la servitude, aucun homme n'en peut être accusé sans rougir; et les plus froids, si leur vie n'a point été souillée, tressaillent encore lorsqu'ils voient en Angleterre les touchants exemples du respect des lois pour l'homme, et des hommes pour la loi; lorsqu'ils entendent le noble langage qu'ont prêté Corneille et Voltaire aux ombres sublimes des Romains.

Cette belle cause, que de tout temps le génie et les vertus ont plaidée, est, j'en conviens, à beaucoup d'égards, mal défendue parmi nous; mais enfin l'espérance de la liberté ne peut naître que des principes de la Révolution; et se ranger dans le parti qui veut la renverser, c'est courir le risque de prêter son secours à des événements qui étoufferaient toutes les idées que, depuis quatre siècles, les esprits éclairés ont travaillé à recueillir. Il y a dans le parti que vous voulez servir, des hommes qui, comme vous, ne désirent rien que d'honorable; mais dans les temps où les passions politiques sont agitées, chaque faction est poussée jusqu'à l'extrême des opinions qu'elle soutient; et tel qui commence la guerre dans le seul but de rétablir l'ordre, entend bientôt dire autour de lui qu'il n'y a de repos que dans l'esclavage, de sûreté que

convoquée, et la république fut proclamée en présence des rois victorieux, dont les armées n'étaient qu'à quarante lieues de Paris. Cependant la plupart des officiers français étaient émigrés; ce qu'il restait de troupes n'avait jamais fait la guerre, et l'administration était dans un état affreux. Il y avait de la grandeur dans une telle résolution, prise au milieu des plus grands périls; bientôt elle fit revivre dans tous les cœurs l'intérêt que l'on prenait à la nation française; et si, rentrés dans leurs foyers, les guerriers vainqueurs eussent renversé les révolutionnaires, encore une fois la cause de la France était gagnée.

Le général Dumouriez montra, dans cette première campagne de 1792, un talent qu'on ne peut oublier. Il sut mettre en œuvre avec habileté la force militaire, qui, fondée par le patriotisme, a depuis servi l'ambition. A travers les horreurs dont cette époque était souillée, l'esprit public de 1792 avait quelque chose de vraiment admirable. Les citoyens, devenus soldats, se dévouaient à leur pays: et les calculs personnels, l'amour de l'argent et du pouvoir, n'entraient pour rien encore dans les efforts des armées françaises. Aussi l'Europe elle-même éprouva-t-elle une sorte de respect pour la résistance inattendue qu'elle rencontra. Bientôt après, la fureur du crime s'empara du parti dominateur.

(*Considérations*, 3e partie, ch. XI.)

dans le despotisme, de morale que dans les préjugés, de religion que dans telle secte, et se trouve entraîné, soit qu'il résiste, soit qu'il cède, fort au delà du but qu'il s'était proposé. »

(*Delphine*, Ve partie, lettre XIV.)

XV

L'armée nationale de 1793 et 1794.

Un problème encore reste à résoudre : c'est comment il se peut que le gouvernement de 1793 et 1794 ait triomphé de tant d'ennemis. La coalition de l'Autriche, de la Prusse, de l'Espagne, de l'Angleterre, la guerre civile dans l'intérieur, la haine que la Convention inspirait à tout ce qui restait encore d'hommes honnêtes hors des prisons, rien n'a diminué la résistance contre laquelle les étrangers ont vu leurs efforts se briser. Ce prodige ne peut s'expliquer que par le dévouement de la nation à sa propre cause. Un million d'hommes s'armèrent pour repousser les forces des coalisés ; le peuple étant animé d'une fureur aussi fatale dans l'intérieur qu'invincible au dehors. D'ailleurs l'abondance factice, mais inépuisable, du papier-monnaie, le bas prix des denrées, l'humiliation des propriétaires, qui en étaient réduits à se condamner extérieurement à la misère, tout faisait croire aux gens de la classe ouvrière que le joug de disparité des fortunes allait enfin cesser de peser sur eux; cet espoir insensé doublait les forces que la nature leur a données; et l'ordre social, dont le secret consiste dans la patience du grand nombre, parut tout à coup menacé. Mais l'esprit militaire, n'ayant pour but alors que la défense de la patrie, rendit le calme à la France en la couvrant de son bouclier. Cet esprit a suivi sa noble direction jusqu'au moment où, comme nous le verrons dans la suite, un homme a tourné contre la liberté même des légions sorties de terre pour la défendre.

(*Considérations*, 3e partie, ch. XVII, fin.)

XVI

Bonaparte en 1797.

Le Directoire n'était point enclin à la paix, non qu'il voulût étendre la domination française au delà du Rhin et des Alpes, mais parce qu'il croyait la guerre utile à la propagation du système républicain. Son plan était d'entourer la France d'une ceinture de républiques, telles que celle de Hollande, de Suisse, de Piémont, de Lombardie, de Gênes. Partout il établissait un directoire, deux conseils de députés, enfin une constitution semblable en tout à celle de France. C'est un des grands défauts des Français, résultats de leurs habitudes sociales, que de s'imiter les uns les autres, et de vouloir qu'on les imite. Ils prennent les variétés naturelles dans la manière de penser de chaque homme, ou même de chaque nation, pour un esprit d'hostilité contre eux.

Le général Bonaparte était assurément moins sérieux et moins sincère dans l'amour des idées républicaines que le Directoire; mais il avait beaucoup plus de sagesse dans l'appréciation des circonstances. Il pressentit que la paix allait devenir populaire en France, parce que les passions s'apaisaient, et qu'on était las des sacrifices; en conséquence il signa le traité de Campio-Formio avec l'Autriche. Mais ce traité contenait la cession de la république de Venise, et l'on ne conçoit pas encore comment il parvint à déterminer ce Directoire, qui pourtant était, à certains égards, républicain, au plus grand attentat qu'on pût commettre d'après ses propres principes. A dater de cet acte, non moins arbitraire que le partage de la Pologne, il n'a plus existé dans le gouvernement de France aucun respect pour aucune doctrine politique, et le

règne d'un homme a commencé quand celui des principes a fini.

Le général Bonaparte se faisait remarquer par son caractère et son esprit autant que par ses victoires, et l'imagination des Français commençait à s'attacher vivement à lui. On citait ses proclamations aux républiques cisalpine et ligurienne. Dans l'une on remarquait cette phrase : *Vous étiez divisés et pliés par la tyrannie; vous n'étiez pas en état de conquérir la liberté.* Dans l'autre : *Les vraies conquêtes, les seules qui ne coûtent point de regrets, ce sont celles que l'on fait sur l'ignorance.* Il régnait un ton de modération et de noblesse dans son style, qui faisait contraste avec l'âpreté révolutionnaire des chefs civils de la France. Le guerrier parlait alors en magistrat, tandis que les magistrats s'exprimaient avec la violence militaire. Le général Bonaparte n'avait point mis à exécution dans son armée les lois contre les émigrés. On disait qu'il aimait beaucoup sa femme, dont le caractère était plein de douceur; on assurait qu'il était sensible aux beautés d'Ossian; on se plaisait à lui croire toutes les facultés généreuses qui donnent un beau relief aux qualités extraordinaires. On était d'ailleurs si fatigué des oppresseurs empruntant le nom de la liberté, et des opprimés regrettant l'arbitraire, que l'admiration ne savait où se prendre; et le général Bonaparte semblait réunir tout ce qui devait la captiver.

(*Considérations*, 3e partie, ch. XXVI, début.)

XVII

Bonaparte le 18 brumaire.

Le soir même de mon arrivée[1], j'appris que, pendant les cinq semaines que le général Bonaparte avait

1. Mme de Staël revenait de Coppet. (Voir *Introduction*, p. XXVIII.,

passées à Paris depuis son retour, il avait préparé les esprits à la révolution qui venait d'éclater. Tous les partis s'étaient offerts à lui, et il leur avait donné de l'espoir à tous. Il avait dit aux jacobins qu'il les préserverait du retour de l'ancienne dynastie; il avait au contraire laissé les royalistes se flatter qu'il rétablirait les Bourbons; il avait fait dire à Siéyès qu'il lui donnerait les moyens de mettre au jour la constitution qu'il tenait dans un nuage depuis dix ans; il avait surtout captivé le public, qui n'est d'aucun parti, par des protestations générales d'amour de l'ordre et de la tranquillité. On lui parla d'une femme dont le Directoire avait fait saisir les papiers; il se récria sur l'absurde atrocité de tourmenter les femmes, lui qui en a tant condamné, selon son caprice, à des exils sans terme : il ne parlait que de la paix, lui qui a introduit la guerre éternelle dans le monde. Enfin il y avait dans sa manière une hypocrisie doucereuse qui faisait un odieux constraste avec ce qu'on savait de sa violence. Mais, après une tourmente de dix années, l'enthousiasme des idées avait fait place dans les hommes de la Révolution aux craintes et aux espérances qui les concernaient personnellement. Au bout d'un certain temps, les idées reviennent; mais la génération qui a eu part à de grands troubles civils n'est presque jamais capable d'établir la liberté : elle s'est trop souillée pour accomplir une œuvre si pure.

La Révolution de France n'a plus été, depuis le 18 fructidor, qu'une succession continuelle d'hommes qui se perdaient en préférant leur intérêt à leur devoir : ils donnaient du moins ainsi une grande leçon à leurs successeurs.

Bonaparte ne rencontra point d'obstacles pour arriver au pouvoir. Moreau n'était pas entreprenant dans les affaires civiles; le général Bernadotte demanda vivement au Directoire de le rappeler au ministère de la guerre. Sa nomination fut écrite, mais le courage manqua pour la signer. Presque tous les militaires se

rallièrent donc à Bonaparte; car, en se mêlant encore une fois des révolutions intérieures, ils étaient résolus à placer un des leurs à la tête de l'État, afin de s'assurer ainsi les récompenses qu'ils voulaient obtenir.

Un article de la constitution qui permettait au conseil des Anciens de transférer le Corps législatif dans une autre ville que Paris, fut le moyen dont on se servit pour amener le renversement du Directoire.

Le conseil des Anciens ordonna, le 18 brumaire, que le Corps législatif se transportât à Saint-Cloud le lendemain 19, parce qu'on pouvait y faire agir plus facilement la force militaire. Le 18 au soir, la ville entière était agitée par l'attente de la grande journée du lendemain; et sans aucun doute la majorité des honnêtes gens, craignant le retour des jacobins, souhaitait alors que le général Bonaparte eût l'avantage. [.....]

On a parlé diversement de la manière dont s'est accomplie cette révolution du 18 brumaire. Ce qui importe surtout, c'est d'observer dans cette occasion les traits caractéristiques de l'homme qui a été près de quinze ans le maître du continent européen. Il se rendit à la barre du conseil des Anciens, et voulut les entraîner en leur parlant avec chaleur et avec noblesse; mais il ne sait pas s'exprimer dans le langage soutenu; ce n'est que dans la conversation familière que son esprit mordant et décidé se montre à son avantage; d'ailleurs, comme il n'a d'enthousiasme véritable sur aucun sujet [1], il n'est éloquent que dans l'injure, et rien ne lui était plus difficile que de s'astreindre, en improvisant, au genre de respect qu'il faut pour une assemblée qu'on veut convaincre. Il essaya de dire au conseil des Anciens : *Je suis le dieu de la guerre et de la fortune; suivez-moi.* Mais il se servait de ces paroles pompeuses par embarras, à la place de celles qu'il

1. Malgré l'impartialité générale des *Considérations*, il échappe encore à Mme de Staël des traits qui rappellent ceux de *Dix années d'exil.*

aurait aimé leur dire : *Vous êtes tous des misérables, et je vous ferai fusiller, si vous ne m'obéissez pas.*

Le 19 brumaire, il arriva dans le conseil des Cinq-Cents, les bras croisés, avec un air très sombre, et suivi de deux grands grenadiers qui protégeaient sa petite stature. Les députés appelés jacobins poussèrent des hurlements en le voyant entrer dans la salle; son frère Lucien, bien heureusement pour lui, était alors président; il agitait en vain la sonnette pour rétablir l'ordre; les cris de *traître* et *d'usurpateur* se faisaient entendre de toutes parts; et l'un des députés, compatriote de Bonaparte, le Corse Aréna, s'approcha de ce général, et le secoua fortement par le collet de son habit. On a supposé, mais sans fondement, qu'il avait un poignard pour le tuer. Son action cependant effraya Bonaparte, et il dit aux grenadiers qui étaient à côté de lui, en laissant tomber sa tête sur l'épaule de l'un d'eux : *Tirez-moi d'ici.* Les grenadiers l'enlevèrent du milieu des députés qui l'entouraient, ils le portèrent hors de la salle en plein air; et, dès qu'il y fut, sa présence d'esprit lui revint. Il monta à cheval à l'instant même; et parcourant les rangs de ses grenadiers, il les détermina bientôt à ce qu'il voulait d'eux.

Dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, on a remarqué que Bonaparte pouvait se troubler quand un autre danger que celui de la guerre était en face de lui, et quelques personnes en ont conclu bien ridiculement qu'il manquait de courage. Certes on ne peut nier son audace; mais, comme il n'est rien, pas même brave, d'une façon généreuse, il s'ensuit qu'il ne s'expose jamais que quand cela peut être utile. Il serait très fâché d'être tué, parce que c'est un revers, et qu'il veut en tout du succès : il en serait aussi fâché, parce que la mort déplaît à son imagination; mais il n'hésite pas à hasarder sa vie, lorsque, suivant sa manière de voir, la partie vaut le risque de l'enjeu, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Après que le général Bonaparte fut sorti de la salle

des Cinq-Cents, les députés qui lui étaient opposés demandèrent avec véhémence qu'il fût mis hors la loi, et c'est alors que son frère Lucien, président de l'Assemblée, lui rendit un éminent service, en se refusant malgré toutes les instances qu'on lui faisait, à mettre cette proposition aux voix. S'il y avait consenti, le décret aurait passé, et personne ne peut savoir l'impression que ce décret eût encore produite sur les soldats : ils avaient constamment abandonné depuis dix ans ceux de leurs généraux que le pouvoir législatif avait proscrits; et, bien que la représentation nationale eût perdu son caractère de légalité par le 18 fructidor, la ressemblance des mots l'emporte souvent sur la diversité des choses. Le général Bonaparte se hâta d'envoyer la force armée prendre Lucien pour le mettre en sûreté hors de la salle; et dès qu'il fut sorti, les grenadiers entrèrent dans l'orangerie, où les députés étaient rassemblés, et les chassèrent en marchant en avant d'une extrémité de la salle à l'autre, comme s'il n'y avait eu personne. Les députés, repoussés contre le mur, furent forcés de s'enfuir par la fenêtre dans les jardins de Saint-Cloud, avec leurs toges sénatoriales. On avait déjà proscrit des représentants du peuple en France; mais c'était la première fois depuis la Révolution, qu'on rendait l'état civil ridicule en présence de l'état militaire; et Bonaparte, qui voulait fonder son pouvoir sur l'avilissement des corps aussi bien que sur celui des individus, jouissait d'avoir su, dès les premiers instants, détruire la considération des députés du peuple. Du moment que la force morale de la représentation nationale était anéantie, un corps législatif, quel qu'il fût, n'offrait aux yeux des militaires qu'une réunion de cinq cents hommes beaucoup moins forts et moins dispos qu'un bataillon du même nombre, et ils ont toujours été prêts depuis, si leur chef le commandait, à redresser les diversités d'opinion comme des fautes de discipline.

Dans les comités des Cinq-Cents, en présence des

officiers de sa suite et de quelques amis des directeurs, le général Bonaparte tint un discours qui fut imprimé dans les journaux du temps. Ce discours offre un rapprochement singulier, et que l'histoire doit recueillir. *Qu'ont-ils fait,* dit-il en parlant des directeurs, *de cette France que je leur ai laissée si brillante? Je leur avais laissé la paix, et j'ai retrouvé la guerre : je leur avais laissé des victoires, et j'ai retrouvé des revers. Enfin qu'ont-ils fait de cent mille Français que je connaissais, mes compagnons d'armes, et qui sont morts maintenant?* Puis, terminant tout à coup sa harangue d'un ton plus calme, il ajouta : *Cet état de choses ne peut durer; il nous mènerait dans trois ans au despotisme.* Bonaparte s'est chargé de hâter l'accomplissement de sa prédiction.

(*Considérations*, 4e partie, ch. II.)

XVIII

Progrès du pouvoir absolu de Bonaparte.

Bonaparte prit les Tuileries pour sa demeure, et ce fut un coup de partie que le choix de cette habitation. On avait vu là le roi de France, les habitudes monarchiques y étaient encore présentes à tous les yeux, et il suffisait, pour ainsi dire, de laisser faire les murs pour tout rétablir. Vers les derniers jours du dernier siècle, je vis entrer le premier consul dans le palais bâti par les rois; et, quoique Bonaparte fût bien loin encore de la magnificence qu'il a développée depuis, l'on voyait déjà dans tout ce qui l'entourait un empressement de se faire courtisan à l'orientale, qui dut lui persuader que gouverner la terre était chose bien facile. Quand sa voiture fut arrivée dans la cour des Tuileries, ses valets ouvrirent la portière et précipitèrent le marche-pied avec une violence qui semblait dire que les choses physiques elles-mêmes étaient

insolentes, quand elles retardaient un instant la marche de leur maître. Lui ne regardait ni ne remerciait personne, comme s'il avait craint qu'on pût le croire sensible aux hommages mêmes qu'il exigeait. En montant l'escalier au milieu de la foule qui se pressait pour le suivre, ses yeux ne se portaient ni sur aucun objet, ni sur aucune personne en particulier; il y avait quelque chose de vague et d'insouciant dans sa physionomie, et ses regards n'exprimaient que ce qu'il lui convient toujours de montrer, l'indifférence pour le sort, et le dédain pour les hommes.

Ce qui servait singulièrement le pouvoir de Bonaparte, c'est qu'il n'avait rien à ménager que la masse. Toutes les existences individuelles étaient anéanties par dix ans de troubles, et rien n'agit sur un peuple comme les succès militaires; il faut une grande puissance de raison pour combattre ce penchant, au lieu d'en profiter. Personne en France ne pouvait croire sa situation assurée : les hommes de toutes les classes, ruinés ou enrichis, bannis ou récompensés, se trouvaient également un à un, pour ainsi dire, entre les mains du pouvoir. Des milliers de Français étaient portés sur la liste des émigrés : d'autres milliers étaient acquéreurs de biens nationaux; des milliers étaient proscrits comme prêtres ou comme nobles; d'autres milliers craignaient de l'être pour leurs faits révolutionnaires. Bonaparte, qui marchait toujours entre deux intérêts contraires, se gardait bien de mettre un terme à ces inquiétudes par des lois fixes qui pussent faire connaître à chacun ses droits. Il rendait à tel ou tel ses biens, à tel ou tel il les ôtait pour toujours. Un arrêté sur la restitution des bois réduisait l'un à la misère, l'autre retrouvait fort au delà de ce qu'il avait possédé. Il rendait quelquefois les biens du père au fils, ceux du frère aîné au frère cadet, selon qu'il était content ou mécontent de leur attachement à sa personne. Il n'y avait pas un Français qui n'eût quelque chose à demander au

gouvernement, et ce quelque chose, c'était la vie; car alors la faveur consistait non dans le frivole plaisir qu'elle peut donner, mais dans l'espérance de revoir sa patrie, et de retrouver au moins une portion de ce qu'on possédait. Le premier consul s'était réservé la faculté de disposer, sous un prétexte quelconque, du sort de tous et de chacun. Cet état inouï de dépendance excuse à beaucoup d'égards la nation. Peut-on, en effet, s'attendre à l'héroïsme universel? et ne faut-il pas de l'héroïsme pour s'exposer à la ruine et au bannissement qui pesaient sur toutes les têtes par l'application d'un décret quelconque? Un concours unique de circonstances mettait à la disposition d'un homme les lois de la Terreur, et la force militaire créée par l'enthousiasme républicain. Quel héritage pour un habile despote!

(*Considérations*, 4e partie, ch. IV.)

XIX

L'inauguration du Concordat à Notre-Dame.

Bonaparte a souvent exprimé le regret de ne pas régner dans un pays où le monarque fût en même temps le chef de l'Église, comme en Angleterre et en Russie; mais, trouvant encore le clergé de France dévoué à la cour de Rome, il voulut négocier avec elle. Un jour il assurait aux prélats que, dans son opinion, il n'y avait que la religion catholique de vraiment fondée sur les traditions anciennes; et, d'ordinaire, il leur montrait sur ce sujet quelque érudition acquise de la veille; puis, se trouvant avec des philosophes, il dit à Cabanis : *Savez-vous ce que c'est que le concordat que je viens de signer? C'est la vaccine de la religion : dans cinquante ans il n'y en aura plus en France.* Ce n'étaient ni la religion ni la philosophie qui lui importaient dans

l'existence d'un clergé tout à fait soumis à ses volontés; mais, ayant entendu parler de l'alliance entre l'autel et le trône, il commença par relever l'autel. Aussi, en célébrant le concordat, fit-il, pour ainsi dire, la répétition habillée de son couronnement.

Il ordonna, au mois d'avril 1802, une grande cérémonie à Notre-Dame. Il y alla avec toute la pompe royale, et nomma pour l'orateur de cette inauguration, qui? l'archevêque d'Aix, le même qui avait fait le sermon du sacre à la cathédrale de Reims, le jour où Louis XVI fut couronné. [.....]

Le jour du concordat, Bonaparte se rendit à l'église de Notre-Dame dans les anciennes voitures du roi, avec les mêmes cochers, les mêmes valets de pied marchant à côté de la portière; il se fit dire jusque dans le moindre détail toute l'étiquette de la cour; et, bien que premier consul d'une république, il s'appliqua tout cet appareil de la royauté. [.....]

Au retour de Notre-Dame, le premier consul, se trouvant au milieu de ses généraux, leur dit : « *N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui tout paraissait rétabli dans l'ancien ordre?* — Oui, répondit noblement l'un d'entre eux, excepté deux millions de Français qui sont morts pour la liberté, et qu'on ne peut faire revivre. » D'autres millions ont péri depuis, mais pour le despotisme.

On accuse amèrement le Français d'être irréligieux; mais l'une des principales causes de ce funeste résultat, c'est que les différents partis, depuis vingt-cinq ans, ont toujours voulu diriger la religion vers un but politique, et rien ne dispose moins à la piété que d'employer la religion pour un autre projet qu'elle-même. Plus les sentiments sont beaux par leur nature, plus ils inspirent de répugnance quand l'ambition et l'hypocrisie s'en emparent.

(*Considérations,* 4e partie, chap. VI, *passim.*)

XXI

Enivrement du pouvoir. Chute de Napoléon.

Il y a dans le pouvoir sans bornes une sorte de vertige qui saisit le génie comme la sottise, et les perd également l'un et l'autre.

L'étiquette orientale que Bonaparte avait établie dans sa cour interceptait les lumières que l'on peut recueillir par les communications faciles de la société. Quand il y avait quatre cents personnes dans son salon, un aveugle aurait pu s'y croire seul, tant le silence qu'on observait était profond! Les maréchaux de France, au milieu des fatigues de la guerre, au moment de la crise d'une bataille, entraient dans la tente de l'Empereur pour lui demander ses ordres, et il ne leur était pas permis de s'y asseoir. Sa famille ne souffrait pas moins que les étrangers de son despotisme et de sa hauteur. Lucien a mieux aimé vivre prisonnier en Angleterre que de régner sous les ordres de son frère. Louis Bonaparte, dont le caractère est généralement estimé, se vit contraint, par sa probité même, à renoncer à la couronne de Hollande; et, le croirait-on? quand il causait avec son frère, pendant deux heures, tête à tête, forcé par sa mauvaise santé de s'appuyer péniblement contre la muraille, Napoléon ne lui offrait pas une chaise; il demeurait lui-même debout, de crainte que quelqu'un n'eût l'idée de se familiariser assez avec lui pour s'asseoir en sa présence.

La peur qu'il causait dans les derniers temps était telle, que personne ne lui adressait le premier la parole sur rien. [.....]

Les compliments, les hymnes, les adorations sans nombre et sans mesure dont ses gazettes étaient remplies, devaient fatiguer un homme d'un esprit aussi

transcendant; mais le despotisme de son caractère était plus fort que sa propre raison. Il aimait moins les louanges vraies que les flatteries serviles, parce que dans les unes on n'aurait vu que son mérite, tandis que les autres attestaient son autorité. En général, il a préféré la puissance à la gloire; car l'action de la force lui plaisait trop pour qu'il s'occupât de la postérité, sur laquelle on ne peut l'exercer. Mais un des résultats du pouvoir absolu qui a le plus contribué à précipiter Bonaparte de son trône, c'est que, par degrés, l'on n'osait plus lui parler avec vérité sur rien. Il a fini par ignorer qu'il faisait froid à Moscou dès le mois de novembre, parce que personne, parmi ses courtisans, ne s'est trouvé assez Romain pour oser lui dire une chose aussi simple.

Une anecdote singulière ferait croire qu'il était atteint déjà par l'engourdissement qui s'est montré dans son caractère pendant la dernière crise de sa vie politique. Un homme tout à fait digne de foi m'a dit que, causant seul avec lui, la veille de son départ pour l'armée, au mois de janvier 1814, quand les alliés étaient déjà entrés en France, Bonaparte avoua, dans cet entretien secret, qu'il n'avait pas de moyen de résister. Son interlocuteur discuta la question : Bonaparte lui en présenta le mauvais côté dans tout son jour, et puis, chose inouïe, il s'endormait en parlant sur un tel sujet, sans qu'aucune fatigue précédente expliquât cette bizarre apathie. Il n'en a pas moins déployé depuis une extrême activité dans sa campagne de 1814; il s'est laissé sans doute reprendre aussi par une confiance présomptueuse; d'un autre côté, l'existence physique, à force de jouissances et de facilités, s'était emparée de cet homme autrefois si dominé par sa pensée. Il était, pour ainsi dire, épaissi d'âme comme de corps; son génie ne perçait plus que par moments cette enveloppe d'égoïsme qu'une longue habitude d'être compté pour tout lui avait donnée. Il a succombé sous le poids de la prospérité, avant d'être renversé par l'infortune.

On prétend qu'il n'a pas voulu céder les conquêtes qui avaient été faites par la République, et qu'il n'a pu se résoudre à ce que la France fût affaiblie sous son règne. Si cette considération l'a déterminé à refuser la paix qui lui fut offerte à Châtillon, au mois de mars 1814, c'est la première fois que l'idée d'un devoir aurait agi sur lui; et sa persévérance, en cette occasion, quelque imprudente qu'elle fût, méritait de l'estime. Mais il paraît plutôt qu'il a trop compté sur son talent, après quelques succès en Champagne, et qu'il s'est caché à lui-même les difficultés qu'il avait à surmonter, comme aurait pu le faire un de ses flatteurs. On était tellement accoutumé à le craindre, qu'on n'osait pas lui dire les faits qui l'intéressaient le plus. Assurait-il qu'il y avait 20 000 Français dans tel endroit, personne ne se sentait le courage de lui apprendre qu'il n'y en avait que 10 000; prétendait-il que les alliés n'étaient qu'en tel nombre, nul ne se hasardait à lui prouver que ce nombre était double. Son despotisme était tel, qu'il avait réduit les hommes à n'être que les échos de lui-même, et que, sa propre voix lui revenant de toutes parts, il était ainsi seul au milieu de la foule qui l'environnait.

Enfin il n'a pas vu que l'enthousiasme avait passé de la rive gauche du Rhin à la rive droite; qu'il ne s'agissait plus de gouvernements indécis, mais de peuples irrités; et que, de son côté, au contraire, il n'y avait qu'une armée et plus de nation; car, dans ce grand débat, la France est demeurée neutre : elle ne s'est pas doutée qu'il s'agissait d'elle quand il s'agissait de lui. Le peuple le plus guerrier a vu, presque avec insouciance, les succès de ces mêmes étrangers qu'il avait combattus tant de fois avec gloire; et les habitants des villes et des campagnes n'aidèrent que faiblement les soldats français, ne pouvant se persuader qu'après vingt-cinq ans de victoires, un événement inouï, l'entrée des alliés à Paris, pût arriver. Elle eut lieu cependant, cette terrible justice de la destinée. Les coalisés furent généreux; Alexandre, ainsi que nous le verrons

dans la suite, se montra toujours magnanime. Il entra le premier dans la ville conquise en sauveur tout-puissant, en philanthrope éclairé; mais, tout en l'admirant, qui pouvait être Français et ne pas sentir une effroyable douleur?

(*Considérations*, 4e partie, ch. XIX, *passim.*)

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Madame de Staël, sa famille et ses amis.

DEUXIÈME PARTIE

Les romans de Mme de Staël.

TROISIÈME PARTIE

Madame de Staël et la littérature européenne.

QUATRIÈME PARTIE

Madame de Staël historien. La Révolution et l'Empire.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 383-1902.

L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons, par M. ANTOINE ALBALAT. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50
Relié toile 4 50

Le don d'écrire. — Les manuels de littérature. — De la lecture. — Du style. — L'originalité du style. — La concision du style. — L'harmonie du style. — L'harmonie des phrases. — L'invention. — La disposition. — L'élocution. — Procédés des refontes. — De la narration. — De la description. — L'observation directe. — L'observation indirecte. — Les images. — La création des images. — Du dialogue. — Le style épistolaire.

Démontrer en quoi consistent les procédés, décomposer les différents éléments du métier littéraire, donner à chacun les moyens d'étendre et d'augmenter ses propres dispositions; en un mot, enseigner à écrire à ceux qui ne le savent pas, mais qui ont ce qu'il faut pour l'apprendre, tel est le but de ce livre d'une conception tout originale et qui n'a rien de commun avec les anciens « manuels de littérature ».

La Formation du Style par l'assimilation des auteurs, par M. ANTOINE ALBALAT. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

De la lecture comme procédé général d'assimilation. — Assimilation par imitation. — Du pastiche. — De l'amplification. — Assimilation du style descriptif. — L'imitation descriptive à travers les auteurs. — Le faux style descriptif. — La description générale. — Essais de description. — Assimilation du style abstrait par l'antithèse. — L'antithèse, procédé général des grands écrivains. — De quelques procédés assimilables.

Cet ouvrage a pour but de montrer, au point de vue de la pratique, comment on peut apprendre à écrire en étudiant et en s'assimilant les procédés des bons écrivains. Rechercher et trouver ces procédés dans les œuvres des auteurs les plus célèbres, les analyser, les décomposer avec une précision minutieuse, puis faire voir selon quelles lois ils s'appliquent, tel est le but de cet ouvrage.

Dictionnaire-manuel-illustré des Écrivains et des Littératures, par MM. Charles Gidel et Frédéric Loliée. 1 vol. in-18 jésus, *300 gravures*, relié toile, tranches rouges. . 6 »

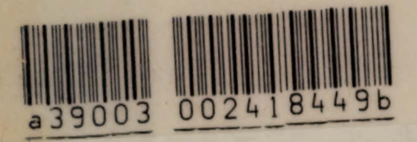
En entreprenant ce dictionnaire aisé, maniable, qui fournit, d'une manière prompte et sûre, la notion la plus exacte de la valeur de chaque écrivain, le résumé le plus succinct de l'histoire intellectuelle de chaque peuple, MM. Gidel et Loliée ont atteint le but de leur ambition qui était de traiter exactement et littérairement des hommes et des choses de la littérature de tous les temps et de tous les pays. M. Gidel a fourni à l'œuvre des études générales sur les littératures grecque et latine, sur quelques-uns des maîtres de la littérature française. M. Loliée a consacré à l'ensemble de ce répertoire universel et classique plus de dix années de travail, de recherches persévérantes, d'enquêtes méthodiques, et coordonné tous les matériaux de l'ouvrage.

(*Revue des Deux Mondes.*)

Dictionnaire-manuel-illustré des Idées suggérées par les Mots, par M. Paul Rouaix. 1 vol. in-18 jésus, *avec 16 planches hors texte*, relié toile, tranches rouges. . . . . 6 »

Les dictionnaires actuels sont, à proprement parler, des dictionnaires de « version » : ils *traduisent* les mots par des mots. L'ouvrage de M. Rouaix est un dictionnaire de « thème ». Il contient tous les mots de la langue française groupés d'après le sens.

Aux mots représentant l'*idée simple*, sous sa désignation la plus simple, se juxtaposent, en un ordre raisonné, les mots qui traduisent cette *idée* dans ses éléments, ses espèces, ses nuances, — être, qualité, action, — groupement fécond en synonymes, équivalents, associations d'idées, etc. L'auteur donne les mots qu'on ignore comme ceux qu'on a oubliés; et ces mots éveillent les idées, remédiant ainsi à la difficulté plus grande d'aller de l'idée au mot que du mot à l'idée.


a39003 002418449b